

HISTOIRE GENERALE DES VOÏAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRÉ :

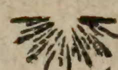
AVEC LES MŒURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME CINQUANTE-TROISIEME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE jugement qu'on puisse porter de mon travail, on doit des louanges à ma constance. Ce pénultieme Tome sera bientôt suivi du dernier (1); c'est-à-dire que dans quelques mois, j'aurai rempli mes engagemens avec toute la fidélité qu'on doit au Public.

Mon attention n'a pas été moins exacte, à suivre les loix que je me suis imposées dans l'Avertissement du douzieme Tome; surtout celles qui pouvoient resserrer l'immense étendue de mon sujet, & me conduire plus promptement à la fin d'une si longue carriere. On sera surpris de la quantité de Voïageurs que j'ai réduits à mes bornes, en me contentant de les nommer lorsqu'ils ne méritoient pas d'autre honneur, ou faisant

(1) Actuellement sous presse.

entrer dans le cours de ma narration ce que je leur ai trouvé d'utile, ſans m'aſſervir à les faire paroître ſucceſſivement dans une multitude d'Extraits. Je n'ai accordé cette diſtinction qu'à ceux qui m'en ont paru dignes, par un caractere particulier d'utilité, de mérite ou de réputation. Combien d'Articles de moins, combien de répétitions épargnées dans les premiers Tomes, ſi les Fondateurs Anglois avoient ſuivi la même méthode ?

De tous les Voïageurs Etrangers, que j'ai cités ſans explication, ou que j'ai mis formellement ſur la ſcene, il n'y en a pas un ſeul dont le témoignage ſoit conteſté. Ainſi, pour ne pas groſſir inutilement ce Tome, qui eſt déja d'une épaiſſeur extraordinaire, je remets, à la Table Alphabétique des Noms, les éclairciſſemens qu'on peut deſirer ſur leurs Ouvrages. Mais on ſeroit étonné de ne pas trouver,

dans l'Article de la Nouvelle France, diverſes Relations qui jouiſſent d'une certaine célébrité, ſi je n'expliquois ici les raiſons qui m'ont porté à les ſupprimer.

Il eſt queſtion particulierement des Voïages du P. *Hennepin*, Récollet, & de ceux du Chevalier de Tonti. L'opinion que j'ai des lumieres & de la probité du P. de Charlevoix, dont les Ouvrages m'ont été fort utiles pour le mien, ne me permet point d'appeller du rigoureux jugement qu'il a prononcé contre le P. Hennepin; ſurtout, ſi j'ajoute que mes propres recherches ne m'ont rien fait découvrir en faveur de ce pauvre Récollet. Il avoit été fort lié avec M. de la Salle, & l'avoit ſuivi aux Illinois, d'où il remonta le Miſſiſſipi. C'eſt ce Voïage, qu'il publia en 1683, ſous le titre de *Deſcription de la Louiſiane, nouvellement découverte au Sud-Oueſt de la Nouvelle France &c.*

[in-12. à Paris, chez *Auroy*.] Voici le Jugement du P. de Charlevoix:

» Ce titre n'eſt pas juſte; car » le Païs que le P. Hennepin » & le Sieur Dacan découvri- » rent, en remontant ce Fleuve » depuis la Riviere des Illinois » juſqu'au Saut Saint Antoine, » n'eſt pas de la Louiſiane, mais » de la Nouvelle France. Celui » d'un ſecond Ouvrage, qui ſe » trouve dans le cinquieme Re- » cueil des Voïages au Nord, » ne l'eſt pas davantage: il » porte; *Voïage en un Païs plus* » *grand que l'Europe, entre la* » *Mer Glaciale & le Nouveau* » *Mexique*. Auſſi loin que l'on » ait remonté le Miſſiſſipi, on » a toujours été bien éloigné » de la Mer Glaciale. Lorſque » l'Auteur publia cette ſeconde » Relation, il étoit brouillé » avec M. de la Salle. Il pa- » roît même qu'il avoit défenſe » de retourner dans l'Amérique;

» & que ce fut le chagrin qu'il
» en conçut, qui le porta à s'en
» aller en Hollande, où il fit
» imprimer un troisieme Ou-
» vrage, intitulé : *Nouvelle Des-*
» *cription d'un très grand Païs,*
» *situé dans l'Amérique, entre le*
» *Nouveau Mexique & la Mer*
» *Glaciale, depuis l'an 1670 jus-*
» *qu'en 1682 &c.* [in-12. à U-
» trecht 1697; & l'année suivante
» à Utrecht & à Amsterdam.]
» Il n'y décharge pas seulement
» son chagrin sur M. de la Salle;
» il le fait encore retomber sur
» la France, dont il se croïoit
» maltraité, & croit sauver son
» honneur en déclarant qu'il
» étoit né Sujet du Roi Catho-
» lique. Mais il devoit se sou-
» venir que c'étoit aux frais de
» la France qu'il avoit voïagé
» dans l'Amérique, & que c'é-
» toit au nom du Roi Très-
» Chretien que lui & le Sieur
» Dacan avoient pris possession
» des Païs qu'ils avoient décou-

» verts. Il ne craignit pas même
» d'avancer que c'étoit avec l'a-
» grément du Roi Catholique,
» ſon premier Souverain, qu'il
» dédioit ſon Livre au Roi Guil-
» laume III d'Angleterre, &
» qu'il ſollicitoit ce Monarque
» à faire la conquête de ces vaſ-
» tes Régions, à y envoïer des
» Colonies & y faire prêcher
» l'Evangile aux Infideles; dé-
» marche qui ſcandaliſa les Ca-
» tholiques, & fit rire les Pro-
» teſtans, ſurpris de voir un Re-
» ligieux, qui prenoit les titres
» de Miſſionnaire & Notaire
» Apoſtolique, exhorter un
» Prince Hérétique à fonder
» une Egliſe dans le Nouveau
» Monde. Au reſte, tous ces
» Ouvrages ſont écrits d'un ſtyle
» de déclamation, qui choque
» par ſon enflure, & révolte par
» les libertés que ſe donne l'Au-
» teur, & par ſes invectives in-
» décentes. Pour ce qui eſt du
» fond des choſes, le P. Hen-

» nepin a cru pouvoir profiter
» du privilege des Voïageurs :
» aussi est-il fort décrié en Ca-
» nada ; & ceux, qui l'avoient
» accompagné, ont souvent pro-
» testé qu'il n'étoit rien moins
» que véritable dans ses Histoi-
» res «.

Le P. de Charlevoix juge de la Relation, publiée sous le nom du Chevalier de Tonti, qu'elle n'auroit pû mériter que des éloges, si c'eût été l'Ouvrage de cet Officier, qui étoit fort capable de donner de bons Mémoires, sur une Colonie à l'établissement de laquelle il avoit travaillé plus que personne: mais il assure que M. de Tonti a desavoué cette production, *qui ne lui feroit honneur par aucun endroit.* Ce sont les termes du religieux Critique ; & l'on verra d'ailleurs que M. d'Iberville reconnut la fausseté de cette Relation.

Le Journal Historique de M.

Joutel, Compagnon de M. de la Salle dans ſon dernier Voïage, n'a vu le jour qu'en 1713 ; & le P. de Charlevoix a connu l'Auteur en 1723. C'étoit, dit-il, un fort honnête homme, qui avoit rendu d'importans ſervices à M. de la Salle, & le ſeul de toute la Trouppe ſur lequel ce célebre & malheureux Voïageur pût compter. Son Ouvrage avoit été retouché par M. *de Michel*. » Il ſe plaignoit qu'on » l'avoit un peu altéré ; mais » il ne paroît pas qu'on y ait » fait des changemens eſſentiels.

A l'égard du fameux Baron de la Hontan, il eſt aſſez naturel qu'un Jéſuite, ami de la Religion & de la décence, n'en ait pas porté un jugement favorable ; mais on ne voit pas ſi bien ſur quels fondemens le Critique attaque ſa bonne-foi, ſurtout dans ſon Voïage de la *Riviere Longue*, qui ne paroît pas moins vérifié par le témoignage de ſes

Soldats, que par le ſien.

POUR ÉCLAIRER le chemin qui me reſte à faire, j'annonce, à mes Lecteurs, qu'ils trouveront, dans le quinzieme & dernier Tome, les Mœurs & les Uſages des Indiens de l'Amérique Septentrionale; les Voïages au Nord, au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt; les Voïages aux Antilles & autres Iles de la Mer du Nord; &, pour concluſion abſolue, l'Hiſtoire naturelle de toutes ces Contrées.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le quatorzieme Tome de *l'Hiſtoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, le 21 Novembre 1757.

CAPPERONNIER.

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES;

Depuis le commencement du XVe Siecle.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE VIe.

CONTINUATION DES VOIAGES, des Découvertes & des Etablissemens dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE VI.

Voïages sur le Marañon, ou la Riviere des Amazones.

ON ne pense point à répéter ce qui regarde la Découverte de ce grand Fleuve. Les avantures d'Orellana, qui INTRODUCTION.

VOÏAGES SUR LE MARAGNON

ont été rapportées dans une juste étendue (1), & les remarques historiques qu'on n'a pû se dispenser de joindre à la Description du Gouvernement de Maynas, suffisent pour nous conduire à quelques célebres Voïages, auxquels nous devons un rang honorable dans ce Recueil. Mais quoiqu'ils puissent être réduits à deux qui méritent cet éloge, celui des Peres d'Acuña & d'Artieda Jésuites, & celui de M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences; le premier aïant été précédé de diverses entreprises tentées dans la même vue, nous les devons à la curiosité du Lecteur, telles que le P. d'Acuña même a pris soin de les recueillir (2).

§ I.

Plusieurs Voïages tentés en différens tems.

ORSUA. 1560. Son caractere & son départ.

LE mauvais succès d'Orellana n'avoit pû manquer de refroidir les Espagnols pour le progrès de ses Découvertes, & les guerres civiles du Pérou

(1) Tome XLIX, p. 304.

(2) Dans la Relation de son Voïage, traduite en François par M. de Gomberville, de l'Académie Françoise, Edition d'Amsterdam 1725, avec la Carte de Guillaume de l'Ile, & une Dissertation sur la Riviere des Amazones. V. ci-dessous, p. 19. note 9.

Voïages sur le Marañon

Orsua. 1560.

ſembloient en avoir éteint juſqu'au deſir ; lorſqu'en 1560, ſous le Gouvernement du Marquis de Cañete, Viceroi du Pérou, un Gentilhomme Navarrois, nommé Pedro d'Orſua, diſtingué par ſon eſprit & ſon courage, lui offrit ſes ſervices pour cette importante Expédition. Ils furent acceptés. L'opinion, qu'on avoit de ſon mérite, attira ſous ſon Enſeigne un grand nombre d'Officiers & de vieux Soldats. Il partit de Cuſco, la même année, avec un corps d'environ ſept cens Hommes, des Chevaux & des proviſions. Une parfaite connoiſſance de la Côte du Pérou, & de longues réflexions ſur ſon entrepriſe, le firent marcher droit à la Province de Moſilones, pour rencontrer la Riviere de Moyabamba, par laquelle il ſe propoſoit d'entrer dans celle des Amazones. On ſe promettoit beaucoup, d'un Voïage commencé avec tant de ſageſſe : cependant il n'y en eut jamais de ſi malheureux.

Il eſt aſſaſſiné par deux Traîtres.

Orſua comptoit entre ſes Officiers, Dom Fernand de Guſman, jeune homme nouvellement arrivé d'Eſpagne, & d'une conduite peu reglée, mais plein de réſolution, & Lopez d'Aguirre, Gentilhomme Baſque, du même caractere, mais de petite taille & de

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

ORSUA. 1560.

mauvaise mine, qu'il avoit fait son Enseigne. Ces deux Avanturiers, que la ressemblance de leurs inclinations avoit rendus fort amis, conçurent en même-tems une passion déréglée pour la Femme de leur Général, nommée Agnès, qui s'étoit déterminée à suivre son Mari dans ses courses. L'ambition, jointe à l'amour, leur fit trouver le moïen de révolter les Trouppes d'Orsua contre lui ; & dans le trouble, ils l'assassinerent. Après une action si noire, quelques Traîtres, qui l'avoient favorisée, élurent Gusman pour Chef, & lui donnerent le titre de Roi. Sa vanité l'aveugla jusqu'à l'accepter: mais il en jouit peu : ceux qui le lui avoient accordé, picqués de l'en voir abuser tout-d'un-coup pour les maltraiter, le tuerent presqu'aussi-tôt. D'Aguirre lui succeda ; & prenant aussi le titre & les honneurs de la Roïauté, il eut l'impudence d'y joindre lui-même les noms de Rebelle & de Traître. Son regne fut si tyrannique & si sanglant, qu'il passe encore en proverbe chez les Espagnols. Cependant le dessein qu'il publia de se rendre maître du Pérou & de la Nouvelle Grenade, après avoir commencé par s'établir dans la Guiane, & la promesse qu'il fit aux Soldats de

Ses Meurtriers prennent successivement le titre de Rois.

Regne furieux de d'Aguirre.

Voïages sur le Marañon
Orsua.
1560.

leur abandonner toutes les richesses de ces trois grandes Contrées, les disposerent à le suivre. Il descendit avec eux, par le Coca, dans la Riviere des Amazones : mais il n'en put vaincre le courant. Le P. d'Acuña raconte » qu'aïant été contraint de s'y livrer » jusqu'à l'embouchure d'une Riviere, qui étoit à plus de mille lieues » de l'endroit où il s'étoit embarqué, » il fut porté dans le grand Canal qui » mene au Cap de Nord. C'étoit la » même route par laquelle Orellana » étoit sorti du Fleuve. En arrivant à » la Mer, il prit vers la Marguerite; » il y aborda dans un lieu qui conserve » encore le nom de Port du Tyran; il y tua Dom Ircan de Villa-Andrada, Gouverneur de l'Ile, & Dom » Juan Sarmiento son Pere. Après leur » mort, le secours d'un certain Jean » Burq, que le P. d'Acuña ne fait pas » connoître autrement, le rendit maître de l'Ile. Il la pilla aussitôt, avec » des cruautés inouies. Delà, passant » à Cumana, il y exerça les mêmes » fureurs. Il désola toutes les Côtes qui portent le nom de Caracas, » & les Provinces de Venezuela & de » Baccho. Ensuite il se rendit à Sainte » Marthe, où il continua ses ravages,

Ses ravages.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

ORSUA.
1560.

» & d'où il pénétra dans la Nouvelle
» Grenade, pour s'avancer vers Qui-
» to, dans la résolution de porter la
» guerre au sein du Pérou : mais aïant
» rencontré quelques Trouppes Espa-
» gnoles, qu'il ne put éviter de com-
» battre, il fut entierement défait, &
» contraint de chercher son salut dans
» la fuite. On avoit pris de justes me-
» sures pour lui fermer les chemins.
» Il crut sa perte certaine, & son dé-
» sespoir lui fit commettre une barba-
» rie sans exemple. Une Fille, qu'il
» avoit eue de Donna Mendoza, sa
» Femme, l'avoit suivi dans tous ses
» voiages. Il l'aimoit fort tendrement :
» ma Fille, lui dit-il, il faut que tu
» reçoives la mort de moi. Mon es-
» pérance étoit de te mettre sur le trô-
» ne ; mais puisque la fortune s'y op-
» pose, je ne veux pas que tu vives
» pour devenir l'Esclave de mes En-
» nemis, & pour t'entendre nommer
» la Fille d'un Tyran & d'un Traître.
» Meurs de la main de ton Pere, si
» tu n'as pas la force de mourir de la
» tienne. Elle lui demanda quelques
» heures pour se préparer à la mort.
» Il y consentit : mais trouvant ses
» prieres trop longues, à genoux com-
» me elle étoit, il lui tira un coup de

Action barbare.

» carabine au travers du corps; & ne » l'aïant pas tuée à l'inſtant, il l'acheva de ſon poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit en expirant: ah! mon Pere, c'eſt aſſez.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
ORSUA.
1560.

» Il fut ſaiſi quelques jours après, » & conduit Priſonnier à l'Ile de la » Trinité, où il avoit laiſſé beaucoup » de bien. Son Procès fut fait dans les » formes; & ſa Sentence, qui fut exécutée à la lettre, portoit qu'il ſeroit » écartelé, que ſa Maiſon ſeroit raſée » juſqu'aux fondemens, & qu'on y » ſemeroit aſſez de ſel pour rendre la » place à jamais ſtérile (3).

Punition de d'Aguirre.

FERRIER.
1606.

De ſi malheureux évenemens firent perdre juſqu'à l'idée de pouſſer la découverte du Marañon; & cet oubli dura plus de quarante ans. En 1606 & 1607, quelques Jéſuites, animés du ſeul deſir de la converſion des Sauvages, partirent de Quito & pénétrerent juſqu'au Païs des *Coſanes*, qui habitent les lieux voiſins de la ſource du Coca. Mais, aïant voulu commencer par la prédication de l'Evangile, ils trouverent des Hommes ſi féroces, qu'au lieu de ſe faire écouter de ces Barbares, ils eurent la douleur de voir maſſacrer un de leurs Confreres, nom-

(3) Relation du P. d'Acuña, chap. 10.

mé le P. Raphael Ferrier. Les autres furent forcés à la fuite.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

VILLALOBOS ET MIRANDA 1621.

En 1621, Vincent de los Reyes de Villalobos, Sergent, Gouverneur & Capitaine Général du Païs de Quixos, résolut de tenter la navigation de la Riviere des Amazones, & se disposoit à cette entreprise, lorsqu'aïant été rappellé de son Gouvernement, il fut obligé d'abandonner ses préparatifs. Alonze Miranda, qui paroît lui avoir succedé, forma le même dessein, & partit avec toutes les précautions nécessaires pour surmonter les obstacles: mais la mort le surprit en chemin. Avant l'un & l'autre, le Général Joseph de Villa-Mayor Maldonado, Gouverneur de la même Province, avoit emploïé tout son bien, avec aussi peu de succès, pour former un Etablissement sur la même Riviere.

BONITO MACUL. 1626.

Les Espagnols n'étoient pas les seuls qui fissent éclater cette ardeur, pour s'établir dans des Régions encore inconnues; quelques Portugais, qui n'étoient pas éloignés de l'embouchure de l'Amazone, se persuaderent, en 1626, que cette Découverte leur étoit réservée. Bonito Macul, alors Gouverneur du Para, obtint de la Cour d'Espagne, la Commission d'entrer dans cette Ri-

viere avec de bons Vaiſſeaux, & de ne rien épargner pour vaincre la difficulté du courant : mais dans le tems qu'il y emploïoit tous ſes ſoins, il fut rappellé par d'autres ordres, qui l'obligerent d'aller ſervir à Fernambuc.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

CARVALLO. 1633.

En 1633 & l'année ſuivante, la Cour d'Eſpagne, dont l'impatience ſembla renaître pour le ſuccès d'une entrepriſe tant de fois avortée, chargea, par des lettres très preſſantes, Franciſco Carvallo, Gouverneur, Capitaine Général de l'Ile de Maragnan & de la Ville du Para, de faire un armement ſi conſidérable, qu'aucun obſtacle humain ne fût capable de l'arrêter. Ses ordres portoient, que s'il n'avoit point d'Officier ſur lequel il pût ſe repoſer de l'exécution, il partît lui-même, pour s'aſſurer une fois s'il étoit impoſſible de remonter cette Riviere, & d'en connoître la longueur & la ſource. Carvallo, dont les forces étoient partagées par l'attention qu'il devoit aux deſcentès continuelles des Hollandois dans le Breſil, ne put en raſſembler aſſez pour obéir ſur-le-champ ; & pendant qu'il s'occupoit de ce ſoin, un heureux hazard fit diſparoître les difficultés que tant d'efforts n'avoient pû vaincre depuis un ſiecle.

VOIAGES SUR LE MARAÑON

BRITO ET TOLEDE.

1635.

On a vu, d'après Dom d'Ulloa, dans la Description du Gouvernement de Maynas, comment deux Freres lais de Saint François, nommés Dominique *Brito* (4) & André de *Tolede*, se trouverent engagés à partir de Quito avec le Capitaine Jean de Palacios; quelle fut leur fermeté après avoir vu périr cet Officier par les armes des Indiens; avec quel courage ils pénétrerent jusqu'au bord de la Riviere des Amazones; enfin avec quel bonheur, dans une frêle Barque qu'ils laisserent aller au gré des vents & des flots, ils arriverent l'année suivante à l'Embouchure, d'où ils furent conduits au Para. On ne doit pas avoir oublié que Dom Jacques Raymond de *Noroña*, qui venoit de succeder à Carvallo dans le Gouvernement de cette Ville, charmé d'un récit qui lui présentoit l'occasion de plaire au Roi son Maître, prit aussi-tôt la résolution de faire remonter le Fleuve par une Flotille de Canots, sous la conduite de Dom Pedro Texeira. Mais les circonstances de ce voïage ont été renvoïées à cet article.

PEDRO TEXEIRA.

Texeira mit à la voile, le 28 Octo-

(4) Dom d'Ulloa le nomme *Brieda*, Tom. I, liv. 6. chap. 5.

bre 1637, avec quarante-sept Canots de différentes grandeurs, qui portoient, outre les munitions de bouche & de guerre, soixante-dix soldats Portugais, & douze cens Indiens amis, capables de manier également la rame & les armes. Avec les Femmes & les Gens de service, tous les équipages montoient à deux mille personnes. On entra dans l'embouchure de la Riviere des Amazones, du côté le plus proche du Para. Mais quoique les deux Franciscains fussent du voïage, ce n'étoit pas des Guides sur l'expérience desquels il y eut beaucoup de fond à faire pour la connoissance de la route. On se vit porté, tantôt au Sud & tantôt au Nord, par la violence des Courans; ce qui rendit la navigation d'une extrême lenteur. Les vivres diminuerent. Il fallut envoïer des Partis de Canots pour s'en procurer, & faire souvent des descentes dont on ne retiroit aucun fruit.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

PEDRO TEXEIRA.

1637.

La crainte d'un sort beaucoup plus triste ne tarda point à faire impression sur les Indiens. On n'étoit pas encore fort avancé, dans une navigation si pénible, lorsque se plaignant du travail ils quitterent leurs rames, & demanderent leur congé au Général. Ses premieres exhortations eurent néanmoins

Voïages sur le Marañon

Pedro Texeira.

1637.

la force de les rassurer : mais n'entendant parler que d'espérances, & les voïant remettre de jour en jour, plusieurs tournerent brusquement la proue de leurs Canots, & prirent la fuite vers le Para. Le Général sentit de quelle importance il étoit de ne pas emploïer la rigueur : loin de faire suivre les Fuïards, il parla d'eux avec le mépris qu'ils méritoient ; & mettant tous ses soins à s'attacher les autres, non-seulement il leur prodigua les liqueurs fortes, qu'il avoit tenues jusqu'alors en réserve, mais après leur avoir fait promettre, à ce prix, de ne pas l'abandonner, il s'avisa d'un stratagême, qui les affermit dans cette résolution : ce fut de choisir quelques uns des meilleurs Canots, qu'il fit charger de vivres, & dans lesquels il mit quelques Soldats, avec les plus habiles Rameurs. Il donna pour Chef à cette petite Escadre Rodriguez d'Oliveira, natif du Bresil ; & l'aïant instruit de ses intentions, il le fit partir, en lui recommandant à haute voix d'envoïer souvent à la Flotte des nouvelles qui fussent agréables aux Indiens. Oliveira n'étoit pas un homme ordinaire. Avec un esprit vif & pénétrant, il avoit acquis une si parfaite connoissance des Indiens,

par l'étude continuelle de leurs visages & de leurs actions, que d'un clin d'œil il pénétroit ce qu'ils avoient dans le cœur. Aussi le regardoient-ils comme un Devin (5); & cette opinion leur avoit donné tant de vénération pour lui, qu'ils lui rendoient une obéissance aveugle. Ceux qui furent choisis pour le suivre s'applaudirent de cette préférence. L'usage, qu'il fit de leur confiance & de leur soumission, fut premierement pour les faire ramer avec une extrême diligence. En second lieu, il détachoit, par intervalles, un de ses Canots, avec un Soldat Portugais, qui portoit à la Flotte des informations aussi flatteuses que le Général les avoit demandées. Mais sa principale commission étoit de découvrir sur les bords du Fleuve, quelque Nation traitable, avec laquelle on pût lier commerce d'amitié. Il continua sa navigation jusqu'au 24 de Juin 1638. Enfin, dans l'endroit où la Riviere de Pagamino se joint à celle des Amazones, découvrant les restes d'un Fort Espagnol, anciennement bâti pour tenir en respect les Quixos, qui n'étoient pas encore bien soumis, il ne douta point qu'un lieu, que les Espagnols avoient habité,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

TEXEIRA. 1638.

(5) *Ibid.* ch. 14.

Voïages sur le Marañon

Texeira. 1638.

n'eût pour voisins quelques Indiens moins barbares. Cette espérance lui fit prendre le parti d'y descendre. Le P. d'Acuña remarque que s'il eut continué de voguer quelque tems de plus, il auroit rencontré l'embouchure de la Riviere de Napo, où les Portugais auroient été mieux reçus, & moins exposés aux incommodités qu'ils eurent à souffrir.

Le jour même de la descente, Oliveira dépêcha un Canot au Général, pour confirmer toutes les espérances qu'il n'avoit pas cessé d'entretenir, & lui donner avis du choix qu'il avoit fait. Cette nouvelle, répandue dans l'armée, rendit le courage & les forces à ceux que la longueur du travail & la faim avoient épuisés. Texeira fit redoubler la diligence des rames. Les Portugais & les Indiens faisoient leur devoir à l'envi. Il ne se passoit pas un jour, qu'ils ne crussent le dernier du voïage. Enfin ce jour arriva; & le Général, pour exciter plus que jamais la confiance, fit débarquer tout son monde.

Les Indiens, près desquels Oliveira s'étoit arrêté, étoient d'une Nation qui porte des cheveux aussi longs que ceux des Femmes. Ils avoient été liés, en effet, avec les Espagnols; ils avoient

même consenti à leur laisser prendre un établissement sur leurs terres ; mais en aïant reçu quelques mauvais traitemens qui les avoient fait recourir aux armes, ils étoient demeurés leurs Ennemis irréconciliables. Le Général Portugais, qui n'étoit point encore instruit de cette rupture, se détermina facilement à faire rafraîchir ses Trouppes dans ce Canton, qu'il trouva très fertile & très commode. Il choisit, pour son camp, l'angle de terre formé par les deux Rivieres ; & l'aïant bien retranché du côté de la Plaine, il y fit entrer ses Portugais & les Indiens, sous la conduite de Pierre d'Acosta Favulta, & du Capitaine Pierre Bayere. Ces deux Officiers donnerent, à leur Général, les plus hautes preuves de bonne conduite & de fidélité. Ils passerent onze mois dans ce Camp, avec des incommodités fort pressantes ; obligés souvent d'en venir aux mains avec les Indiens aux longs cheveux, pour en obtenir des vivres. Quantité de leurs Soldats tomberent malades, sans aucun remede contre la qualité de l'air, qui ne pouvoit être que fort mal-sain entre deux grandes Rivieres.

Oliveira étoit parti à l'arrivée de la

Voiages sur le Marañon

Texeira. 1638.

Flotte, pour chercher d'avance le chemin de Quito. Texeira ne tarda point à partir aussi, avec quelques Canots, qui se transporterent jusqu'au lieu où le Fleuve cesse d'être navigable. Delà il se mit en chemin à pié. Son voïage fut heureux. Oliveira étoit à Quito depuis quelques jours : mais son récit n'avoit encore persuadé personne, jusqu'à l'arrivée du Général, qui répandit une joie fort vive dans toute la Ville. » Tous ces Portugais, dit le » P. d'Acuña, furent reçus & caressés des Espagnols avec une tendresse de Freres, non-seulement parce» qu'ils étoient tous Sujets d'un même » Roi, mais aussi parcequ'ils leur ap» prenoient une route qu'ils avoient » cherchée si long-tems sans succès : » les uns se vantoient d'avoir été les » premiers qui avoient navigué sur le » grand Fleuve, depuis sa source jus» qu'à la Mer ; les autres prétendoient » l'avoir remonté, découvert entie» rement & reconnu tout-à-fait, de» puis son embouchure du côté du » Bresil, jusqu'à sa source la plus pro» che de Quito. Toutes les Commu» nautés Religieuses de cette Ville en » firent une réjouissance particuliere, » pour remercier le Ciel de leur avoir

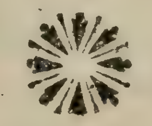
» ouvert une Vigne qui n'avoit pas » encore été cultivée, & s'offrirent » toutes, avec la même ardeur, à servir pour la prédication de l'Evan- » gile (6) «.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

TEXEIRA. 1638.

L'affaire fut mise en délibération, le Conseil de Lima consulté ; & cette Cour suprême d'un grand Roïaume répondit au Président de Quito, Dom Alonse de *Salazar*, par un ordre daté le 10 de Novembre 1638, qui portoit de renvoïer le Géneral Texeira, avec tout son Monde, par le même chemin qu'il avoit pris pour venir, & de lui faire donner tout ce qui pouvoit servir à la commodité de son voïage ; elle prescrivoit, en particulier, de choisir deux Espagnols de considération, & de faire agréer au Géneral Portugais qu'ils s'embarquassent avec lui, pour se mettre en état de faire un rapport fidele de la route, & d'informer S. M. C. de tout ce qu'ils auroient observé.

(6) *Ibid.* ch. 17.



§ II.

1639. *Voïage des PP. d'Acuña & d'Artieda sur la Riviere des Amazones.*

Circonstances de leur départ

PLUSIEURS Personnes de distinction se présenterent pour une si glorieuse entreprise. On nomme dans ce nombre, Dom Vasquez d'Acuña, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Lieutenant du Capitaine Général du Viceroi, & Corrégidor de Quito. » Son » zele pour la gloire du Roi, lui fit » saisir l'occasion de le servir, avec » le zele qu'il avoit eu dans les expé» ditions de cette nature, depuis plus » de cinquante ans, & que ses Aïeux » avoient témoigné toute leur vie. Il » obtint du Viceroi la permission de » faire à ses propres frais l'armement » & l'équipage de cette Entreprise, » sans autre intérêt que le service d'un » bon Maître (7) ». Mais le Viceroi, qui avoit besoin de ses lumieres, se contenta de louer ses offres, & l'obligea de continuer ses fonctions. Cependant, pour le satisfaire en quelque

(7) On juge bien que c'est le P. d'Acuña qui parle ici; & l'on applaudit au témoignage qu'il rend de lui-même & de sa Famille.

chose, il choisit, à sa place, le Pere Christophe d'Acuña son Frere, qui, rempli des mêmes sentimens, se crut fort honoré de servir son Prince dans une occasion de cette importance (8). On lui donna, pour Associé, le P. André d'Artieda, Professeur en Théologie au Collége de Cuenca, dont le P. d'Acuña étoit Recteur. Ils reçurent leurs ordres par des Patentes expédiées à la Chancellerie de Quito, qui leur enjoignoient de partir incessamment avec le Général Texeira, & de passer en Espagne après leur voïage, pour rendre compte au Roi de leurs Observations. Le jour du départ fut reglé au 16 de Janvier 1639 (9).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

ACUÑA ET ARTIEDA.

1639.

En sortant de Quito, ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes, au pié desquelles sont les sources de la Riviere des Amazones. Le P. d'Acuña commence par une idée générale de

(8) *Ibid.* ch. 18.

(9) Le P. d'Acuña proteste qu'il croiroit sa conscience blessée par la moindre atteinte qu'il donneroit à la vérité, & nomme pour garans de sa bonne foi dans toute sa Relation, plus de trente Espagnols ou Portugais qui étoient du voïage *chap.* 19. Elle fut publiée à Madrid, avec permission du Roi, immédiatement après son retour. Cependant des raisons de politique aïant fait ensuite supprimer cette édition, les Exemplaires en devinrent si rares, qu'on n'en connoissoit que deux, du tems de M. de Gomberville, le sien, & un autre qui étoit dans la Bibliotheque Vaticane. *Dissertation* sur la Riviere des Amazones, p. 20.

Voïages sur le Marañon

Acuña et Artieda.

1639.

cette Riviere, qu'il donne pour le plus grand & le plus célebre de tous les Fleuves du Monde. Après la déclaration qu'on vient de citer, cette peinture ne sauroit passer pour une exagération. » Il traverse, dit-il, des Roiaumes de plus grande étendue & les enrichit plus que le Gange, plus que l'Eufrate & le Nil. Il nourrit infiniment plus de Peuples; il porte ses eaux douces bien plus loin dans la Mer; il reçoit beaucoup plus de Rivieres. Si les bords du Gange sont couverts d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur; & ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les Mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. Enfin les Païs qu'elle traverse sont un Paradis terrestre; & si leurs Habitans aidoient un peu la nature, tous les bords d'un si grand Fleuve seroient de vastes Jardins, remplis sans cesse de fleurs & de fruits. Les débordemens de ses eaux fertilisent toutes les terres qu'elles humectent, non seulement pour une année, mais pour plusieurs. Elles n'ont pas besoin d'autre amélioration. D'ailleurs, toutes les richesses

Idée générale de l'Amazone

» de la nature se trouvent dans les » Régions voisines ; une prodigieuse » abondance de Poissons dans les Ri- » vieres, mille Animaux différens sur » les Montagnes, un nombre infini » de toutes sortes d'Oiseaux, les ar- » bres toujours chargés de fruits, les » champs couverts de moissons, & les » entrailles de la Terre farcies de pier- » res précieuses & des plus riches Mé- » taux. Enfin, parmi tant de Peuples » qui habitent les bords de l'Amazo- » ne, on ne voit que des Hommes » bien faits, adroits, & pleins de gé- » nie, pour les choses du moins qui » leur sont utiles (10).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

ACUÑA ET ARTIEDA.

1639.

Etendue des Païs qui la bordent.

Nous ne rentrerons point, avec le P. d'Acuña, dans des Descriptions de Sources & de Rivieres que nous avons déja données avec une juste étendue, sur des recherches postérieures, que le tems doit avoir rendues plus exactes (11), & qui seront perfectionnées dans l'article suivant par les observations de M. de la Condamine. Mais les remarques du savant Jésuite sur l'étendue du Païs, sur la multitude de ses Habitans, & sur leur caractere ou

(10) Relation d'Acuña, ch. 20.

(11) Voïez le Tome LI, de ce Recueil, à la description du cours de l'Amazone de M. d'Ulloa.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
ACUÑA ET ARTIEDA.
1639.

leurs uſages, doivent être d'autant moins négligées, qu'elles ont eu peu de part à l'attention des deux Mathématiciens. Cette grande Région, dit le P. d'Acuña, peut avoir quatre mille lieues de circuit. » Si la longueur du » Fleuve eſt de mille trois cens cin- » quante-ſix lieues, meſurées avec » exactitude, ou, ſuivant la ſupputa- » tion d'Orellana, mille huit cens » lieues; ſi la plûpart des Rivieres, » qui s'y joignent du côté du Nord ou » du Midi, viennent de deux cens » lieues, & pluſieurs de plus de qua- » tre cens, ſans approcher d'aucune » Terre peuplée d'Eſpagnols; on con- » viendra que cette étendue de Païs » doit avoir au moins quatre cens » lieues de largeur, dans ſa plus étroi- » te partie. Ainſi, conclut le ſavant » Jéſuite, avec les mille trois cens cin- » quante lieues que l'on compte de » longueur, ou les mille huit cens » lieues d'Orellana, c'eſt fort peu » moins de quatre mille lieues de cir- » cuit par les regles de l'Arithmétique » & de la Coſmographie (12).

Habitans.

Tout cet eſpace étoit peuplé, au tems de ſa Découverte, d'une infinité

(12) *Ibid.* ch. 37. Voïez, ci-deſſous, la Relation de M. de la Condamine.

Voïages sur le Marañon

Acuña et Artieda.

1639.

de Barbares, répandus en différentes Provinces, qui faisoient autant de Nations particulieres. Les deux Voïageurs en connurent plus de cent cinquante, dont ils étoient en état de donner les noms, & la situation; des unes pour les avoir vues; des autres, pour en avoir obtenu la connoissance de divers Indiens parfaitement informés. Le Païs étoit si peuplé, & les Habitations si proches l'une de l'autre, que du dernier Bourg d'une Nation on entendoit couper le bois dans plusieurs Peuplades d'une autre. Cette grande proximité ne servoit point à les faire vivre en paix. Ils étoient divisés par des guerres continuelles, dans lesquelles ils s'entretuoient, ou s'enlevoient mutuellement pour l'esclavage. Mais quoique vaillans entr'eux, ils ne tenoient pas ferme contre les Européens. La plûpart prenoient la fuite, se jettoient dans leurs Canots, qui sont fort legers, abordoient à terre en un clin d'œil, se chargeoient de leurs Canots, & se retiroient vers quelqu'un des Lacs que la Riviere forme en grand nombre.

Leurs Armes.

Leurs armes ordinaires étoient des javelines, d'une médiocre longueur, des dards d'un bois très dur, dont la pointe étoit fort aigüe, & qu'ils lan-

Voïages sur le Marañon

Acuña et Artieda.

1639.

çoient avec beaucoup de force & d'adresse. Ils avoient aussi une sorte de lance, qu'ils nommoient *Estolica*, platte, & longue d'une toise sur trois doigts de large, au bout de laquelle un os, de la forme d'une dent, arrêtoit une fleche de six piés de long, dont le bout étoit armé d'un autre os, ou d'un morceau de bois, fort pointu, & taillé en barbillons. Ils prenoient cet instrument de la main droite; & fixant leur fleche de la main gauche, dans l'os d'enhaut, ils la lançoient avec tant de vigueur & de justesse, que de cinquante pas ils ne manquoient point leur coup. Pour armes défensives, ils avoient des Boucliers d'un tissu de cannes fendues, & si serrées entr'elles, que leur légereté n'en diminuoit pas la force. Quelques Nations n'emploïoient que l'arc & les fleches, dont ils empoisonnoient la pointe avec des sucs si venimeux, que la blessure en étoit toujours mortelle.

Leurs Outils.

Leurs Outils, pour la construction de leurs Canots & de leurs Edifices, n'étoient que des coignées & des haches. La nature leur avoit appris à couper l'écaille de Tortue la plus dure, par feuilles de quatre ou cinq doigts de large, qu'ils affiloient sur une pierre,

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1639.

re, après l'avoir fait sécher à la fumée. Ils les fichoient dans un manche de bois, pour s'en servir à couper les bois tendres & legers, dont ils faisoient non-seulement des Canots, mais encore des tables, des armoires & des siéges. Pour abbattre les arbres, ou couper du bois plus ferme, ils avoient des coignées de pierre fort dure, qu'ils affiloient à force de bras. Leurs ciseaux, leurs rabots & leurs vilebrequins étoient des dents de Sangliers & des cornes d'Animaux, entés dans des manches de bois. Ils s'en servoient, comme du meilleur acier. Quoique toutes leurs Provinces produisent naturellement diverses sortes de coton, ils ne l'emploïoient point à se vêtir. Ils alloient nus, presque tous, & sans distinction de sexe, avec aussi peu de honte que les Peres de la race humaine, dans le premier état d'innocence (13).

Leur Religion.

La Religion de tous ces Peuples est presque la même. Ils ont des Idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attribuent diverses opérations. Les unes président aux eaux, d'autres aux moissons & aux fruits. Ils se vantent que ces Divinités sont descendues du Ciel, pour demeurer avec eux, & pour

(13) *Ibid.* ch. 39.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1639.

leur faire du bien ; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Elles sont gardées à l'écart, ou dans un étui, pour les occasions où l'on a besoin de leur secours. C'est ainsi que prêts à marcher pour la guerre, ils élevent à la proue de leurs Canots l'Idole dont ils attendent la victoire ; ou qu'en partant pour la pêche, ils arborent celle qui préside aux eaux. Cependant ils reconnoissent qu'il peut exister des Dieux plus puissans. Le P. d'Acuña raconte qu'un de ces Barbares, qui ne l'étoit pas trop, dit-il, dans sa conversation, voulut parler aux Portugais, après leur avoir fourni des vivres, & que marquant beaucoup d'admiration pour le bonheur qu'ils avoient eu de surmonter les difficultés de la grande Riviere, il leur demanda en grace, & par reconnoissance pour le bon traitement qu'il leur avoit fait, de lui laisser un de leurs Dieux, qui fût capable de le servir avec autant de puissance & de bonté dans toutes ses entreprises (14). Un autre Cacique fit juger

(14) On n'ajoute point la réponse, qui se présente d'elle-même : mais l'honête Jésuite ajoute qu'il ne jugea point à propos de lui laisser une Croix, à l'exemple des Portugais, qui avoient coutume d'en placer une sur quelque lieu élevé des Bourgades Indiennes, en recommandant aux Habitans d'en

au P. d'Acuña qu'il se formoit aussi quelque idée d'un Dieu supérieur aux siens, par la folle vanité qu'il avoit de vouloir passer lui-même pour le Dieu de son Païs. » C'est ce que nous » apprîmes, dit le Voïageur, quelques » lieues avant que d'arriver à son Ha- » bitation. Nous lui fîmes annoncer » que nous lui apportions la connois- » sance d'un Dieu plus puissant que » lui. Il vint au rivage, avec toutes » les apparences d'une vive curiosité. » Je lui donnai les explications qu'on » lui avoit promises : mais demeurant » dans son aveuglement, sous prétex- » te qu'il vouloit voir de ses propres » yeux le Dieu que je lui prêchois, il » me dit qu'il étoit Fils du Soleil; que » toutes les nuits il alloit en esprit » dans le Ciel, donner ses ordres pour » le jour suivant, & regler le Gou- » vernement général du monde (15). » Un autre (16) me marqua plus de » raison : Je lui demanda pourquoi » ses Compagnons avoient pris la fui- » te à la vue de notre Flotte, tandis

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

D'ACUÑA ET D'ARTIEDA.

1639.

prendre grand soin. Ensuite si ces pauvres Idolâtres la perdoient ou la mettoient en pieces, ils les déclaroient condamnés à l'Esclavage, eux & leurs Enfans, pour avoir profané la Croix, & les enlevoient sans pitié.

(15) *Ibidem.* ch. 40.

(16) C'est-à-dire aussi dans un autre lieu.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1639.

» qu'il étoit venu librement au-devant
» de nous, avec quelques-uns de ses
» Parens. Il me répondit que des Hom-
» mes qui avoient été capables de re-
» monter la Riviere, malgré tant
» d'ennemis, & sans essuïer aucune
» perte, devoient en être un jour les
» Seigneurs; qu'ils reviendroient pour
» la soumettre, & la peupleroient de
» nouveaux Habitans; qu'il ne vou-
» loit pas toujours vivre en crainte &
» trembler dans sa Maison; qu'il ai-
» moit mieux se soumettte de bonne
» heure, & recevoir pour ses Maîtres
» & ses Amis, ceux que les autres se-
» roient un jour contraints de recon-
» noitre & de servir par force (17).

Tous ces Indiens ont, comme les Habitans des autres parties de l'Amérique, autant de confiance que de respect pour leurs Devins, qui leur tiennent lieu de Médecins & de Prêtres. A l'égard des Morts, les uns font sécher les corps par un feu lent, & les gardent dans leurs Cabanes, pour avoir toujours devant les yeux le souvenir de ce qui leur étoit cher. D'autres les brulent dans de grandes fosses, avec tout ce qu'ils ont possedé pendant leur vie. Les funérailles durent plusieurs jours,

(17) *Ibid.*

qui ſe partagent entre l'ivrognerie & les larmes (18).

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1639.

Le Général Portugais rejoint ſon Camp, au Bourg d'Anoſc.

Le Général Portugais avoit appris, à Quito, que le Bourg près duquel il avoit laiſſé ſon Camp, ſe nommoit *Anoſc*, & que c'étoit dans ce Canton que le Capitaine *Palacios* avoit été tué avec la plus grande partie de ſon eſcorte. Vingt lieues au-deſſus, on rencontre la Riviere Agaric, célebre par la quantité d'or qu'elle roule dans ſes ſables, & que cette raiſon a fait nommer *Rio d'Oro*. C'eſt à ſon embouchure, de l'un & de l'autre côté de la Riviere des Amazones, que commence la grande Province des Indiens chevelus, qui s'étend plus de cent quatrevingt lieues du côté du Nord, & où les eaux du Fleuve forment de grands Lacs. La premiere connoiſſance, qu'on avoit eue de ce Païs, avoit fait naître aux Habitans de Quito l'envie d'en faire la Conquête; mais juſqu'alors ils l'avoient tentée inutilement, & le ſort de Palacios avoit achevé de les rebuter.

1640.

Il s'étoit paſſé près d'onze mois, depuis que le Général avoit établi, dans le Camp d'Anoſc, quarante Portugais & la plus grande partie de ſes Indiens. Ils s'y étoient ſoutenus, mais avec une

(18) *Ibid.* ch. 42.

Voyages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

grande inquiétude & des peines continuelles. Les Habitans du Païs, après avoir commencé par leur faire un bon accueil & par leur fournir des vivres, s'étoient persuadés qu'on pensoit à vanger la mort de Palacios. Cette crainte leur avoit fait prendre les armes, pour défendre leurs vies & leurs terres. Ils avoient enlevé quelques Indiens du Para. Les Portugais s'étoient mis en état de leur résister dans l'enceinte de leur Camp; mais depuis près d'un an, ils étoient réduits à chercher des vivres à la pointe de l'épée. Dans une nécessité si pressante, qui diminuoit insensiblement leur nombre, l'arrivée de la Flotte les jetta dans des transports de joie. Le nom de Chevelus, que les premiers Espagnols donnerent aux Peuples de cette Province, venoit de leur chevelure, que les Hommes & les Femmes y portent fort longue (19). Leurs armes ne sont que des dards. Au Sud, c'est-à-dire de l'autre côté du Fleuve, on trouve quatre autres Nations, nommées les Avixiras, les Yurusnies, les Yquitos & les Zapotas, avec lesquelles les Chevelus étoient sans cesse en guerre, sur l'une & l'autre rive. Cent quarante lieues au dessous, commence

(19) Le P. d'Acuña dit nettement jusqu'aux genoux.

la grande Province des Aguas, la plus fertile & la plus ſpacieuſe de toutes celles que la Flotte eut à traverſer. C'eſt par corruption, que les Eſpagnols la nomment *Omaguas*. Dans une étendue de plus de deux cens lieues, elle eſt ſi peuplée, & les Villages ſe ſuivent de ſi près, qu'à peine ſort-on de l'un ſans en découvrir un autre. Sa largeur eſt peu conſidérable, parceque la plûpart des Habitations étant ſur les rives de l'Amazone, & dans les Iles, qui ſont en grand nombre, on peut dire qu'elle n'eſt gueres plus large que le Fleuve.

Nation des Aguas, ou Omaguas.

La Nation des Aguas, ou Omaguas, eſt plus raiſonnable & mieux policée que toutes les autres; avantage dont elle eſt redevable aux Indiens de Quixos qui, laſſés des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Eſpagnols, monterent ſur leurs Canots, & ſe laiſſerent conduire au fil de l'eau juſqu'aux Iles des Aguas, où ils compterent de trouver du repos, au milieu d'une puiſſante Nation. Ils y introduiſirent une partie des uſages qu'ils avoient obſervés dans les Etabliſſemens Eſpagnols, ſurtout celui de faire des Etoffes de coton, dont ils recueillent une prodigieuſe quantité, & de ſe vêtir avec bienſéance. Leurs toiles ſont claires; & tiſſues

avec beaucoup d'or, de fils de différentes couleurs. Ils en fabriquent assez pour en faire un continuel commerce avec leurs Voisins. Leur respect pour leurs Caciques va jusqu'à la plus aveugle soumission. Ils ont conservé, de leur ancienne barbarie, l'usage d'applatir la tête de leurs Enfans, avec une planche dont ils la pressent. Mais leur plus grand malheur est d'être sans cesse en guerre avec diverses Nations, telles que les Curinas au Sud, & les Zeunas au Nord.

Le P. d'Acuña reconnoit fort peu d'Antropophages.

Le P. d'Acuna, ménageant peu les Portugais, quoique ses Compatriotes, les accuse d'avoir publié malignement que les Aguas refusoient de vendre leurs Esclaves, parcequ'ils les engraissoient pour les manger. » C'est, dit-il, une » calomnie qu'ils ont inventée, dans » la seule vue de colorer leurs propres » cruautés contre cette innocente Na- » tion ». Il assure que deux Indiens, natifs du Para, qui avoient été, pendant huit mois, Esclaves des Aguas, lui protesterent qu'ils ne leur avoient jamais vu manger de chair humaine; qu'à la vérité, lorsqu'ils faisoient, parmi leurs Ennemis, quelques Prisonniers qui avoient une grande réputation de bravoure, ils les tuoient dans

leurs Fêtes, ou leurs Assemblées, pour se délivrer d'un sujet de crainte ; mais qu'après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendoient en trophée dans leurs Cases, ils jettoient les corps dans le Fleuve.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» Je ne désavoue pas, continue-t'il, » qu'il ne se trouve dans ces Régions » quelques Barbares, qui n'ont point » horreur de manger leurs Ennemis ; » mais ils sont en petit nombre. On » peut compter d'ailleurs qu'il ne s'est » jamais vendu de chair humaine dans » les Boucheries de cette Nation, » comme l'ont écrit les Portugais, qui, » sous prétexte de vanger cette barba- » rie, en commettent eux-mêmes une » plus grande, lorsqu'ils réduisent à » l'esclavage des Peuples nés libres & » indépendans (20) «.

Vers le milieu du Païs des Aguas, la Flotte aborda fort librement près d'un Bourg, où le Général Texeira la fit relâcher pendant trois jours. Les Portugais y ressentirent un froid si vif, qu'ils furent contraints d'y prendre des habits plus épais. Ce changement de température les surprit ; ils surent, des Habitans, qu'il n'étoit point extraordinaire dans leur Canton, & que tous les ans, pendant trois Lunes, qui étoient

(20) *Ibid.* ch. 42.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

celles de Juin, de Juillet & d'Août, ils éprouvoient la même rigueur de l'air. C'étoit confirmer le fait, sans répondre à la question. Le P. d'Acuña, l'aïant examiné lui-même, trouva que du côté du Sud, bien loin dans les Terres, il y avoit une chaîne de Montagnes couvertes de nége, & que dans l'espace de ces trois mois le vent soufloit de ce côté-là; ce qui devoit rafraîchir l'air jusques sous la Ligne équinoxiale. Il ne s'étonna plus que la Terre y produisît du froment en abondance, avec toutes sortes de légumes.

On continue de passer sur les sources & les embouchures des Rivieres, dans la supposition qu'elles ont été plus exactement représentées par le Mathématicien Espagnol dont on a donné les Descriptions (21); mais à l'occasion du Putu-mayo, qui en reçoit trente autres, avant que de se joindre à l'Amazone, & qui, descendant des Montagnes de Pasto dans la Nouvelle Grenade, prend le nom d'Iza vers son embouchure, le P. d'Acuña rend témoignage qu'on trouve quantité d'or dans son sable, & que les Nations, qui habitent ses bords, se nomment les Yurimos, les Guaraicas, les Porianas, les

(21) Empruntées de M. de la Condamine.

Zias, les Ahyves & les Cavos. Cinquante lieues au-dessous, les bords de l'Yotau sont peuplés par les Topanas, les Gavains, les Ozuanas, les Morvas, les Naunas, les Cenomonas, & les Mariaves. On croit ces Nations fort riches en or, parcequ'elles en portent de grandes plaques aux narines & aux oreilles. Le courant de l'Yotau est fort doux, & propre à la navigation.

La derniere Habitation des Aguas, en continuant le cours de l'Amazone, est un Bourg très peuplé, & la principale Forteresse de cette Nation du même côté. Ils y tiennent une forte garnison, quoiqu'ils soient les seuls maîtres des bords du Fleuve; mais ils s'étendent si peu en largeur, que de la rive on voit leurs derniers Hameaux dans les Terres. Mille petites Rivieres, qui viennent tomber dans l'Amazone, leur procurent tous les biens des Païs qu'elles arrosent. Du côté du Nord ils ont pour ennemis les Curis & les Quirabas; & du côté du Sud, les Cachiguraas & les Incuris. Le P. d'Acuña ne put visiter ces Nations; ses ordres ne lui permettoient pas de s'écarter si loin de la Flotte: mais il découvrit au Sud l'embouchure d'une Riviere, qu'il croit pouvoir appeller la Riviere de

Voyages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Cusco, parceque, suivant la Relation d'Orellana, la Riviere de cette Ville est Nord & Sud de cette Ville, & qu'elle entre dans le grand Fleuve des Amazones vers les cinq degrés de hauteur Australe, à vingt-quatre lieues du dernier Bourg des Aguas. Les Habitans du Païs la nomment Yurna.

Vingt-huit lieues plus bas, du même côté, commence la grande & puissante Nation des Curuzicaris, dans un Païs couvert de Montagnes. Elle occupe, pendant plus de quatre-vingt lieues, le bord du Fleuve. Le Peuple en est si nombreux, qu'on ne fait pas quatre lieues sans trouver des Habitations, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs, d'une demie journée de chemin. La crainte avoit fait disparoître une grande partie des Habitans : mais si cette Nation parut timide, les Portugais y trouverent, dans les cabanes, toutes les marques d'une bonne œconomie & d'une extrême propreté. On y voïoit, avec quantité de vivres, des ustensiles fort propres, & d'un travail recherché, surtout ceux qui servoient pour les alimens. L'or y est aussi très commun ; mais ces Indiens remarquant l'avidité des Portugais pour ce métal, cacherent soigneusement les plaques qu'ils

portoient à leurs oreilles. L'Armée Portugaise n'avoit pû prendre beaucoup d'informations en remontant le Fleuve, parcequ'elle manquoit d'Interpretes. Le Pere d'Acuña, qui s'en étoit procuré de fort habiles, apprit, par leur ministere, qu'en remontant une Riviere, nommée Yurupail, qui se joint ici à l'Amazone, on arrive dans un lieu où l'on quitte les Canots, pour faire par terre un chemin de trois jours de marche, & qu'alors on trouve successivement deux autres Rivieres, dont la seconde a sa source au pié d'une Montagne où les Habitans recueillent une prodigieuse quantité d'or. Ces Peuples en tirent le nom de *Yuma Guaris*, qui signifie Tireurs de métal ; & les Portugais observerent, en effet, que dans tout le Païs on appelloit *Yuma* leurs outils de fer, comme le nom général de toute sorte de métaux. Mais la route, qu'il falloit tenir pour se rendre aux Mines, parut si difficile au P. d'Acuña, que sans avoir plus de passion pour l'or qu'il ne convient à un Jésuite, il n'eut pas de repos, dit il (22), jusqu'à ce qu'il en eut découvert une autre. Vis-à-vis des Curuzicaris, c'est à-dire, sur la rive opposée du Fleuve,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Informations que le P. d'Acuña prend sur des Mines d'or très riches.

(22) *Ibid.* ch. 47.

Voiages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

on voit regner une Terre fort platte, entrecoupée de Rivieres, qui forment de grands Lacs & quantité d'Iles; & toutes ces eaux vont se jetter dans Rio Negro. Au contraire, dans l'espace des quatre-vingt lieues que les Curuzicaris occupent, la terre est élevée.

Court chemin qui mene à ces Mines.

Quatorze lieues plus bas, les recherches du Pere d'Acuña eurent le succès qu'il s'étoit promis, pour découvrir un chemin plus court vers la Montagne des Mines. C'est l'embouchure d'une Riviere, qui vient du côté du Nord, & dont la position est à deux degrés & demi de hauteur, comme celle d'une Bourgade qui lui fait presque face du côté du Sud, sur le bord d'un précipice, au pié duquel passe une autre Riviere, dont les rives sont habitées par la nombreuse Nation des *Paguaros*. Vingt-six lieues au-dessous, en continuant de suivre le Fleuve, on trouve d'autres Peuples, qui se nomment les *Yacarets*. Ces Nations parlent des Langues différentes; & c'est dans leur Païs, du côté du Nord, qu'on place le fameux Lac d'or, cherché si long-tems par les Voïageurs de diverses Nations (23).

(23) C'est le Lac de Parimé, sur lequel on supposoit une Ville nommée Manoa del Dorado, qui

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Du même côté, la Nation des Curuzicaris est suivie le long du Fleuve par celle des *Yorimaux*, la plus belliqueuse de toutes celles qu'on a nommées. Elle avoit fait trembler l'armée Portugaise en remontant du Para, pendant plus de soixante lieues qu'elle occupe, sur la rive & dans les Iles. Mais les Interpretes aïant fait entrer ces farouches Indiens dans une disposition plus douce, il n'y eut point de jour où l'on ne vît venir à la Flotte plus de deux cens Canots, remplis de Femmes & d'Enfans, qui apportoient toutes sortes de rafraîchissemens. Les Yorimaux sont aussi nombreux, qu'aucune autre Nation des bords du Fleuve. La plûpart sont mieux faits, & de plus belle taille. Ils vont nus, comme les autres; mais, à leur air seul, on reconnoissoit qu'ils étoient pleins de courage. Ils venoient à bord, & s'en retournoient avec une fermeté qui causoit de l'étonnement aux Portugais. Vingt-deux lieues au-dessous de leur premiere Habitation, la même rive

Nation des Yorimaux.

passe aujourd'hui pour fabuleuse. Cependant on verra quelques éclaircissemens là-dessus dans la Relation suivante, & plus encore dans celles des Voïageurs Anglois sur l'Orinoque. Le P. d'Acuña se contente de dire modestement, qu'un jour, peut-être, Dieu permettra qu'on sorte du doute. *Chap.* 59.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

du Fleuve en offroit une autre, dont les Maiſons étoient régulierement contigües, & s'étendoient ainſi plus d'une lieue. Le Général y obtint, pour de petites boules de verre, des aiguilles & des couteaux, environ cinq cens meſures de Farine de Manioc, qui lui ſuffirent pour le reſte du Voïage. Quelque peuplé que parût ce Bourg, le nombre de ſes Habitans n'approchoit point de la multitude d'Indiens de la même Nation, qui peuplent une grande Ile, ſituée trente lieues plus bas. C'eſt à dix lieues au-deſſous de cette Ile, que la Province des Yorimaux finit.

Cuchigaras & autres Nations.

Deux lieues plus loin, on trouve la Nation des Cuchigaras, ſur une Riviere de même nom, poiſſoneuſe & navigable, quoiqu'en pluſieurs endroits elle ſoit parſemée de rochers. En la remontant, on trouve, au-deſſus des Cuchigaras, les Cumayaris; & plus haut, vers ſes ſources, les *Curiguires*, » qui ſont des Géans de ſeize palmes » de hauteur. Le P. d'Acuña ne don- » ne ici que le témoignage de plu- » ſieurs perſonnes qui les avoient vus, » & qui lui offroient de le conduire » dans le Païs de cette race giganteſ- » que, mais il fut rebuté par la lon-

Curiguires, Nation de Géans.

gueur du chemin, qui demandoit deux mois entiers depuis l'embouchure de la Riviere (24).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Plus loin, ſur le bord méridional de l'Amazone, il trouva des Peuples, nommés les *Caupanas* & les *Zurinas*, d'une adreſſe admirable pour les Ouvrages de main. Sans autres outils que ceux des autres Indiens, ils faiſoient des ſiéges en forme d'Animaux, des ſtatues humaines, & d'autres figures, dans un degré de perfection ſurprenant (25).

Nation de Sculpteurs.

Trente-deux lieues après les Cuchigaras, le Païs eſt coupé par pluſieurs Lacs, qui forment des Iles fort peuplées. Les Habitans portent en général le nom de Carabuyavas; mais ils ſont diſtingués entr'eux par des noms particuliers, dont le P. d'Acuña ne cite que celui des Caraguanas. » Quoique » ces Indiens, dit-il, ſe ſervent d'arcs » & de fleches, je vis à quelques- » uns, des armes de fer, telles que » des haches, des hallebardes, des » ſerpes & des coûteaux. Je leur fis » demander, par nos Interpretes, d'où » leur venoient ces inſtrumens; ils ré- » pondirent qu'ils les achetoient des » Indiens les plus proches de la Mer,

Nation qui avoit des armes de fer.

(24) *Ibid.* ch. 63. (25) *Ibidem.*

VOIAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» qui les tiroient, en échange pour » leurs denrées, de certains Hommes » blancs comme nous, dont les Ha» bitations étoient ſur la Côte mari» time ; & que la ſeule différence » qu'il y avoit entr'eux & nous, étoit » qu'ils avoient les cheveux blonds. A » ces marques, nous crûmes reconnoî» tre avec certitude les Hollandois, » qui s'étoient mis, depuis quelque » tems, en poſſeſſion de l'embouchure » de la *Riviere douce*, ou de la Riviere » Philippe. Etant venus deſcendre, en » 1638, dans la Guiane, qui eſt une » dépendance du Gouvernement de la » Nouvelle Grenade, ils s'étoient ren» dus maîtres de toute l'Ile (26), & » l'avoient ſurpriſe avant que les Eſ» pagnols euſſent eu le tems d'empor» ter le Saint Sacrement de l'Autel, » qui demeura captif entre leurs mains. » Ils ſe promettoient d'en tirer une » grande rançon ; mais nos gens pri» rent un autre parti, qui fut de cou» rir aux armes, & ſe diſpoſoient à » cette entrepriſe, lorſque nous nous » mîmes en Mer pour aller rendre

(26) L'Auteur nomme la Guiane une Ile, apparemment parcequ'elle eſt entre deux grands Fleuves, l'Orinoque & l'Amazone ; à moins qu'il n'entende ſeulement l'Ile de Cayenne, qui eſt à peu de diſtance de la Côte Maritime.

» compte en Espagne de notre Voïa-
» ge (27) ».

Le P. d'Acuña fait une description fort poétique de Rio Negro, située dit-il, un peu moins de trente lieues au-dessous de la Riviere de Basurur, qui arrose le Païs des Carabuyavas. C'est la plus belle & la plus grande de toutes celles qui se joignent à l'Amazone, dans l'espace de 1300 lieues.

Description poétique de Rio Negro.

» On peut dire que cette puissante Ri-
» viere est si orgueilleuse, qu'elle sem-
» ble choquée d'en trouver une plus
» grande qu'elle. Aussi l'incomparable
» Amazone semble lui tendre les bras;
» tandis que l'autre, dédaigneuse &
» superbe, au lieu de se mêler avec
» elle, s'en tient séparée, & qu'oc-
» cupant seule la moitié de leur lit
» commun, elle fait distinguer ses
» flots pendant plus de douze lieues.
» Les Portugais ont eu quelque raison
» de la nommer Riviere noire, parce
» qu'à son embouchure, & plusieurs
» lieues au-dessus, sa profondeur,
» joint à la clarté de toutes ces eaux
» qui tombent de plusieurs grands Lacs
» dans son lit, la fait paroître aussi
» noire que si elle étoit teinte; quoi-
» que dans un verre, ses eaux aient

(27) *Ibid.* chap. 64.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» toute la clarté du cryſtal (28). Les » Peuples qui habitent ſes bords ſe » nomment les Canicuaris, les Caru- » parabas, & les Quaravaguazanas. Toutes ces Nations ont pour armes des arcs & des fleches empoiſonnées. Leur Païs fournit de très bonnes pierres, & toutes ſortes de Gibier.

Sédition des Portugais de la Flotte.

La Flotte étoit encore à l'embouchure de Rio Negro le 12 d'Octobre, lorſque les ſoldats Portugais, chagrins d'avoir recueilli ſi peu de fruit de leur voïage, depuis plus de deux ans qu'ils avoient commencé à remonter le Fleuve, prirent la réſolution d'enlever du moins un grand nombre d'Eſclaves, pour ſe dédommager de tant de fatigues, par leurs propres mains. Le Général, qu'ils informerent tumultueuſement de leur deſſein, y conſentit, dans la crainte de les irriter. Mais le Pere d'Acuña & ſon Aſſocié s'y oppoſerent avec tant de force, par une proteſtation qu'ils eurent la hardieſſe de publier, que Texeira, fortifié par l'exemple de leur fermeté, en prit occaſion de faire remettre auſſi-tôt à la voile.

Quarante lieues plus loin, on arriva devant l'embouchure de la Riviere

(28) *Ibid.* chap. 69.

de Cayari, qui vient du Sud, & par laquelle on prétend que les Topinambous sont descendus dans l'Amazone (29). Ils s'arrêterent, dit-on, vingt-huit lieues au-dessous, dans une grande Ile, qui n'aïant pas moins de 60 lieues de large, doit en avoir plus de deux cens de circuit. En effet, les Portugais la trouverent fort bien peuplée par cette vaillante Nation, dont le P. d'Acuña nous donne l'Histoire.

Ile des Topinambous & leur Histoire.

Après la Conquête du Bresil, les Topinambous, Habitans de la Province de Fernambouc, aimant mieux renoncer à toutes leurs possessions que de se soumettre aux Portugais, se bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ quatre-vingt-quatre gros Bourgs, où ils étoient établis, sans y laisser une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordillieres. Ils traverserent toutes les eaux qui en descendent. Ensuite, la nécessité les forçant de se diviser, une partie pénétra jusqu'au Pérou, & s'arrêta dans un Etablissement

(29) Les Nations de cette Riviere sont les Zurinas, les Cayanas, les Urarchaus, les Anamaris, les Guarinumas, les Curanaris, les Papunacas, & les Abacaris. Depuis l'embouchure, on trouve, sur les bords de l'Amazone, les Guaranacacos, les Maraguas, les Gusmagis, les Buraïs, les Punovis, les Oroquaras & les Aperas.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Eſpagnol, voiſin des ſources du Cayaii. Mais, après quelque ſéjour, il arriva qu'un Eſpagnol fit fouetter un Topinambou, pour avoir tué une Vache. Cette injure cauſa tant d'indignation à tous les autres, que s'étant jettés dans leurs Canots, ils deſcendirent la Riviere, juſqu'à la grande Ile qu'ils occupent aujourd'hui.

Ces Indiens parlent la Langue générale du Breſil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette Contrée, juſqu'à celle du Para. Ils raconterent, au Pere d'Acuña, que leurs Ancêtres, n'aïant pû trouver, en ſortant du Breſil, dequoi ſe nourrir dans les déſerts qu'ils eurent à traverſer, furent contraints, pendant une marche de plus de neuf cens lieues, de ſe ſéparer pluſieurs fois, & que ces différens corps peuplerent diverſes parties des Montagnes du Pérou. Ceux qui étoient deſcendus juſqu'à la Riviere des Amazones, eurent à combattre les Inſulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forçerent les autres d'aller chercher une retraite dans des Terres éloignées.

Caractere extraordinaire des Topinambous.

Les Topinambous de l'Amazone ſont une Nation ſi diſtinguée, que le Pere

d'Acuña ne fait pas difficulté de les comparer aux premiers Peuples de l'Europe ; & quoiqu'on s'apperçoive, dit-il, qu'ils commencent à dégénérer de leurs Peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Indiens du Païs, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur, & par leur adresse à se servir de l'arc & des fléches. Ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plûpart savoient la Langue du Bresil, n'avoient pas besoin d'Interpretes pour converser avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuses ; & le Pere d'Acuña ne croit pas qu'on en puisse douter sur leur témoignage (30). » Proche de leur Ile, du côté du Sud, il y avoit alors deux » Nations également remarquables ; » l'une de Nains, nommés *Guayazis* ; » l'autre, d'une race d'Hommes & de » Femmes, qui naissoient avec le devant des piés en arriere, de sorte » qu'en marchant sur leurs traces on » s'éloignoit d'eux. Leur nom étoit les » *Marayus* (31). Ils étoient Tributaires des Topinambous, auxquels ils fournissoient des haches de pierre. Le Nord de la Riviere étoit peuplé par sept Na-

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Récits qu'ils font aux Portugais.

(30) *Ibid.* ch. 79. Voïez ci-dessous la Description du Bresil.

(31) *Ibidem.*

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

tions nombreuses, mais sans courage, qui ne pensant qu'à vivre en paix, de leurs Bestiaux & de leurs fruits, n'avoient jamais eu rien à démêler avec les Topinambous. Mais plus loin, il y avoit une autre Nation, dont ceux-ci tiroient, par un commerce reglé, mille choses nécessaires à la vie, particulierement du sel, qu'elle avoit en abondance dans quelques Terres voisines.
» J'eus d'autant moins de peine à le
» croire, continue le Pere d'Acuña,
» qu'en 1638, lorsque j'étois à Lima,
» deux Hommes, partis en différens
» tems pour en chercher, revinrent
» avec une bonne charge. Ils s'étoient
» embarqués sur une des Rivieres qui
» tombent dans l'Amazone, & qui les
» avoit conduits au pié d'une Monta-
» gne de sel, dont les Habitans fai-
» soient un grand commerce.

Eclaircissemens du Pere d'Acuña sur les Amazones de l'Amérique.

Les Topinambous confirmerent, aux Portugais, qu'il existoit de vraies Amazones, dont le Fleuve a tiré son ancien nom. Cet article semble mériter d'autant plus d'attention, que les preuves qu'on apporte ici en faveur d'un fait si long-tems douteux, ont été adoptées par M. de la Condamine, & fortifiées par ses propres recherches. Le Pere d'Acuña les trouvoit si fortes, » qu'on ne

» ne peut les rejetter, dit-il, sans re-
» noncer à toute foi humaine (32).
Mais c'eſt dans les termes de ſon Traducteur qu'il faut les citer.

» Je ne m'arrête point aux perqui-
» ſitions ſérieuſes que la Cour Souve-
» raine de Quito en a faites. Pluſieurs
» Natifs des lieux mêmes ont atteſté
» qu'une des Provinces voiſines du
» Fleuve étoit peuplée de Femmes
» belliqueuſes, qui vivent & ſe gou-
» vernent ſeules, ſans Hommes; qu'en
» certains tems de l'année, elles en
» reçoivent pour devenir enceintes,
» & que le reſte du tems elles vivent
» dans leurs Bourgs, où elles ne ſon-
» gent qu'à cultiver la terre, & à ſe
» procurer, par le travail de leurs
» bras, tout ce qui eſt néceſſaire à l'en-
» tretien de la vie. Je ne m'arrêterai
» pas non plus à d'autres informations
» qui ont été priſes dans le nouveau
» Roïaume de Grenade, au Siége
» Roïal de Paſto, où l'on reçut le té-
» moignage de quelques Indiens, par-
» ticulierement celui d'une Indienne,
» qui avoit été dans le Païs de ces
» vaillantes Femmes, & qui ne dit
» rien que de conforme à ce qu'on ſa-
» voit déja par les Relations précé-

(32) *Ibid.* ch. 70.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» dentes. Mais je ne puis taire ce que » j'ai entendu de mes oreilles, & que » je voulus vérifier aussi-tôt que je » me fus embarqué sur le Fleuve. On » me dit, dans toutes les Habitations » où je passai, qu'il y avoit, dans le » Païs, des Femmes telles que je les » dépeignois; & chacun en particulier » m'en donnoit des marques si cons- » tantes & si uniformes, que si la » chose n'est point, il faut que le plus » grand des mensonges passe dans tout » le nouveau Monde pour la plus cons- » tante de toutes les vérités Histori- » ques. Cependant nous eûmes de plus » grandes lumieres sur la Province » que ces Femmes habitent, sur les » chemins qui y conduisent, sur les » Indiens qui communiquent avec » elles, & sur ceux qui leur servent » à peupler, dans le dernier Village, » qui est la frontiere entr'elles & les » Topinambous.

» Trente-six lieues au-dessous de ce » dernier Village en descendant le » Fleuve, on rencontre, du côté du » Nord, une Riviere qui vient de la » Province même des Amazones, & » qui est connue par les Indiens du » Païs, sous le nom de Cunuris. Elle » prend ce nom de celui d'un Peuple,

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» voiſin de ſon embouchure. Au-deſ-
» ſus, c'eſt-à-dire, en remontant cette
» Riviere, on trouve d'autres Indiens,
» nommés *Apotos*, qui parlent la Lan-
» gue générale du Breſil. Plus haut
» ſont les *Tagaris* : ceux qui les ſui-
» vent ſont les *Guacares*, l'heureux
» Peuple qui jouit de la faveur des
» Amazones. Elles ont leurs Habita-
» tions ſur des Montagnes d'une hau-
» teur prodigieuſe, entre leſquelles
» on en diſtingue une, nommée Ya-
» camiaba, qui s'éleve extraordinai-
» rement au-deſſus de toutes les au-
» tres, & ſi battue des vents, qu'elle
» en eſt ſtérile. Ces Femmes s'y main-
» tiennent ſans le ſecours des Hom-
» mes. Lorſque leurs Voiſins viennent
» les viſiter, au tems qu'elles ont re-
» glé, elles les reçoivent l'arc & la fle-
» che en main, dans la crainte de
» quelque ſurpriſe ; mais elles ne les
» ont pas plutôt reconnus, qu'elles ſe
» rendent en foule à leurs Canots,
» où chacune ſaiſit le premier Hamac
» qu'elle y trouve, & le va ſuſpendre
» dans ſa Maiſon, pour y recevoir
» celui à qui le Hamac appartient.
» Après quelques jours de familiarité,
» ces nouveaux Hôtes retournent chez
» eux. Tous les ans, ils ne manquent

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda.

1640.

» point de faire ce voïage dans la même
» me saison. Les Filles qui en naissent
» sont nourries par leurs Meres, ins-
» truites au travail & au maniement
» des armes. On ignore ce qu'elles
» font des mâles ; mais j'ai su d'un In-
» dien, qui s'étoit trouvé à cette en-
» trevue, que l'année suivante, elles
» donnent aux Peres les Enfans mâ-
» les qu'elles ont mis au monde. Ce-
» pendant la plûpart croient qu'elles
» tuent les mâles au moment de leur
» naissance, & c'est ce que je ne puis
» décider sur le témoignage d'un seul
» Indien. Quoi qu'il en soit, elles ont,
» dans leur Païs, des trésors capables
» d'enrichir le Monde entier ; & l'em-
» bouchure de la Riviere, qui descend
» de leur Province, est à deux degrés
» & demi de hauteur méridionale (33).

Traitemens que les Portugais faisoient aux Indiens.

Vingt-quatre lieues au-dessous, la Flotte Portugaise arriva dans un lieu où le Fleuve est resserré par les Terres, & forme un détroit qui n'a gueres plus d'un quart de lieue de largeur. Dans cet endroit, que le Pere d'Acuña juge très favorable pour y bâtir deux Forts, qui non-seulement fermeroient le passage, mais dont on pourroit faire des

(33) *Ibid.* chap. 61 & 62. Voïez la Relation de M de la Condamine, dans l'article suivant.

Bureaux de Douanes, si la Riviere, dit-il, étoit jamais peuplée d'Européens ; les Marées se font sentir, quoiqu'il n'y ait pas moins de trois cens lieues jusqu'à la Mer. Quarante lieues plus bas, la Nation des Tapajocos donne son nom à une belle Riviere, qui arrose cette Province. Le Païs est très fertile, & ses Habitans sont redoutés des Nations voisines, parceque le poison de leurs fleches est si mortel qu'on n'y trouve aucun remede. Ils inspiroient de la terreur aux Portugais mêmes, quoiqu'au fond ils fussent Amis des Etrangers, & qu'au passage de la Flotte ils s'empressassent d'y porter toutes sortes de provisions. Mais le Pere d'Acuña nous explique librement d'où venoit la haine des Portugais pour ces malheureux Indiens : ils vouloient en faire des Esclaves, & cette cruelle résolution avoit besoin d'un prétexte. Déja leurs Trouppes étoient rassemblées pour l'exécuter. Elles se disposoient à partir d'un de leurs Forts, nommé *el Destierro*, lorsque la Flotte y arriva. » Je m'efforçai en » honnête Voïageur, d'arrêter une si » barbare entreprise, ou du moins de » la retarder, jusqu'à l'explication que » je comptois d'avoir bientôt avec le

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» Gouverneur du Para ; & Benoît Maziel, son Fils, Commandant de l'Expédition, me promit de ne rien tenter sans en avoir reçu de nouveaux ordres de son Pere. Mais à peine l'eus-je quitté, qu'embarquant ses Soldats sur un Brigantin armé de quelques Pieces de canon, & sur d'autres Bâtimens de moindre grandeur, il alla porter la guerre aux Tapajocos. Envain accepterent-ils la paix, avec mille témoignages de soumission. Maziel leur ordonna d'apporter toutes leurs fleches empoisonnées ; & lorsqu'il les vit sans armes, il les fit enfermer sous une bonne garde, comme un Troupeau de Moutons dans un Parc. Les Indiens Amis, qu'il avoit amenés sur sa Flotte, vrais démons lorsqu'il s'agit de faire du mal, furent lâchés sur ces Misérables, & commirent de si grands excès contre leurs Femmes & leurs Filles, aux yeux mêmes des Peres & des Maris, qu'à leur retour, un des Portugais, qui avoit été témoin de cette horrible scene, me jura qu'il aimeroit mieux renoncer au commerce des Esclaves que d'en avoir à ce prix. On en prit mille, qui furent envoïés au Para, où je

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» les vis arriver; & cette capture causa » tant de plaisir aux Portugais, qu'ils » en entreprirent bientôt une autre, » dans une Province plus éloignée, » où ils auront sans doute exercé les » mêmes cruautés. Voilà ce qu'on nom- » me les Conquêtes du Bresil (34).

Curupatubas, & richesse de leur Païs.

Les Curupatubas, qu'on trouve à quarante lieues de la Riviere des Tapajocos, & qui prennent aussi leur nom, d'une Riviere qui arrose leur Païs, étoient alors la premiere Nation d'Indiens qui vécut en bonne intelligence avec les Portugais. En remontant leur Riviere, l'espace d'environ six journées, on en rencontre une autre, dont le sable & les bords offrent beaucoup d'or, depuis une Montagne médiocre, nommée Yuquaratinci, dont elle baigne le pié. Les Habitans assuroient que dans le même Canton, ils tiroient souvent, d'un lieu nommé *Picari*, une autre sorte de métal, plus dur que l'or, mais blanc, dont ils avoient fait anciennement des haches & des couteaux; & qu'ensuite, éprou-

(34) *Ibid.* ch. 74 & 75. On remarque ici que quelques années auparavant, un gros Vaisseau Anglois avoit remonté la Riviere des Tapajocos, pour y établir le Commerce du Tabac, qui croît en abondance dans le Païs; mais que loin d'écouter les Anglois, cette Nation en avoit tué une partie, dont elle conservoit encore les armes.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

vant que ces outils s'émoussoient facilement, ils avoient cessé d'en faire. Ils racontoient aussi que dans un autre endroit, il y avoit deux Collines, dont l'une, suivant l'idée qu'ils en donnoient par leurs expressions, étoit vraisemblablement d'Azur ; l'autre, qu'ils nommoient *Penagara*, si brillante pendant le jour, & même dans les nuits claires, qu'elle paroissoit couverte de Diamans fins. Sur la seconde, on entendoit quelquefois d'effroïables bruits; signe certain, suivant le Pere d'Acuña, qu'elle renfermoit dans ses entrailles, des pierres de grand prix (35).

Il ne vante pas moins la Province de Ginapape, qui tire aussi son nom d'une Riviere, à soixante lieues des Habitations du Curupatuba. Les Indiens, dit-il, relevent tant la richesse de cette Province, que s'il faut s'en rapporter à leur témoignage, elle possede plus d'or qu'il ne s'en trouve dans tout le Pérou. Les terres, que leur Riviere arrose, sont comprises dans le Gouvernement du Marañon. Mais sans compter leurs Mines, qui sont réellement en grand nombre, & leur éten-

(35) On a peine à concevoir ces idées physiques; mais ce n'est pas le seul endroit où l'on soupçonne M. de Gomberville de n'avoir pas rendu fidellement le texte Espagnol.

due, qui eſt plus vaſte que toute l'Eſpagne enſemble, ces terres l'emportent, pour la fertilité, ſur toutes celles qui bordent la Riviere des Amazones. Elles renferment de grandes Nations d'Indiens Barbares. Les Hollandois en avoient ſi bien reconnu l'excellence, qu'ils ont fait diverſes tentatives pour s'y établir : mais ils en ont toujours été chaſſés par les Portugais. Le Pere d'Acuña croit pouvoir aſſurer que ce terroir eſt du moins fort propre pour le Tabac & les Cannes de Sucre, & que ſes vaſtes pâturages peuvent nourrir une infinité de Beſtiaux. C'étoit ſix lieues au-deſſus de l'embouchure du Ginapape, que les Portugais avoient leur Fort del Deſtierro, c'eſt-à-dire du Banniſſement. Diverſes raiſons l'ont fait démolir. Dix lieues au-deſſous, on trouve, ſur la Riviere de Paranaïba, une Nation Indienne, amie des Portugais; & plus loin dans les Terres, pluſieurs autres Peuples, que le Pere d'Acuña ne put reconnoître. Mais toutes les Iles, que l'Amazone forme enſuite, ſont encore plus peuplées : ces Iles & leurs Habitans ſont en grand nombre; les Nations ſe reſſemblent ſi peu; leurs Langues & leurs Coutumes ſont ſi différentes, quoique la plûpart

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Tentatives des Hollandois pour s'y établir.

Combien la Région étoit alors peuplée.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

entendent fort bien la Langue générale, qui est celle du Bresil ; enfin la matiere est si vaste pour un Ecrivain, qu'elle demanderoit plus d'un volume (36). Les plus considérables de ces Peuples étoient alors les *Tapuyas* & les *Pacaxas*. Ici le Pere d'Acuña commence à faire observer que depuis la Conquête du Bresil, presque tous ces Peuples ont abandonné leur Païs, pour s'éloigner des Vainqueurs. Quarante lieues au-dessous des Pacaxas, qui habitoient les bords d'une Riviere à quatre-vingt lieues du Paranaïva & du même côté, on voit encore le Bourg de *Commuta*, célebre autrefois par le nombre de ses Habitans, & par l'usage où les Indiens étoient d'y assembler leurs Armées, lorsqu'ils se disposoient à la guerre. Il est réduit presqu'à rien. Cependant le terroir y est très-fertile, les Païsages y sont charmans ; & rien n'y manque, pour la douceur & les commodités de la vie (37). La Riviere des Tocantins, qui passe derriere le Bourg, est un de ces lieux riches, dont le Pere d'Acuña se plaint que personne ne connoisse la valeur. Il parle néanmoins, d'un François, qui

Fuite des Peuples.

Bourg de Commuta.

(36) *Ibid.* chap. 79.
(37) *Ibid.* chap. 80.

y venoit tous les ans, avec plusieurs Vaisseaux, & qui s'en retournant chargé du sable de cette Riviere, dont il savoit tirer l'or, n'avoit jamais voulu apprendre aux Habitans du Païs, l'usage qu'il en faisoit, dans la crainte de s'attirer leur haine (38). Depuis peu d'années, quelques Soldats Portugais de Fernambuc, aïant traversé toutes les Montagnes de la Cordilliere, accompagnés d'un Prêtre de leur Nation, avoient abordé à la source de la même Riviere, dans l'espérance de faire de nouvelles découvertes, & de revenir chargés d'or : mais étant descendus jusqu'à l'embouchure, ils se virent enveloppés par les Tocantins, qui les tuerent tous. Lorsque le Pere d'Acuña passoit dans cette Contrée, on venoit de retrouver le Calice, que le Prêtre portoit pour ses fonctions Ecclésiastiques.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Voïage annuel d'un François.

La Ville du Para, que le Pere d'Acuña nomme la grande Forteresse des Portugais, est à trente lieues de Commuta. Il y avoit alors un Gouverneur, & trois Compagnies d'Infanterie, avec tous les Officiers qui en dépendent : mais le judicieux Voïageur observe que les uns & les autres relevoient du Gou-

Remarques & conseils du P. d'Acuña.

(38) *Ibid.* ch. 81.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

verneur Général du Marañon, qui étoit à plus de cent trente lieues du Para, vers le Bresil ; ce qui ne pouvoit causer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. » Si nos gens, » dit-il, étoient assez heureux pour » s'établir sur l'Amazone, il faudroit » nécessairement que le Gouverneur » du Para fût absolu, puisqu'il auroit » entre les mains la clé du Païs. Ce » n'est pas que le lieu, où le Para est » situé, soit le meilleur qu'on puisse » choisir : mais il seroit facile de le » changer, si la découverte étoit pous- » sée plus loin. Pour moi, je n'en » trouverois pas de plus commode que » l'Ile *du Soleil*, qui est quatorze lieues » plus bas, vers l'embouchure du Fleu- » ve (39). C'est un Poste sur lequel » on doit absolument jetter les yeux, » parceque le terroir y fournit toute » sorte de vivres, que les Vaisseaux » y sont à l'abri des vents les plus in- » commodes, & qu'ils en peuvent » sortir dans les hautes Marées de la » pleine Lune. D'ailleurs cette Ile a

(39) Remarquons que le Pere d'Acuña lui donne quatre-vingt-quatre lieues de large, vingt-six lieues au-dessous de l'Ile du Soleil, depuis Zapara au Sud jusqu'au Cap de Nord, & qu'il répete ici nettement que son cours est de treize cens cinquante-six lieues, ch. 81.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» plus de dix lieues de circuit, de
» fort bonnes eaux, une grande abondance de Poiſſon de Mer & d'eau douce, ſurtout une multitude infinie de Crabes, qui font la nourriture ordinaire des Indiens & des Pauvres. Ajoutez qu'aujourd'hui même, il n'y a point d'Ile dans tout le voiſinage, qui fourniſſe plus de Gibier pour la Garniſon & les Habitans du Para.

Explication des vues de la Cour d'Eſpagne dans ce Voïage.

C'eſt par ce fruit politique de ſes Obſervations que le Pere d'Acuña termine ſon Ouvrage (40), pour répondre aux vues de la Cour d'Eſpagne, qu'il ne laiſſe qu'entrevoir (41), mais qui ſe trouvent bien expliquées dans la Diſſertation qu'on a citée (42). Les François, les Anglois & les Hollandois avoient commencé depuis longtems à faire des courſes incommodes dans les Mers voiſines des Etabliſſemens Eſpagnols, & juſqu'à celle du Sud, d'où ils étoient revenus comblés

(40) Sans oublier néanmoins le devoir de ſa Profeſſion; car il s'étend auſſi ſur les avantages qui peuvent en revenir à la Religion.

(41) Dans les remarques qu'on vient de rapporter, & dans l'endroit où il parle de bâtir deux Forts pour fermer le paſſage de la Riviere & ſervir de Douane.

(42) Celle qui eſt à la tête de la traduction de ſon Ouvrage, pag. 16 & ſuiv. Elle eſt aſſez curieuſe; mais l'Auteur n'en eſt pas nommé. Il paroît ſeulement qu'elle n'eſt pas du Traducteur.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

de gloire & de richesses. Il n'avoit pas été facile de faire cesser ce désordre sous le regne de Charles-Quint, parceque toutes les Côtes de l'Amérique n'étoient pas encore assez connues, pour permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ses Galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'assembloient pour retourner en Espagne. Philippe II ne vit pas d'autre remede, à des maux presqu'inévitables, que d'imposer aux Capitaines de ses Flottes la Loi de ne se pas séparer dans leur navigation : mais un ordre seul ne suffisoit pas pour les garantir. Il étoit presque impossible que pendant un Voïage de mille lieues, plusieurs Vaisseaux fussent toujours si serrés, qu'il ne s'en écartât pas un : & tel Corsaire suivoit les Galions depuis la Havane jusqu'à San Lucar, pour enlever sa proie. Aussi Philippe III jugea-t'il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moïen de dérober la route de ses Galions ; & de toutes les ouvertures qui lui furent proposées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux Armateurs, que d'ouvrir la navigation sur la Riviere des Amazones, depuis son embouchure jusqu'à sa source. En effet les plus grands Vais-

ſeaux pouvant demeurer à l'ancre ſous la Forteresse du Para, on y auroit pu faire venir toutes les richeſſes du Pérou, de la Nouvelle Grenade, de Tierra-Firme & même du Chili. Quito auroit pû ſervir d'Entrepôt, & Para de Rendez-vous pour la Flotte du Bresil, qui ſe joignant aux Galions pour le retour en Europe, auroit effraïé les Corſaires par la force & par le nombre. Ce projet n'étoit pas ſans vraiſemblance. L'exemple d'Orellana prouvoit que la Riviere étoit navigable en deſcendant. La difficulté ne conſiſtoit qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter jusqu'à Quito. Delà toutes les tentatives qu'on a rapportées, juſqu'à celle de Texeira, qui fut plus heureuſe. Mais quoique ſa découverte ſemblât perfectionnée par ſon retour & par les Obſervations du Pere d'Acuña, tous les projets de l'Eſpagne s'évanouirent, auſſi-tôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance ſur le Trône. Ils venoient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource ; & le Roi d'Eſpagne craignit avec raiſon qu'étant devenus ſes Ennemis, ils ne lui tombaſſent ſur les bras juſques dans le Pérou, le plus riche de ſes Domaines ;

lorſqu'ils auroient chaſſé les Hollandois du Breſil. Comme il y avoit lieu de craindre auſſi que la Relation du Pere d'Acuña ne leur ſervît de *Routier*, Philippe IV prit le parti, qu'on a rapporté, d'en faire ſupprimer tous les Exemplaires.

Depuis ce tems-là, les entrepriſes des Eſpagnols ſe ſont bornées, ſur l'Amazone, à réduire les Indiens de cette grande partie du Fleuve qui eſt renfermée dans le Gouvernement de Maynas. On a vu que s'ils ont eu quelque ſuccès, ils le doivent moins à leurs armes qu'au zele infatigable des Miſſionnaires. L'état de leur Domaine & de leurs poſſeſſions étoit tel qu'on l'a repréſenté dans la Deſcription de l'Audience de Quito, lorſque le Voïage & la Carte de M. de la Condamine ont jetté un nouveau jour ſur le Païs, ſur le cours du Fleuve, & ſur divers points mal éclaircis dans les Relations précédentes.

§ III.

Voïage de M. de la Condamine.

CE ſecond Voïage de l'illuſtre Académicien n'eſt proprement que la ſuite

& la conclusion (43) de son Journal, dont on a déja donné l'extrait. On y a vû qu'après avoir terminé ses travaux Académiques sur les Montagnes de Quito, & fait élever ses fameuses Pyramides, il se trouvoit, vers la fin de Mars 1743, à Tarqui, près de Cuenca au Pérou. » Nous étions convenus, dit-il, M. Godin, M. Bouguer & moi, pour multiplier les occasions d'observer, de revenir en Europe par des routes différentes (44) » J'en choisis une presque ignorée, » & qui ne pouvoit m'exposer à l'envie; c'étoit celle de la Riviere des » Amazones, qui traverse, d'Occident en Orient, tout le continent » de l'Amérique méridionale, & qui » passe avec raison pour la plus grande Riviere du Monde. Je me proposois de rendre ce Voïage utile, » en levant une Carte de ce Fleuve, » & recueillant des observations en » tout genre sur une Région si peu

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE, 1743.

Motifs de ce Voïage.

(43) C'est néanmoins le premier Ouvrage qu'il ait publié depuis son retour, sous le titre de *Relation abregée d'un Voïage dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale, &c. par M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences, avec une Carte du Marañon levée par le même* : à Paris chez la *veuve Pissot* 1745, in 8°. Il l'avoit fait imprimer auparavant en Espagnol, à Amsterdam.

(44) Ces motifs sont expliqués plus au long dans son Journal.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
M. DE LA CONDAMINE.
1743.

Anciennes Cartes de l'Amazone.

» connue. M. de la Condamine observe que la Carte très défectueuse (45) du cours de ce Fleuve, par *Sanson*, dressée sur la Relation purement Historique du Pere d'*Acuña*, a depuis été copiée par tous les Géographes, faute de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de meilleure jusqu'en 1717. Alors parut pour la premiere fois, en France, une copie de celle qui avoit été dressée dès l'année 1690 par le P. *Fritz*, & qui fut gravée à Quito en 1707 : mais plusieurs obstacles n'aïant jamais permis à ce Missionnaire, de la rendre exacte, surtout vers la partie inférieure du Fleuve, elle n'est accompagnée que de quelques Notes, sans presqu'aucun détail historique ; de sorte que jusqu'à celle de M. de la Condamine, on ne connoissoit le Païs des Amazones, que par la Relation du Pere d'Acuña, dont on vient de lire l'extrait.

Comme nous avons déja donné, d'après M. d'Ulloa (46), d'exactes remarques sur le nom, la source, & le cours général du Marañon, sur les

(45) *Ibid.* pp. 15 & précedentes.

(46) Voy. Tome LI, la Description de l'Audience de Quito, & l'Avertissement, où l'on a fait remarquer que M. d'Ulloa a tout emprunté de M. de la Condamine.

trois chemins qui conduisent de Quito à ce Fleuve, sur celui de Jaen où cette Riviere commence à devenir navigable, & sur les principales Rivieres dont elle se forme & se grossit, & que tous ces détails paroissent tirés du Voïage de l'*Amazone* de M. de la Condamine, le seul des Voïageurs modernes qui ait pénétré dans ces Régions, il ne nous reste qu'à suivre l'Académicien depuis Tarqui jusqu'à Jaen, depuis Jaen jusqu'à son entrée dans la Mer du Nord, & delà jusqu'en Europe.

Voïages sur le Marañon.

M. de la Condamine. 1743.

Route de M. de la Condamine, depuis Tarqui jusqu'à Jaen.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuenca, le 11 de Mai 1743. Dans son Voïage de Lima, en 1737, il avoit suivi le chemin ordinaire, de Cuenca à Loxa. Cette fois, il en prit un détourné, qui passe par Zaruma, pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa Carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande Riviere de *los Jubones*, fort grosse alors, & toujours extrêmement rapide : mais ce danger le garantit d'un plus grand qui l'attendoit sur le chemin de Loxa (47).

(47) M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Académique, aïant été assassiné à Cuenca, en 1737, M. de la Condamine emportoit une Copie authen-

VOIAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

Situation de Zaruma.

D'une Montagne, où l'Académicien passa sur sa route, on voit le Port de Tumbez. C'est proprement de ce point qu'il commençoit à s'éloigner de la Mer du Sud, pour traverser tout le Continent. Zaruma, situé par trois degrés quarante minutes de Latitude Australe, donne son nom à une petite Province à l'Occident de celle de Loxa. Les Mines de ce Canton, autrefois célebres, sont aujourd'hui presqu'abandonnées. L'or en est mêlé d'argent, & ne laisse pas d'être fort doux sous le marteau; mais l'aloi n'en est que de quatorze carats. La hauteur du Barometre, à Zaruma, se trouva de vingt-quatre pouces deux lignes. On sait que cette hauteur ne varie pas dans la Zone torride comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé, à Quito, pendant des années entieres, que sa plus grande différence ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua, le premier, que ses variations, qui sont à peu-près d'une ligne en vingt-quatre heures, ont des alternatives assez régulieres; ce qui étant une fois

tique du Procès criminel, qu'il a publié depuis son retour, avec les circonstances du meurtre. Il eut avis que les Complices, qui craignoient d'être punis par la Cour d'Espagne, avoient aposté des Gens pour l'attendre sur la route qu'il devoit prendre.

connu fait juger de la hauteur moïenne du Mercure, par une ſeule expérience. Toutes celles qu'on avoit faites ſur les Côtes de la Mer du Sud, & celles que M. de la Condamine avoit répetées dans ſon voïage de Lima, lui avoient appris que cette hauteur moïenne, au niveau de la Mer, étoit de vingt-huit pouces (48); d'où il crut pouvoir conclure que le terrein de Zaruma eſt élevé d'environ ſept cens toiſes; ce qui n'eſt pas la moitié de l'élevation de celui de Quito (49).

On rencontre, ſur cette route, pluſieurs de ces Ponts, de cordes d'écorce

(48) Voïez le Journal Hiſtorique, Inſcription contenant les Obſervations faites à Quito, p. 163.

(49) L'Auteur obſerve que Laet n'en fait aucune mention dans ſa Deſcription de l'Amérique. Il ſe ſervit, pour ce calcul, d'une Table dreſſée par M. Bouguer, ſur une hypotheſe qui répond juſqu'ici, mieux que toute autre, à diverſes expériences du Barometre, faites à diverſes hauteurs déterminées géométriquement. Venant de Tarqui, Païs aſſez froid, il reſſentit une grande chaleur à Zaruma, quoiqu'il ne fût gueres moins élevé que ſur la *Montagne Pelée* de la Martinique, où il avoit éprouvé un froid piquant, en venant d'un Païs bas & chaud. Je ſuppoſe, ajoute M. de la Condamine, qu'on eſt informé que pendant notre long ſéjour dans la Province de Quito, ſous la Ligne équinoxiale, nous avons conſtamment reconnu que l'élévation du ſol, plus ou moins grande, décide preſqu'entierement du degré de chaleur, & qu'il ne faut pas monter deux mille toiſes pour ſe tranſporter d'un Vallon brûlé des ardeurs du Soleil, juſqu'au pié d'un amas de nége auſſi ancien que le Monde, dont une Montagne voiſine ſera couronnée. *Ubi ſup.* p. 22.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Hauteurs des Montagnes de Loxa.

d'arbre & de lianes, dont nous avons donné différentes Descriptions. Loxa est moins élevé que Quito, d'environ trois cens cinquante toises, & la chaleur y est sensiblement plus grande; mais quoique les Montagnes du voisinage ne soient que des collines, en comparaison de celles de Quito, elles ne laissent pas de servir de partage aux eaux de la Province; & le même côteau, appellé *Caxanuma*, où croît le meilleur Quinquina, à deux lieues au Sud de Loxa, donne naissance à des Rivieres qui prennent un cours opposé, les unes à l'Occident, pour se rendre dans la Mer du Sud, les autres à l'Orient, qui grossissent le Marañon.

L'Académicien passa le troisieme jour de Juin entier sur une de ces Montagnes, pour y recueillir du Plan de l'arbre du Quinquina; mais, avec le secours de deux Indiens, qu'il avoit pris pour Guides, il n'en put rassembler, dans toute sa journée, que huit à neuf jeunes Plantes, qui pussent être transportées en Europe. Il les fit mettre, avec de la terre prise au même lieu, dans une Caisse qu'il fit porter avec précaution sur les épaules d'un Homme, jusqu'à son embarquement.

De Loxa à Jaen, on traverse les

derniers côteaux de la Cordilliere. Dans toute cette route, on marche presque sans cesse par des Bois, où il pleut chaque année pendant onze mois, & quelquefois l'année entiere : il n'est pas possible d'y rien secher. Les paniers couverts de peau de Bœuf, qui sont les coffres du Païs, se pourrissent, & rendent une odeur insupportable. M. de la Condamine passa par deux Villes, qui n'en ont plus que le nom, *Loyola* & *Valladolid*; l'une & l'autre opulentes & peuplées d'Espagnols il y a moins d'un siecle, mais aujourd'hui réduites à deux petits Hameaux d'Indiens ou de Metifs, & transférées de leur premiere situation. Jaen même, qui conserve encore le titre de Ville, & qui devroit être la résidence du Gouverneur, n'est plus aujourd'hui qu'un Village sale & humide, quoique sur une hauteur, & renommé seulement par un Insecte dégoûtant, nommé *Garrapata*, dont on y est dévoré. La même décadence est arrivée à la plûpart des Villes du Pérou éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagene à Lima. Cette route offre quantité de Rivieres, qu'on passe, les unes à gué, les autres sur des Ponts, & d'autres sur des radeaux,

Décadence de plusieurs Villes.

VOÏAGES SUR LE MARAñON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

Diverses formes du Marañon.

construits dans le lieu même, d'un bois fort leger, dont la nature a pourvu toutes les Forêts. Ces Rivieres réunies en forment une grande & très rapide, nommée Chinchipé, plus large que la Seine à Paris. On la descend en radeau, pendant cinq lieues, jusqu'à *Tomependa*, Village Indien dans une situation agréable, à la jonction de trois Rivieres. Le Marañon, qui est celle du milieu, reçoit du côté du Sud la Riviere de Chachapoyas, & celle de Chinchipé du côté de l'Ouest, à cinq degrés trente minutes de Latitude Australe. Depuis ce point, le Marañon, malgré ses détours, va toujours en se rapprochant peu à peu de la Ligne équinoxiale, jusqu'à son embouchure. Au-dessous du même point, le Fleuve se rétrecit, & s'ouvre un passage entre deux Montagnes, où la violence de son courant, les rochers qui le barrent, & plusieurs sauts le rendent impratiquable. Ce qu'on appelle le Port de Jaen, c'est-à-dire le lieu où l'on s'embarque, est à quatre journées de Jaen, sur la petite Riviere de Chuchunga, par laquelle on descend dans le Marañon, au-dessous des sauts.

Un Exprès que M. de la Condamine avoit dépêchéde Tomepend a, avec des

des ordres du Gouverneur de Jaen à ſon Lieutenant de Sant'Iago, pour faire tenir prêt un Canot au Port, avoit franchi tous ces obſtacles, ſur un Radeau, composé de deux ou trois pieces de bois. De Jaen au Port, on traverſe le Marañon, & l'on ſe trouve pluſieurs fois ſur ſes bords. Dans cet intervalle, il reçoit, du côté du Nord, pluſieurs Torrens, qui pendant les grandes pluies charient un ſable mêlé de paillettes & de grains d'or; & les deux côtés du Fleuve ſont couverts de Cacao, qui n'eſt pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Indiens du Païs ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramaſſent que lorſqu'on les preſſe de païer leur tribut.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Le quatrieme jour après être parti de Jaen, M. de la Condamine traverſa vingt-&-une fois à gué le Torrent de Chuchunga, & la vingt-deuxieme fois en Bateau. Les Mules, en approchant du gîte, ſe jetterent à la nage toutes chargées, & l'Académicien eut le chagrin de voir ſes papiers, ſes livres & ſes inſtrumens mouillés. » C'étoit le quatrieme accident de cet» te eſpece, qu'il avoit eſſuïé, depuis » qu'il voïageoit dans les Montagnes:

VOIAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

Chuchunga, Port de Jaen.

» ses naufrages, dit-il, ne cesserent » qu'à son embarquement. »

Le Port de Jaen, qui se nomme Chuchunga, est un Hameau de dix Familles Indiennes, gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avoit été obligé de se défaire de deux jeunes Métifs, qui auroient pû lui servir d'interpretes. La nécessité lui fit trouver le moïen d'y suppléer. Il savoit à peu-près autant de mots de la Langue des Incas que parloient ces Indiens, que ceux-ci en savoient de la Langue Espagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très petits Canots, & celui qu'il attendoit de Sant'Iago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le Cacique à faire construire une Balse assez grande pour le porter avec son bagage. Ce travail lui donna le tems de faire sécher ses papiers & ses livres (50). Le Soleil ne se montroit gue-

(50) Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il passa dans le Hameau de Chuchunga : » Je n'avois, dit-il, ni » Voleurs, ni Curieux à » craindre. J'étois au mi- » lieu des Sauvages. Je » me délassois parmi eux » d'avoir vécu avec des » Hommes ; &, si j'ose le » dire, je n'en regrettois » pas le Commerce. Après » plusieurs années passées » dans une agitation con- » tinuelle, je jouissois » pour la premiere fois » d'une douce tranquilli- » té. Le souvenir de mes » fatigues, de mes peines » & de mes périls passés, » me paroissoit un son- » ge. Le silence qui re- » gnoit dans cette soli-

res qu'à midi ; c'étoit assez pour prendre hauteur. Il trouva 5 degrés 21 minutes de Latitude Australe ; & le Barometre, plus bas de seize lignes qu'au bord de la Mer, lui apprit que deux cens trente-cinq toises au-dessus de son niveau, il y a des Rivieres navigables sans interruption (51).

Hauteur de ce lieu.

Le 4 de Juillet après midi, il s'embarqua dans un petit Canot de deux Rameurs, précédé de la Balse, sous

M. de la Condamine s'embarque.

» tude me la rendoit plus » aimable ; il me sembloit que j'y respirois » plus librement. La chaleur du climat étoit » tempérée par la fraîcheur des eaux d'une » Riviere, à peine sortie » de sa source, & par l'épaisseur du Bois qui en » ombrageoit les bords. » Un nombre prodigieux » de Plantes singulieres » & de Fleurs inconnues » m'offroit un spectacle » nouveau & varié. Dans » les intervalles de mon » travail, je partageois » les plaisirs innocens de » mes Indiens, je me baignois avec eux, j'admirois leur industrie à la » Chasse & à la Pêche. » Ils m'offroient l'élite de » leur Poisson & de leur » Gibier. Tous étoient à » mes ordres : le Cacique, qui les commandoit, étoit le plus empressé à me servir. J'étois éclairé avec des » bois de senteur & des » résines odoriférantes. Le » sable sur lequel je marchois étoit mêlé d'or. » On vint me dire que » mon Radeau étoit prêt, » & j'oubliai toutes ces » délices. *Mém. de l'Ac. des Sciences pour* 1745.

(51) L'Académicien n'affirme point qu'elles ne puissent l'être à une plus grande hauteur, & s'en rapporte simplement à la conséquence qu'il tire de son expérience. Cependant, il y a, dit il, assez d'apparence que le point où une Riviere commence à porter Bateau, lorsque du même lieu elle a plus de mille lieues de cours, doit être plus élevé que celui où les Rivieres ordinaires commencent à être navigables. p. 33.

Voiages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

l'escorte de trois Indiens du Hameau, qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des Courans, entre les rochers & dans les petits sauts. Le jour suivant, il déboucha dans le Marañon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement : c'est là proprement qu'il est navigable. Le Radeau, qui avoit été proportionné au lit de la petite Riviere, demandoit d'être aggrandi & fortifié. On s'apperçut, le matin, que le Fleuve étoit haussé de dix piés. L'Académicien, retenu par l'avis de ses Guides, eut le tems de se livrer à ses Observations. Il mesura géométriquement la largeur du Marañon, qui se trouva de cent trente-cinq toises, quoique déja diminuée de quinze à vingt. Plusieurs Rivieres, que ce Fleuve reçoit au-dessus de Jaen, sont plus larges; ce qui devoit faire juger qu'il étoit d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de vingt-huit brasses ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur. Il fut impossible de sonder au milieu du lit, où la vîtesse d'un Canot, abandonné au Courant, étoit d'une toise & un quart par seconde. Le Barometre, plus haut qu'au Port

Il débouche dans le Marañon.

Profondeur de ce Fleuve.

de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avoit baissé d'environ cinquante toises, depuis Chuchunga, d'où il n'avoit mis que huit heures à descendre. Il observa, au même lieu, la Latitude, de cinq degrés une minute du Sud.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
M. DE LA CONDAMINE.
1743.

Le 8, continuant sa route, il passa le Détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ vingt toises. Celui d'Escurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espece. Le Fleuve, arrêté par une Côte de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout-d'un coup, en faisant un angle droit avec sa premiere direction; & par la vîtesse qu'il tire de son rétrécissement, il a creusé dans le roc une anse profonde, où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le Radeau sur lequel M. de la Condamine étoit alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tournoïer pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux, en circulant, le ramenoient vers le milieu du lit du Fleuve, où la rencontre du grand courant formoit des va-

Détroits, & dangers que l'Auteur y court.

Voyage sur le Marañon
M. de la Condamine.
1743.

gnes capables de submerger *la Balse*, si sa grandeur & sa solidité ne l'eussent bien défendue : mais la violence du courant la repoussoit toujours dans le fond de l'Anse ; & l'Académicien n'en seroit jamais sorti, sans l'adresse des quatre Indiens, qu'il avoit eu la précaution de garder avec un petit Canot. Ces quatre Hommes, aïant suivi la rive, terre à terre, & fait le tour de l'Anse, gravirent sur le rocher, d'où ils lui jetterent, non sans peine, des Lianes, qui sont les cordes du Païs, avec lesquelles ils remorquerent le Radeau, jusqu'au fil du courant. Le même jour, on passe un troisieme détroit, nommé *Guaralayo*, où le lit du Fleuve, resserré par les Rochers, n'a pas trente toises de large ; mais ce passage n'est périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le soir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand Canot, qu'on lui envoïoit de Sant'-Iago, & qui auroit eu besoin encore de six jours, pour remonter jusqu'au lieu d'où le Radeau étoit descendu en dix heures.

Sant'Iago de las Montañas.

M. de la Condamine arriva, le 10 à *Sant'-Iago de las Montañas*, Hameau situé aujourd'hui à l'embouchure de la Riviere de même nom, & for-

Voïages sur le Marañon
M. de la Condamine.
1743.

mé des débris d'une Ville, qui avoit donné le sien à la Riviere. Ses bords sont habités par une Nation Indienne nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens, & révoltés depuis un siecle contre les Espagnols, pour se soustraire au travail des Mines d'or du Païs. Ils vivent indépendans, dans des Bois inaccessibles, d'où ils empêchent la navigation de la Riviere, par laquelle on pourroit descendre, en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuenca. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux Habitans de Sant'Iago, & leur a fait prendre depuis quarante ans, le parti de descendre jusqu'à l'embouchure de la Riviere dans le Marañon. Au-dessous de Sant'Iago, on trouve Borja, Ville à-peu-près semblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Missions Espagnoles des bords du Fleuve. Elle n'est séparée de Sant'Iago que par le fameux *Pongo* de *Manseriché*. On a vu, dans les Descriptions précédentes, que *Pongo* signifie Porte, & qu'on donne ce nom à tous les passages étroits, dont celui ci est le plus célebre. C'est un chemin que le Marañon, tournant à l'Est, après un

Borja.

Pongo de Manseriché.

Voïages sur le Marañon
M. de la Condamine.
1743.

cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des Montagnes de la Cordilliere, en se creusant un lit entre deux murailles paralleles de rochers, coupés presqu'à plomb. Il n'y a gueres plus d'un siecle que quelques Soldats Espagnols de Sant'-Iago découvrirent ce passage & se hazarderent à le franchir. Deux Missionnaires Jésuites de la Province de Quito les suivirent de près, & fonderent en 1639, comme on l'a déja rapporté, la Mission de Maynas, qui s'étend fort loin en descendant le Fleuve. En arrivant à Sant'-Iago, l'Académicien se flattoit d'être à Borja le même jour, & n'avoit besoin en effet que d'une heure pour s'y rendre : mais malgré ses Exprès réitérés, & des recommandations auxquelles on n'avoit jamais beaucoup d'égard, le bois du grand Radeau sur lequel il devoit passer le Pongo n'étoit pas encore coupé. Il se contenta de faire fortifier le sien par une nouvelle enceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui sont inévitables dans les détours, faute d'un gouvernail, dont les Indiens ne font point usage pour les Radeaux. Ils n'ont aussi, pour gouverner leurs Canots, que la même Pagaie qui leur sert d'aviron.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

A Sant'Iago, M. de la Condamine ne put vaincre la résistance de ses Mariniers, qui ne trouvoient pas la Riviere assez basse encore, pour risquer le passage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverser, & d'aller attendre le moment favorable dans une petite Anse voisine de l'entrée du Pongo, où le courant est d'une si furieuse violence, que sans aucun saut réel, les eaux semblent se précipiter, & leur choc contre les rochers cause un effroïable bruit. Les quatre Indiens du Port de Jaen, moins curieux que le Voïageur François de voir de près le Pongo, avoient déja pris le devant par terre, par un chemin de pié, ou plutôt par un escalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, seul avec un Negre sur son Radeau; mais une avanture fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le Fleuve, dont la hauteur diminua de vingt-cinq piés en trente-six heures, continuoit de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très grosse branche, d'un arbre caché sous l'eau, s'étant engagé entre les pieces du Radeau, où elle pénétroit de plus en plus à mesure

Etrange avanture de M. de la Condamine.

Voiages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

qu'il bailloit avec le niveau de l'eau, l'Académicien se vit menacé de demeurer accroché & suspendu en l'air avec le Radeau; & le moindre accident qui lui pouvoit arriver étoit de perdre ses papiers, fruits d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moïen de se dégager & de remettre son Radeau à flot (52).

Mesure du Pongo de Manseriché.

Il avoit profité de son séjour forcé à Sant'-Iago, pour mesurer géométriquement la largeur des deux Rivieres, & pour prendre les angles qui lui devoient servir à dresser une Carte particuliere du Pongo. Le 12 Juillet à midi, s'étant remis sur le Fleuve, il fut bientôt entraîné par le courant, dans une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le roc, & en quelques endroits à plomb. En moins d'une heure, il se trouva transporté à Borja, où l'on compte trois lieues de Sant'-Iago. Cependant le train de bois, qui ne tiroit pas un demi pié d'eau, & qui, par le volume ordinaire de sa charge, présentoit à la résistance de l'air une surface sept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvoit prendre toute la vîtesse du courant; & cette vîtesse même diminue

(52) *Ibidem*. p. 43.

considérablement, à mesure que le lit du Fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'espace le plus étroit, M. de la Condamine jugea qu'il faisoit deux toises par secondes, par comparaison à d'autres vîtesses exactement mesurées.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

Le Canal du Pongo, creusé naturellement, commence une petite demie lieue au-dessous de Sant'-Iago, & continue d'aller en rétrécissant; de sorte que de deux cens cinquante toises, qu'il peut avoir au-dessous de la jonction des deux Rivieres, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Jusqu'alors, on n'avoit donné de largeur au Pongo que vingt-cinq vares Espagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toises; & suivant l'opinion commune, on pouvoit passer, en un quart d'heure, de Sant'-Iago à Borja. Mais une observation attentive fit connoître à M. de la Condamine que dans la plus étroite partie du passage, il étoit à trois longueurs de son Radeau de chaque bord. Il compta 57 minutes à sa Montre, depuis l'entrée du Pongo jusqu'à Borja; & malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de vingt au degré (moins de six mille toises) de Sant'-Iago à Borja, au lieu de trois qu'on est dans l'usage d'y

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

compter. Deux ou trois chocs des plus rudes, qu'il ne put éviter dans les détours, l'auroient effraïé, s'il n'eut été prévenu. Il jugea qu'un Canot s'y briseroit mille fois & sans ressource On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas : mais les Pieces d'un Radeau n'étant point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des Lianes qui les assemblent produit l'effet d'un ressort qui amortiroit le coup.

Danger de ce Passage.

Le plus grand danger est d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avoit pas un an qu'un Missionnaire, qui eut ce malheur, y avoit passé deux jours entiers sans provisions, & seroit mort de faim, si la crûe subite du Fleuve ne l'eut remis dans le fil de l'eau. On ne descend en Canot que dans les eaux basses, lorsque le Canot peut gouverner sans être trop maîtrisé du courant.

Situation de l'Auteur à Borja.

L'Académicien se crut dans un nouveau Monde à Borja (53). » Il s'y trouvoit, dit-il, éloigné de tout commerce humain, sur une Mer d'eau douce, au milieu d'un labyrinthe de Lacs, de Rivieres & de Canaux, qui pénetrent de toutes parts une

(53) Voïez, ci-dessus, les remarques de M. d'Ulloa, dans la Description du Gouvernement de Maynas.

» immenſe Forêt, qu'eux ſeuls rendent acceſſible. Il rencontroit de nouvelles Plantes, de nouveaux Animaux & de nouveaux Hommes. Ses yeux, accoutumés depuis ſept ans à voir des Montagnes ſe perdre dans les nues, ne pouvoient ſe laſſer de faire le tour de l'Horizon, ſans autre obſtacle que les Collines du Pongo, qui alloient bientôt diſparoître à ſa vue. A cette foule d'objets variés, qui diverſifient les campagnes cultivées des environs de Quito, ſuccédoit ici l'aſpect le plus uniforme. De quelque côté qu'il ſe tournât il n'appercevoit que de l'eau & de la verdure. On foule la terre aux piés ſans la voir; elle eſt ſi couverte d'herbes touffues, de plantes de Lianes & de broſſailles, qu'il faudroit un long travail pour en découvrir l'eſpace d'un pié. Au-deſſous de Borja, & quatre à cinq cens lieues plus loin en deſcendant le Fleuve, une pierre, un ſimple caillou eſt auſſi rare qu'un Diamant. Les Sauvages de cette Région n'en ont pas même l'idée. C'eſt un ſpectacle divertiſſant que l'admiration de ceux qui vont à Borja, lorſqu'ils en rencontrent pour la premiere fois.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

» Ils s'empressent de les ramasser ; ils » s'en chargent comme d'une Marchandise précieuse, & ne commencent à les mépriser que lorsqu'ils les » voient si communes.

Volcan de Sangay.

M. de la Condamine étoit attendu à Borja par le Pere Magnin, Missionnaire Jésuite. Après avoir observé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de quatre degrés vingt-huit minutes du Sud, il partit le 14 de Juillet avec ce Pere, pour la Laguna. Le 15, ils laisserent au Nord l'embouchure du Mocona, qui descend du Volcan de Sangay, dont les cendres, traversant les Provinces de Macas & de Quito, volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin, & du même côté, ils rencontrerent les trois bouches de la Riviere de Pastaca, si débordée alors, qu'ils ne purent mesurer la vraie largeur de sa principale bouche ; mais ils l'estimerent de quatre cens toises, & presqu'aussi large que le Marañon (54).

(54) L'observation du Soleil, à son coucher & à son lever, donna, comme à Quito, des déclinaisons de la Boussole, de huit degrés & demi du Nord à l'Est. De deux Amplitudes, ainsi observées consécutivement le soir & le matin, on peut conclure la déclinaison de l'Aiguille aimantée, sans connoître celle du Soleil ; il suffit d'avoir égard au changement de celle-ci, dans l'intervalle des deux observations, s'il est assez considérable pour être apperçu avec la Boussole, *ibid.* p. 59.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

M. de la Condamine est attendu à la Laguna par D. Pedro Maldonado.

Le 19, ils arriverent à la Laguna, où M. de la Condamine étoit attendu depuis six semaines par Dom Pedro Maldonado, Gouverneur de la Province d'Esmeraldas, qui s'étoit déterminé, comme lui, à prendre la route de la Riviere des Amazones pour repasser en Europe : mais aïant suivi le second des trois chemins qui conduisent de Quito à Jaen, il étoit arrivé le premier au rendez-vous (55). La Laguna est une grosse Bourgade, de plus de mille Indiens, rassemblés de diverses Nations. C'est la principale de toutes les Missions de Maynas. Elle est située dans un terrein sec & élevé (56), situation rare dans ce Païs, & sur le bord d'un grand Lac, cinq lieues au-dessus de l'embouchure du Guallaga, qui a sa source, comme le Marañon, dans les Montagnes à l'Est de Lima. Ce fut par cette Riviere, que Pedro d'Orsoa descendit dans l'Amazone. La

(55) M. Maldonado avoit fait en route, avec la Boussole, & un Gnomon portatif, les Observations nécessaires pour décrire le cours du Pastaca ; & M. de la Condamine lui en avoit donné les moïens. Un Billet, qu'il avoit laissé à un Arbre, en passant, le 1 de Juin, avoit instruit M. de la Condamine de sa marche, comme ils en étoient convenus.

(56) Plusieurs Observations, que M. de la Condamine y fit par le Soleil & par les Etoiles, lui firent déterminer la Latitude à cinq degrés quatorze minutes. *Ibid.* p. 62.

mémoire de son Expédition, & celle des évenemens qui causerent sa perte, se conservent encore à Lamas, petit Bourg voisin du Port où il s'embarqua. L'Académicien donne environ deux cens cinquante toises de largeur à l'embouchure du Guallaga.

Forme des Canots sur lesquels ils partirent.

Il partit de la Laguna, le 23, avec M. Maldonado, dans deux Canots de quarante-deux à quarante-quatre piés de long, sur trois seulement de large, & formés chacun d'un seul tronc d'arbre. Les Rameurs y sont placés depuis la proue jusques vers le milieu. Le Voïageur est à la poupe avec son Equipage, à l'abri de la pluie sous un toît long, d'un tissu de feuilles de Palmiers entrelassées, que les Indiens composent avec assez d'art. C'est une espece de berceau, interrompu & coupé au milieu de l'espace, pour donner du jour au Canot & pour en faire l'entrée. Un toît volant, de même matiere, & qui glisse sur le toît fixe, sert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois de porte & de fenêtre. La résolution des deux Voïageurs associés étoit de marcher nuit & jour, pour attendre, s'il étoit possible, les Brigantins, ou grands Canots, que les Missionnaires Portugais dépêchent tous les

ans au Para, pour en faire venir leurs provisions. Les Indiens ramoient le jour ; & deux seulement faisoient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la pouppe, pour contenir le Canot dans le fil du courant.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M DE LA CONDAMINE.

1743.

M. de la Condamine fait remarquer qu'en s'engageant à lever la Carte du cours de l'Amazone, il s'étoit ménagé une ressource contre l'inaction, dans un voïage que le défaut de variété, dans les objets même les plus nouveaux, auroit pû rendre fort ennuïeux. » J'avois besoin, dit-il, d'une attention continuelle pour observer, la » Boussole & la montre à la main, » les changemens de direction dans » le cours du Fleuve & le tems que » nous mettions d'un détour à l'au» tre ; pour examiner les différentes » largeurs de son lit & celles des em» bouchures des Rivieres qu'il reçoit, » l'angle que celles-ci forment en y » entrant, la rencontre des Iles & leur » longueur, & surtout pour mesurer, » par diverses méthodes, la vîtesse du » courant & celle du Canot, tantôt à » terre, tantôt sur le Canot même. » Tous mes momens étoient remplis. » Souvent j'ai sondé & mesuré géo» métriquement la largeur du Fleuve

Voïages sur le Maragnon

M. de la Condamine. 1743.

» & celle des Rivieres qui viennent » s'y joindre, j'ai pris la hauteur méridienne du Soleil presque tous les » jours, & j'ai observé souvent son » amplitude à son lever & à son cou- » cher. Dans tous les lieux où j'ai sé- » journé, j'ai monté le Barometre, » &c. (57).

Sauvages Yaméos.

Le 25 il laissa au Nord la Riviere du Tigre, qu'il juge plus grande que le Fleuve d'Asie du même nom; & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Mission de Sauvages, récemment sortis des Bois & nommés Yaméos. Leur Langue est d'une

Difficultés de leur Langue.

difficulté inexprimable, & leur maniere de prononcer est encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font sonner presqu'aucune voïelle. Une partie de leurs mots ne pourroient être écrits, même imparfaitement, sans y emploier moins de neuf ou dix syllabes; & ces mots, prononcés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* signifie, dans leur Langue, le nombre de trois. Leur Arithmétique ne va pas plus loin; c'est-à-dire qu'ils ne savent point compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples sont d'ailleurs

Leurs armes de chasse.

(57) *Ibid.* p. 64 & 65.

forts adroits à faire de longues ſarbacanes, qui ſont leur arme ordinaire de chaſſe, auxquelles ils ajuſtent de petites fleches de bois de Palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourlet de cotton, qui remplit exactement le vuide du tuïau. Ils les lancent, du ſeul ſouffle, à trente & quarante pas, & rarement ils manquent leur coup. Un inſtrument ſi ſimple ſupplée avantageuſement, dans toute cette Contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites Fleches eſt trempée dans un poiſon ſi actif, que lorſqu'il eſt récent, il tue en moins d'une minute l'Animal à qui la fleche a tiré du ſang; & ſans danger pour ceux qui en mangent la chair, parcequ'il n'agit point s'il n'eſt mêlé directement avec le ſang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces fleches, l'Académicien rencontroit la pointe du trait ſous la dent. Le contrepoiſon pour les Hommes qui en ſont bleſſés eſt le ſel, & plus ſurement le ſucre (58) pris intérieurement.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

Fleches empoiſonnées.

Le 26, Meſſieurs de la Condamine & Maldonado rencontrerent, du côté du Sud, l'embouchure de l'Ucayale,

Riviere d'Ucayale.

(58) Voïez, plus bas, les expériences faites à Cayenne, avec ce poiſon.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

une des plus grandes Rivieres qui grossissent le Marañon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux est le tronc principal, non-seulement parcequ'à leur rencontre mutuelle l'Ucayale se détourne moins, est plus large que le Fleuve dont il prend le nom : mais encore parcequ'il tire ses sources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même plusieurs grandes Rivieres. La question ne peut être entierement décidée que lorsqu'il sera mieux connu. Mais les Missions établies sur ses bords furent abandonnées en 1695, après le soulevement des Cunivos & des Piros, qui massacrerent leurs Missionnaires. Au-dessous de l'Ucayale, la largeur du Marañon croît sensiblement, & le nombre de ses Iles augmente.

Nation des Omaguas, & son origine.

Le 27, les deux Voïageurs aborderent à la Mission de Saint Joachim, composée de plusieurs Nations Indiennes, surtout de celle des Omaguas, Nation autrefois puissante, qui peuploit les Iles & les bords du Fleuve, dans l'espace d'environ deux cens lieues au-dessous de l'embouchure du Napo. On les croit descendus du nouveau Roïaume de Grenade, par quelqu'une des Rivieres qui y prennent leur source, pour fuir la domination des Espa-

pagnols dans les premiers tems de la Conquête. Une autre Nation, qui se nomme de même, & qui habite vers la source d'une de ces Rivieres, l'usage des vêtemens établi chez les seuls Omaguas parmi tous les Indiens qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du Baptême, & quelques Traditions défigurées, confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avoient été convertis tous à la foi Chrétienne vers la fin du dernier siecle, & l'on comptoit alors, dans leur Païs, trente Villages marqués de leur nom sur la Carte du Pere Fritz; mais, effraïés par les incursions de quelques Brigands du Para, qui venoient les enlever pour les faire Esclaves, ils se sont dispersés dans les Bois & dans les Missions Espagnoles & Portugaises. Leur nom d'Omaguas, comme celui de *Camberas*, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Brasilienne, signifie *tête platte*. En effet, ils ont le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des Enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait ressembler, disent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport

Signification de leur nom.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

à celle du Pérou, ni à celle du Bresil, qu'on parle, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de leur Païs, le long de la Riviere des Amazones. Ces Peuples font un grand usage de deux sortes de Plantes, l'une que les Espagnols nomment *Floripondio*, dont la fleur a la figure d'une cloche renversée, & qui a été décrite par le P. Feuillée; l'autre qui se nomme en Langue du Païs, *Curupa*; toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivresse de 24 heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges visions. La Curupa se prend en poudre, comme nous prenons le Tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas se servent d'un tuïau de roseau, terminé en fourche, & de la figure d'un Y grec, dont ils inserent chaque branche dans une des narines. Cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire diverses grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers ustensiles, d'une résine fort élastique, commune sur les bords du Marañon (59), & qui reçoit toute sorte de formes, dans sa fraîcheur, entr'autres celle de Pompes ou de Seringues, qui n'ont

Plante qui leur procure des visions.

Leurs Seringues.

(59) Voïez les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1751.

pas besoin de piston. Leur forme est celle d'une Poire creuse, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau, & pressées, lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet des Seringues ordinaires. Ce meuble est fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs Assemblées, le Maître de la Maison ne manque point d'en présenter une à chacun des Assistans ; & son usage précede, toujours, les repas de cérémonie (60).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

En partant de Saint Joachim, les Voïageurs reglerent leur marche pour arriver à l'embouchure du Napo la nuit du 3 d'Août, dans le dessein d'y observer une émersion du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avoit, depuis son départ, aucun point déterminé en longitude pour corriger ses distances estimées d'Est à Ouest. D'ailleurs les Voïages d'Orellana, de Texeira, & du Pere d'Acuña, qui ont rendu le Napo célebre, & la prétention des Portugais sur le Domaine des bords de l'Amazone depuis son embouchure jusqu'au Napo, rendoient ce point important à fixer. L'observation se fit heureusement malgré les obs-

Observations Astronomiques à l'embouchure du Napo.

(60) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1745.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

tacles, avec une Lunette de dix-huit piés, qui n'avoit pas coûté peu de peine à transporter dans une si longue route. L'Académicien aïant d'abord observé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Ile vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés vingt-quatre minutes de latitude australe. Il jugea la largeur totale du Marañon, de neuf cens toises au-dessous de l'Ile, n'en aïant pû mesurer qu'un bras géométriquement; & celle du Napo, de six cens toises au-dessus des Iles qui partagent ses bouches. L'émersion du premier Satellite fut observée avec le même succès (61), & la longitude de ce point déterminée.

Pevas, derniere Mission Espagnole sur le Marañon.

Le lendemain, premier jour d'Août, on se remit sur le Fleuve, jusqu'à *Pevas*, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo. C'est la derniere des Missions Espagnoles sur le

(61) Après avoir observé l'émersion, l'Académicien prit aussi-tôt la hauteur des 2 Etoiles, pour en conclure l'heure. Les intervalles de tems entre l'émersion l'observation du Satellite & celle des hauteurs d'Etoiles furent mesurés avec une bonne montre; ce qui dispensa de monter & de regler une Pendule. Par le calcul, la différence de Méridien, entre Paris & l'embouchure du Napo, fut trouvée de quatre heures trois quarts; détermination qui sera plus exacte quand on aura l'heure de l'observation actuelle, en quelque lieu dont la position en Longitude soit connue, & où cette émersion ait été visible. p. 82.

Voïages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1743.

le Marañon. Elles s'étendoient à plus de deux cens lieues au-delà ; mais en 1710 les Portugais se sont mis en possession de la plus grande partie de cette Contrée. Les Nations Sauvages, voisines des bords du Napo, n'aïant jamais été subjuguées par les Espagnols, quelques-unes ont massacré, en divers tems, les Gouverneurs & les Missionnaires qui avoient tenté de les réduire. Cependant les Jésuites de Quito ont renouvellé d'anciens Etablissemens, & formé depuis une cinquantaine d'années, sur cette Riviere, de nouvelles Missions, aujourd'hui très florissantes. Le nom de Pevas est tout-à-la-fois celui d'une Bourgade, & d'une Nation Indienne qui fait partie de ses Habitans ; mais on y a rassemblé des Indiens de différentes Nations, dont chacune parle une Langue différente ; ce qui est assez ordinaire dans toutes ces Colonies, où quelquefois la même Langue n'est entendue que de deux ou trois Familles, reste miserable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'Antropophages sur les bords du Marañon ; mais il en reste encore dans les terres, surtout vers le Nord ; & M. de la Condamine nous assure qu'en remontant l'Yupura,

on trouve encore des Indiens qui mangent leurs Prisonniers.

Voïages sur le Maraňon

M. de la Condamine. 1743.

Bizarres usages.

Entre les bizarres usages de ces Nations, dans leurs Festins, leurs danses, leurs instrumens, leurs armes, leurs ustensiles de chasse & de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'Animaux & de Poissons, passés dans leurs narines & leurs levres, leurs joues criblées de trous, qui servent d'étui à des plumes d'Oiseaux de toutes couleurs, on est particulierement surpris dans quelques-unes, de la monstrueuse extension du lobe de l'extrêmité inférieure de leurs oreilles, sans que l'épaisseur en paroisse diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diametre, & ce spectacle est commun. Tout l'art consiste à insérer d'abord, dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en substitue un plus gros, à mesure que l'ouverture s'aggrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille pende sur l'épaule. La grande parure de ces Indiens est de remplir le trou, d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs qui leur sert de Pendant d'oreille.

On compte six ou sept journées, de

Pevas, derniere des Miſſions Eſpagnoles qui ſont à la charge des Jéſuites, juſqu'à *Saint Paul*, premiere des Miſſions Portugaiſes deſſervies par des Carmes. Dans cet intervalle, les bords du Fleuve n'offrent aucune Habitation. Là commencent de grandes Iles, anciennement habitées par les Omaguas; & le lit du Fleuve s'y élargit ſi conſidérablement, qu'un ſeul de ſes bras a quelquefois huit à neuf cens toiſes. Cette grande étendue donnant beaucoup de priſe au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont ſouvent ſubmergé des Canots. Les deux Voïageurs en eſſuïerent une, contre laquelle ils ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit Ruiſſeau; c'eſt le ſeul Port en pareil cas. Auſſi s'éloigne-t'on rarement des bords du Fleuve. Il eſt dangereux auſſi de s'en trop approcher, Un des plus grands périls de cette navigation eſt la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le ſable ou le limon, proche du rivage, & cachés ſous l'eau. En ſuivant de trop près les bords, on eſt menacé auſſi de la chûte ſubite de quelque arbre, ou par caducité, ou parceque le terrein qui le ſoutenoit, s'abîme tout-d'un-coup, après avoir été

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Saint Paul, premiere Place Portugaiſe.

Dangers de la navigation du Fleuve.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

longtems miné par les eaux. Quant à ceux qui sont entraînés au courant, comme on les apperçoit de loin, il est aisé de s'en garantir.

Quoiqu'il n'y ait à présent, sur les bords du Marañon, aucune Nation Ennemie des Européens, il se trouve encore des lieux où il seroit dangereux de passer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Espagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, aïant entrepris de descendre la Riviere, fut surpris & massacré par des Sauvages de l'intérieur des Terres, qui le rencontrerent sur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobbée.

Le Missionnaire de Saint Paul fournit aux deux Voïageurs, un nouveau Canot, équipé de quatorze Rameurs, avec un Patron pour les commander, & un Guide Portugais dans un autre petit Canot. Au lieu de Maisons & d'Eglises de roseaux, on commence à voir, dans cette Mission, des Chapelles & des Presbyteres de maçonnerie, de terre & de brique, & des murailles proprement blanchies. Il parut encore plus surprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces Déserts, des chemises de toile de Bretagne à toutes les Femmes In-

diennes, des coffres avec des ferrures & des clés de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des cizeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Indiens se procurent tous les ans au Para, dans les Voïages qu'ils y font pour y porter le Cacao, qu'ils recueillent sans culture sur le bord du Fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance, qui fait distinguer, au premier coup d'œil, les Missions Portugaises des Missions Castillanes du haut Marañon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité où l'éloignement les met de se fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parce-qu'elles en sont plus séparées par la Cordilliere, qu'elles ne le seroient par une Mer de mille lieues.

Canots des Indiens Portugais.

Les Canots des Indiens soumis aux Portugais sont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Indiens Espagnols. Le tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la carene. Il est fendu, premierement, & creusé avec le fer. On l'ouvre ensuite, par le moïen du feu, pour augmenter sa largeur :

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du Bâtiment. Le Gouvernail est placé de maniere, que son jeu n'embarrasse point la Cabane, qui est ménagée à la poupe. On les honore du nom de Brigantins. Quelques-uns ont soixante piés de long, sur sept de large, & trois & demi de profondeur; & portent jusqu'à quarante Rameurs. La plûpart ont deux mâts, & vont à la voile; ce qui est d'une grande commodité pour remonter le Fleuve à la faveur du vent d'Est, qui y regne depuis le mois d'Octobre jusques vers le mois de Mai.

Coari, & autres Colonies Portugaises.

Cinq jours & cinq nuits de navigation rendirent les deux Voïageurs, de Saint Paul à *Coari*, sans y comprendre environ deux jours qu'ils passerent dans les Missions intermédiaires d'Yviratuha, Trapuatuha, Paraguari & Tefé. Coari est la derniere des six Missions des Carmes Portugais, dont les cinq premieres sont formées des débris de l'ancienne Mission du Pere Fritz, & composées d'un mélange de diverses Nations, la plûpart transplantées. Elles sont situées, toutes six, sur la

rive méridionale du Fleuve, où les terres ſont plus hautes & par conſéquent à l'abri des inondations. Entre S. Paul & Coari, on rencontre pluſieurs belles Rivieres, qui viennent ſe perdre dans celle des Amazones, toutes aſſez grandes pour ne pouvoir être remontées, de leur embouchure, que par une navigation de pluſieurs mois. Divers Indiens rapportent qu'ils ont vu, ſur celle de Coari, dans le haut des terres, un Païs découvert, des mouches à miel, & quantité de Bêtes à cornes; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les ſources de cette Riviere arroſent des Païs fort différens du leur, voiſins ſans doute des Colonies Eſpagnoles du haut Pérou, où l'on ſait que les Beſtiaux ſe ſont fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit auſſi, du côté du Nord, d'autres grandes Rivieres, dont on a donné les noms dans la Deſcription générale de ſon cours. C'eſt dans ces quartiers qu'étoit ſitué un Village Indien, où Texeira, remontant le Fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens Habitans, quelques bijoux d'un or qui fut eſſaïé à Quito, & jugé de ving-trois Carats. Il en donna le nom de Village d'or à ce lieu; & dans ſon retour, le 26

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

d'Août 1639, il y planta une borne & en prit possession pour la Couronne de Portugal, par un Acte qui se conserve dans les Archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet Acte, signé de tous les Officiers du Détachement, porte que ce fut sur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la Riviere d'or. Le Pere d'Acuña & le Pere Fritz confirment la réalité des richesses du Païs, & du commerce de l'or qui s'y faisoit entre les Indiens, surtout avec la Nation des *Manaves* ou *Manaous*, qui venoient à la rive Septentrionale de l'Amazone ; & tous ces lieux sont placés sur la Carte du Pere Fritz. Cependant le Fleuve, le Lac, la Mine, la Borne & le Village d'or, attestés par la déposition de tant de Témoins, tout a disparu ; & sur les lieux mêmes, on en a perdu jusqu'à la mémoire.

M. de la Condamine observe que dès le tems du Pere Fritz, c'est-à-dire cinquante ans après le Pere d'Acuña, les Portugais, oubliant le titre sur lequel ils fondent leur prétention, soutenoient déja que la borne, plantée par Texeira, étoit située plus haut que la Province d'Omaguas ; & que dans le même tems, le Pere Fritz, Mission-

naire Espagnol, donnant dans une autre extrêmité, prétendoit qu'elle n'avoit été posée qu'aux environs de la Riviere de Cuchivara, c'est à-dire plus de deux cens lieues plus bas. L'Académicien reproche de l'exagération aux deux Parties, & juge qu'à l'égard de la borne plantée dans le Village d'or, si l'on examine bien le Canton où est située la quatrieme Mission Portugaise, en descendant, nommée *Paraguari*, sur le bord méridional de l'Amazone, quelques lieues au-dessus de l'embouchure du Tefé, à trois degrés vingt minutes de Latitude Australe par sa propre observation, on trouvera qu'il réunit tous les caracteres qui désignent la situation de ce fameux Village, dans l'Acte de Texeira & dans la Relation du Pere d'Acuña. Il confirme son opinion par divers Eclaircissemens (62).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
M. DE LA COXDAMINE.
1743.

Eclaircissement sur les Amazones de l'Amérique Méridionale.

Dans le cours de sa navigation, il n'avoit pas cessé de demander aux Indiens des diverses Nations, s'ils avoient quelque connoissance de ces Femmes belliqueuses, dont le Fleuve a tiré son nom parmi les Européens, & s'il étoit vrai, comme le P. d'Acuña le rapporte avec confiance, qu'elles vécussent éloignées des Hommes, avec lesquels il

(62) *Ibid.* pp. 101 & 126.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
M. DE LA CONDAMINE.
1743.

ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien observe que cette tradition est universellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazone dans l'intérieur des Terres & les Côtes de l'Océan jusqu'à Cayenne, dans une étendue de douze à quinze cens lieues de Païs ; que plusieurs de ces Nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres ; que toutes s'accordent à indiquer le même Canton, pour le lieu de la retraite des Amazones ; que les différens noms par lesquels ils les désignent dans les différentes Langues, signifient *Femmes sans mari*, *Femmes excellentes*, &c ; qu'il étoit question d'Amazones dans ces Contrées, avant que les Espagnols y eussent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inspira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait descendu ce Fleuve. Il cite les anciens Historiens & Voïageurs de diverses Nations, antérieurs au P. d'Acuña, qui disoit, comme on l'a vu, en 1641, que les preuves en faveur de l'existence des Amazones sur le bord de cette Riviere *étoient telles, que ce seroit manquer tout-à-fait à la foi humaine, que de les rejetter*. Il rap-

porte des témoignages plus récens, auxquels il joint ceux que lui & Dom Pedro Maldonado, ſon compagnon de Voïage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que ſi jamais il a pû exiſter une Société de Femmes indépendantes, & ſans un commerce habituel avec les Hommes, cela eſt ſurtout poſſible parmi les Nations Sauvages de l'Amérique, où les Maris réduiſent leurs Femmes à la condition d'Eſclaves & de Bêtes de ſomme. Enfin il paroît perſuadé, par la variété des témoignages non-concertés, qu'il y a eu des Amazones Amériquaines; mais il y a toute appatence, dit-il, qu'elles n'exiſtent plus (63).

Il partit de Coari, le 20 d'Août, avec un nouveau Canot & de nouveaux Guides. La Langue du Pérou, qui étoit familiere à M. Maldonado, & dont l'Académicien avoit auſſi quelque teinture, leur avoit ſervi à ſe faire entendre dans toutes les Miſſions Eſpagnoles, où l'on s'eſt efforcé d'en faire une Langue générale. A Saint Paul, ils avoient eu des Interpretes Portugais, qui parloient la Langue du Bre-

(63) Pour concluſion, il renvoie à l'Apologie du premier Tome du Théatre critique du P. Feijo, par le P. Sarmiento.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
M. DE LA CONDAMINE.
1743.

ſil, introduite auſſi dans les Miſſions Portugaiſes ; mais n'en aïant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire arriver avant le départ du grand Canot du Miſſionnaire, pour le Para, ils ſe virent parmi des Indiens avec leſquels ils ne pouvoient converſer que par ſignes, ou à l'aide d'un court vocabulaire, que M. de la Condamine avoit fait de diverſes queſtions dans leur Langue, mais qui malheureuſement ne contenoit pas les réponſes. Ces Peuples connoiſſent pluſieurs Etoiles fixes, & donnent des noms d'Animaux à diverſes conſtellations. Ils appellent les Hyades, ou la tête du Taureau, d'un nom qui ſignifie aujourd'hui, dans le Païs, mâchoire de Bœuf ; parceque depuis qu'on a tranſporté des Bœufs en Amérique, les Braſiliens, comme les Naturels du Pérou, ont appliqué à ces Animaux le nom qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle à l'Elan, le plus grand des Quadrupedes qu'ils connuſſent avant l'arrivée des Européens.

Les Indiens ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie.

Le ſecond jour, après avoir quitté Coari, on laiſſa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la premiere ; & le jour ſuivant, on rencontra, du côté du Sud, les

bouches de la Riviere, nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchivara*, du nom d'un Village voisin. Elle n'est pas inférieure aux plus grandes, de celles qui grossissent le Marañon. Sept ou huit lieues au-dessous, M. de la Condamine voïant le Fleuve sans Iles & large de mille à douze cens toises, y jetta la sonde, qui ne lui fit pas trouver fond à cent trois brasses.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Extrême profondeur du Fleuve.

Rio Negro, ou la Riviere noire, dans lequel il entra le 23, est, dit-il, une autre Mer d'eau douce, que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du Pere Fritz & celle de Delisle, qui font courir cette Riviere du Nord au Sud, il établit, sur le témoignage de ses propres yeux, qu'elle vient de l'Ouest, & qu'elle court à l'Est, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'espace de plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où elle entre si parallelement, que sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer Riviere noire, on la prendroit pour un bras de ce Fleuve, séparé par une Ile. Il la remonta deux lieues, jusqu'au Fort que les Portugais y ont bâti sur le bord Septentrional, à l'endroit

Rio Negro & son Fort Portugais.

le moins large, qu'il trouva de douze cens trois toises, & dont la Latitude, qu'il ne manqua point d'observer, est trois degrés neuf minutes Sud. C'est le premier Etablissement Portugais qu'on trouve au Nord, en descendant l'Amazone. Sa Riviere est fréquentée depuis plus d'un siecle, par cette Nation, qui y fait un grand commerce d'Esclaves.

Camp volant pour le Commerce des Esclaves.

Un Détachement de la Garnison du Para, campé continuellement sur ses bords, tient en respect les Nations Indiennes qui les habitent, pour favoriser le commerce des Esclaves, dans les bornes prescrites par les Loix de Portugal; & chaque année ce Camp volant, à qui l'on donne le nom de *Trouppe de rachat*, pénetre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio Negro est peuplée de Missions Portugaises, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois semaines dans cette Riviere, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, parcequ'elle forme un grand nombre d'Iles & de Lacs. Le terrein, dans tout cet espace, est élevé sur ses bords. Les Bois y sont moins fourrés, & le Païs est tout différent des bords de l'Amazone.

M. de la Condamine trouva, au

Fort de Rio Negro, des preuves de la communication de l'Orinoque avec cette Riviere, & par conséquent avec l'Amazone, sur lesquelles il se croit dispensé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait, en 1744, par un Voïage sur lequel il ne peut rester aucun doute (64). C'est dans la grande Ile, formée par l'Amazone & l'Orinoque, auxquels Rio Negro sert de lien, qu'on a longtems cherché le Lac doré de *Parimé*, & la Ville de *Manoa del Dorado*. M. de la Condamine trouve la source de cette *erreur*, si c'en est une (65), dans quelques ressemblances de noms, qui ont fait transformer en Ville dont les murs étoient couverts de plaques d'or, le Village des *Manaous*, cette même Nation dont on a parlé. L'Histoire des Découvertes du Nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces Métamorphoses. Mais la préoccupation, observe l'Académicien, étoit encore si forte en 1740, qu'un Voïageur, nommé Ni-

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Communication trouvée entre l'Orinoque & le Marañon.

Manoa del Dorado, Ville fabuleuse.

(64) Celui du Supérieur des Jésuites des Missions Espagnoles des bords de l'Orinoque, qui vint de ce Fleuve au Fort de Rio Negro. Voiez, ci-dessus, la Description du Gouvernement de Maynas. M. de la Condamine a tracé en points, dans sa Carte de l'Amazone, le cours du Rio Negro, selon la Carte du P. Samuel Fritz.

(65) Voïez, ci-dessous, la Relation de Sir Walter Raleigh.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

colas *Hortſman* (66), natif de Hildesheim, eſpérant découvrir le Lac doré & la Ville aux Toits d'or, remonta la Riviere d'Eſſequebé, dont l'embouchure eſt dans l'Océan, entre la Riviere de Surinam & l'Orinoque. Après avoir traverſé des Lacs & de vaſtes Campagnes, traînant ou portant ſon Canot avec des peines incroïables, & ſans avoir rien trouvé qui reſſemblât à ce qu'il cherchoit, il parvint au bord d'une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il deſcendit dans Rio Negro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de Riviere Blanche; les Hollandois, celui d'Eſſequebé, & celui de Parimé, ſans doute parcequ'ils ont cru qu'elle conduiſoit au Lac de ce nom. On croira, ſi l'on veut, qu'il étoit un de ceux que Hortſman traverſa, mais il leur trouva ſi peu de rapport à l'idée qu'il s'étoit faite du Lac doré, qu'il étoit très éloigné lui-même d'applaudir à cette conjecture.

Rio Madera.

A peu de diſtance de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre, du côté du Sud, celle d'une autre Riviere,

(66) M. de la Condamine poſſede un Extrait du Journal de ce Voïageur, & une Carte de ſa route, faite de ſa main.

qui n'est pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée Rio de Madera, ou Riviere du Bois, apparemment parcequ'elle charie quantité d'arbres dans ses débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de son cours, en assurant qu'ils la remonterent, en 1741, jusqu'aux environs de Santa Cruz de la Sierra, Ville Episcopale du haut Pérou, située à dix-sept degrés & demi de Latitude Australe. Cette Riviere porte le nom de Manure dans sa partie supérieure, où sont les Missions des Moxes (67), dont les Jésuites ont donné une Carte en 1713 (68). Mais sa source la plus éloignée est voisine du Potosi, & par conséquent de celle du Pilcomayo, qui va se jetter dans le grand Fleuve de la Plata.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Extrême étendue de son cours.

L'Amazone, au dessous du Rio Negro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorsqu'elle forme des Iles, elle n'a plus de limites. C'est ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de Riviere des Amazones; tandis que plus haut ils ne la connoissent que sous celui de

(67) Voïez la Description du Pérou, en divers endroits.

(68) Elle est dans le Tome XII des Lettres édifiantes & curieuses.

Voïages sur le Marañon
M. de la Condamine.
1743.

Rio de *Solimoës*, Riviere des Poisons, qu'ils lui ont donné vraisemblablement, parceque les fleches empoisonnées sont la principale arme de ses Habitans.

Le 28, M. de la Condamine, aïant laissé à gauche la Riviere de Jamundas, que le P. d'Acuña nomme Cunuris, prit terre un peu au-dessous, du même côté, au pié du Fort Portugais de *Pauxis*, où le lit du Fleuve est resserré dans un Détroit de neuf cens cinq toises. Le flux & le reflux de la Mer se font sentir jusqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme sur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien mesura proche du Para, n'étant gueres que de dix piés & demi dans les grandes Marées, il conclut que le Fleuve, depuis Pauxis, jusqu'à la Mer, c'est-à-dire sur plus de deux cens lieues de cours, ou sur trois cens soixante, selon le Pere d'Acuña, ne doit avoir qu'environ dix piés & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du Mercure, que l'Académicien trouva au Fort de Pauxis, quatorze toises au dessus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para

Fort de Pauxis

Le flux de la Mer s'y fait sentir.

au bord de la Mer. Il fait là-dessus d'utiles réflexions.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1743.

Réflexions sur ces Marées.

» On conçoit bien, dit-il, que le » flux qui arrive au Cap du Nord, » à l'embouchure de la Riviere des » Amazones, ne peut parvenir au Dé- » troit de Pauxis, c'est-à-dire, si loin » de la Mer, qu'en plusieurs jours, » au lieu de cinq ou six heures, qui » est le tems ordinaire que la Mer em- » ploie à remonter. En effet, depuis » la Côte jusqu'à Pauxis, il y a une » vingtaine de Parages, qui désignent » pour ainsi dire les journées de la » Marée en remontant le Fleuve. Dans » tous ces endroits, l'effet de la haute » Mer se manifeste à la même heure » que sur la Côte; & si l'on suppose « que ces différens Parages soient éloi- » gnés l'un de l'autre d'environ douze » lieues, le même effet des Marées se » fera remarquer dans leurs interval- » les à toutes les heures intermédiai- » res; savoir, dans la supposition des » douze lieues, une heure plus tard » de lieue en lieue, en s'éloignant de » la Mer. Il en est de même du re- » flux, aux heures correspondantes. » Au reste, tous ces mouvemens al- » ternatifs, chacun en son lieu, sont » sujets aux retardemens journaliers,

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

» comme ſur les Côtes. Cette eſpece » de marche des Marées, par ondu- » lations, a vrai ſemblablement lieu » en pleine Mer, & doit retarder de » plus en plus, depuis le point où » commence le refoulement des eaux, » juſques ſur les Côtes. La proportion » dans laquelle décroît la vîteſſe des » Marées en remontant dans le Fleu- » ve; deux courans oppoſés qu'on re- » marque dans le tems du flux, l'un » à la ſurface de l'eau, l'autre à quel- » que profondeur; deux autres, dont » l'un remonte le long des bords du » Fleuve & s'accélere, tandis que l'au- » tre, au milieu du lit de la Riviere, » deſcend & retarde; enfin deux au- » tres encore, oppoſés auſſi, qui ſe » rencontrent ſouvent, proche de la » Mer, dans des Canaux naturels de » traverſe, où le flux entre à la fois » par deux côtés oppoſés; tous ces » faits, dont j'ignore que pluſieurs » aient été obſervés, leurs différentes » combinaiſons, divers autres acci- » dens des Marées, ſans doute plus » fréquens & plus variés qu'ailleurs, » dans un Fleuve où elles remontent » vraiſemblablement à une plus gran- » de diſtance de la Mer qu'en aucun » autre endroit du Monde connu, don-

» neroient lieu à des remarques éga-
» lement curieuses & nouvelles.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Mais pour s'élever au-dessus des conjectures, il faudroit une suite d'Observations exactes ; ce qui demanderoit un long séjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenoit point à l'impatience où M. de la Condamine étoit de revoir sa Patrie. Il se rendit, en seize heures, de Pauxis à *Topayos*, autre Forteresse Portugaise à l'entrée de la Riviere de même nom, qui en est une du premier ordre. Elle descend des Mines du Bresil, en traversant des Païs inconnus, mais habités par des Nations sauvages & guerrieres, que les Missionnaires Jésuites s'efforcent d'apprivoiser. Des débris du Bourg de Tupinambara, autrefois situé dans une grande Ile, à l'embouchure de la Riviere de Madera, s'est formé celui de Topayos, dont les Habitans sont presque l'unique reste de la vaillante Nation des *Tupinambas*, ou Topinamboux, dominante il y a deux siecles dans le Bresil, où ils ont laissé leur Langue. On a vû leur Histoire & leurs différentes transmigrations dans la Relation du P. d'Acuña. C'est chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus facilement qu'ailleurs, de ces pier-

Riviere & Fort de Topayos.

Pierres des Amazones.

VOIAGES SUR LE MARAñON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

res vertes, connues sous le nom de Pierres des Amazones, dont on ignore l'origine, & qui ont été long-tems recherchées pour la vertu qu'on leur attribuoit de guérir de la pierre, de la colique néphrétique & de l'épilepsie. Elles ne different, ni en dureté, ni en couleur, du Jade Oriental; elles résistent à la Lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens Habitans du Païs ont pû les tailler, & leur donner diverses figures d'Animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Physiciens, qu'elles n'étoient que du limon de la Riviere, auquel on donnoit aisément une forme, & qui ne devoit ensuite son extrême dureté qu'à l'air. Mais quand une supposition si peu vraisemblable n'auroit pas été démentie par des essais, il resteroit le même embarras pour ces Emeraudes arrondies, polies, & percées, dont on a parlé dans l'article des anciens Monumens du Pérou. M. de la Condamine observe que les Pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parceque les Indiens, qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parcequ'on en a fait passer un fort grand nombre en Europe.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

Montagnes riches en Métaux, où l'on suppose que les Amazones se sont retirées.

Le 4 Septembre, les deux Voïageurs commencerent à découvrir des Montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'étoit un ſpectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois, depuis le Pongo, ſans voir le moindre côteau. Ce qu'ils appercevoient étoit les Collines antérieures d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Oueſt à l'Eſt, & dont les ſommets font les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord, forment les Rivieres de la Côte de Caïenne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, viennent ſe perdre dans l'Amazone. C'eſt dans ces Montagnes, ſuivant la tradition du Païs, que ſe ſont retirées les Amazones d'Orellana; mais une autre tradition, qu'on prétend mieux prouvée, quoiqu'auſſi mal éclaircie, aſſure qu'elles abondent en Mines de divers Métaux.

Le 5 au ſoir, la variation de l'aiguille, obſervée au Soleil couchant, étoit de cinq degrés & demi du Nord à l'Eſt. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avoit pouſſé ſur le bord du Fleuve, aïant ſervi de théâtre pour

Voïages sur le Maragnon

M. de la Condamine.

1743.

Prodigieuse grandeur des Arbres.

Paru, ancien Fort Hollandois.

cette Observation, M. de la Condamine, surpris de sa grandeur, eut la curiosité de le mesurer. Quoique desséché, & dépouillé même de son écorce, sa circonférence étoit de vingt-quatre piés, & sa longueur de quatre-vingt quatre entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté sont les Bois des bords de l'Amazone, & de plusieurs autres Rivieres qu'elle reçoit. Le 6, à l'entrée de la nuit, les deux Voïageurs laisserent le grand Canal du Fleuve, vis-à-vis du Fort de *Paru*, situé sur le bord Septentrional, & rebâti depuis peu par les Portugais, sur les ruines d'un vieux Fort, où les Hollandois s'étoient établis. Là, pour éviter de traverser le Xingu à son embouchure, où quantité de Canots se sont perdus, ils entrerent de l'Amazone dans le Xingu même, par un Canal naturel de communication : les Iles, qui divisent la bouche de cette Riviere en plusieurs Canaux, ne permettent point de mesurer géométriquement sa largeur ; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'est la même Riviere que le P. d'Acuña nomme Paranaïba, & le P. Fritz, dans sa Carte, *Aoripana* ; diversité, qui vient de celle

des

des Langues. Xingu est le nom Indien d'un Village, accompagné d'une Mission sur le bord de la Riviere, à quelques lieues de son embouchure. Elle descend, comme celle de Topayos, des Mines du Bresil; & quoiqu'elle ait un saut à sept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laisse pas d'être navigable en remontant plus de deux mois. Ses rives abondent en deux sortes d'arbres aromatiques (69) dont les fruits sont à-peu-près de la grosseur d'une Olive, se rapent comme la noix Muscade, & servent aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *Cravo*; ce qui a fait donner, par les François de Caïenne, le nom de *Crabe* au bois qui porte cette écorce. L'Académicien observe que si les épiceries orientales en laissoient à desirer d'autres, celles-ci seroient plus connues en Europe. Cependant il a su, dans le Païs, qu'elles passoient en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs fortes.

Deux Arbres aromatiques, l'un nommé Crabe à Caïenne.

L'Amazone devient si large, après avoir reçu le Xingu, que d'un bord

(69) Ils se nomment, l'un *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

VOIAGES SUR LE MARAGNON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

on ne pourroit voir l'autre, quand les grandes Iles, qui se succedent entr'elles, permettroient à la vue de s'étendre. Il est fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir, ni Moustiques, ni Maringoins, ni d'autres Moucherons de toute espece, qui font la plus grande incommodité de la Navigation sur ce Fleuve. Leurs piquûres sont si cruelles, que les Indiens mêmes n'y voïagent point sans un Pavillon de toile, pour se mettre à couvert pendant la nuit. C'est sur la rive droite, qu'il ne s'en trouve plus; car le bord opposé ne cesse point d'en être infecté. En examinant la situation des lieux, M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la Riviere. Elle tourne au Nord; & le vent d'Est, qui y est presque continuel, doit porter ces Insectes sur la rive Occidentale.

Forteresse de Curupa.

La Forteresse Portugaise de Curupa, où les deux Voïageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandois lorsqu'ils étoient maîtres du Bresil. Elle est peuplée de Portugais, sans autres Indiens que leurs Esclaves. La situation en est agréable, dans un terrein élevé, sur le bord méridional du Fleuve, huit

journées au-dessus du Para. Depuis cette Place, où le flux & le reflux deviennent très sensibles, les Canots ne vont plus qu'à la faveur des Marées. La Description de M. d'Ulloa ne nous empêche point de remarquer plus exactement, avec M. de la Condamine, qui parle en témoin oculaire, que quelques lieues au-dessous du même Fort, un petit bras de l'Amazone, nommé *Tajipuru*, se détache du grand Canal qui tourne au Nord, & que prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Ile de *Joanes*, ou *Marajo*, défigurée dans toutes les Cartes. Delà, il revient au Nord par l'Est, décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque sorte, dans une Mer formée par le concours de plusieurs grandes Rivieres, qu'il rencontre successivement. Les plus considérables, sont premierement *Rio de dos Bocas*, Riviere des deux Bouches, formée de la jonction des deux Rivieres de *Guanapu* & de *Pacajas*; large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les anciennes Cartes nomment, comme Laet, Riviere du Para; en second lieu, la Riviere des Tocantins, plus large encore que la précédente, & qu'il faut plusieurs mois

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1743.

Rivieres, qui forment une espece de Mer.

Voyages sur le Maraňon M. de la Condamine. 1743.

pour remonter, descendant, comme le Topayos & le Xingu, des Mines du Bresil, dont elle apporte quelques fragmens dans son sable; enfin, la Riviere de Muju, que l'Académicien trouva large de sept cens quarante-neuf toises à deux lieues dans les terres, & sur laquelle il rencontra une Frégate Portugaise qui remontoit à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de Menuiserie, rares & précieux dans d'autres Régions (70).

Situation de la Ville du Para.

C'est sur le bord Oriental du Muju, qu'est située la Ville du Para, immédiatement au-dessus de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre Riviere appellée Guama. Il n'y a, suivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puisse donner un juste idée de la position de cette Ville, sur le concours d'un si grand nombre de Rivieres. Ses Habitans sont fort éloignés, dit il, de se croire sur le bord de l'Amazone, dont il est même vraisemblable qu'il n'y a pas une seule goutte, qui baigne le pié de leurs murailles; à-peu près comme on peut

(70) Les Observations de M de la Condamine, sur quelques Animaux des Païs qu'il avoit traversés, sont réservées pour l'Article qui leur convient.

dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette Riviere communique avec la Seine par le Canal de Briare. On ne laisse pas, dans le langage reçu, de dire que le Para est sur l'embouchure Orientale de la Riviere des Amazones.

L'Académicien fut conduit de Curupa au Para, sans être consulté sur la route, entre des Iles, par des Canaux étroits, remplis de détours qui traversent d'une Riviere à l'autre, & par lesquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ses soins se rapportant à dresser sa Carte, il fut obligé de redoubler son attention, pour ne pas perdre le fil de ses routes dans ce Dédale tortueux d'Iles & de Canaux sans nombre.

Arrivée de M. de la Condamine dans cette Ville.

Le 19 de Septembre, c'est-à-dire près de quatre mois après son départ de Cuenca, il arriva heureusement à la vue du Para, que les Portugais nomment le *grand Para*, c'est à dire la *grande Riviere* dans la Langue du Bresil. Il prit terre dans une Habitation de la dépendance du Collége des Jésuites, où il fut retenu huit jours par les Supérieurs de cet Ordre, pendant qu'on lui préparoit un logement dans la Ville, en vertu des ordres de S. M.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
M. DE LA CONDAMINE.
1743.

Portugaiſe adreſſés à tous ſes Gouverneurs. Il y trouva, le 27, une Maiſon fort commode & richement meublée, avec un Jardin d'où l'on découvroit l'horizon de la Mer, & dans une ſituation telle qu'il l'avoit deſirée pour la commodité de ſes Obſervations.

Idée de la Ville du Para.

» Nous crûmes, dit-il, en arrivant » au Para, à la ſortie des Bois de l'A» mazone, nous voir tranſportés en » Europe. Nous trouvâmes une gran» de Ville, des rues bien alignées, » des Maiſons riantes, la plûpart re» bâties depuis trente ans en pierre & » en moîlon, des Egliſes magnifiques. » Le Commerce direct des Habitans » avec Liſbonne, d'où il leur vient » tous les ans une Flotte marchande, » leur donne la facilité de ſe pourvoir » de toutes ſortes de commodités. Ils » reçoivent les Marchandiſes de l'Eu» rope en échange pour les denrées du » Païs, qui ſont, outre quelque or » en poudre qu'on apporte de l'inté» rieur des terres, du côté du Breſil, » l'écorce du bois de crabe, ou de » clou, la Salſe-pareille, la Vanille, » le Sucre, le Caffé, & ſurtout le » Cacao (71).

Sa Latitude & ſa Longitude.

Jamais la Latitude du Para n'avoit

(71) *Ibid.* pp. 177 & 178.

été observée à terre, & l'on assura M. de la Condamine, à son arrivée, qu'il étoit précisément sous la ligne équinoxiale. Il trouva, par diverses observations, 1 degré 28 minutes du Sud (72). A l'égard de la Longitude, une Eclipse de Lune, qu'il observa le premier de Novembre 1743, & deux immersions du premier Satellite de Jupiter (73) lui firent juger, par le calcul, la différence du Méridien du Para à celui de Paris, d'environ trois heures 24 minutes à l'Occident.

Autres observations.

Entre plusieurs autres Observations les unes sur la déclinaison & l'inclinaison de l'aiguille, les autres sur les Marées, qui sont assez irrégulieres au Para, la plus importante, & qui avoit un rapport immédiat à la figure de la Terre, objet principal de son Voïage, fut celle de la longueur du Pendule de tems moïen, ou plutôt la différence de longueur de ce Pendule à Quito & au Para (74). Neuf expériences, dont

(72) La Carte du Pere Fritz place cette Ville par un degré du Sud. Celle de Laet ne differe pas sensiblement de M. de la Condamine. Le nouveau Routier Portugais porte 1 degré 40 minutes du Sud.

(73) Des 6 & 29 Décembre de la même année.

(74) L'une de ces deux Villes est au bord de la Mer, l'autre quatorze à quinze cens toises au-dessus de son niveau; & toutes deux sous la Ligne équinoxiale; car un degré & demi n'est ici d'aucune

Voïages sur le Marañon.

M. de la Condamine. 1743.

les deux plus éloignées ne donnerent que trois oscillations de différence sur 98740, lui firent trouver qu'en vingt-quatre heures de tems moïen, son Pendule à verge de Métal faisoit, au Para, 31 ou 32 vibrations plus qu'à Quito, & 50 ou 51 plus qu'à Pichincha, 150 toises au-dessus de Quito : d'où il conclut que sous l'Equateur, deux corps, dont l'un peseroit 1600 livres, & l'autre 1000 livres au niveau de la Mer, étant transportés le premier à 1450, le second à 2200 toises de hauteur, perdroient chacun plus d'une livre de leur poids (75).

Il étoit nécessaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone, pour achever la Carte de ce Fleuve, & de suivre même sa rive Septentrionale

conséquence. L'Académicien étoit en état de déterminer cette différence par le moïen d'un Pendule invariable de vingt-huit pouces de long, qui conservoit ses oscillations pendant plus de vingt quatre heures, & avec lequel il avoit fait un grand nombre d'Observations à Quito, & sur un endroit de la Montagne du Pichincha, qui est élevé de sept cens cinquante toises au-dessus du Sol de Quito. *Ibid.* p. 181.

(75) A-peu-près comme il devroit arriver, si l'on faisoit les mêmes expériences sous le vingt deuxieme & le vingt huitieme parallele, suivant la Table de Newton ; ou vers le vingt & vingt-cinquieme, à juger par la comparaison des Expériences immédiates faites sous l'Equateur & en divers endroits de l'Europe. Au reste, M. de la Condamine avertit que les nombres précédens ne sont qu'approchés. p. 182.

jusqu'au Cap de Nord ; où se termine son cours. Cette raison suffisoit pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvoit passer droit en France. Ainsi, n'aïant pas profité, comme M. Maldonado, de la Flotte Portugaise qui partit pour Lisbonue le 3 de Décembre, il se vit retenu au Para jusqu'à la fin de l'année, moins cependant par les vents contraires, qui regnent en cette saison, que par la difficulté de former un Equipage de Rameurs. La petite vérole avoit mis en fuite la plûpart des Indiens. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux Indiens des Missions, nouvellement tirés des Bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis longtems avec les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espece d'Animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres Hommes; & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de Roucou, de Geni-

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Remarque sur la petite Vérole qui fait de fréquens ravages au Para.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

pa, & de diverses huiles grasses & épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette derniere conjecture semble confirmée par une autre remarque : c'est que les Esclaves Negres, transportés d'Afrique, & qui ne sont pas dans le même usage, résistent mieux au même mal, que les Naturels du País. Un Indien Sauvage, nouvellement sorti des Bois, est ordinairement un Homme mort, lorsqu'il est attaqué de cette maladie. Cependant une heureuse expérience a fait connoître qu'il n'en seroit pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode étoit une fois établie dans les Missions; & la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un Missionnaire Carme, voïant tous ses Indiens mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le secret de l'Inoculation, qui faisoit alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'elle pouvoit rendre, au moins douteuse, une mort qui n'étoit que trop certaine avec les remedes ordinaires. Un raisonnement si simple avoit dû se présenter à tous ceux qui entendoient parler de la nouvelle opération ; mais ce Religieux fut le premier, en Améri-

Inoculation tentée avec succès dans les Missions.

que, qui eut le courage de la tenter. Il fit insérer la petite vérole à tous les Indiens de la Mission qui n'en avoient pas encore été attaqués; & de ce moment, il n'en perdit plus un seul. Un autre Missionnaire de Rio Negro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authentiques, on s'imagineroit que dans la contagion qui retenoit M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avoient des Esclaves Indiens eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croiroit lui-même, dit-il, s'il n'avoit été témoin du contraire. On n'y pensoit point encore, lorsqu'il partit du Para (76).

(76) *Ibid.* p. 186. On trouve dans le Journal Historique de M. de la Condamine, diverses circonstances, qu'il n'a point ici répétées. Para, dit-il, est le Siege d'un Evêché, & peut-être l'unique Colonie Européenne où l'argent n'eut point de cours. Les especes monnoïées y ont été introduites depuis; mais alors la seule monnoie courante étoit le Cacao. — A l'occasion du départ de M. Maldonado, qui s'embarqua pour Lisbonne sur une Flotte Portugaise: » l'exemple du » P. Fritz, dit-il, Missionnaire d'Espagne à » Maynas, qui descendit » le Fleuve jusqu'au Para, en 1689, pour y » rétablir sa santé, & que » le Gouverneur de cette » Ville retint plus d'un » an, avoit fait craindre à M. Maldonado » de se déclarer Espagnol » parmi les Portugais. Ses » Parens & ses Amis le » lui avoient bien recommandé avant son départ » de Quito, & je lui » avois promis le secret. » Après que le Gouverneur du Para m'eut remis copie des ordres de » S. M. P., & que nous » eûmes éprouvé les manieres franches & ou-

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1743.

M. de la Condamine quitte le Para.

Il s'embarqua, le 29 Décembre,

» vertes de ce Commandant, je fis mon possible pour engager M. Maldonado à y répondre. Je lui représentai que le Passeport ne distinguoit aucune Nation; puisqu'il s'étendoit à tous ceux qui m'accompagneroient; que l'ancien Gouverneur, qui avoit retenu le P. Samuel Fritz, en avoit été blâmé par sa Cour, & avoit reçu ordre de le faire reconduire à sa Mission avec de grands honneurs; que les circonstances présentes étoient beaucoup plus favorables, puisque les deux Cours d'Espagne & de Portugal étoient depuis longtems en bonne intelligence. Il sentoit la force de ces raisons; mais une mauvaise honte le retenoit. Il avoit passé pour François, & reçu, en cette qualité, des Lettres de recommandation du Gouverneur pour Lisbonne: il n'osoit avouer les soupçons qu'on lui avoit inspirés. Ce n'est pas tout, il exigea de moi que je lui gardasse le secret, même après son départ. Je ne me suis trouvé, de ma vie, dans une situation plus embarrassante. D'un côté, je me reprochois de païer par une dissimulation, qui ressembloit à une tromperie, la franchise d'un homme de beaucoup d'esprit & de mérite, qui me combloit de politesses; & d'un autre côté, je ne pouvois trahir la confiance de mon Ami. J'évitai, autant qu'il me fut possible, les conversations particulieres avec le Gouverneur, qui me parloit souvent de M. Maldonado «. L'Académicien, pendant son séjour au Para, fut fort lié avec un Ecclésiastique, homme de lettres, Fils d'un François établi en cette Ville. C'étoit Dom Laurenço Alvares *Roxo de Potflis*, Grand Chantre de l'Eglise Cathédrale & Grand-Vicaire de l'Evêque. Il avoit beaucoup de goût pour l'Histoire naturelle & pour la Méchanique. Plusieurs morceaux curieux, dont il fit présent à M. de la Condamine, & d'autres qu'il lui a envoïés depuis, font partie de ceux qu'il a remis au Cabinet du Jardin du Roi. Dom Potflis est aujourd'hui Correspondant de l'Académie des Sciences, p. 196 & suiv. du Journal.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine.

1744.

dans un Canot du Général (77), avec un Equipage de vingt-deux Rameurs, & muni de recommandations pour les Missionnaires Franciscains de l'Ile Joanes ou Marajo, qui devoient lui fournir un nouvel Equipage pour continuer sa route : mais n'aïant pû trouver un bon Pilote, dans quatre Villages de ces Peres, où il aborda les premiers jours de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ses Indiens & à la timidité du *Mamelus* (78) qu'on lui avoit donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandoit pas quinze jours.

Observations sur les deux embouchures de l'Amazone

Quelques lieues au-dessous du Para, il traversa la bouche orientale de l'A-

(77) M. d'Abreu de Castelbranco, dont M. de la Condamine vante beaucoup la politesse. Ses Titres étoient, *Excellentissimo senhor Governador e Capitan General do Estado do Maranhom.* Celui, que M. d'Abreu avoit chargé d'équiper le Canot, avoit refusé, dit l'Académicien, de recevoir l'argent que je lui avois offert. Je portai secretement, au moment de mon départ, deux cens cruzades (environ cinq cens livres de France) à un riche Négociant, que je chargeai de les remettre de ma part, pour le fret du Canot. J'ai appris, depuis mon retour en France, que la somme n'avoit point été acceptée, & qu'elle étoit restée en dépôt par ordre du Gouverneur : c'est à cette occasion, que j'ai sû jusqu'où s'étoient étendus les ordres & les libéralités de Sa Majesté Portugaise. p. 199. du Journal.

(78) On appelle *Mamelus*, au Bresil, certains Enfans des Portugais & des Femmes Indiennes. Voïez, ci-dessous, la Description du Bresil.

VOIAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1744.

mazone, où le bras du Para, séparé de la véritable embouchure, qui est la Bouche occidentale, par la grande Ile de Joanes, plus connue au Para sous le nom de Marajo. Cette Ile occupe, seule, presque tout l'espace qui sépare les deux embouchures du Fleuve. Elle a, dans une figure irréguliere, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui substituent une multitude de petites Iles (79). Le Bras du Para, cinq ou six lieues au-dessous de la Ville, a déja plus de trois lieues de large, & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoïa l'Ile du Sud au Nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa derniere Pointe, qui se nomme Magnan, très dangereuse même aux Canots par ses écueils. Au-delà de cette pointe, il prit à l'Ouest, en suivant toujours la Côte de l'Ile, qui court plus de quarante lieues sans presque s'écarter de la ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Iles, qu'il laissa au Nord, l'une appellée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la Nation des *Arouas*, qui bien que dispersée

(79) Elles sembleroient placées au hazard, s'il ne paroissoit qu'elles ont été copiées sur la Carte du Flambeau de Mer, remplie de faux détails dans cette partie.

aujourd'hui, a conservé sa Langue particuliere. Le terrein de ces Iles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, est entierement noïé, & presque inhabitable. En quittant la Côte de Marajo, dans l'endroit où elle se replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, ou le Canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau Fort de Macapa, situé sur le bord oriental du Fleuve, & transferé par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il seroit impossible, en cet endroit, de traverser le Fleuve dans des Canots ordinaires, si le Canal n'étoit rétréci par de petites Iles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son tems pour passer de l'une à l'autre. De la derniere à Macapa, il reste encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repassa enfin, & pour la derniere fois, la ligne Equinoxiale. L'observation de la Latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna seulement trois minutes vers le Nord.

Changement du Sol vers le Nord.

Le sol de Macapa est élevé de deux ou trois toises au-dessus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du Fleuve, qui soit couvert d'arbres; le dedans des

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1744.

terres est un Païs uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordilliere de Quito. Les Indiens assurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que de-là on peut aller à cheval jusqu'aux sources de l'Oyapoc, par de grandes Plaines découvertes. Du Païs voisin des sources de l'Oyapoc, on voit au Nord les Montagnes de l'Aprouague qui s'apperçoivent aussi fort distinctement en Mer, de plusieurs lieues au Nord de la Côte; à plus forte raison se doivent-elles découvrir des hauteurs voisines de Cayenne (80).

Phénomene singulier de la Marée.

Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve est le plus resserré par les Iles,

(80) De toutes ces suppositions, M. de la Condamine couclut qu'en partant de Cayenne, par 5 degrés de Latitude du Nord, & marchant vers le Sud, on auroit pû mesurer commodément deux, trois, & peut-être quatre degrés du Méridien, sans sortir des terres de France, & reconnoître, chemin faisant, cet intérieur des terres, qui ne l'a point été jusqu'ici; enfin que si l'on eût voulu, on eût pû, avec des Passeports de Portugal, pousser la mesure jusqu'au Parallele de Macapa, c'est-à-dire jusqu'à l'Equateur même. L'exécution de ce projet eut été, dit-il, plus facile qu'il ne l'avoit cru lui-même, lorsqu'il l'avoit proposé à l'Académie des Sciences, un an avant qu'il fut question du Voïage de Quito, où l'on crut trouver plus de facilité. Mais il avoue que l'inspection des lieux étoit nécessaire pour s'assurer de ce qu'il proposoit. *Ibid.* p. 192.

ſurtout vis-à-vis de la grande Bouche de l'Araouary, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la Mer offre un Phénomene ſingulier. Pendant trois jours, les plus voiſins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes Marées, la Mer, au lieu d'emploïer près ſix heures à monter, parvient en une ou deux minutes à ſa plus grande hauteur. On entend d'abord, d'une ou deux lieues de diſtance, un bruit effraïant, qui annonce la *Pororoca ;* c'eſt le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A meſure qu'il approche, le bruit augmente ; & bientôt on apperçoit un Promontoire d'eau, de 12 à 15 piés de hauteur, puis un autre, puis un troiſieme, & quelquefois un quatrieme, qui ſe ſuivent de près, & qui occupent toute la largeur du Canal. Cette Lame avance avec une rapidité prodigieuſe, briſe & raſe en courant tout ce qui lui réſiſte. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrein emporté par la Pororoca, de très gros arbres déracinés, & des ravages de toute eſpece. Le rivage, partout où elle paſſe, eſt auſſi net que s'il avoit été ſoigneuſement balaïé. Les Canots, les Pirogues, les Barques

VOIAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1744.

mêmes ne se garantissent de la fureur de cette Barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien, se contentant d'indiquer les causes du fait, a remarqué dans plusieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonstances de ce Phénomene, » que cela n'arrive que » lorsque le Flot, montant & engagé » dans un Canal étroit, rencontre en » son chemin un Banc de sable ou un » haut fond qui lui fait obstacle; que » c'est là, & non-ailleurs, que com» mence le mouvement impétueux & » irrégulier des eaux, & qu'il cesse un » peu au-delà du Banc, quand le » Canal redevient profond, ou s'élar» git considérablement (81). Il ajoute qu'il arrive quelque chose de semblable aux Iles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *Mascaret* à cet effet des Marées.

Son explication.

M. de la Condam. échoue sur un Banc de sable.

Les Indiens & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui restoient jusqu'aux grandes Marées, arriver au Cap du Nord, qui n'étoit plus qu'à quinze lieues; & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la Pororoca, retinrent M. de la Condamine dans une Ile déserte, où il ne trouva

(81) *Ibidem*. p. 195.

pas dequoi mettre le pié à sec, & où malgré ses représentations il fut retenu neuf jours entiers, pour entendre que la pleine Lune fût bien passée. Delà, il se rendit au Cap de Nord, en moins de deux jours; mais le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites Marées, son Canot échoua sur un Banc de vase; & la Mer, en baissant, s'en retira fort loin. Le jour suivant, le flux ne parvint point jusqu'au Canot. Enfin, il passa sept jours dans cette situation, pendant lesquels ses Rameurs, dont la fonction avoit cessé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau saumâtre, en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture. Il eut le tems, dit-il, de répéter ses Observations (82) à la vue du Cap de Nord,

Il y passe sept jours.

(82) Il remarqua dans les Cartes marines, une erreur très dangereuse pour l'atterrage des Vaisseaux, & qui peut-être en a fait périr plusieurs, comme ceux dont il vit les débris sur la Côte voisine, qui court au Nord jusqu'au Cap d'Orange. L'importance de la matiere demande que ses explications soient ici rapportées. » Rien, dit-il, n'est » moins conforme à la » vérité que la vue & l'as» pect de cette Côte, telle » qu'elle est dessinée dans » le Flambeau de la Mer, » livre traduit du Hol» landois dans toutes les » Langues. On y voit la » représentation d'une » longue chaîne de Mon» tagnes, dont les diver» ses pointes & les infle» xions sont figurées dans » le plus grand détail; » il est pourtant très vrai » qu'on n'apperçoit pas » sur le terrein la moin» dre apparence de Col» line, tant que la vue » peut s'étendre. La Côte

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1744.

& de s'ennuier beaucoup d'être toujours par 1 degré 51 minutes de Latitude Nord. Son Canot, enchassé dans un limon durci, étoit devenu un Observatoire solide. Il trouva la variation de l'aiguille de 4 degrés Nord-Est, c'est-à dire, de deux degrés & demi moindre qu'à Pauxis. Pendant une semaine entiere, il eut aussi le loisir de promener sa vue de toutes parts, sans

» est une terre basse & » noïée, couverte de Mangliers qui avancent fort » loin dans la Mer. Les » mêmes Cartes Hollandoises, & d'après celles-» ci toutes les autres, dé-» figurent aussi l'Ile de » Marayo, ou *de Joanes*; » & d'une seule Ile elles » font un Archipel, avec » des Canaux où les son-» des sont marquées «. L'Académicien ne trouve qu'un moïen de concilier ce qu'il a vû, avec la Carte : c'est de supposer que les terres & le limon, chariés par l'Amazone & par le reflux de la Mer, ont uni, avec le tems, plusieurs Iles en une seule, dont le terrein s'affermit & s'éleve depuis qu'elle est défrichée par ceux du Para, qui y ont plusieurs Etablissemens & beaucoup de gros Bétail. Cette cause, jointe à la propriété que les Mangliers ont de se reproduire par leurs branches, qui deviennent des racines, peut avoir aussi fait avancer la Côte du Continent plusieurs lieues vers l'Est, & même assez pour que les Montagnes de l'intérieur des terres ne puissent plus être visibles en Mer, comme elles l'étoient peut-être il y a plus d'un siecle, lorsque les vues en ont été dessinées. Cette conjecture, que la vue du terrein fit naître à M. de la Condamine sur le lieu même, lui avoit échappé, lorsqu'il donna sa Relation en 1745. Elle ne manque pas de vrai-semblance : du moins est elle plus probable, qu'il ne l'est de supposer que l'Auteur des Cartes du Flambeau de la Mer n'ait cherché qu'à tromper ses Lecteurs. pp. 202 & 203 du Journal.

découvrir rien de plus, que des Mangliers, au lieu de ces hautes Montagnes, dont les pointes ſont représentées avec un grand détail, dans les Deſcriptions jointes aux Cartes du Flambeau de la Mer. Enfin, aux grandes Marées de la nouvelle Lune ſuivante, la Barre même le remit à flot; mais avec un nouveau danger, car elle enleva le Canot & le fit labourer dans la vaſe avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avoit éprouvé au Pongo.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1744.

Quelques lieues à l'Oueſt du Banc, auquel ſon avanture lui fait donner le nom de *Banc des ſept jours*, & par la même hauteur, il rencontra une autre Bouche de l'Araouari, aujourd'hui fermée par les ſables. Cette bouche, dit-il, & le Canal large & profond qui y conduit en venant du côté du Nord, entre le Continent du Cap de Nord & les Iles qui couvrent ce Cap, ſont la Riviere & la Baie de Vincent Pinçon; ſurquoi il obſerve que les Portugais ont eu leurs raiſons pour les confondre avec la Riviere d'Oyapoc, dont l'embouchure ſous le Cap d'Orange eſt par 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord, & que l'article du Traité d'Utrecht, qui paroît

La Riviere d'Oyapoc confondue avec celle de Vincent Pinçon.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1744.

ne faire de l'Oyapoc & de la Riviere de Pinçon qu'une seule & même Riviere, n'empêche pas qu'elles ne soient en effet à plus de 50 lieues l'une de l'autre (83). La Latitude du Fort François d'Oyapoc, situé sur le bord Septentrional de la Riviere du même nom à six lieues de son embouchure, est de trois degrés 55 minutes Nord.

Fort François d'Oyapoc.

M. de la Condamine arrive à Cayenne.

Après deux mois d'une navigation par Mer & par Terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer sans exagération, parceque la Côte est si plate entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que le gouvernail ne cessoit pas de sillonner dans la vase, il toucha, le 26 de Février, au Rivage de Cayenne. On sait que ce fut dans cette Ile, que M. Richer, de l'Académie des Sciences, fit en 1672 la découverte de l'inégalité de la pesanteur sous les différens paralleles, & que ses expériences ont été les premiers fondemens des Théories de MM. Huygens & Newton sur la figure de la Terre. M. de la Condamine s'étoit proposé d'y répéter les mêmes expériences, auxquelles il étoit fort exercé, & qui

(83) Il donne pour garants de ce fait les anciennes Cartes, & les Auteurs originaux, qui ont écrit de l'Amérique avant l'établissement des Portugais au Brésil.

Voïages sur le Marañon
M. de la Condamine.
1744.

ſe font aujourd'hui avec beaucoup plus d'exactitude qu'autrefois. Elles n'appartiennent point à l'objet de cet article; mais elles ne firent pas l'unique ſoin du ſavant Académicien, & parmi quantité d'autres Obſervations (84), l'étendue de ſes connoiſſances nous en fournit quelques-unes qui conviennent mieux à notre deſſein.

Premierement, il fit l'eſſai de ſes graines de Quinquina, qui n'aïant alors que huit mois, lui donnoient

(84) M. de la Condamine fit des expériences ſur la vîteſſe du ſon, pour les comparer à celles qu'il avoit faites dans un climat fort différent. Il détermina géométriquement la poſition de trente ou quarante points, tant dans l'Ile de Cayenne, que dans le Continent & ſur la Côte, entr'autres celle de quelques Rochers & particulierement de celui qu'on nomme le *Connétable*, qui ſert de point de reconnoiſſance aux Vaiſſeaux. Il prit les angles d'élévation des Caps & des Montagnes les plus apparentes. Leur hauteur bien connue ſeroit d'une grande utilité pour connoître, en Mer, la diſtance où l'on eſt d'une Côte; ce qui eſt fort important dans les atterrages. Il remonta quelques Rivieres du Continent, pour meſurer leurs détours par routes & diſtances, & pour obſerver diverſes Latitudes. Ce ſont des matériaux, qui pourront ſervir à faire une bonne Carte de cette Colonie. Son obſervation de Latitude, pour la Ville même de Cayenne, lui donna, comme celle de M. Richer, environ cinq degrés cinquante-ſix minutes du Nord; & quatre obſervations du premier Satellite de Jupiter, conformes entr'elles, lui firent trouver la différence des Méridiens, entre Cayenne & Paris, d'environ un degré moindre qu'elle n'eſt marquée dans le Livre de la *Connoiſſance des Tems*. M Richer n'avoit fait aucune obſervation des Satellites de Jupiter à Cayenne. *Ibid.* p. 204. & *ſuiv.*

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1744.

l'espérance de réparer la perte des jeunes Plantes du même arbre, qu'il n'avoit pû conserver, & dont les dernieres venoient de lui être enlevées par un coup de Mer, qui avoit failli de submerger son Canot sur le Cap d'Orange. Mais des semences si délicates, & qui avoient essuïé de si grandes chaleurs, ne leverent point à Cayenne.

Expériences du Poison des fleches Indiennes.

M. de la Condamine eut la curiosité d'essaïer, à Cayenne, si le venin des fleches empoisonnées, qu'il gardoit depuis plus d'un an, conservoit encore son activité, & si le Sucre étoit un contrepoison aussi efficace qu'on l'en avoit assuré. Ces deux expériences furent faites sous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de plusieurs Officiers de la Garnison, & du Médecin du Roi. Une Poule, légerement blessée par une petite fleche, dont la pointe étoit enduite du venin depuis 13 mois, & qui lui fut soufflée avec une Sarbacane, vécut un demi quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aîle avec une des mêmes fleches nouvellement trempée dans le venin délaïé avec de l'eau, & retirée sur-le-champ de la plaie, parut s'assoupir une minute après : bientôt les con-

vulsions

vulsions suivirent; & quoiqu'on lui fit avaler alors du Sucre, elle expira. Une troisieme, piquée avec la même fleche retrempée dans le poison, aïant été secourue à l'instant avec le même remede, ne donna aucun signe d'incommodité (85). Ce Poison est un extrait, tiré, par le feu, des Sucs de diverses Plantes, particulierement de certaines Lianes. On avoit assuré l'Académicien qu'il entre plus de trente sortes d'herbes, ou de racines, dans celui de *Ticunas*, qui est le plus célebre entre les Nations des rives de l'Amazone; & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surprenant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont sans cesse un ins-

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE.

1744.

(85) M. de la Condamine fit les mêmes expériences à Leyden, en présence de MM. Mussenbrock, Vansvieten, & Albinus, Professeurs célebres, le 23 de Janvier de l'année suivante. Le Poison, dont la violence devoit être rallentie par la longueur du tems & par le froid, ne fit son effet qu'après cinq ou six minutes, mais le sucre fut donné sans succès. La Poule, qui avoit avallé le sucre, parut seulement vivre un peu plus long-tems que l'autre. L'expérience ne fut pas répetée. *Ibidem*. pag. 209.

Nous avons appris, depuis, que M. de Reaumur & M. Hérissant, de l'Académie des Sciences, ont fait à Paris (deux ou trois ans après) d'autres expériences du Poison Indien, qui a fait périr en peu de minutes un Aigle, un Cheval & un Ours, qu'une once d'arsenic n'avoit fait que purger légerement; & que le sucre qu'on a fait avaller à plusieurs Animaux, blessés avec ces fleches empoisonnées, ne les a point préservés de la mort.

Voïages sur le Marañon
M. de la Condamine.
1744.

trument si sûr & si prompt, pour satisfaire leurs haines, leurs jalousies & leurs vangeances, un poison de cette subtilité ne soit funeste qu'aux Singes, & aux Oiseaux (86).

Tentatives sans succès sur la multiplication des Polypes.

Diverses tentatives, pour vérifier sur de grands Polypes de Mer, fort communs sur cette Côte, le fait merveilleux & toujours nouveaux de la multiplication (87), ne réussirent point à l'Académicien. La jaunisse, dont il fut attaqué & dangereusement malade, l'empêcha de les répéter.

Retour de M. de la Condamine en Europe.

L'Académicien, retenu à Cayenne par divers obstacles, en partit après un séjour de six mois, dans un Canot que lui fournit le Commandant, & se rendit à Surinam où il étoit invité par M. *Mauricius*, Gouverneur de cette Colonie Hollandoise. Il fit heureusement le trajet en soixante & quelques heures. Le 27 d'Août, il entra dans la Riviere de Surinam, qu'il remonta l'espace de cinq lieues, jusqu'à *Paramaribo*, Capitale de la Colonie. Son Observation de la Latitude de cette Place lui donna 5 degrés 49 minutes du Nord,

(86) *Ibid.* p. 210.

(87) On sait que la multiplication des Polypes a été découverte par M. Trembley, & confirmée depuis par les Expériences de MM. de Reaumur, de Jussieu, & d'un grand nombre de Physiciens.

Il ne cherchoit qu'une occasion pour repasser en Europe, Le Navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua le 3 de Septembre, sur une Flutte Hollandoise de 14 Canons, qui n'avoit que douze Hommes d'équipage : il courut un grand danger à l'atterrage sur les Côtes de Hollande (88). Enfin il entra le 30 de No-

(88) Ne dérobons point ce court détail aux Curieux. » Avec un si petit » équipage, on peut juger quelle devoit être » la lenteur de notre manœuvre : mais il seroit » difficile de se figurer ce » que j'eus à souffrir de » la grossiereté des gens » à qui j'avois affaire. » Le 29 du même mois, » nous échapâmes, graces au mauvais tems, » à un Corsaire Anglois, » qui devoit être un Forban, puisque le Pavillon des Etats Généraux » ne l'empêcha point de » nous lâcher de près sa » bordée. Le 6 de Novembre, en approchant des » Côtes de Bretagne, » nous raisonnâmes avec » un Corsaire de S. Malo, » le *Lys*, commandé » par M. de *la Cour-Gaillard*. Je satisfis à » toutes ses questions ; » ce qui épargna au Capitaine Hollandois le » risque de mettre la Chaloupe en Mer par un » gros tems. Il n'en refusa pas moins, en passant devant Calais, de » me descendre dans une » Barque de Pêcheur, » comme il l'avoit promis au Gouverneur de » Surinam. Jusques-là, » notre navigation avoit » été heureuse. Elle le » fut encore à l'entrée du » Texel, où nous prîmes, le 16, un Pilote » Côtier. Le Bôt, sur lequel il étoit venu, lui » troisieme, rentra sous » nos yeux dans le Canal : quel fut mon regret de ne m'y être pas » embarqué ! Le vent » aïant redoublé en ce » moment, nous errâmes, le reste du mois, » dans la Mer de Hollande, sur des Basfonds, d'un très gros » tems, par une brume » continuelle, & toujours la sonde en main. » Ce fut par cette même » tempête que périt dans

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1744.

Accueil qu'il reçoit dans sa Patrie.

vembre dans le Port d'Amsterdam ; & le 23 de Février 1745 il se revit à Paris, après une absence d'environ dix ans.

Une réputation éclatante & bien méritée, c'est-à-dire, fondée sur un mérite connu, & sur des travaux également utiles & pénibles, tenoit en France des applaudissemens prêts pour son retour. A son arrivée, il eut l'honneur d'être présenté au Roi. Il lut dans l'Assemblée publique de l'Académie, la Relation de son Voïage sur la Riviere des Amazones, qui lui appartenoit proprement, & qui fut publiée dans le cours de la même année. Il remit, au Cabinet du Jardin du Roi, une collection de deux cens morceaux d'Histoire Naturelle, & de différens

» la Manche le Vaisseau » de l'Amiral *Balchen*, » monté de cent vingt » pieces de canon. Le peu » d'eau que tiroit notre » Navire nous préserva » d'échouer sur la Côte, » dont nous vîmes souvent les feux de trop » près. J'avois couru quelques risques sur Mer, » dans mes voïages du » Levant & d'Amérique; » mais je n'avois jamais » vû le Capitaine fermer » tous ses coffres, se » charger d'un sac qui » contenoit ses Lettres & » ses Papiers les plus importans, n'attendre que » le moment de toucher, » & n'avoir qu'une foible espérance de se sauver dans la Chaloupe. » Nous reconnûmes enfin » Wlie-land, dont nous » nous jugions très éloignés; & nous entrâmes » dans le Zuiderzée. En » mettant pié à terre le » 30, à Amsterdam, tout » le reste fut oublié. pag. » 206 du Journal.

Ouvrages de l'Art, qu'il avoit rassemblés dans ses glorieuses courses. Enfin, sûr d'une estime qui doit le rendre content de son sort, il jouit paisiblement de la reconnoissance de ceux qu'il a bien servis ; c'est-à dire de sa Patrie & de toute l'Europe (89).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M DE LA CONDAMINE.

1744.

(89) Ajoutons que M. de la Condamine s'étant marié en 1756, le Roi l'a gratifié, à cette occasion, d'une pension de 4000 livres. *Voïez*, dans l'Avertissement de ce Tome, quelques éclaircissemens *sur sa Carte* de la Province de Quito, qui est au Tome LI.



CHAPITRE VII.

§ I.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

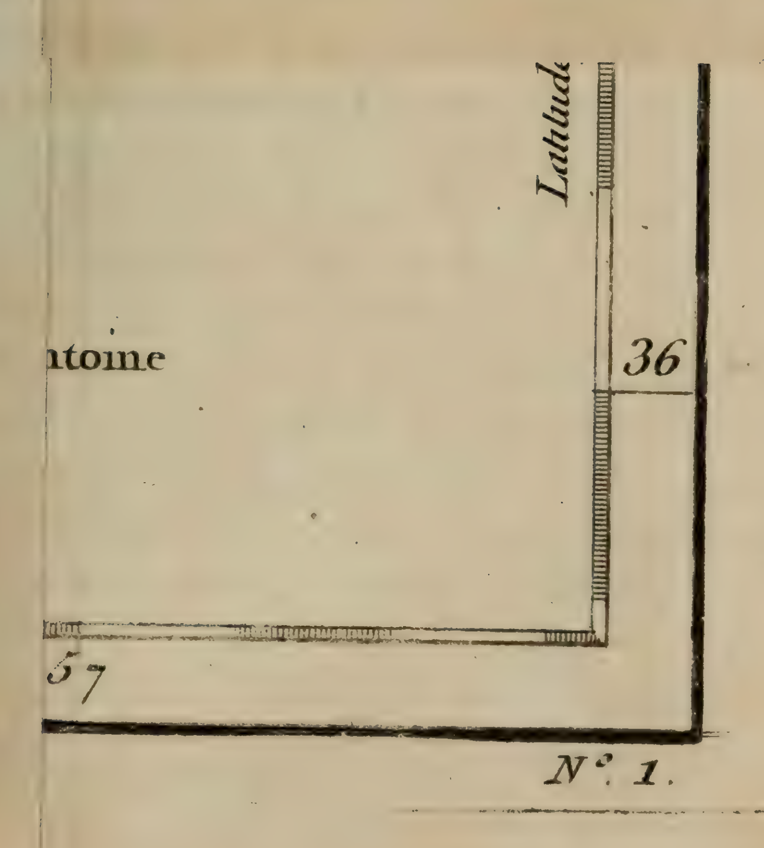
INTRODUCTION.

C'EST pour achever tout ce qui concerne les Voïages & les Possessions des Espagnols dans l'Amérique Méridionale, qu'avant que d'entrer au Bresil avec les Portugais, on revient ici à la fameuse Riviere de la Plata, qui le borne au Sud, comme celle des Amazones au Nord. On a déja eu l'occasion de représenter son embouchure, d'après le Pere Feuillée (90) ; mais, sans compter les circonstances du premier Etablissement des Espagnols, il reste quantité d'observations à recueillir sur la Colonie de Buenos-Aires, & sur l'intérieur du Païs.

Source & cours de Rio de la Plata.

Rio de la Plata, ou la Riviere d'argent, qui se jette dans la Mer du Nord par les 35 degrés de Latitude du Sud, ne descend pas de sa source sous ce nom. Elle part du Lac des Xarayès, vers les seize degrés trente minutes,

(90) Tome I. p. 415. not. 10.


Latitud
ntoine
36
57
N°. 1.



CARTE DE LA
RIVIERE DE LA PLATA
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France.
5
10
15
20
25
Par M B Ing de la Marine
RIVIERE DE LA PLATA
Buenos Aires
Village de Quilline
Fort
Ance de Baragam
Corps de Garde
R. St. Jacques
Pointe des Pierres
R. de St. Brandon
R. Salée
Roches sous l'eau
Pays bas et noyé
Cap S. Antoine
Banc des Anglois
Banc des Orties
Colonie du S. Sacrement
I. de Martin Garcie
I. St. Gabriel
Ise Michel
I. des Saints
Les deux Jours
R. de Luxan
Rio de Conchas
R. de Bacarnas
R. St. François
Corps de Garde
R. S. Jean
R. de Saula
R. du Rosaire
R. S. Thomas
Barancas
R. St. Lucie
Baye de Don Michel
Monte Video
Baye de Monte Video
Ville et Port
la Pointe Brava
les Carettes
I. de Flores
I. de Solis
Riviere de Solis
Montagnes des Maldonades
Baye des Maldonades
Cap Ste. Marie
Isle de Lobos
Montagnes des Castillos
Latitude Meridionale
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
61
60
59
58
57
34
35
36
Tom. XIV
No. 1

ſous celui de *Paraguay* (92), qu'elle donne à une immenſe étendue de

(91) Paraguay ſignifie tête couronnée, comme ſi le Lac d'où il ſort lui formoit une couronne. Dom Martin del Barco, Auteur d'un Poème hiſtorique qu'on a déja cité, prétend que le Lac des Xarayès n'eſt pas la ſource de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir paſſé le Lac qu'il traverſe, ſans en avoir pû trouver l'origine. Il ajoute que quelques uns la lui font tirer du Lac Parimé, dans la Province d'el Dorado. L'Hiſtorien du Paraguay, qui ſemble adopter cette idée, n'a pas fait réflexion que tous ceux qui ont parlé du Lac Parimé & d'el Dorado, fabuleux ou non, les placent entre l'Amazone & l'Orinoque ; & certainement il n'y auroit pas de vraiſemblance à faire paſſer le Paraguay ſous l'Amazone, comme il le faudroit néceſſairement pour le faire venir du Lac de Parimé à celui des Xarayès. Ne laiſſons point de rapporter, comme lui, un autre fait, tiré d'un Hiſtorien Eſpagnol nommé *Loſano* : » Jean Garcie, natif de l'Aſſomption, » Capitale du Paraguay, » aïant été pluſieurs années Eſclave des Payaguas, revint dans ſa » Patrie au commencement du dix-huitieme » ſiecle, raconta que » dans un Voïage qu'il » avoit fait à la ſuite de » ces Indiens, après qu'ils » eurent remonté le Paraguay & traverſé le Lac » des Xarayès, ils ſe trouverent ſur une Riviere » qui s'y décharge ; que » l'aïant remontée quelques jours, ils arriverent vis-à vis d'une » Montagne, ſous laquelle elle coule ; qu'alors les Payaguas, avant » que de s'engager dans » ce Canal ténébreux, » allumerent des flambeaux d'une eſpece de » réſine, pour ſe précautionner contre des chauve-ſouris, qu'ils nomment Andiras, d'une » groſſeur énorme, & qui » ſe jettent ſur les Voïageurs lorſqu'ils ne prennent pas cette précaution ; qu'ils mirent 2 » jours à la remonter ; » qu'après en être ſortis, » ils avoient continué » quelque tems la même » route, & s'étoient trouvés à l'entrée d'un Lac, » dont on ne voïoit point » l'autre bord ; qu'ils » n'allerent pas plus loin, » & qu'ils retournerent » chez eux par la même

Voïages sur la Riviere de la Plata

Introduction.

Païs (92), qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des Charcas; au midi, que le détroit de Magellan; à l'Orient, que le Bresil; à l'Occident, que le Pérou & le Chili. Après sa sortie du Lac, le Paraguay grossit ses eaux de celles de plusieurs Rivieres, quelques-unes assez grandes; jusqu'aux vingt-septieme degré, où il se joint avec un autre Fleuve qui coule presque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'Est à l'Ouest & coulé long-tems au Nord-Est, & que sa largeur a fait nommer *Parana*, c'est-à-dire, Mer. Après cette jonction, plus profond mais moins large, il tourne droit au Sud jusqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande Riviere, qui vient du Nord-Est, & qui se nomme l'Urugay. Il coule ensuite, sous le nom de la Plata, à l'Est-Nord-Est jusqu'à la Mer.

Tems de sa découverte par les Espagnols.

On a vu (93) que les Espagnols furent redevables de la premiere découverte de ce Fleuve, en 1515, à Jean

» route. *Histoire du Paraguay*, *l.* 1. *p.* 6. Admettons ce fait si l'on veut; mais ne le regardons point, avec l'Historien, comme une confirmation de l'existence du Lac Parimé & d'el Dorado.

(92) Voïez, au Tome LI, la Description de l'Audience de Quito.

(93) Voïez le T. XLVII de ce Recueil, pag. 89.

Diaz de Solis, Grand Pilote de Castille, qui lui donna son nom (94), mais qui eut le malheur d'y périr par les fleches des Sauvages, avec une partie de ses gens. Le sort de quelques Portugais, qui entrerent, quelques années après, dans le Fleuve du Paraguay par le Bresil, ne fut gueres plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à se répandre, que les Espagnols avoient trouvé d'immenses richesses au Pérou, Dom Martin de Sosa, Gouverneur & Capitaine Général du Bresil, conçut le dessein de les partager avec eux. Il chargea de cette entreprise Alexis *Garcia*, qui, partant avec son fils & trois autres Portugais, prit sa route à l'Occident. Le bord du Paraguay ne lui fut pas difficile à trouver. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le suivre; & traversant le Fleuve, il pénétra jusqu'aux frontieres du Pérou, où il recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent. Ensuite étant revenu à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il résolut d'y faire un Etablissement, pour servir comme d'entrepôt aux Avanturiers de sa Nation qui voudroient profiter de

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

INTRODUCTION.

Malheureuses tentatives des Portugais.

(94) Les Indiens le nommoient auparavant, *Amaraya.*

ſes Découvertes. Dans cette vue, il renvoïa deux de ſes gens au Général, pour l'informer du ſuccès de ſon Voïage & lui communiquer ſon projet. Mais c'étoit pouſſer trop loin la confiance pour ſes Indiens, que de reſter ſeul parmi eux, avec ſon Fils & le troiſieme de ſes Aſſociés. A peine les deux autres furent partis, que ces Barbares le maſſacrerent, lui & le Portugais, firent priſonnier ſon fils, qui étoit fort jeune, & s'emparerent de toutes ſes richeſſes.

Sort d'Alexis Garcia & de ſon Fils.

Cependant l'arrivée de ſes deux Envoïés, la nouvelle d'un chemin découvert juſqu'au Pérou, & quelques lingots d'or & d'argent qui en faiſoient foi, cauſerent une joie fort vive aux Portugais du Breſil. Soixante des plus ardens partirent auſſi tôt avec une Trouppe de Braſiliens, ſous la conduite de *Seldeno*, pour aller joindre Garcia. En approchant du lieu où ils devoient le trouver, ils eurent quelques ſoupçons de la perfidie des Indiens : mais envain s'armerent ils de précaution ; ils furent prévenus, à la faveur des Bois, & taillés en pieces, à l'exception de quelques-uns, qui ſe ſauverent heureuſement vers le Parana. Ils avoient à paſſer ce Fleuve, pour ſe

Autres Portugais qui périſſent ſur le Paraguay & le Parana.

dérober à l'Ennemi qui les poursuivoit ; & d'autres Indiens leur offrirent leurs Pirogues. Nouvelle trahison, à laquelle ils se livrerent sans défiance. Ces Pirogues étoient percées, & les trous bouchés. A peine les Portugais furent au milieu du courant, que leurs conducteurs, sautant dans l'eau, regagnerent le bord à la nage ; tandis que ces malheureux Fugitifs, qui voïoient l'eau pénétrer autour d'eux, & qui en cherchoient la cause sans pouvoir la comprendre, coulerent à fond & périrent tous ensemble. On n'apprit leur sort que l'année suivante, de quelques Indiens qui furent enlevés par leur Nation.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Introduction.

Malgré l'émulation, qui regnoit alors entre les Espagnols & les Portugais, il sembloit que rien ne dût leur faire souhaiter de s'établir dans un Païs, qu'ils ne connoissoient que par de si tragiques avantures. Aussi l'Espagne y songeoit-elle peu, lorsque sur des fondemens assez legers, elle conçut l'espérance de tirer, du Paraguay, autant de richesses que de toute autre partie de l'Amérique. Sebastien Cabot, ou *Gabot*, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, & qui avoit fait, en 1496, avec son Pere & ses

Voïage de Sebastien Cabot.

1526.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot.

1526.

D'où Cabot vient en Espagne.

Freres, la découverte de l'Ile de Terre Neuve & d'une partie du Continent voisin pour Henri VII d'Angleterre, se voïant négligé par les Anglois, alors trop occupés dans leur Ile pour songer à faire des Etablissemens dans le Nouveau Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille (95). La *Victoire*, ce Navire si fameux, par l'honneur qu'il avoit eu d'être le seul de l'Escadre de Magellan qui fût revenu en Espagne, & le premier qui eût fait le tour du Monde, avoit rapporté, des Iles Moluques, diverses sortes d'Epiceries & de précieuses Marchandises. Quelques Négocians de Seville proposerent à Cabot d'y conduire une Flotte, dont ils offrirent de faire les frais. Il y consentit; mais croïant sa gloire intéressée à ne pas servir uniquement une Compagnie de commerce, il voulut être honoré d'une Commission de l'Empereur; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles-Quint un Traité, qui fut signé le 4 de Mars 1525. Herrera nous en a conservé les principaux articles. » Cabot devoit » commander une Escadre de quatre » Vaisseaux, en qualité de Capitaine

Il est nommé Chef d'une Escadre pour les Moluques.

(95) Herrera, Decad. 3. l. 9. chap. 3. & suiv.

» Général; on lui donnoit pour Lieu-
» tenant Martin Mendez, qui avoit
» été Tréſorier de celle de Magellan,
» & qui étoit revenu ſur la Victoire.
» Il devoit paſſer le Détroit, ſe ren-
» dre aux Moluques, aller faire en-
» ſuite la découverte de Tharſis, d'O-
» phir & de Cipango, noms d'une
» grande antiquité, par leſquels on
» entendoit le Japon, y charger ſon
» Navire d'or & d'argent, & revenir
» en Eſpagne par la même route ».
C'étoit lui-même, qui avoit propoſé ce projet à l'Empereur; mais avec quelque air de confiance qu'il garantît l'exécution d'une ſi belle promeſſe, les Armateurs de Seville, aïant remarqué un commencement de méſintelligence entre lui & Mendez, regreterent de l'avoir choiſi pour commander leurs Vaiſſeaux. Ils firent même repréſenter à l'Empereur, que s'il n'étoit pas trop tard, ils lui demanderoient volontiers la permiſſion de nommer un autre Chef.

Ces mouvemens furent inutiles. Cabot mit à la voile, le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté ſon Eſcadre d'un cinquieme Vaiſſeau, fretté par un Particulier. Herrera l'accuſe de ne s'être conduit, dans ce Voïage, ni

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot.

1526.

On regrete ce choix.

Son départ.

Il ſe rend odieux.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1526.

en Capitaine, ni en habile Homme de Mer. Les provisions, dit-il, lui manquerent bientôt, faute d'œconomie; il ne menagea point ceux qui ne chercherent pas à lui plaire. En arrivant, sans eau & sans vivres, à l'Ile de *Patos*, ou *des Oies*, qui n'est pas éloignée du Cap Saint Augustin au Bresil, il fut bien reçu des Habitans, qui l'aiderent de tout leur pouvoir; & loin de reconnoître ce bon office, il eut l'odieuse ingratitude de faire enlever quelques Enfans des Chefs de l'Ile; enfin lorsqu'il fut arrivé à l'embouchure (96) du Fleuve qu'on nommoit alors *Rio de Solis*, il résolut de ne pas pousser sa navigation plus loin, sous prétexte qu'il manquoit de vivres pour passer le Détroit; mais plus vraisemblablement parceque ses Equi-

Résolution qu'il prend de renoncer au voïage des Moluques.

(96) L'Historien du Paraguay dit *la Baie*, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve au Cap de Sainte Marie, où la Terre commence à tourner du Sud-Ouest à l'Ouest, ni au Cap Saint Antoine, qui en est éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Espagne, c'est-à dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie, mais qu'il faut suivre le sentiment de ceux qui la mettent à la Puerta de la Piedra, vis-à-vis de Monte-video, à plus de cinquante lieues du Cap Saint Antoine. L'Historien n'a pas consulté le P. Feuillée, qui donne là dessus des idées fort précises, quoiqu'il se trompe en faisant Sebastien Cabot Anglois de Nation. Voïez son Journal, pp. 281 & suivantes.

pages commençoient à se mutiner. Il prit même le parti de dégrader, dans une Ile déserte, Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas, qui blâmoient librement sa conduite.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1526.

Quoique l'embouchure du Fleuve soit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connoisse, ce qui lui a fait donner, par les gens de Mer, le nom d'*Enfer des Navigateurs*, il franchit heureusement tous les écueils, jusqu'aux Iles de Saint Gabriel, auxquelles il donna ce nom, & qui commencent un peu au-dessus de Buenos-Aires. La premiere, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses Vaisseaux, pour entrer avec les Chaloupes dans le Canal que ces Iles forment avec le Continent qu'il avoit à sa droite, & delà dans l'Urugay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Cette méprise eut deux causes; l'une que les Iles de Saint Gabriel, qu'il laissoit à sa gauche, lui cachoient la vue du Fleuve; l'autre, que l'Urugay est très large, lorsqu'il se joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur, & trouvant à droite une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y construisit un Fort, où il

Il s'arrête à Rio de Solis.

Son erreur.

Fort qu'il construit sans succès.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.
SEBASTIEN CABOT.
1526.

laissa Alvarez *Ramon* & quelques Soldats, avec ordre de pousser les Observations sur le Fleuve : mais, trois jours après, cet Officier, aïant échoué sur un Banc de sable, y fut tué par quelques Indiens avec une partie de ses gens. Les autres se sauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une si triste avanture fit retourner aux Iles de Saint Gabriel.

Il en bâtit un autre sous le nom de Saint Esprit, ou Tour de Cabot.

Il y reconnut l'erreur, qui lui avoit fait prendre un Canal pour l'autre; & remontant l'espace d'environ trente lieues dans le véritable Fleuve, il bâtit une Forteresse à l'entrée d'une Riviere qui sort des Montagnes de Tucuman, & dont les Espagnols ont changé le nom Indien de *Zacariona* en celui de *Rio Tercero*. Il donna au Fort, celui de *Saint Esprit*; mais il est plus connu, dans les Relations (97) sous celui de Tour de Cabot. Il y laissa une Garnison, & continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors, se trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déja remarqué que c'est le Parana ; mais voïant qu'il tournoit trop à l'Est, il retourna au confluent & remonta le

(97) Voïez, ci-dessus, Tom. LI.

Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Bresil. Il y fut attaqué par des Indiens, qui lui tuerent vingt-cinq Hommes, & firent trois Prisonniers. Bientôt, il eut la satisfaction d'être vangé, par un grand carnage qu'il fit de ces Barbares. On les croit les mêmes qui avoient tué Alexis Garcia, & l'on assure que le fruit de sa victoire fut une grande partie du butin qu'ils avoient enlevé aux Portugais. Mais n'aïant eu aucune connoissance de cette avanture, il jugea que tant d'or & d'argent venoit des Mines du Païs; & cette idée lui parut certaine, lorsqu'aïant fait alliance avec d'autres Indiens, non-seulement ils lui fournirent abondamment des vivres, mais ils lui donnerent des lingots d'or, pour de viles Marchandises d'Espagne. Alors ne doutant plus que le Païs n'eût des Mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1526.

Il vange la mort d'Alexis Garcia.

Origine du nom de Rio de la Plata.

Il se disposoit à retourner vers sa Flotte avec ses tresors, lorsqu'il vit arriver un Officier Portugais, nommé Diegue *Garcias*, envoïé par le Capitaine Général du Bresil, pour reconnoître le Païs, & pour en prendre possession au nom du Portugal, mais avec

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot.

1526.

trop peu de monde pour exécuter sa Commission malgré les Espagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu à trouver en si grand nombre sur les bords du Paraguay. Cabot n'en comprit pas moins que si les Portugais revenoient avec des forces supérieures, que la proximité du Bresil les mettroit toujours en état d'envoïer, il ne pourroit les empêcher de se rendre maîtres du Païs. Il prit le parti de traiter civilement Garcias, & de l'engager à le suivre au Fort du Saint Esprit. Mais après l'avoir congédié avec la même dissimulation, il crut devoir renoncer au dessein qu'il avoit eu de repasser en Espagne. Quelques vues qu'on puisse lui supposer, sa présence lui parut nécessaire au Paraguay. Il chargea Fernand Calderon, qu'il avoit nommé Trésorier de l'Escadre, à la place de Mendez, de toutes les richesses qu'il avoit recueillies, & d'une Lettre par laquelle il rendoit compte à l'Empereur des raisons qui l'avoient arrêté. Il faisoit à ce Prince la description du Païs qu'il avoit découvert; il lui marquoit par quelles mesures il croïoit pouvoir en assurer la possession à l'Espagne; & pour conclusion, il lui demandoit des secours qu'il croïoit éga-

Cabot se détermine à demeurer au Paraguay.

lement néceſſaires contre les Portugais & les Indiens.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1527.

Raiſons qui le font repaſſer en Eſpagne.

Calderon, & Barloque, que Cabot fit partir avec lui, arriverent en Eſpagne au commencement de l'année 1527 : ils eurent une Audience favorable de l'Empereur, dans laquelle ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue des tréſors qu'ils lui préſenterent, les premiers, dit-on, qui fuſſent paſſés du Continent de l'Amérique en Eſpagne, & plus encore les eſpérances que la Cour en conçut pour l'avenir, firent approuver la conduite de Cabot. Charles-Quint ordonna même un grand armement, & voulut qu'une partie des frais fût priſe ſur ſes Finances. Cependant cet ordre demeura deux ans ſans exécution. Cabot ſe laſſa d'attendre, & ſe crut néceſſaire en Eſpagne, pour hâter des ſecours ſans leſquels il déſeſpéroit de pouvoir réſiſter aux Portugais du Breſil. Il quitta ſon Fort du S. Eſprit, où il laiſſa Nuño de *Lara* pour Commandant, avec ſix vingt Hommes ; & rejoignant ſon Eſcadre, il fit mettre auſſi tôt à la voile.

Il laiſſe Lara pour Gouverneur du Fort.

Lara, qui ſentit le danger de ſa ſituation, au milieu de pluſieurs Peuples, dont il ne pouvoit eſpérer de la

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1527.

soumission qu'autant qu'il seroit en état de les contenir par la force, pensa d'abord à mettre dans ses intérêts les *Timbuez*, ses plus proches Voisins, & n'y emploïa pas inutilement ses offres. Bientôt cette alliance lui devint funeste, par de malheureux évenemens qu'il n'avoit pu prévoir. Ici l'Histoire prend une face un peu romanesque, mais sans y rien perdre, parcequ'il ne lui manque rien du côté de la vérité ni de la noblesse (98). *Mangora*, Cacique de Timbuez, rendoit de fréquentes visites au Commandant. Un jour, aïant eu l'occasion de voir une Dame Espagnole, nommée Luce *Miranda*, Epouse de Sebastien Hurtado, un des Principaux Officiers du Fort, il en devint éperdûment amoureux. Elle ne l'ignora pas longtems, & sa prudence lui fit comprendre ce qu'elle avoit à craindre de cette passion, dans un Barbare, dont il importoit d'ailleurs au Commandant de ménager l'amitié. Son premier soin fut d'éviter de se laisser voir, & d'être constamment sur ses gardes. Mangora n'expliqua rien à son désavantage, & se flatta

Histoire tragique d'une Dame Espagnole.

(98) Ajoutons qu'elle a paru digne, au religieux Historien, d'exercer sa plume & ses sentimens. La tendresse de cœur n'est point incompatible avec la vertu.

au contraire que s'il pouvoit l'attirer chez lui, il la feroit entrer dans toutes ses vues. Il invita Hurtado à l'aller voir, & le pria d'amener sa Femme. L'Espagnol donna pour excuse, qu'il ne pouvoit sortir du Fort sans la permission du Commandant, & qu'il la demanderoit envain. Cette réponse fit concevoir, au Cacique, qu'il ne pouvoit rien se promettre que par la mort d'Hurtado. Pendant qu'il se livroit aux plus noirs desseins, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. L'affoiblissement de la Garnison Espagnole étoit une occasion qu'il résolut de ne pas manquer : il assembla quatre mille Indiens, & les posta dans un Marais fort couvert, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Ensuite, se présentant à la porte de la Place avec trente Hommes chargés de vivres, il fit dire au Commandant, que sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'on y manquoit de provisions, il lui en apportoit assez pour attendre l'arrivée de son Convoi. Lara le reçut avec de grands témoignages de reconnoissance, & voulut le traiter avec sa Troupe. Le Cacique, qui s'y étoit attendu, avoit donné des instructions à son Escorte, & des si-

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1527.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot.

1527.

gnaux à ceux qu'il avoit laissés derriere lui.

Le Festin commença fort gaîment, & dura pendant une partie de la nuit. Enfin les Espagnols aïant proposé de se retirer, Mangora donna le premier signal, qui étoit de mettre le feu au Magasin, lorsque les Officiers seroient rentrés chez eux. Cet ordre fut exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en étant apperçu, le Commandant fut à peine au lit, qu'il entendit les cris de quelques Soldats, qui voïoient déja les flammes. Tous les Espagnols coururent au Magasin, & les Indiens prirent ce moment, pour fondre sur eux. Plusieurs furent massacrés, sans avoir le tems de se reconnoître; & les quatre mille Hommes qui s'étoient avancés dans l'intervalle, étant introduits en même-tems dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déja fort blessé, aïant apperçu le perfide Cacique, qui sembloit s'applaudir du succès de sa trahison, courut à lui, & le perça d'un grand coup d'épée; mais plus occupé de sa vangeance que du soin de sa propre vie, il ne cessa de plonger son épée dans le corps du Traître, que lorsqu'il le vit expi-

rer ; & percé lui-même par les Barbares qui l'environnoient, il tomba mort presqu'au même instant.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Il ne restoit dans le Fort, que l'infortunée Miranda , cause innocente d'une scene si tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfans, qui furent liés , & menés à *Siripa* , Frere & Successeur du Cacique. Le Ciel permit qu'à la vue de Miranda, il prît pour elle la même passion qui venoit de couter la vie à son Frere. Il ne se réserva qu'elle, de cette petite Trouppe de Captifs, & se hâta de la faire délier; il lui déclara qu'elle n'étoit point Esclave , qu'il dépendoit d'elle de regner chez lui, & qu'il ne la croïoit pas assez aveugle pour préférer un Mari indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui lui offroit un Empire absolu sur lui-même & sur tous ses Peuples. Miranda ne pouvoit douter que son refus ne l'exposât à passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage ; mais elle ne balança point entre son devoir & sa crainte. Elle fit même, au Cacique, une réponse capable de l'irriter , dans l'espérance de le faire passer de l'amour à la fureur , & de mettre son honneur à couvert par une prompte mort.

Sebastien Cabot.

1527.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1527.

Elle fut trompée : sa résistance ne fit qu'enflammer la passion de Siripa. Il ne désespera point du succès, & continuant de la traiter avec beaucoup de douceur, il porta le respect & la complaisance à des excès surprenans dans un Barbare. Quelques jours après, Hurtado, arrivant à la tête du Convoi, fut étrangement surpris de ne trouver que des cendres dans le lieu où il avoit laissé le Fort; son premier empressement fut pour sa Femme. On lui apprit qu'elle étoit chez le Cacique de Timbuez. Il y courut, sans considérer à quoi cette hardiesse l'exposoit. En effet, à la vue d'un Mari uniquement aimé, le Cacique ne se posseda plus. Il le fit lier au tronc d'un arbre, en ordonnant qu'il y fut percé de fleches. On se disposoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jetter à ses piés, & fondant en larmes lui demanda grace pour son Mari. Effet surprenant de l'Amour ! s'écrie l'Historien. Il calma le furieux transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage. Hurtado fut délié, & reçu même la permission de voir quelquefois son Epouse; mais le Cacique lui déclara que la premiere familiarité qu'ils auroient ensemble leur coûteroit la vie.

Peut-être

Peut-être ne lui avoit-il accordé la liberté de se voir, que pour tendre un piége à l'Espagnol, & pour se donner un prétexte de révoquer sa promesse. Hurtado ne tarda point à lui en fournir l'occasion. Peu de jour après, la Femme de Siripa, excitée par son intérêt propre, l'avertit que Miranda étoit couchée avec son Mari. Il s'en convainquit aussi-tôt par ses yeux; & dans le premier mouvement de sa fureur, servant mieux la jalousie de sa Femme, qu'il n'avoit fait la sienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée sur-le-champ; & les deux Epoux expirerent à la vue l'un de l'autre, dans des sentimens dignes de leur vertu.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1527.

Cependant les Espagnol, qui étoient restés sous la conduite d'un Officier nommé *Moschera*, avoient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils désespérerent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation, Moschera prit le parti de s'embarquer avec sa Troupe, sur un petit Bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Il descendit le Fleuve jusqu'à la Mer; & rangeant la Côte,

La Tour de Cabot est abandonnée.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1527.

il s'avança vers les 32 degrés de Latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Païs étoient fort humains. Il ensemença un terrein qu'il jugea fertile; & sa petite Colonie s'établissoit fort heureusement, lorsqu'il y fut joint par un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard *Perez*, qui avoit été banni dans un lieu voisin, par le Capitaine Général du Bresil. Il le reçut avec amitié: mais leur tranquillité dura peu. Perez reçut ordre, du Capitaine Général, de retourner au lieu de son exil; & Moschera fut sommé, par la même voie, de prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, à qui ses Officiers attribuoient la Souveraineté du Païs. Perez obéit: mais l'Espagnol répondit de bouche que le partage des Indes n'étant pas encore reglé entre les Rois leurs Maîtres, il étoit résolu de se maintenir dans son Poste. Les armes & les munitions lui manquoient; mais un Navire François étant venu mouiller à l'Ile de Canancé, vis-à-vis de son Fort, il profita de l'occasion que la fortune lui offroit; & s'embarquant avec toute sa Troupe, soutenu de deux cens Indiens dans leurs Canots, il surprit

Les Espagnols s'établissent dans un autre lieu.

les François pendant la nuit & se rendit maître de leur Vaisseau. Le Canon qu'il en tira, & de nouveaux retranchemens qu'il fit à son Fort, le mirent en état de résister aux premieres attaques des Portugais. Après les avoir repoussés avec vigueur, il usa de ses avantages jusqu'à les attaquer lui-même à Saint Vincent, où il pilla les Magasins de la Ville; cependant, aïant compris que ce succès ne pouvoit tourner qu'à sa ruine, en attirant sur lui toutes les forces du Capitaine Général, il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'Ile de Sainte Catherine.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1527.

Du côté de l'Espagne, les récits & les sollicitations de Cabot avoient disposé la Cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restoit pas un Espagnol, & qu'il falloit recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la Cour de Lisbonne eut le tems d'armer une nombreuse Flotte, qui paroissoit destinée à la même Expédition. On sut néanmoins qu'elle avoit pris une autre route; & les Espagnols, que la nouvelle de cette armement avoit paru reveiller, retomberent dans leur premiere léthargie.

Ils sont chassés par les Portugais.

Indolence de la Cour d'Espagne.

Voiages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot.

1527.

Sebastien Cabot, dont le nom ne paroît plus entre les Voïageurs du même tems, étoit mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étoient passés depuis son retour, sembloient avoir fait oublier toutes ses propositions; lorsque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des Historiens, firent penser, plus sérieusement que jamais, à former un Etablissement sur Rio de la Plata.

Pedre de Mendoze.

1535.

Conditions de son Voïage.

Jamais Entreprise pour le Nouveau Monde ne s'étoit faite avec plus d'éclat. Dom Pedro de Mendoze, grand Echanson de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, sous le titre d'Adelantade, & Gouverneur Général de tous les Païs qui seroient découverts jusqu'à la Mer du Sud. A la vérité il devoit y transporter à ses frais, en deux Voïages, mille Hommes & cent Chevaux, des armes, des munitions, & des vivres pour un an; mais outre une pension viagere de deux mille Ducats, qui lui étoit accordée par la Cour, on lui donnoit à prendre de grosses sommes, sur les fruits de sa Conquête: il étoit nommé grand Alcalde & Alguasil Major de trois Forteresse, qu'il avoit ordre de faire construire; & ces deux charges devoient

être héréditaires dans sa Famille. Après trois ans de séjour, il pouvoit revenir en Espagne, & nommer à sa place un Gouverneur, avec la liberté de lui communiquer toutes ses prérogatives. Quoique suivant les Loix du Roïaume, les Rois, ou les Caciques Indiens, pris en guerre, dûssent païer leurs rançons au Domaine, la Cour trouvoit bon qu'elles fussent distribuées au profit du Gouverneur & des Troupes, sans autre diminution que celle d'un dixieme, pour le Trésor Roïal; si les trésors des Caciques, tués en guerre, tomboient au pouvoir des Espagnols, ils devoient être également partagés entre le Roi & le Gouverneur: enfin, il devoit mener avec lui huit Religieux, pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Païs, & pourvoir tous les Postes, de Médecins, de Chirurgiens & de remedes. Après avoir signé ces conditions, l'Empereur déclara lui-même à Mendoze, qu'il chargeoit sa conscience des injustices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens; & que leur conversion au Christianisme étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit grace à personne sur cet important article.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE.

1535.

Les ordres étoient déja donnés,

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Pedre de Mendoze.

1535.

pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (99). Osorio, Capitaine Italien, qui s'étoit fort distingué dans les guerres d'Italie, en reçut le Commandement, sous les ordres de Mendoze. De si grands préparatifs, & le bruit des richesses de Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirerent tant d'Avanturiers, que le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cens Hommes, fut de douze cens, parmi lesquels on comptoit plus de trente Seigneurs, la plus part aînés de leurs Maisons, plusieurs Officiers, & quantité de Flamands. On assure que nulle Colonie Espagnole du Nouveau Monde n'eut autant de noms illustres, parmi ses Fondateurs, & que la postérité de quelques-uns subsiste encore au Paraguay, surtout dans la Capitale de cette Province. La Flotte mit à la voile, dans le cours du mois d'Août 1535; saison la plus propre pour ce voïage, parceque si l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court risque de manquer les Brises du Nord & du Nord-Est, & d'être surpris par les vents de Sud & de Sud Ouest, qui obligeroient d'hiverner au Bresil.

Empressement des Espagnols à le suivre.

Son départ.

(99) Herrera dit douze.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La Flotte, après avoir passé la Ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Iles de Saint Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio Janéiro (1), & ce contretems fit comme l'ouverture des ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite d'Osorio, & peut-être sa qualité d'Etranger, lui avoient fait des jaloux, qui le rendirent suspect à Mendoze. Ils lui firent entendre qu'il aspiroit au Commandement général. Sur ce seul soupçon, il donna ordre qu'on le défît de ce prétendu Rival, & le malheureux Osorio fut poignardé. Une partie des Trouppes en fut indignée. Plusieurs vouloient demeurer au Bresil, & d'autres étoient résolus de retourner en Espagne; lorsque l'Adelantade, qui en fut informé, fit mettre à la voile.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE.

1535.

Il fait poignarder Osorio son Lieutenant.

En arrivant au Cap de Sainte Marie, il apprit que son Frere, & tous ceux que la Tempête avoit écartés,

(1) *Ubi sup.* Liv. 1. p. 38.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Pedre de Mendoze.

1535.

étoient aux Iles de Saint Gabriel. Il ne tarda point à les y joindre. Dom Diegue ne put entendre ſans douleur la mort d'Oſorio. Il dit aſſez haut qu'une action ſi indigne attireroit la malédiction du Ciel ſur ſon Frere & ſur toute ſon Entrepriſe. Alors, toute la Flotte ſe trouvant réunie entre les Iles de Saint Gabriel & la rive Occidentale du Fleuve, Dom Pedre choiſit ce lieu pour ſon premier établiſſement, & chargea Dom Sanche del Campo, de choiſir un emplacement ſûr & commode. Cet Officier ſe détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Oueſt, ſur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. L'Adelantade y fit auſſi-tôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nueſſa Señora de Buenos-Aires*, parceque l'air y eſt très ſain. Tout le monde s'emploïa au travail, & bientôt les édifices furent aſſez nombreux pour ſervir de Camp.

Fondation de Buenos-Aires.

1536.

Famine dans la nouvelle Colonie.

Mais les Peuples du Canton ne virent pas, de bon œil, un Etabliſſement étranger ſi près d'eux. Ils refuſerent des vivres. La néceſſité d'emploïer les armes, pour en obtenir, donna occaſion à pluſieurs combats où les Eſpagnols furent maltraités. De trois

cens Hommes, qui furent détachés ſous Diegue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec pluſieurs Officiers de diſtinction, entre leſquels un Capitaine, nommé *Luzan*, fut tué au paſſage d'un Ruiſſeau qui conſerve encore ſon nom. La diſette devint extrême à Buenos-Aires; & l'Adelantade n'y pouvoit remédier, ſans riſquer de perdre tout ce qui lui reſtoit d'Eſpagnols. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à verſer le ſang des Chrétiens, il défendit, ſous peine de mort, de paſſer l'enceinte de la nouvelle Ville; & craignant que la faim ne fît violer ſes ordres, il mit des Gardes de toutes parts, avec ordre de tirer ſur ceux qui chercheroient à ſortir.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Pedre de Mendoze.

1536.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une ſeule Femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des Gardes. L'Hiſtorien du Paraguay, ſe fiant ici au témoignage des Eſpagnols, raconte ſans aucune marque de doute l'avanture de cette Fugitive, & la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Après avoir erré dans des champs déſerts, Maldonata découvrit une caverne, qui lui parut

Avanture extraordinaire d'une Femme Eſpagnole.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Pedro de Mendoze.

1536.

une retraite ſure contre tous les dangers : mais elle y trouva une Lionne, dont la vue la ſaiſit de fraïeur. Cependant les careſſes de cet Animal la raſſurerent un peu. Elle reconnut même que ces careſſes étoient intéreſſées ; la Lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas : elle ſembloit demander un ſervice, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorſqu'elle fut heureuſement délivrée, ſa reconnoiſſance ne ſe borna point à des témoignages préſens : elle ſortit, pour chercher ſa nourriture ; & depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter, aux piés de ſa Libératrice, une proviſion qu'elle partageoit avec elle. Ce ſoin dura auſſi long-tems que ſes Petits la retinrent dans la Caverne. Lorſqu'elle les en eut tirés, Maldonata ceſſa de la voir, & fut réduite à chercher ſa ſubſiſtance elle-même. Mais elle ne put ſortir ſouvent ſans rencontrer des Indiens, qui la firent eſclave. Le Ciel permit qu'elle fût repriſe par des Eſpagnols, qui la ramenerent à Buenos-Aires. L'Adelantade en étoit ſorti. Dom François *Ruiz de Galan*, qui commandoit dans ſon abſence, Homme dur juſqu'à la cruauté, ſavoit que cette Femme avoit violé une Loi Capitale,

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE.

1536.

& ne la crut pas aſſez punie par ſes infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'eſt-à-dire, du mal dont elle avoit voulu ſe garantir par ſa fuite, ou pour y être dévorée par quelque Bête féroce. Deux jours après, il voulut ſavoit ce qu'elle étoit devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent ſurpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de Tigres & de Lions, qui n'oſoient s'approcher d'elle, parcequ'une Lionne, qui étoit à ſes piés avec pluſieurs Lionceaux, ſembloit la défendre. A la vue des Soldats, la Lionne ſe retira un peu, comme pour leur laiſſer la liberté de délier ſa Bienfaictrice. Maldonata leur raconta l'avanture de cet Animal, qu'elle avoit reconnu au premier moment; & lorſqu'après lui avoir ôté ſes liens ils ſe diſpoſoient à la reconduire à Buenos-Aires, il la careſſa beaucoup, en paroiſſant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, ſans paroître plus féroce que les Lions mêmes, ſe diſpenſer de faire grace à une Femme, dont le Ciel

Voïages sur la Riviere de la Plata.

avoit pris si sensiblement la protection (2).

Pedre de Mendoze.

1536.

Entreprises de Jean d'Ayolas.

L'Adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remede à la famine, qui lui avoit déja fait perdre deux cens Hommes, avoit remonté Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Là, Jean d'Ayolas son Lieutenant, par lequel il s'étoit fait précéder, l'aïant assuré que les Timbuez ne desiroient que de bien vivre avec les Espagnols, & qu'il trouveroit toujours des vivres chez eux ou chez les Curacoas, il fit rebâtir l'ancien Fort, sous le nom de *Bonne Espérance* (3). Ensuite il donna ordre à son Lieutenant de pousser les découvertes sur le Fleuve, avec trois Barques & cinquante Hommes, entre lesquels on nomme Dom Martinez d'*Irala*, Dom Jean Ponce de *Leon*, Dom Charles *Dubrin*, & Dom Louis *Perez*, Frere de Sainte Therese (4). Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils

(2) L'Historien, trop sensé pour se reposer sur le seul témoignage de l'Auteur de l'Argentina, quoique ce Poète fasse profession de tenir le fait de la bouche de Maldonata, cite le Pere *del Techo*, qui l'apprit au Paraguay même, comme un fait certain & peu éloigné.

(3) On le trouve aussi nommé, *Corpus Christi*.

(4) Suivant quelques Mémoires.

ne pouvoient lui en apporter eux-mêmes; & retournant à Buenos-Aires, pour y faire cesser les horreurs de la famine (5), il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours, qui n'en laisserent plus que le souvenir. Non-seulement Gonzale de Mendoze, qui étoit allé chercher des vivres au Bresil, revint sur un Navire qui en étoit chargé, mais il fut suivi presqu'aussitôt de deux autres Bâtimens, qui amenoient Moschera & toute sa Colonie, de l'Ile Sainte Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buenos-Aires; cependant elle étoit troublée par la crainte de retomber dans le même état, surtout avec les obstacles que la haine de quelques Peuples voisins apportoit à la culture des terres.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE.

1536.

Ayolas, aïant remonté long-tems le Fleuve, fut bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une assez grande étendue de Païs sur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des Terres, jusqu'aux frontieres du Bresil. Il continua de s'avancer jusqu'à la hau-

Ses espérances.

(5) Elle avoit fait manger de la chair humaine apparemment de quelque Indien. Ceux qui s'étoient rendus coupables de cet excès reçurent ensuite une amnistie & l'absolution d'Espagne.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Pedre de Mendoze.

1536.

teur de vingt degrés quarante minutes, où il trouva sur la droite, un petit Port, qu'il nomma *la Chandeleur*. Les Guaranis l'avoient assuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Ouest, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Il se fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoïa ses Bâtimens; & les y laissant sous la conduite d'Irala, avec un petit Détachement d'Espagnols sous celle du Capitaine Vergara, il se livra aux grandes espérances qu'il avoit conçues sur le témoignage des Guaranis.

Retour de Pedre de Mendoze.

On ne peut douter qu'avant son départ il n'eût écrit à l'Adelantade, pour lui communiquer ses projets; mais ses Lettres ne parvinrent point à Buenos-Aires. Les quatre mois s'étoient écoulés. Ce silence, de l'Officier de la Colonie auquel l'Adelantade avoit le plus de confiance, & qui la méritoit le mieux, lui causa tant d'inquiétude, qu'il fit partir plusieurs personnes, pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Il avoit déja formé le dessein de retourner en Espagne. Une maladie considérable, qui augmenta son chagrin, lui fit hâter cette résolution. A peine fut-il en état de souffrir la Mer, qu'il

mit à la voile avec Jean de Caceres, son Trésorier, après avoir nommé en vertu de ses pouvoirs, Ayolas même, Gouverneur & Capitaine Général de la Province. Il partit, le désespoir dans le cœur, maudissant le jour auquel il avoit quitté l'Espagne pour courir après une chimere, & se deshonorer dans une Région sauvage. Lorsqu'il fut en Mer, tous les élémens semblerent conspirer contre lui. Ses provisions se trouvant épuisées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une Chienne, qui étoit prête à faire ses Petits; & cette chair infectée, joint à ses noires agitations, lui causa une aliénation de tous les sens, qui se changea bientôt en phrénésie. Il mourut dans un accès de fureur: & cette fin tragique fut regardée comme une punition du meurtre d'Osorio.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

Sa funeste mort.

La Ville de Buenos-Aires, née sous de si malheureux auspices, eut encore à lutter longtems contre l'infortune. Alfonse de Cabrera, qui fut envoïé d'Espagne en qualité d'Inspecteur, ne put empêcher que la Famine n'y redevînt excessive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoze, qui cherchoient Ayolas, arriverent au Port de la Chandeleur, sans avoir pû se pro-

ALFONSE DE CABRERA. 1538.

Dans quel état il trouve Buenos-Aires

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Alfonse de Caprera.

1538.

curer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, Nation voisine du Fleuve. Ils s'y rendirent ; & l'aïant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courses, qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commission. Enfin, ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre, un Ecrit, par lequel ils espéroient d'apprendre à Dom Jean d'Ayolas, s'il revenoit dans ce Port, tout ce qui lui importoit de savoir. Ils l'avertissoient surtout de se défier de la Nation des Payaguas, dont ils avoient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet il n'y en a point de plus dangereuse au monde, parcequ'elle sait allier des manieres fort douces avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'est plus caressante que lorsqu'elle médite une trahison.

Indiens perfides.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar descendirent le Fleuve jusqu'un peu au-dessous de la branche Septentrionale du Pilco Mayo, qui s'y jette vers les vingt-cinq degrés de Latitude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une espece de Port, formé par un Cap qui s'avance au Sud, à l'Occident du Fleu-

Fondation de l'Assomption Capitale du Paraguay.

ve. Cette ſituation leur aïant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à diſtance preſqu'égale du Pérou & du Breſil, & loin d'environ trois cens lieues du Cap de Sainte Marie en ſuivant le Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de *l'Aſſomption*, qu'elle porte encore.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

ALFONSE DE CABRERA. 1538.

Mendoze y reſta ſeul; & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur Voïage à l'Adelantade, qu'il croïoit encore à Buenos-Aires. Il y trouva Cabrera; mais la Ville étoit déja dans une extrême diſette. Une guerre avec les Indiens, où la perfidie fut emploïée des deux parts, augmenta la déſolation. Les Eſpagnols y perdirent dabord une partie de leurs forces; & ranimés enſuite par l'arrivée de deux Brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs Ennemis publierent, pour excuſer leur défaite, qu'ils avoient vu, pendant le combat, un Homme vêtu de blanc, l'épee nue à la main, & jettant une lumiere qui les avoit éblouis. On ne douta point, parmi les Vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaiſe, dont la Fête ſe célébroit le même jour; & le

Prodige pour les Indiens.

Voiages sur la Riviere de la Plata.

Cabrera. 1538.

panchant de leur Nation pour le merveilleux leur fit choisir Saint Blaise pour le principale Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le Fort de Bonne Espérance, qu'ils désespérerent de pouvoir conserver.

Sort de Jean d'Ayolas.

Leur joie ne fut pas moins diminuée, par les fâcheuses informations qu'ils reçurent d'Irala. Cet Officier n'avoit pas cessé de chercher Dom Jean d'Ayolas. Un jour, à l'entrée de la nuit, aïant mouillé sur le Fleuve, il entendit une voix qui l'appelloit de la rive : il y envoïa un Canot. On y trouva un Indien, qui demanda d'être conduit au Chef des Espagnols, & qu'on ne fit pas difficulté de prendre à bord. Il fit le récit de la mort d'Ayolas, qui avoit été tué par les Payaguas, en revenant des frontieres du Pérou, chargé de richesses. Irala brûloit de châtier ces Perfides, autant que de leur enlever les trésors qui étoient demeurés entre leurs mains ; mais n'aïant pas un Homme qui ne fût malade, il se rendit à l'Assomption, où personne ne lui contesta l'autorité qu'Ayolas lui avoit remise à son départ. Cependant il se vit bientôt des Rivaux. Sa retraite à l'Assomption, joint au triste avis

qu'il donnoit de la mort d'Ayolas, fit prendre aux Habitans de Buenos-Aires, dont le nombre diminuoit de jour en jour, la résolution de le suivre dans ce nouvel Etablissement. Cabrera & Galan se déterminerent eux-même à remonter le Fleuve, avec tous ceux qui purent trouver place dans le Bâtiment qui les portoit. En arrivant à l'Assomption, qui commençoit à prendre l'air d'une Ville, ils y remarquerent quelque partage sur l'autorité d'Irala; & Galan se rangea d'abord parmi ceux qui lui étoient opposés: mais Cabrera termina ce différend, en produisant un ordre de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remis lui-même, & qui portoit pour date le 12 Septembre 1737. Il contenoit que si le Gouverneur, nommé par Dom Pedre Mendoze, étoit mort sans s'être donné un Successeur, Cabrera, revêtu de la Dignité d'Inspecteur, assembleroit les Fondateurs & les Conquérans de la Province, leur feroit prêter serment de choisir celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place, & feroit reconnoître, au nom de Sa Majesté, celui qui seroit élu à la pluralité des suffrages. L'ordre du Souverain fut respecté, & le choix tomba sur Dominique

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA.

1538.

Etat de Buenos-Aires.

Election d'Irala.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Cabrera. 1538.

Buenos Aires est abandonné

Martinez d'Irala. Il proposa aussi-tôt d'abandonner Buenos-Aires, où l'expérience faisoit trop connoître qu'il étoit impossible de subsister, tant qu'on ne seroit point en état de soumettre les Nations voisines. L'Assemblée se partagea. Plusieurs représenterent la nécessité d'un Port, pour les Vaissaux qui arriveroient d'Espagne, & demanderent ce que deviendroit l'Assomption, dans l'éloignement où cette Ville étoit de la Mer, s'il ne lui venoit pas de puissans secours. Le nouveau Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, d'où l'on tireroit aisément tous les secours nécessaires; & son avis aïant passé sans opposition, Dom Diegue d'Abreu reçut ordre de partir avec trois Brigantins, pour l'évacuation de Buenos-Aires.

Naufrage d'un Vaisseau Génois.

Son arrivée y répandit une vive joie, & n'en causa pas moins à l'Equipage d'un Vaisseau de Genes, qui avoit échoué sur un Banc à l'entrée du Fleuve. Ce Bâtiment étoit parti pour le Pérou, avec la valeur de cinquante mille Ducats en Marchandises; il avoit été arrêté par les vents contraires au Détroit de Magellan, d'où étant venu relâcher dans Rio de la Plata, il y avoit péri

par l'ignorance des Pilotes, & l'on n'en avoit ſauvé que les Hommes, qui couroient riſque de mourir de faim dans le Port. On comptoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont il paroît que la poſtérité ſubſiſte encore au Paraguay, tels qu'Antoine d'*Aquino*, Thomas *Rizo*, & Jean-Baptiſte *Trochi*. Le Convoi de Buenos-Aires aïant remonté heureuſement le Fleuve ſous la conduite d'Abreu, l'Aſſomption ſe trouva tout-d'un-coup aggrandie par l'augmentation de ſes Habitans & par celle de ſes Edifices. Il paroît qu'elle étoit encore ſans enceinte, puiſqu'on remarque ici qu'Irala la fit entourer alors d'une paliſſade, & qu'il y établit la Police. On y comptoit ſix cens Hommos, ſans y comprendre les Femmes & les Enfans.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1538.

L'Aſſomption s'accroît des Habitans de Buenos-Aires.

Les Femmes n'y étoient point en grand nombre, & c'étoit un obſtacle qui devoit retarder longtems les progrès d'une ſi belle Colonie; mais il fut levé fort heureuſement, par une avanture également plaiſante & tragique, qui tourna au bonheur des Eſpagnols après les avoir menacés de leur ruine. Quelques Miſſionnaires avoient commencé à répandre les lumieres de la Foi, & pluſieurs Indiens demandoient

1539.
Avanture extraordinaire qui lui procure des Femmes.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1539.

ardemment le Baptême. Irala, pour leur donner une haute idée de la Religion Chrétiennne, imagina une Procession générale, qui devoit se faire en mémoire de la Passion de N. S., avec toutes les cérémonies qui sont particulieres à l'Espagne; c'est-à-dire, que tous les Espagnols y devoient paroître, les épaules découvertes, & le fouet à la main, pour se *flageller*. Il y invita les Indiens voisins : mais la maniere dont on les traitoit déja ne leur donnant pas beaucoup d'affection pour les Espagnols; & la plûpart n'aïant embrassé le Christianisme que par des motifs de crainte & d'intérêt, ils n'y vinrent que pour chercher l'occasion de secouer un joug, qui leur devenoit insuppottable. On assure qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, sans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on savoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur suffisoient pour l'exécution de leur dessein; car ils étoient informés de l'état où les Espagnols devoient paroître. Au moment que la Procession alloit commencer, une Indienne, qui étoit au service de Salazar, entra dans sa Chambre, &, le voïant prêt à sortir dans son burlesque équipage, lui dit les larmes aux

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Cabrera. 1539.

yeux, qu'elle regrettoit de le voir courir à sa perte. Il exigea des explications. Elle lui découvrit le complot. Le Gouverneur, qu'il avertit aussi-tôt, prit le seul parti qui s'offroit dans un péril si pressant. Il feignit d'apprendre que les *Tapiges*, Nation redoutable & déclarée contre les Espagnols, étoient presqu'aux Portes de la Ville; & donnant ordre aux Habitans de se tenir sous les armes, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver, pour délibérer avec eux, sur un incident, dont il affectoit de les croire menacés comme lui. Ils y allerent sans défiance : mais à mesure qu'ils arrivoient, ils furent liés, & gardés séparément. Lorsqu'il les eut tous en son pouvoir, il les fit paroître devant lui pour leur déclarer qu'il étoit instruit de leur projet, & qu'il les condamnoit à la mort. L'exécution se fit à la vue d'une multitude de leurs Sujets qui environnoient la Ville, & qui voïant les Espagnols bien armés, non-seulement perdirent la hardiesse de s'y opposer, mais confesserent qu'ils avoient aussi mérité la mort. Entre les réparations qu'ils firent aux Espagnols, ils offrirent des Femmes à ceux qui n'en avoient point : & cette offre fut

Voiages sur la Riviere de la Plata.

Cabrera. 1539.

acceptée. Les Indiennes se trouverent fécondes, & de bon naturel; ce qui porta dans la suite une grande partie des Habitans à continuer ces alliances. Quelques-uns même ont épousé des Negresses; & de-là vient le grand nombre de Metifs & de Mulâtres qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces (7).

Descript. du Chaco.

On ne pense point à suivre ici les Espagnols de l'Assomption dans toutes leurs Conquêtes, ni même tous les Voïageurs du Païs dans leurs courses (8). La Description (9), qu'on a déja donnée, de cette partie de l'Amérique, contient les noms & la situation des Villes qui furent successivement fondées, avec leur division chorographique & celle de leurs Gouvernemens. Mon dessein, après avoir fait connoître Rio de la Plata par les premiers Voïages sur ce Fleuve, n'est que de ramener bientôt mes Lecteurs au rétablissement de Buenos-Aires, qui mérite ce soin par la célébrité de son Port, & à l'origine des fameuses

(7) Histoire du Paraguay, l. 1, pp. 49 & 50.

(8) Outre plusieurs Voïageurs Espagnols, les Lettres curieuses & édifiantes sont remplies de Relations d'un grand nombre de Missionnaires.

(9) Au Tome I, dans celle des Provinces du Pérou.

Réductions

Réductions du Paraguay. Cependant je donnerai place, dans l'intervalle, à la Description d'une grande Province du même Païs, dont le nom n'est gueres connu que par les Relations des Missionnaires. C'est celle qu'ils nomment *Chaco*. N'aïant jamais été conquise par les Espagnols, elle paroît également ignorée du commun des Historiens & des Voïageurs. Le P. Loçano, Missionnaire Jésuite, dont l'Historien du Paraguay emprunte cet article (10), place le Chaco entre la Province particuliere du Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en ont fait longtems qu'une seule, & lui donne une étendue qui borne les deux autres, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms (11). Le nom de Chaco ne paroît pas fort ancien; & l'Historien observe qu'il ne se trouve pas même dans la vie de S. François Solano (12), Religieux de l'Ordre de Saint François, qui avoit

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

(10) Relacion chorographica del gran Chaco.

(11) Sauf, dit-il, le droit de ces deux Provinces, de celle de Tucuman, & même de celle des Charcas, qui peuvent avoir des prétentions sur ce qui est compris sous le nom de Chaco, parcequ'elles ne reconnoissent point de Limites marquées de ce côté-là, & dont les Gouverneurs sont même obligés, par la nécessité de réprimer les hostilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître. *ubi sup.* p. 145

(12) Canonisé en 1725.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

parcouru ce Païs d'un bout à l'autre, pour y prêcher l'Evangile. Mais, dans la Langue naturelle du Pérou, on nomme Chaco ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette partie de l'Amérique rassemblent dans leurs chasses ; & l'on a donné le même nom au Païs dont il est question, parcequ'après la Conquête du Pérou un grand nombre de Péruviens s'y réfugierent. De *Chacu*, que les Espagnols prononcent *Chacou*, l'usage a fait *Chaco*. Il paroît même qu'on n'a d'abord compris, sous ce nom, que le Païs renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco-Mayo & la Riviere rouge, & qu'ensuite on l'a étendu plus loin, à mesure que d'autres Nations se sont jointes aux Péruviens qui s'y étoient réfugiés.

Beauté du Païs.

On s'accorde à représenter le Chaco comme un des plus beaux Païs du Monde : mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vue de Cordoue, & qui s'étend jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, en tournant de l'Ouest au Nord, forme de ce côté là une Barriere si bien gardée, surtout dans ce qu'on nomme la Cordil-

diere des Chiriguanes, qu'elle le rend inaccessible. Plusieurs de ces Montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur sommet, & que l'air y étant toujours serein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle, que souvent ils enlevent les Cavaliers de la selle, & que pour y respirer à l'aise, il faut chercher un abri. La seule vue des précipices feroit tourner la tête aux plus intrépides, si d'épaisses nuées qu'on voit sous les piés n'en cachoient la profondeur. On ne peut gueres douter que ces Montagnes, qui sont une des branches de la grande Cordilliere, ne renferment quelques Mines. On y en a même découvert depuis peu; mais on nous laisse encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'est une tradition constante au Pérou, que les Chicas & les Orejones, qui habitoient autrefois ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, & d'autres dans une Ile qui est au milieu du Lac des Xarayès, portoient de l'or & de l'argent à Cusco, avant l'arrivée des Espagnols. Il sort aussi de la plûpart de ces Montagnes un assez grand nombre de Rivieres, dont les eaux, qui sont

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

Descript. du Chaco Rivieres qui l'arrosent.

fort saines, contribuent beaucoup à fertiliser le Chaco; sans compter celles qui coulent au Nord, telles que le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui se déchargeant dans le Mamoré, vont se joindre ensemble au Marañon. Les plus considérables de celles qui traversent le Chaco, sont le *Pilco-Mayo*, *Rio Salado*, & *Rio Vermejo*.

Le Pilco-Mayo

Le Pilco-Mayo, qui l'emporte sur toutes les autres, suffiroit seul pour enrichir ce Païs, s'il étoit toujours navigable: mais dans quelques endroits il n'a pas assez d'eau, & dans d'autres il en a trop. On a vu qu'il sort des Montagnes qui séparent le Potosi du Pérou: & quelques Relations assurent qu'une petite Riviere, nommée *Taxapaïan*, que le Pilco Mayo reçoit assez près de sa source, contient quantité d'argent, qu'on ne sauroit en tirer, parcequ'il s'y enfonce dans la vase. Les Mineurs ont supputé qu'en cinquante-six ans, cette perte étoit de quarante millions. On ajoute qu'il passe aussi, par la même voie, tant d'argent dans le Pilco-Mayo, que pendant plusieurs lieues aucun Poisson n'y peut vivre. Cette grande Riviere, après avoir traversé les Plaines de Manso, se divise en deux bras navigables pour

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

d'aſſez gros Bâtimens, dont le ſeptentrional a ſes eaux preſque ſalées; auſſi trouve-t'on beaucoup de Salpêtre ſur ſes bords. Ce n'eſt qu'à ſon entrée dans le Chaco, que le Pilco Mayo commence à devenir fort poiſſonneux, & qu'il contient beaucoup de Caymans. Ses deux bras ſe déchargent dans le Paraguay; l'un un peu au-deſſous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, l'autre un peu au-deſſous de l'Aſſomption, qui ſe trouve ainſi dans une Ile dont la largeur moïenne eſt de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingt. Cette Ile eſt aſſez baſſe, & par conſéquent marécageuſe, juſqu'à une certaine diſtance de la ſéparation des deux bras. Dans la ſaiſon des pluies, les deux bras ſont confondus; car alors ils s'enflent ſi fort, qu'ils ſe réuniſſent enſemble & même avec Rio Vermejo, & qu'après être rentrés dans leur lit, ils laiſſent dans le terrein qu'ils ont couvert, pluſieurs Lagunes qui ne ſe ſechent jamais. Suivant Garcilaſſo de la Vega, le nom de Pilco-Mayo ſignifie, en Langue Péruvienne, *Riviere des Moineaux*; & l'*Araguay*, qui eſt le plus ſeptentrional de ſes deux bras, ſignifie, dans la Langue des Guaranis, *Riviere d'entendement*, parcequ'il y faut

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, au risque de s'engager dans les Lagunes, qui forment un labyrinthe, dont il ne seroit pas aisé de sortir.

DESCRIPT. DU CHACO.

Rio Salado.

Rio Salado entre dans le Chaco sous le nom de *Riviere du passage.* Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on ne le remonte point sans danger. Dans l'endroit où les Espagnols avoient bâti, en 1562, une Ville nommée Sant'-Iago d'Estero, il change son premier nom en celui de Rio de Valbuena; & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ quarante lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qu'on attribue au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Riviere passe, & qui diminue à mesure qu'elle reçoit d'autres eaux. Elle ne commence à porter le nom de *Salado*, ou Riviere salée, qu'à la hauteur de Sant'-Iago, sans qu'on sache d'où elle le tire. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & recevant une petite Riviere, nommée *Saladillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve est la corde: cette courbure porte le nom de *Rio de Corunda.*

Rio Vermejo traverſe le Chaco, du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, & change auſſi fort ſouvent de nom. On ignore d'où vient à cette Riviere le nom de *Vermeille*, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle ſe perd, dans Rio de la Plata, ſous celui de *Rio grande*. Son cours eſt ſi tranquille, qu'il eſt preſqu'auſſi facile à remonter qu'à deſcendre, ſurtout avec un petit vent de Sud, qui s'y leve tous les matins vers neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. Ses bords ſont charmans. Elle eſt fort poiſſonneuſe, & l'on attribue pluſieurs vertus à ſes eaux, telles que de guérir la gravelle, la pierre, tous les maux d'urine, la colique, la goutte, l'hydropiſie & l'indigeſtion. Elle les tire, dit-on, d'une herbe fort commune ſur ſes bords, que les Eſpagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On ajoute que ceux, qui en boivent habituellement, vivent juſqu'à une extrême vieilleſſe, ſans rides & ſans maladie. C'eſt du moins une tradition bien établie parmi les Eſpagnols, que de tous les Soldats qui travaillerent depuis 1628 juſqu'en 1635 à bâtir la Ville de Sant'Iago de Guadalcazar, aucun ne mourut, & ne fut malade dans cet intervalle, quoique le ſeul remûment

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Rio Vermejo

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

des Terres fût capable de causer des maladies ; & qu'en 1710 & 1711, Dom Estevan d'Urizar, qui côtoïa long tems cette Riviere dans le Chaco, y étant venu en fort mauvaise santé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il se trouva parfaitement rétabli. C'est dans une Lagune, qu'elle forme sous le nom de Rio grande, qu'on pêche les Perles dont on a parlé dans un autre article (13).

Autres Rivieres, & leurs propriétés.

La plûpart des autres Rivieres du Chaco ont quelque propriété remarquable. On en distingue une, dont les eaux sont vertes, & qui se nomme *Rio verde*, sans qu'on ait pû découvrir d'où lui vient cette couleur, qui n'empêche point qu'elles ne soient agréables & saines. Cette Riviere se décharge dans le Fleuve du Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords, une Ville, nommée *Nueva Rioja* (14) qui n'a pas long-tems subsisté. Une Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere Chiri-

(13) Voïez l'article des Mines dans la Description du Pérou.

(14) On trouve sa Description, dans une Lettre du Pere Cattaneo, Jésuite, imprimée à la suite de l'Ouvrage de M. Muratori, qui a pour titre ; *Il Christianismo felice nelle Missioni del Paraguay.*

guane, & qui coule entre le Pilco-Mayo & Rio Vermejo, a ses eaux fort salées. Quelques autres rentrent dans le sein de la Terre, comme on l'observe aussi de celles du Tucuman. Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des néges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent; & ne faisant plus d'une partie du Chaco, qu'une vaste Mer, elles laissent pendant toute l'année quantité de Lagunes qui se trouvent remplies de Poissons. Alors les Habitans sont obligés de passer le tems dans leurs Pirogues, ou de monter sur les arbres, dont ils font leur demeure, jusqu'à la retraite des eaux. Mais ces inconvéniens sont compensés par de fort grands avantages : à peine l'inondation est passée, que les Plaines du Chaco deviennent comme de grands Parterres, qui forment une perspective admirable, du haut des Montagnes. Il ne manque à cette belle Contrée, que des Habitans plus industrieux; car les Indiens du Chaco se bornent à remuer un peu la terre, lorsqu'elle est découverte : ce qui n'empêche point qu'elle ne leur fournisse d'abondantes productions; quoique la pêche & la chasse puissent

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Inondations & leurs effets.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA

DESCRIPT. DU CHACO.

suffire pour leur subsistance. Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont pas d'autre eau que celle qu'on trouve dans le creux des arbres. Ce sont comme autant de réservoirs, d'une eau très claire & très saine. Les chaleurs devroient naturellement y être excessives; d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec : mais le vent du Sud, qui y souffle régulierement tous les jours, y répand beaucoup de fraîcheur. Dans les parties méridionales, le froid est quelquefois dur & piquant.

Usages & caractere des Habitans du Chaco.

On remet, à l'Histoire naturelle de l'Amérique méridionale, les observations du Pere Loçano sur les Animaux & les Plantes du Chaco, pour ne s'arrêter ici qu'à la curieuse peinture qu'il fait de ses Habitans. A juger par le nombre des Nations dont il donne la liste, on s'imagineroit que le Monde n'a pas de Région plus peuplée; & l'Historien du Paraguay assure qu'il l'est plus, en effet, qu'aucun des Païs qui l'environnent, quoiqu'il ne le soit pas autant que la douceur du climat & la fertilité du terroir portent à le croire. Chacune de ces Nations ne peuple pas plus de trois ou quatre Bour-

gades ; & soit que la facilité d'y vivre sans travail y rende les Hommes plus vicieux & par conséquent plus foibles, ou que les querelles, & les guerres, qui naissent de l'ivrognerie, fassent périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître, on en voit diminuer sensiblement le nombre. D'ailleurs on sait, par une tradition assez récente, que les maladies épidémiques, assez fréquentes dans les Régions voisines, surtout dans le Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans pour se réfugier dans le Chaco, où ils ont porté la corruption. Ces transmigrations, auxquelles on peut joindre celle des Péruviens, & les divers Etablissemens de tant de Nations errantes, n'ont pû se faire sans perte, ni sans mille obstacles nuisibles à la propagation. Rien ne fait mieux connoître le mélange des Peuples qui habitent le Chaco, que la différence de leur figure, de leur caractere & de leurs usages. Le Pere Loçano en remarque deux si singuliers, que le témoignage d'un Missionnaire ne pouvant être suspect, ce qu'il en rapporte est seul capable de donner de la vraisemblance aux Acéphales de Raleigh & de Keymis (15).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Deux Nations extrêmement singulieres.

(15) Voïez, ci-dessous, leurs Relations. Le P. Lo-

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Il donne au premier le nom de *Cullus*, ou *Cullugas*, en Langue Péruvienne, *Suripchaquins*, qui ſignifie piés d'Autruche. On les nomme ainſi, parce-qu'ils n'ont point de mollet aux jambes; & qu'aux talons près, leurs piés reſſemblent à ceux des Autruches. Ils ſont d'une taille preſque giganteſque. Un cheval ne les égale point à la courſe. Leur valeur eſt redoutable; & ſans autre arme que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuſe. Le ſecond n'a de monſtrueux que la taille, qui eſt encore au-deſſus de celle des Cullugas. Il n'eſt pas nommé; mais un Miſſionnaire, honoré depuis de la palme du Martyre (16), aſſuroit qu'aïant rencontré une Troupe de ces Indiens, il avoit été ſurpris de les trouver ſi grands, qu'en levant le bras il ne pouvoit atteindre à leur tête. » Il n'avoit pas moins admiré la » délicateſſe & la richeſſe de leur Lan- » gue, la beauté de leur caractere, » leur politeſſe, la vivacité & la pé- » nétration de leur eſprit: enfin, il » regrettoit qu'on ne traitât pas mieux

çano ne dit point qu'il ait vu ces deux Peuples; mais il aſſure qu'il avoit eu toutes les preuves qu'on peut deſirer de la vérité de ce récit.

(16) Le P. Gaſpard Oſorio, maſſacré en 1638, par les Chiriguanes.

» une Nation, si estimable par sa va-
» leur, sa politesse, sa bonne con-
» duite & sa modestie, & qu'on n'eût
» pas commencé par lui faire goûter
» les maximes du Christianisme, avant
» que de lui imposer un joug qu'on
» lui rendoit encore plus pesant de
» jour en jour (17).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Air terrible des Indiens du Chaco.

En général, les Indiens du Chaco sont d'une taille avantageuse. Ils ont les traits du visage fort différens de ceux du commun des Hommes; & les couleurs, dont ils se peignent, achevent de leur donner un air effraïant. Un Capitaine Espagnol, qui avoit servi avec honneur en Europe, aïant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaço, qui n'étoit pas éloignée de Santa-Fé, fut si troublé de la seule vue de ces Barbares, qu'il tomba évanoui. La plûpart vont nus, & n'ont absolument sur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'Oiseaux de différentes couleurs : mais, dans leurs Fêtes, ils portent sur la tête un bonnet des mêmes plumes. En Hiver, ils se couvrent d'une cappe de peaux assez bien passées, & ornées de diverses figures. Dans quelques Nations, les Femmes

(17) Histoire du Paraguay, liv. 3 pag. 155.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Descript. du Chaco.

ne ſont pas moins nues que les Hommes. Leurs défauts communs ſont la férocité, l'inconſtance, la perfidie & l'ivrognerie. Ils ont tous de la vivacité, mais ſans la moindre ouverture d'eſprit pour tout ce qui ne frappe point les ſens. On ne leur connoît aucune forme de Gouvernemens : chaque Bourgade ne laiſſe pas d'avoir ſes Caciques ; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité, que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités perſonnelles. Pluſieurs de ces Peuples ſont errans, & portent avec eux tous leurs meubles, qui ſont une natte, un hamac & une calebaſſe. Les Edifices de ceux qui vivent dans des Bourgades méritent à peine le nom de Cabanes. Ce ſont de miſérables hutes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations, voiſines du Tucuman, ſont vétues & mieux logées.

Preſque tous ces Indiens ſont Antropophages, & n'ont pas d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils ſe ſont rendus formidables aux Eſpagnols, par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les ſtratagêmes qu'ils emploient pour les ſurprendre. S'ils ont entrepris de piller

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

une Habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter, ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent, pendant une année entiere, le moment de fondre sur eux sans s'exposer; ils ont sans cesse des Espions en Campagne, qui ne marchent que la nuit, se traînant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire, à quelques Espagnols, que par des secrets magiques ils prenoient la forme de quelque Animal, pour observer ce qui se passe chez leurs Ennemis. Lorsqu'eux mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend si furieux, qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vû des Femmes vendre leur vie bien cher, aux Soldats les mieux armés.

Leur fureur dans les combats.

Leurs armes.

Leurs armes ne sont pas différentes de celles des autres Indiens du Continent: c'est l'arc, la fleche, le Macana, avec une espece de lance d'un bois très dur, & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse & de force, quoique très pesant, car sa longueur est de quinze palmes, & la grosseur proportionnée. Sa pointe est de corne de cerf, avec une languette cro-

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Descript. du Chaco.

chue, qui l'empêche de ſortir de la plaie ſans l'aggrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il eſt attaché, ſert à le retirer après le coup ; ainſi lorſqu'on eſt bleſſé, le ſeul parti eſt de ſe laiſſer prendre, ou de ſe déchirer à l'inſtant pour ſe dégager. Si ces Barbares font un Priſonnier, ils lui ſcient le cou avec une mâchoire de Poiſſon. Enſuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils ſont bons Cavaliers, & les Eſpagnols ſe ſont repentis d'avoir peuplé de Chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la courſe, & qu'ils s'élancent deſſus indifféremment par les côtés ou par la croupe, ſans autre avantage que de s'appuïer ſur leurs javelots. Ils n'ont pas l'uſage des étriers ; ils manient leurs Chevaux avec un ſimple licou, & les pouſſent ſi vigoureuſement, que l'Eſpagnol le mieux monté ne ſauroit les ſuivre. Comme ils ſont preſque toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure. Le P. Loçano vit la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit ſur le crâne un demi doigt d'épaiſſeur.

Danger de leurs bleſſures.

Ils ſont excellens Cavaliers.

Les Femmes du Chaco ſe piquent le

Leurs Femmes.

visage, la poitrine & les bras, comme les Moresques d'Afrique. Les Meres piquent leurs Filles, dès qu'elles sont nées; & dans quelques Nations elles arrachent le poil à tous leurs Enfans, dans la largeur de six doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les Femmes du Chaco sont robustes. Elles enfantent aisément. Aussitôt qu'elles sont délivrées, elles se baignent, & lavent leurs Enfans dans le Ruisseau le plus proche. Leurs Maris les traitent durement; peut-être, soupçonne l'Historien, parcequ'elles sont jalouses. Il ajoute que de leur côté, elles n'ont aucune tendresse pour leurs Enfans. L'usage du Chaco est d'enterrer les Morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la Fosse, & l'on y attache le crâne d'un Ennemi, surtout d'un Espagnol: ensuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le Mort soit tout-à-fait oublié.

DESCRIPT. DU CHACO.

Leurs sépultures.

L'Historien observe que le plus grand obstacle, non seulement à la Conquête, mais à la conversion du Chaco, est venu jusqu'à présent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, sont fort partagées sur l'origine de cette Nation.

Nation des Chiriguanes, & son origine.

Techo (18) & Fernandez (19) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Gusman, qu'elle descend de ces Indiens qui tuerent Alexis Garcia, à son retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Bresil ne pensassent à vanger sa mort, se réfugierent dans la Cordilliere Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille : mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca Yupanqui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguanes, déja établis dans ces Montagnes, où ils se faisoient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut sans succès. On sait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre Langue que celle des Guaranis : ce qui semble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé plusieurs autres au Paraguay comme au Bresil, où leur Langue se parle, ou du moins, s'entend de toutes parts. Mais il paroit que les Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en plusieurs en-

Ils sont ennemis irréconciliables des Espagnols.

(18) Historia Paraquariensis, lib. II.
(19) Relacion historical de los Chiquitos.

droits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique dans ces derniers tems, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien ſervis, ils ne peuvent compter ſur eux qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte; & l'entrepriſe n'eſt pas aiſée. On ne connoît point, dans cette Contrée, de Nation plus fiere, plus dure, plus inconſtante, & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pû les réduire. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province; & le malheureux ſuccès d'une Expédition, tentée en 1572 pour les ſoumettre, par Dom François de Tolede, Viceroi du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur inſolence.

DESCRIPT. DU CHACO.

Leurs uſages

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une Femme; mais que ſouvent, parmi les Priſonnieres qu'ils font à la guerre, ils choiſiſſent les plus jeunes Filles, pour en faire leurs Maîtreſſes. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus ſingulier, ajoute l'Hiſtorien, c'eſt que d'un jour à l'autre, ils ne ſont plus les mêmes Hommes; aujourd'hui pleins de raiſon, & d'un bon Commerce; demain, pires

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Descript. du Chaco.

que les Tigres de leurs Forêts. On obtient tout d'eux, lorſqu'on les prend par l'intérêt : s'ils n'eſperent rien, tout Homme eſt leur ennemi. Enfin la diſſolution & l'ivrognerie ſont portées à l'excès dans leur Nation.

Nations anciennement Chrétiennes.

En ſuivant à l'Oueſt, Rio Vermejo, ou la Riviere Vermeille, on trouve pluſieurs Nations pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui ſe réuniſſent pour leur défenſe commune, lorſqu'elles ſont attaquées. L'Hiſtorien, auquel on s'attache ici, dit après un Auteur Eſpagnol (20), que ces Peuples avoient reçu le Baptême dans le tems de la Découverte, mais que maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conſervé quelques pratiques du Chriſtianiſme, ſurtout la priere, pour laquelle leurs Caciques les aſſemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourriſſent des Beſtiaux. En 1710, ajoute le même Hiſtorien, Dom Eſtevan d'*Urizar*, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conſervent l'Original, comme une ſauvegarde contre les entrepriſes des Eſpagnols ſur leur liberté. Ils ſont d'ailleurs d'un bon naturel, & les Etran-

(20) Xarque, liv. 3, chap. 28.

gers sont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Descript. du Chaco.

Plaines de Manso.

Dom Hurtado de Mendoze, Marquis de Cañete, & Viceroi du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la Couronne de Castille. Il y envoïa, en 1556, le Capitaine *Manso*, qui s'avança, sans obstacles, jusqu'aux grandes Plaines qu'on rencontre entre le Pilco mayo & Rio grande. Cet Officier avoit entrepris d'y bâtir une Ville, lorsqu'au milieu du travail, & dans la plus grande sécurité, il fut massacré par les Chiriguanes, avec tous ses soldats. Le nom de *Manso* est demeuré aux Plaines, que son malheur a rendues célebres (21).

Malheur qui leur donne ce nom.

La Ville de Santa Fé, fondée en 1573 par Jean de Garay, dix lieues au-dessus de la jonction de Rio Salado avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie sur le bord Oriental de ce Fleuve, jusqu'où plusieurs étendent cette Province; mais depuis, aïant changé de situation, elle est aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avoit bâti une autre Ville, sous le nom de la

Ville de Santa-Fé.

(21) On les appelle *Llanos de Manso*.

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Conception, ſur le bord de la Riviere Vermeille, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de ſon embouchure dans Rio de la Plata; mais à peine ſe ſoutint-elle ſoixante ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, obſerve l'Hiſtorien, la foibleſſe des Eſpagnols au Paraguay, que de n'avoir pû conſerver un Etabliſſement qui leur ouvroit une ſi belle Porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin, il eſt devenu fort difficile de retrouver le lieu où étoit ſituée la Ville de Guadalcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner auſſi. On apprend du P. Loçano, que pendant qu'ils la bâtiſſoient, ſous les ordres de Dom Martin de Ledeſma, ils ne purent pénétrer chez les Chicas Orejones, ni chez les Churumacas, établis à l'Oueſt dans les Vallées qui ſont au bas de la Cordilliere, & ſi près de lui, qu'il voïoit la fumée de leurs Villages, dont ſon Camp n'étoit qu'à dix ou douze lieues. Le Guide que Ledeſma prenoit, pour s'y faire conduire avec ſes Trouppes, ne parvenoit jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de ſa mauvaiſe foi, & qu'ils lui en faiſoient un reproche, il leur confeſſa qu'il y al-

Foibleſſe des Eſpagnols au Paraguay.

loit de ſa vie. » Mais pourquoi, lui » demanderent-ils, ces Peuples ne » veulent-ils pas qu'on aille chez eux? » Parcequ'ils craignent, répondit-il, » que ſi vous en ſaviez le chemin, » vous ne les fiſſiez tous mourir, com- » me vos Prédéceſſeurs ont fait l'Inca, » pour s'emparer de ſon Empire & de » ſes richeſſes «. Le Guide ajouta que les Chicas Orejones étoient ceux que les Incas emploïoient à faire valoir leurs Mines, & qu'après la funeſte mort d'Atahualipa ils s'étoient réfugiés chez les Churumacas, qui les avoient bien reçus. Ces Chicas, ſuivant le P. Loçano, deſcendoient des Nobles Orejones du Pérou, auxquels les Incas devoient leurs Conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane (22). Enfin, ſoit foibleſſe dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la réſiſtance, il eſt certain que les Eſpagnols n'ont encore pû forcer les barrieres qui rendent la Conquête du Chaco fort difficile. Ils comptent, dit l'Hiſtorien, ſur une Prophétie de S. François de Solano, dont ils prétendent

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Nations qu'ils ne peuvent connoître.

Prédiction de S. François Solano.

(22) Voïez, ci-deſſous, leurs Relations.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

qu'une grande partie a déja reçu son accomplissement. » C'est une tradition » constante parmi eux, que ce Saint » Missionnaire a prédit la destruction » de la Ville d'Esteco, la découverte » de plusieurs nouvelles Mines, la » fondation d'une nouvelle Ville en- » tre Salta & Saint Michel, & la » conversion du Chaco. Or Esteco ne » subsiste plus, & l'on a trouvé des » Mines entre Salta & Jujuy ; mais » les deux autres parties de la Pro- » phétie sont encore dans les secrets » de la Providence (23).

RETABLISSEMENT ET DESCRIPT. DE BUENOS-AIRES.

L'Espagne apporta aussi beaucoup de lenteur à se rendre un Port, dans la Riviere de la Plata. La Ville de Buenos-Aires demeura plus de quarante ans déserte ; & l'ardeur des Conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînoit les Espagnols au fond des Terres, sembloit leur avoir fait oublier qu'ils avoient besoin d'une retraite, à l'entrée du Fleuve, pour les Vaisseaux dont ils recevoient leurs Trouppes & leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le

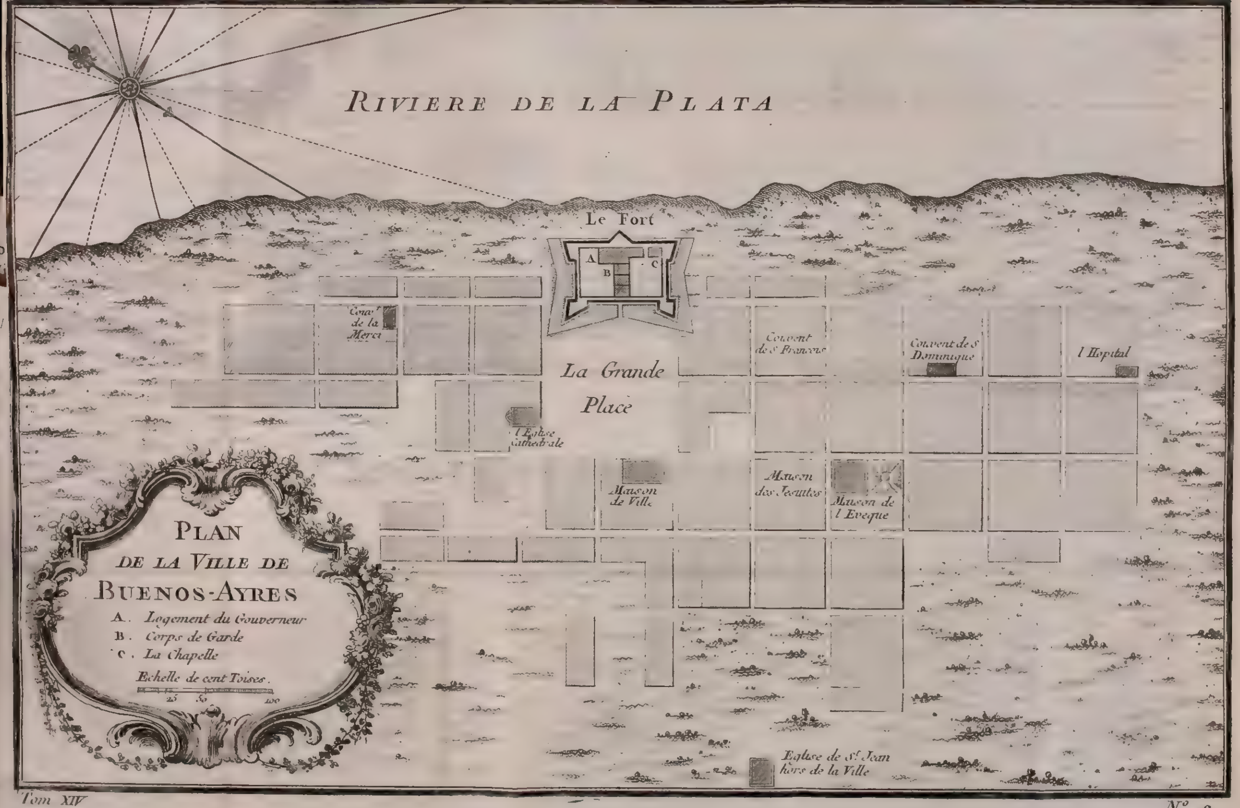
(23) Histoire du Paraguay, liv. 3. p. 163.

Port

°ʳ la Ville, abandonnés en 1539.

VOÏAGES SUR

N°. 2.


RIVIERE DE LA PLATA
Le Fort
A
B
C
Conv.t de la Merci
Couvent de S. François
Couvent de S. Dominique
l'Hopital
La Grande Place
l'Eglise Cathedrale
Maison de Ville
Maison des Jesuites
Maison de l'Eveque
Eglise de S.t Jean hors de la Ville
PLAN DE LA VILLE DE BUENOS-AYRES
A. Logement du Gouverneur
B. Corps de Garde
C. La Chapelle
Echelle de cent Toises.
25
50
100

Tom XIV

N° 2.

Port & la Ville, abandonnés en 1539. Cette entreprise étoit devenue plus facile, depuis les nouveaux Etablissemens qu'on avoit faits dans les Provinces intérieures, d'où l'on pouvoit tirer des secours d'hommes, pour tenir les Barbares en respect. Ce fut en 1580, que Dom Jean Ortiz de Zarate, alors Gouverneur du Paraguay, aïant commencé par soumettre ceux qui pouvoient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où Dom Pedre Mendoze l'avoit placée, & changea son premier nom de *Notre-Dame*, en celui de *la Trinité de Buenos-Aires*.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS AIRES.

Ortiz de Zarate est son Restaurateur.

Cependant elle resta long-tems encore dans un état, qui ne faisoit pas honneur à la Province, dont elle est comme l'échelle & la clé. Elle fut d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avoit laissé des Vergers & des Plaines. Les Maisons, bâties la plûpart de terre, n'avoient qu'un étage. C'étoient des quarrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre; & plusieurs même ne recevoient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conservoit encore cette forme : mais un Frere Jésuite, qu'on avoit fait venir

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Etat de cette Ville.

pour bâtir l'Eglise du Collége, apprit aux Habitans à faire des carreaux, des briques, & de la chaux. Depuis, les Maisons ont été bâties de pierres & de briques, & plusieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un Architecte & l'autre Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Eglise du Collége, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale; tous édifices qui pourroient figurer, dit-on, dans les meilleures Villes d'Espagne. On avoit engagé aussi ces deux Artistes, à bâtir un Hôtel de Ville; mais l'Ouvrage aïant été commencé sur un Plan trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & cette entreprise demeura suspendue. Cependant la Ville avoit déja changé fort avantageusement de face. On y comptoit déja seize mille Ames, dont près des trois quarts étoient à la vérité des Negres, des Metifs & des Mulâtres. Les premiers, dont le nombre l'emporte beaucoup sur celui des autres, font vivre les Espagnols, qui croiroient se deshonorer par le travail; ceux même, qui sont nouvellement arrivés d'Espagne, affectent de prendre un air noble, & mettent en ha-

Aversion des Espagnols & des Indiens libres, pour le travail.

bits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'emploïer au ſervice d'autrui; & l'on n'a pas moins de peine à faire travailler les Indiens libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville, & de s'établir dans les Campagnes voiſines. Cette averſion, pour le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établiſſement des *Commandes*; nom qu'on a donné ici, comme dans les autres Conquêtes de l'Eſpagne, à certains partages des Terres, faits en faveur des Conquérans, & dans leſquels les Indiens qui s'y trouvoient compris étoient aſſujettis au ſervice perſonnel. On voit, aux environs de Buenos-Aires, quelques Bourgades qui portent encore ce joug, & dont les Habitans ont leur Paroiſſe à l'extrémité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Eſpagnols que l'Egliſe Cathédrale. Elle fut érigée en Siege Epiſcopal, dans le cours de l'année 1620 (24).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

La Ville de Buenos-Aires eſt aſſez grande (25). Un Ruiſſeau la ſépare de

Avantages de Buenos-Aires.

(24) L'Aſſomption avoit eu cet honneur dès l'année 1547.

(25) On y a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroiſſemens. V. à la fin de cet article, quelques éclairciſſemens ſur la fameuſe Bourgade du S. Sacrement, qui en eſt voi-

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS AIRES.

la Forteresse, qui est le logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horison. L'Hiver commence, dans ce Païs, au mois de Juin; le Printems, au mois de Septembre; l'Eté, en Décembre; l'Automne, en Mars; & ces quatre Saisons y sont fort réglées. En Hiver, les pluies y sont abondantes, & toujouts accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'Eté, l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises, qui se levent régulierement entre huit & neuf heures du matin.

La fertilité du terroir, autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parcequ'on ne s'est point encore avisé d'y planter des arbres:

fine, & sur les bruits qu'on a répandus au désavantage des Jésuites.

mais on en trouve beaucoup dans les Iles dont le Fleuve est couvert. Le seul arbre fruitier, qu'on trouve aux environs de Buenos-Aires, est le Pêcher, dont les fruits y sont excellens. Il y est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches, pour divers usages. La vigne n'y réussit point, parcequ'on n'est point encore parvenu à la garantir d'une espece de Fourmis, qui la rongent jusqu'à la racine, dès qu'elle commence à pousser (26). Les autres productions du Païs sont remises à l'Histoire naturelle.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

L'année du rétablissement de Buenos-Aires reçoit un autre éclat de la premiere admission des Jésuites, dans cette Contrée, non-seulement pour travailler à la conversion des Infideles, mais pour administrer aux anciens Chrétiens les secours spirituels qui leur manquoient. Les premiers Missionnaires, que l'Espagne y avoit envoïés, étoient quelques Religieux de Saint Francois, qui n'avoient encore trouvé que des obstacles à leur zele. On a déja nommé le Pere Francois de Solano, qui y étoit venu du Pérou, &

Premiere entrée des Jésuites dans cette Contrée.

(26) Cette Description, la plus récente que je connoisse, est tirée des Lettres du Pere Cataneo, déja citées.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

dont les vertus ont mérité l'honneur de la Canonisation : mais ces Hommes Apostoliques étoient en si petit nombre, que les Chrétiens du Païs ne cessoient pas de faire des instances auprès du Conseil des Indes, pour en obtenir des Ministres de la Religion.

Opinion qu'ils avoient donnée d'eux

» On commencoit alors à connoître » les Jésuites dans l'Amérique : ils » étoient même, depuis trente ans, » au Bresil, que le P. Anchieta rem-» plissoit de l'odeur de sa sainteté & » de l'éclat de ses miracles. Depuis » peu, ils s'étoient établis au Pérou. » Ils avoient déja fait, dans ces deux » Roïaumes, un nombre infini de » conversions ; & partout l'on disoit » hautement que ce nouvel Ordre, » dont le Fondateur étoit né dans le » tems que Christophe Colomb com-» mençoit à découvrir le nouveau » Monde, avoit reçu du Ciel une » mission spéciale & une grace parti-» culiere, pour y établir le Roïaume » de J. C. (27) «. Ce fut du Païs des Charcas, qu'on vit passer d'abord au Tucuman deux Jésuites, déja exercés aux travaux de leur profession, qui firent faire au Christianisme de merveilleux progrès dans cette Province.

Arrivée extraordinaire de quelques Missionnaires

(27) Histoire du Paraguay, liv. 4. p. 172.

Enſuite trois autres Miſſionnaires du même Corps arriverent du Breſil à Buenos-Aires ; & bien-tôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le récit de leurs courſes & de leurs opérations évangéliques (28) fait le fond

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

(28) Quoiqu'il n'appartienne point à cet Ouvrage, j'en puis détacher le premier trait, qui eſt une avanture de Voïageurs, & ſi ſinguliere, que je n'aurois pas la hardieſſe de la donner ſur des témoignages moins reſpectables. Ils étoient partis cinq du Breſil ; le Pere *Arminio*, Supérieur de la Trouppe, & les Peres Jean *Salonio*, Thomas *Filds*, Etienne de *Grao*, & Emmanuel *Ortega* : ils firent le voïage par Mer. » Arrivés, dit l'Hiſtorien, » à l'entrée de la Baie de » Rio de la Plata, ils ſe » croïoient hors de tous » riſques, lorſque leur » Bâtiment fut attaqué par » un Navire Anglois, » qui s'en rendit aiſément » le maître. Le Capitai» ne, à la vue des cinq » Jéſuites, s'emporta » contr'eux d'une manie» re indécente, &, après » les avoir chargés d'in» jures, les débarqua dans » une Ile déſerte, réſolu » de les y faire mourir de » faim. Il changea enſui» te de penſée, & les fit » revenir à ſon bord, en » diſant qu'il vouloit les » faire pendre à la gran» de vergue. Ils trouve» rent en arrivant, qu'on » avoit pillé tout leur ba» gage, & ils s'y étoient » bien attendus : un mo» ment après, ils apper» çurent un Anglois qui » mettoit ſur le Pont des » *Agnus Dei*, & qui ju» rant contre le Pape, ſe » mettoit en devoir de » les fouler aux piés. Le » P. Ortega ne put ſouf» frir cette impiété, il » courut à l'Hérétique ; & » ne pouvant rien gagner » ſur lui par ſes remon» trances, il le prit par » le pié pour l'écarter. » Ce Malheureux, en ſe » débattant, ſe coigna la » tête contre une piece de » bois, & ſe bleſſa légé» rement. Cependant, à » la vue du ſang, qui » couloit de ſa bleſſure, » l'Equipage entra en fu» reur, & dans le pre» mier tranſport jetta le » Jéſuite à la Mer. Com» me ce Pere ſavoit fort » bien nager, il regagna » aiſément le Navire, &

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

de la nouvelle Histoire du Paraguay, & sans doute une très édifiante partie de celle de l'Eglise. On vit naître en

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS AIRES.

1594 un College à l'Assomption, avec tant d'ardeur de la part des Habitans, que tous, jusqu'aux Dames (29), voulurent mettre la main au travail. Les

Leur progrès.

Missionnaires, distribués entre les objets de leur zele, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent

» les Anglois l'aiderent à » remonter, pour lui faire, disoient ils, souffrir un genre de mort » plus cruel. Tandis qu'ils » en délibéroient, le Sacrilége, qu'ils vouloient vanger, se mit » à crier qu'il sentoit des » douleurs très vives au » pié, qu'il avoit mis sur » les *Agnus Dei* : on apperçut, en effet, une » aposthume, & la gangrene y étoit déja. On » se hâta de lui couper » la jambe, mais il étoit » trop tard : la gangrene » avoit déja gagné la » masse du sang, & le » Malade expira le même jour. Un châtiment » de Dieu, si visible, saisit tous les Anglois de » fraïeur. On ne parla » plus de faire mourir le » Missionnaire; & le Navire appareilla, pour » gagner le Détroit de » Magellan. Au bout de » quelques jours que les » Jésuites passerent sans » qu'on leur donnât rien » à manger, le Capitaine » les fit embarquer dans » un petit Bateau, sans » rames, sans voiles, sans » aucunes provisions, & » leur dit d'aller où ils » voudroient. Livrés ainsi » à la merci des flots, ils » ne voïoient aucune » apparence de pouvoir » éviter, ou d'y être submergés, ou de mourir » de faim. Mais ils étoient » sous la sauvegarde de » celui qui commande » aux Elemens. Leur Bateau, conduit comme » par une main invisible, » alla, sans s'arrêter, » surgir au Port de Buenos-Aires. « La seule foi historique ne suffit point ici : mais *voïez l'Histoire du Paraguay, liv.* 4. *pp.* 175 & 176.

(29) *Ibid.* p. 137.

des obſtacles ; & ſouvent de la part des Eſpagnols, plus que de celle des Indiens : mais le Ciel prodigua les miracles en leur faveur ; & la Cour d'Eſpagne les ſoutint par ſa protection.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Projet qu'ils forment d'une République chrétienne.

Ils avoient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les converſions étoient retardées par deux principales cauſes ; l'une qu'on rendoit le Chriſtianiſme odieux aux Naturels du Païs, par la maniere dont on traitoit ceux qui l'avoient embraſſé : l'autre, que tous les efforts des Miſſionnaires, pour en perſuader la ſainteté aux Néophytes, étoient rendus inutiles par la vie licentieuſe des anciens Chrétiens. Là-deſſus, ils formerent le projet d'une République chrétienne, qui pût ramener, dans cette barbarie, les plus beaux jours du Chriſtianiſme naiſſant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le ſcandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Eſpagnols. Ce Plan fut préſenté à Philippe III, avec un engagement ſolemnel à lui conſerver tous les droits de la ſouveraineté. Il l'approuva, il l'autoriſa par des Ordonnances ; & tous ſes Succeſſeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jéſuites en avoient déja ten-

Exécution de leur projet.

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS AIRES.

té la pratique, dans quatre Réductions (30) qu'ils avoient formées d'avance, & dont le succès les avoit encouragés. On compte, pour la premiere, en 1610, & par conséquent pour le Berceau de toutes les autres, celle de *Lorette*, sur la Riviere de *Paranapané*. Avec le secours du Ciel & l'approbation de la Cour, cette méthode parvint, en peu d'années, à la perfection qu'on a représentée dans un autre article (31). Cependant depuis près d'un siecle & demi qu'elle prospere, que n'a-t-elle pas souffert de la haine & de l'envie ? Mais ceux qui sont demeurés incertains, sur de malignes suppositions, trouvent enfin, dans la nouvelle Histoire du Paraguay, des éclaircissemens pour tous leurs doutes; & les dernieres nouvelles de Buenos-Aires ont détruit des accusations encore plus injurieuses, qui n'ont jamais été mieux fondées (32).

(30) Ce nom a commencé au Pérou. On l'y donnoit à toutes les Bourgades Chrétiennes formées par des Infideles & dirigées par des Religieux.

(31) Voiez, Tome LI, dans la Description de l'Audience de la Plata, l'état des Missions du Paraguay. Tout y est emprunté d'un Voïageur étranger, avant la publication de la nouvelle Histoire.

(32) On avoit faussement répandu qu'un Jésuite avoit pris le titre de Roi au Paraguay, & faisoit la guerre aux Espagnols. Ce qui est vrai, c'est que les Indiens des Réduc-

§ II.

Eclairciſſement ſur la Terre Magellanique.

C'EST Buenos-Aires qui doit être regardée, non-ſeulement comme le terme des Colonies Eſpagnoles du côté du Sud, mais comme celui de toutes les Habitations humaines ſur cette Côte. Les plus anciennes Relations n'y préſentent que des Déſerts, juſqu'au Détroit de Magellan. Les Patagons mêmes, & d'autres Nations errantes qui occupent l'intérieur des Terres au-delà du Chili & du Paraguay, n'approchent gueres de ces rivages ſteriles. Cependant on ne peut ſe diſpenſer de recueillir quelques lumieres incertaines, qui ont fait quelquefois ſoupçonner que toutes les parties n'en étoient pas également déſertes, & qui ont même fait naître l'eſpérance d'en

Nulle Côte habitée au Sud de Buenos-Aires.

tions ſe ſont ſoulevés, malgré leurs Guides ſpirituels, à l'occaſion de la Bourgade du Saint Sacrement, qu'ils étoient fâchés de voir entre les mains des Portugais; & qu'aïant livré Bataille aux Trouppes réunies de l'Eſpagne & du Portugal, ils ont été battus, avec perte de mille ou douze cens hommes. Mais cette querelle eſt terminée par d'heureuſes conciliations dont les deux Couronnes ont été redevables aux Jéſuites.

ECLAIRCISSEMENS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE

Témoignage du P. Feuillée sur le Païs & la République des Césaréens.

trouver les Habitans. Commençons par le témoignage du P. Feuillée.

Il rapporte, comme on l'a déja fait, sur des témoignages plus anciens, qu'en 1539 Charles-Quint aïant permis à .. alors Evêque de Placentia, d'envoïer quatre Vaisseaux aux Iles Moluques par le Détroit de Magellan, ils entrerent dans le Détroit après une heureuse navigation, le 20 Janvier de l'année suivante. Lorsqu'ils y furent avancés d'environ vingt-cinq lieues, un vent d'Ouest en jetta trois sur la Côte, & les y brisa, mais avec tant de bonheur, que leurs Equipages, parmi lesquels on comptoit quelques Prêtres & dix-huit à vingt Femmes, parvinrent à se sauver. Le Capitaine du quatrieme Vaisseau, qui étoit demeuré au large, sans avoir rien souffert de la tempête, fut peu sensible aux cris & aux larmes de ses Compagnons. La crainte de manquer de vivres, & de charger trop son bord, lui fit abandonner cette trouppe de Malheureux, pour suivre sa route jusqu'à l'entrée de la Mer du Sud, d'où il alla porter à Lima la nouvelle de leur avanture. » On croit, dit le Pere Feuillée, que » ceux qui resterent dans le Détroit » ont été l'origine d'un Peuple, nom-

» mé les *Césaréens*, qui habitent une
» Terre à 43 ou 44 dégrés de hau-
» teur du Pôle Antarctique, au mi-
» lieu du Continent qui sépare la Mer
» du Nord de celle du Sud ; Païs ex-
» trêmement fertile & très agréable,
» fermé, du côté de l'Ouest, par une
» Riviere grande & rapide. Ceux qui
» en ont visité les bords ont vû, de
» l'autre côté, des Peuples fort diffé-
» rens des Naturels du Païs, & des
» linges blancs mis à secher. Ils ont
» même entendu des Cloches. J'appris
» au Chili, continue le Mathémati-
» cien Minime, que l'entrée dans les
» Terres des Césaréens est défendue
» par une Loi Capitale à tous les Etran-
» gers, sans en excepter les Espagnols.
» C'est ce qu'on a sû d'un Indien,
» leur Espion, qui, s'étant laissé ga-
» gner par un Missionnaire zelé, pro-
» mit de lui faciliter le passage de la
» Riviere, le conduisit en effet à l'au-
» tre rive, & le cacha dans un Bois
» avec son Valet, après s'être engagé
» à les y venir prendre la nuit sui-
» vante, pour les introduire dans la
» Ville. Il vint à l'heure marquée ;
» mais loin d'exécuter le reste de ses
» promesses, il assassina le Mission-
» naire ; & n'auroit pas plus épargné

ECLAIRCISSEMENS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE

Césaréens, Peuple formé d'Espagnols.

ECLAIRCISSEMENS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE

» le Valet, s'il ne s'étoit dérobé par » une heureuse fuite, qui le fit arriver au Chili, où il rapporta l'infortune de son Maître. Le Pere Feuillée paroît persuadé (35) de la vérité de cette Histoire «. La nécessité, dit-il, aïant contraint les Espagnols des trois Vaisseaux d'en recueillir les débris après leur naufrage, on peut croire qu'ils chercherent, dans cette vaste Région, une Terre qu'ils pussent habiter, & dans laquelle s'étant multipliés, ils forment aujourd'hui une République bien ordonnée. Ces Peuples, ajoute-t'il, n'aïant rien à desirer, parcequ'ils trouvent chez eux dequoi satisfaire à tous leurs besoins, veulent conserver leur tranquillité, qu'ils craindroient de perdre en se liant avec d'autres Nations.

Mais ceux qui trouveroient de l'incertitude dans les conjectures du Pere Feuillée, & qui croiroient devoir attendre des éclaircissemens plus surs, en vont trouver dans la Relation d'une entreprise, également importante par son objet, par le caractere de ceux qui y furent emploiés, & par la Majesté du nom Roial, dont elle porte les auspices.

(35) Journal des Observations, &c. Tome I, pp. 295 & 296.

§ III.

Voïage du Pere Quiroga sur la Côte de la Terre Magellanique.

Observations faites depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit.

EN 1745 (34), on vit arriver à Buenos-Aires une Frégate Espagnole, nommée le *Saint Antoine*, de cent cinquante Tonneaux, montée de huit pieces de Canon, & commandée par Dom Joachim d'Olivarez, Régidor de Cadiz, d'où elle étoit partie. Philippe V en avoit choisi les Pilotes, entre les plus habiles d'Espagne. Le premier étoit Dom Diegue *Varela*, Basque; le second, Dom Basile *Ramirez* de Séville : & ce Monarque voulut que le P. Joseph *Quiroga*, Jésuite, qui s'étoit fait, avant que de renoncer au Monde, la réputation d'un très habile Homme de Mer, fît le voïage avec eux. La Fregate étoit destinée à ranger, aussi près qu'il seroit possible, la Côte occidentale de la Mer Magellanique, depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit de Magellan, & le Pere Quiroga étoit chargé des Obser-

(34) On a l'obligation de ce Journal au P. Loçano, qui l'a mis en ordre sur les Mémoires des PP. Quiroga & Cardiel.

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1745.

vations. Il avoit ordre de se faire accompagner de deux autres Jésuites du Paraguay, & ce fut sur les PP. Mathias Strobl & Joseph Cardiel que le choix tomba. La premiere vue du Roi d'Espagne, dans cette entreprise, étoit de faire chercher, sur cette Côte, des Peuples, disposés à se réunir sous la conduite des Jésuites, pour embrasser le Christianisme & former des *Réductions* sur le modele du Paraguay; la seconde, de trouver quelque Port commode, qui pût être fortifié, pour servir de retraite aux Navires Espagnols, pour s'assurer d'une entrée facile dans le Continent, & pour empêcher d'autres Nations de s'y établir.

Projet de la Cour d'Espag.

Le Gouverneur de Rio de la Plata, qui étoit prévenu sur cette Expédition, aïant déja fait ses préparatifs, la Frégate remit à la voile le 15 Décembre de la même année. Elle se rendit d'abord à *Monte-Video*, où la Garnison de cette Place lui fournit vingt-cinq Soldats, destinés à garder le Port qu'on choisiroit pour un Etablissement. Les Peres Strobl & Cardiel devoient s'y arrêter aussi, dans l'espérance d'y rassembler un grand nombre d'Indiens. Quoique Monte-Video ne soit qu'à cinquante lieues de Buenos-Aires, on

ne put y mouiller que le 13 ; & les vingt-cinq Soldats furent embarqués sur la Fregate, aux ordres de l'Alferez Roïal Dom Salvador Martin *del Olmo*. On leva l'ancre le 17, avec un vent entre Nord & Nord-Ouest. Mais la nége, qui tomba tout le jour, fit passer l'Ile de Flores sans la voir.

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le Dimanche 19, on mouilla trois lieues au-dessous de l'Ile de Lobos, qui restoit au Nord-Nord-Ouest, & qui a trois quarts de lieue de long. Elle court Est-Sud Est & Ouest-Nord-Ouest. A l'Est-Sud-Est elle a une chaîne de Rochers dangereux, qui ne s'élevent point au-dessus de la surface de l'eau. Le 21, on se trouva par les 35 degrés onze minutes de Latitude Australe ; le Dimanche 26, par les 38 degrés 34 minutes, vent de Sud-Est ; & le Mardi 28, à 39 degrés neuf minutes où les Pilotes s'estimerent par les 323 degrés 57 minutes de Longitude. La sonde, jettée l'après-midi, fit trouver 52 brasses, sable fin & gris, & les Baleines commencerent à se faire voir. Mercredi, 5 de Janvier, 1746, à dix heures du matin, on découvrit le Cap Blanc au Sud-Sud-Est, & la Côte du Nord, qui forme une grande Plage en forme d'Anse, où les Navires peu-

Voiages sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

vent mouiller à l'abri d'une Terre haute, & rase comme celle du Cap Saint Vincent. Le Pere Quiroga, l'aïant estimée au Sud-Est-quart-de-Sud, par les 46 degrés 48 minutes de Latitude, jugea que le Cap blanc étoit par les 47; ce qui doit être bien observé, pour ne pas confondre ce Cap avec une autre Pointe, d'une Terre blanche, haute & plate aussi, qui s'étend jusqu'à la Mer, avec une ouverture semée de pointes de Rochers. Suivant la route qu'on avoit faite depuis Buenos-Aires, la Longitude du Cap blanc doit être de 308 degrés 30 minutes. La sonde ne trouve point de fond sur toute cette Côte; mais, à la pointe du Cap Blanc, on voit comme un Rocher, qui semble coupé en deux; & plus au Sud, une pointe de terre basse. Ensuite la Côte court Nord & Sud; & forme une Anse fort grande, jusqu'au Port *Desiré*.

Port Desiré.

Le Jeudi 6, on se trouva au Sud du Cap Blanc, à quatre lieues de la Côte, portant sur la grande Ile, qui se présente à l'entrée du Port Desiré. A l'honneur de la Fête du jour, on lui donna le nom d'Ile des Rois, qu'elle portoit déja dans quelques Relations. Toute l'Anse, qui est entre

le Cap Blanc & le Port Deſiré, eſt aſſez haute, avec quelques ouvertures pleines de Buiſſons & de Salines. La Frégate entra, le même jour, dans le Port, par le Nord de l'Ile des Rois. Cette entrée eſt reconnoiſſable par un Ilot, blanc comme la nége, qui eſt un peu en dehors. Du côté du Sud, on voit une Terre aſſez élevée, ſurmontée d'un Rocher, qu'on prendroit pour un tronc d'arbre coupé & fourchu. Les deux côtés de l'entrée du Port offrent auſſi des Rochers aſſez hauts, qui ſemblent avoir été coupés; & celui qui eſt du côté du Nord a toute l'apparence d'un Château. Vers le ſoir, le Pere Cardiel, étant deſcendu à terre avec les deux Pilotes, trouva que la Marée commençoit à monter vers ſept heures du ſoir. Ils apperçurent, ſur le rivage, de petites Lagunes, dont la ſuperficie étoit une croute de ſel, de l'épaiſſeur d'une Réale d'argent. Le Vendredi 7, le commencement de la Marée fut à ſept heures quinze minutes du matin.

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA, 1746.

Le Pere Cardiel deſcendit à terre une ſeconde fois, avec l'Alferez & 16 Soldats, dans l'eſpoir de rencontrer quelques Indiens. D'un autre côté, le Capitaine, les deux Pilotes, le Pere

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Quiroga & le P. Strobl, se mirent dans la Chaloupe, pour achever de reconnoître le Port. Ils tournerent à l'Ouest, & côtoïerent toute la partie méridionale de l'Ile des Pingouins; ils fonderent le Canal, jusqu'à l'Ile de Los Paxaros; & passant entre cette Ile & la Terre-ferme, ils remonterent un petit courant tout couvert de Cannes, qui paroissoit une Riviere, à l'abri de tous les vents. Enfin, étant descendus sur le continent, ils monterent sur les plus hautes collines, pour observer le Païs, qui leur parut fort sec, plein de crevasses, semé de Monticules, de rochers, & de pierres à chaux, & sans aucun arbre, si ce n'est dans quelques fonds, où il s'en trouve de fort petits, avec beaucoup de buissons & de halliers. Telle est toute la Côte Septentrionale de ce Port, depuis l'Ile de los Paxaros, qui couvre une petite Anse fort sure, où toutes sortes de Bâtimens pourroient hiverner. Ils en trouverent une autre plus à l'Ouest, sur la même Côte, & vis-à-vis de l'Ile des Rois. Toutes leurs recherches pour trouver de l'eau ne leur firent découvrir qu'un ancien Puits, dont l'eau leur parut fort saine. C'est la seule, dit-on, que les Hollandois aient pû trouver dans ce Port.

Voïages sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

Le P. Cardiel eut la curiosité de monter, avec sa Trouppe, sur une très haute Montagne. Il trouva, sur la cime, un grand monceau de pierres, qui couvroient un Squelette, presque pourri, d'une taille ordinaire, & non de cette taille gigantesque que la Relation du Voïage de Jacques le Maire donne aux Habitans de cette Contrée (35). Du reste, après avoir parcouru tout le Païs, il ne trouva aucun vestige qui put lui faire juger qu'on y eût passé; pas un seul arbre, mais seulement quelques buissons; point d'eau douce; & peut-être y seroit-il mort de soif, avec tous ses Compagnons, si la pluie, qui étoit tombée quelques jours auparavant, ne leur eut fait trouver un peu d'eau dans le creux des Rochers. La Terre ne leur parut pas même capable de culture, & l'on n'y trouve pas une Vallée. Le Païs qu'ils découvrirent, du sommet des plus hautes Montagnes, avoit meilleure apparence: mais, dans celui qu'ils eurent le courage de visiter, un Homme ne trouveroit pas dequoi vivre, ni dequoi se bâtir une Cabane. Ils n'y virent pas un Animal, si l'on excepte quelques petits Oiseaux, & les traces

(35) Voïez, ci-dessus, Tom. XLI.

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

d'un ou deux Guanacos. Vers le ſoir du même jour, ceux qui étoient reſtés ſur la Frégate, virent un chien, qui leur parut domeſtique, & qui aboïoit de toute ſa force, comme s'il eut demandé d'y être reçu : mais l'Equipage ne jugea point à propos de s'en charger.

Ile d'Olivarès.

Le lendemain, le P. Cardiel, & ceux qui l'avoient accompagné la veille, ſe firent débarquer du côté du Sud ; tandis que ceux qui s'étoient mis dans la Chaloupe y rentrerent, pour faire le tour du Port. Ceux-ci tournerent, par l'Oueſt, juſqu'à la pointe Orientale d'une Ile, à laquelle ils donnerent le nom d'Olivarès, à l'honneur du Capitaine. Delà, étant entrés dans un Canal étroit, qui ſépare cette Ile du Continent, dont la Pointe Occidentale forme une petite Anſe, ils eurent beaucoup de peine à s'avancer vers le rivage ; & la Marée baſſe aïant fait échouer leur Chaloupe, ils furent contraints d'attendre qu'elle remontât. Enſuite, aïant débarqué dans l'Ile, ils obſerverent, de l'endroit le plus élevé, que le Canal du Port court pendant quelques lieues à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le P. Quiroga & les deux Pilotes s'aſſurerent de la poſition de l'Ile

Voïages sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

de *las Peñas* & de celle des Rois. Ils virent, dans l'Ile d'Olivarès, quelques Lievres, des Autruches, & du marbre de différentes couleurs, mais point d'eau douce, & partout un terrein sec. Ils trouverent quelques Huîtres, à la Pointe occidentale ; & les Matelots y pêcherent de grosses & de petites Perles, mais de nulle valeur.

Le Dimanche 9, on rangea une autre fois la Côte du Sud, vers l'Ouest Sud Ouest : ensuite, on passa à la Côte du Nord, pour chercher de l'eau. Sur les dix heures du matin, on trouva un petit Ruisseau, formé par une source assez abondante, qui tombe du haut d'une Colline, à cinq lieues de la Mer ; mais l'eau qu'on en tira ressembloit moins à l'eau de Fontaine ou de Riviere qu'à celle d'un Puits ; l'endroit est d'ailleurs commode, pour en tirer autant qu'on en veut. Comme c'étoit le second Pilote, qui avoit fait cette découverte, la source fut nommée *Fontaine de Ramirez*. Tout le Païs d'alentour ressemble à celui qu'on avoit vû jusqu'alors, & n'est pas mieux pourvu d'arbres.

Le lundi 10, en continuant d'avancer sur le même Canal ; toujours à l'Ouest-Sud-Ouest, on rencontra une

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA.

1746.

Ile, toute couverte de Rochers, qui fut nommée l'*Ile de Roldan*. Elle fut leur terme, parcequ'ils trouverent que le fond alloit toujours en diminuant, depuis 4 brasses jusqu'à une, & qu'alors le Canal n'étoit plus qu'un Bourbier. Ils retournerent vers la Frégate, où ils arriverent presqu'en même-tems que le P. Cardiel. Ce Missionnaire avoit trouvé, partout, un Païs de même nature que les autres, mais moins rude. A deux milles de la Mer, il avoit découvert une source d'eau potable, quoiqu'un peu saumâtre.

De toutes ces Observations, l'Auteur du Journal conclut que le Port Desiré est un des meilleurs Ports du monde, mais que manquant de tout, & le Païs ne pouvant rien produire d'utile à la vie, la découverte en est inutile pour un Etablissement. On y trouve néanmoins dequoi faire du verre & du savon, beaucoup de marbre, veiné de blanc, de noir & de verd, quantité de pierre à chaux, de grands rochers de pierre à fusil, blanche & rouge, qui renferme un talc aussi brillant que le Diamant, des pierres à aiguiser, & d'autres qui paroissent du Vitriol. A l'égard des Animaux, on n'a vu, dans le Continent voisin,

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

voisin, qu'un petit nombre de Guanacos, quelques Lievres & quelques petits Renards. Dans les Iles que renferme l'enceinte du Port, on trouve des Lions marins : c'est le nom que quelques Navigateurs donnent à un Amphibie, qu'ils représentent sur leurs Cartes avec de longues crinieres qu'il n'a point : il a seulement, au cou, un peu plus de poil que sur le reste du corps ; mais ce poil n'a pas plus d'un doigt de long : du reste, il tient plus du Loup marin, que de tout autre Animal connu. Les plus grands sont de la taille d'un Bœuf de trois ans. Ils ont la tête & le cou d'un Veau. Les piés de devant sont des nageoires, qu'ils étendent comme des aîles ; ceux de derriere ont cinq doigts, dont il n'y en a que trois qui aient des ongles. Ils ne sont pas tous de même couleur : on en voit de rouges, de noirs & de blancs. Leur cri ressemble au meuglement des Vaches, & se fait entendre d'un quart de lieue. Leur queue est celle d'un Poisson. Ils marchent fort lentement, mais se défendent fort bien lorsqu'on les attaque ; & dès qu'on en attaque un, tous les autres viennent à son secours (36). Ils vivent de Poisson, ce

(35) Les noms des Animaux marins different dans

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

qui eſt cauſe apparemment, de ſa rareté dans tout ce Port. L'Equipage de la Fregate n'y put prendre qu'un Coq marin, quelques Anchois & quelques Calemars.

La Latitude du Port Deſiré, ſuivant le P. Quiroga & les deux Pilotes, eſt de 47 degrés 44 minutes; & ſa Longitude, de 313 degrés 16 minutes. Son entrée eſt fort étroite, & très aiſée à fortifier. On peut même fermer, par une chaîne de fer, non-ſeulement ce paſſage, mais encore le Canal, qui court Eſt & Oueſt juſqu'à la pointe Orientale de l'Ile d'Olivarès, où il ne peut entrer à la fois qu'un ſeul Vaiſſeau. Il n'y en a point qui ne puiſſent mouiller juſqu'à l'Ile de Roldan; mais le meilleur ancrage eſt à l'Oueſt de l'Ile des Pingouins, où les Navires ſont à l'abri de tous les vents. On peut mouiller auſſi, entre l'Ile de Paxaros & le Continent : quelques raffales, qui viennent de terre entre les Montagnes, n'y peuvent incommoder les Vaiſſeaux, & n'agitent pas même beaucoup la Mer.

les Relations; & les Deſcriptions même ſe reſſemblent quelquefois ſi peu, qu'il reſte preſque toujours de l'embarras. *Lion*, *Veau*, & *Loup marins*, paroiſſent les noms du même Animal. Voïez la Relation d'Anſon, au Tome XLI.

Le Mardi 11, on leva l'ancre, pour prendre la route du Port Saint Julien. Depuis les 48 degrés 48 minutes de Latitude jusqu'à 52 minutes, la Côte forme une Anse, au milieu de laquelle on rencontre une petite Ile, & un écueil à demie lieue de terre. Cette Terre court Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-de-Sud : elle est haute : mais au bas de la Côte elle forme une Plage, qui empêche d'en approcher. On n'y voit point d'arbres, ni rien qui puisse plaire à la vue ; & la perspective consiste dans une chaine de Montagnes pelées. La sonde, jettée vers six heures du soir, parcequ'on appercevoit des Bas-fonds, fit trouver quinze brasses, fond de gravier : mais le Jeudi 13, on mouilla sur vingt brasses. Le Vendredi 14, on tira au Sud-Est, pour se dégager des Basses, qui s'étendent au Nord-Ouest, & sur lesquelles il n'y a que six brasses d'eau. Elles sont à deux lieues & demie de la Côte, qui dans cet endroit, par les 48 degrés 56 minutes, court Sud-Ouest-quart-de-Sud, & Sud-Sud-Ouest. A trois heures après-midi, une de ces Trompes de Mer, qui font la terreur des Mariniers, parut au Sud-Ouest : c'étoit un vent de Tourbillon, qui par-

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

VOIAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

toit d'une nuée fort obſcure ; Phénomene rare, car les Trompes ſortent preſque toujours d'une petite nuée blanche. Celle-ci eut l'effet de toutes les autres, qui eſt d'attirer l'eau de la Mer, & d'en former une Colomne, que le vent chaſſe. Malheur au Vaiſſeau qu'elle rencontreroit ſur ſa route. Quoiqu'on tire ordinairement, deſſus, un coup de Canon pour la faire crever, la Fregate en fut quitte pour carguer toutes ſes voiles. Après avoir rangé la Côte juſqu'au quarante-neuvieme degré 15 minutes, on fut ſurpris de ne pas voir l'entrée du Port Saint Julien ; ce qui le fit juger plus au Sud qu'il n'eſt dans les Cartes. Alors, le vent ne ceſſant point d'être favorable, on réſolut de faire route juſqu'au Détroit, & de remettre au retour la viſite de ce Port. A cette hauteur, la variation de l'Aiguille étoit de 19 degrés.

Le Samedi 15, on gouverna au Sud-Oueſt avec un bon vent. Depuis le quarante-neuvieme degré 18 minutes, la Côte court au Sud-Oueſt. Elle eſt droite, & ſi ſaine, qu'on peut la ranger de près ſans aucun riſque. La terre eſt baſſe. On n'y trouve qu'une avenue fort haute, qui ſe préſente d'a-

bord comme une grande muraille. Le même jour, à trois heures du soir, on découvrit au Sud-Ouest la Montagne de *Rio de Santa-Cruz*, Pointe de terre fort haute, & terminée par un Rocher qui s'éleve beaucoup aussi. On en étoit Est & Ouest, à cinq heures, sur 14 brasses, fond de gravier, loin de terre d'environ deux milles. Quelques Cartes marquant une Baie au Sud du Cap *de Sainte Agnès*, on fit route pour y aller mouiller pendant la nuit, & pour ranger ensuite la Terre : mais on ne trouva point de Baie ; & la Côte, au contraire, s'étend droit au Sud-Est quart-de-Sud. A neuf heures du soir, le vent augmenta jusqu'à rendre la Mer fort grosse, & toute la nuit se passa dans un grand danger. La Fregate essuïant des coups de Mer qui la remplissoient d'eau ; les coffres, & tout ce qui n'étoit pas bien amarré, étoient emportés d'un bout à l'autre, entre les Ponts. On ne pouvoit se tenir debout ni couché. Le second Pilote reçut un coup à la tête, dont il eut le visage dangereusement meurtri. Enfin le lendemain, à deux heures après midi, le tems devint plus calme, à 50 degrés 12 minutes de Latitude, & par estime, à 311 degrés 3 minutes de Longitude.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga.
1746.

Le 17, apperçevant à l'Oueſt la Riviere de Sainte Croix, on rangea la Côte, qui forme une grande Anſe en demie Lune, depuis cette Riviere juſqu'à l'Anſe de Saint Pierre. Cette terre eſt auſſi aride, auſſi dépourvûe d'arbres, que toutes celles qu'on avoit déja vûes. Le 18, après avoir rangé l'Anſe, on découvrit une ſéparation, qu'on prit pour l'embouchure d'une Riviere; mais, en y arrivant, on n'y vit que des Bas-fonds, où les vagues alloient s'amortir. Les recherches n'y aïant pas fait trouver de bon mouillage, on ſuivit la Côte, pour chercher *Rio de Gallejos*, qu'on croïoit un peu plus au Sud. La hauteur, priſe à midi, donna 51 degrés 10 minutes de Latitude; & par eſtime, 308 degrés 40 minutes de Longitude. On prit un peu le large, le Mercredi 19, ſans ceſſer de ſuivre la Côte juſqu'à un Cap fort haut, duquel ſort une pointe, qui forme un Bas-fond, où l'on ne trouve que ſix braſſes. Un peu plus loin au Sud, on apperçut une grande ouverture, & l'on y jetta l'ancre, dans l'opinion que c'étoit l'embouchure de Rio de Santa-Cruz, ou de Rio Gallejos. Un Pilote, qui ſe chargea de l'Obſervation, & qui ne revint qu'à

l'entrée de la nuit, rapporta que l'ouverture étoit au Sud, & que pour y arriver il falloit passer sur la pointe d'un Bas-fond. Il avoit trouvé sur cette Plage, une Baleine morte, les traces de divers Animaux, & les restes d'une sorte de Camp, où l'on avoit mis le feu. On en conçut l'espérance de trouver bientôt un Port & des Indiens. La hauteur du Pôle étoit alors de 52 degrés 28 minutes, & la Marée montoit fort haut dans ce lieu. Après avoir mouillé par six brasses, on trouva que dans l'espace de trois heures elle avoit baissé de trois brasses. On avoit reconnu que toute la Côte, jusqu'au Cap des Vierges, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, est une Terre basse qui court au Sud-Est, & que l'on n'étoit plus qu'à quatorze lieues de ce Cap. Comme l'ordre de la Cour d'Espagne ne portoit point qu'on entrât dans le Détroit, & que dans l'espace des quatorze lieues qui restoient, aucun Routier ne marquoit, ni Port, ni Riviere, le Capitaine prit le parti de se borner à reconnoître soigneusement la Riviere de Sainte Croix. Il jugea qu'elle ne devoit pas être si loin au Sud qu'elle est marquée sur les Cartes, & que par conséquent il falloit remonter vers le Nord.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Cette idée fut ſuivie. On ſe trouva le lendemain, 21, à midi, par les 51 degrés 24 minutes. Le 22, aïant fait Nord-Eſt, la pluie & le tonnerre, qui ne ceſſerent point, n'empêcherent pas d'avancer heureuſement; & le 23, à la pointe du jour, on arriva ſur la Côte qui court au Sud du Port de Sainte Croix, à l'Eſt duquel on mouilla vers dix heures & demie, à un demi mille de Terre, ſur neuf braſſes d'eau, par les 50 degrés 20 minutes. Le premier Pilote alla chercher une entrée : il en trouva une du côté du Nord, & la prit d'abord pour l'embouchure de la Riviere : mais reconnoiſſant bientôt qu'il s'étoit trompé, il fut contraint de revenir à bord, par l'impoſſibilité de réſiſter au courant de la Marée. A trois heures du ſoir, elle avoit baiſſé de ſix braſſes; on craignit alors de ſe trouver à ſec, parcequ'on commençoit à découvrir, autour du Vaiſſeau, des ſables & des écueils. Il fallut chercher un mouillage plus ſûr; mais à peine eut-on commencé à manœuvrer, qu'on ſe vit environné de Bancs de Sable, qui ne permirent point de quitter ce lieu. La Marée ſe retrouvant haute à minuit, on voulut en profiter; mais elle commençoit à baiſſer

Port de Sainte Croix.

lorsque l'ancre fut levée, & la prudence ne permettoit point de risquer le passage dans les ténebres.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

On attendit à faire voiles, avec la Marée haute du lendemain 24 : & quoiqu'on fût délivré de tous les écueils, dont l'entrée de la Riviere de Sainte Croix est embarrassée, on se contenta d'avoir reconnu que ce Port est impraticable. Cependant il ne l'a pas toujours été (37). Depuis l'embouchure, on trouve un Païs fort uni, mais d'une stérilité absolue, sans arbres & sans collines, jusqu'au quarante-neuvieme degré 26 minutes de Latitude : mais delà, jusqu'à la vue du Cap Blanc, qui est par les 47 degrés, on voit quelques chaînes de Montagnes, & d'assez hautes Collines qui s'étendent au Nord.

Le mauvais tems n'aïant permis que de louvoïer avec de grandes difficul-

(37) On a vu au trente-huitieme Tome de ce Recueil, qu'en 1526 le Commandeur de Loaysa y mouilla paisiblement avec son Escadre : & six ans auparavant, le fameux Magellan y avoit passé deux mois. De notre tems même, les Freres Nodales y passerent en 1715, en allant au Détroit de le-Maire ; & leur Relation en parle comme d'un bon Port ; mais il paroît que les Marées, qui y ont toujours été très fortes, y ont formé des Bancs de sable, qui le rendent inaccessible. Le P. Quiroga observe que le flux y est de six heures, & le reflux d'autant.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

tés, jusqu'au Lundi 31, on fit l'Ouest pour se rapprocher de la Terre, qu'on avoit perdue de vue. Le 1 de Février, la route fut continuée à l'Ouest, mais les courans faisoient dériver au Sud. On reconnut enfin la Terre, par les 49 degrés cinq minutes; mais la nuit vint, sans qu'on pût s'en approcher. Il fallut mouiller à trois lieues de la Côte, qui, depuis les 48 jusqu'aux 49 degrés, est bordée d'écueils, à trois lieues en Mer, sans qu'on y puisse trouver le moindre abri. Le 3 & le 4, on ne put encore rien découvrir. On étoit le 4 à trois heures après-midi, Est & Ouest des écueils que le Pere Feuillée place par les 48 degrés 17 minutes. Celui qui avance le plus en Mer, & qui est à six lieues de Terre, ressemble à un Navire sans Mâts & sans agrêts. Sous la même Latitude, il y en a quatre ou cinq autres, qui n'en sont qu'à une lieue & demie, & dont on n'apperçoit que les Pointes. Toute cette Côte est basse, aride, & le Païs plat, à l'exception de quelques rochers, ou collines peu élevées, qu'on découvre de distance en distance. Le 6, à 48 degrés 34 minutes, on étoit fort éloigné de Terre; & delà, jusqu'aux 49 degrés 17 minutes, la Côte

forme deux grandes Anſes, dont les Pointes ſont au Sud-quart-de-Sud. La terre eſt haute ; & d'eſpace en eſpace, on y apperçoit de grandes Plages. Au coucher du Soleil, on fut étonné de ſentir un air fort chaud, qui eſt très rare ſur ces Côtes. Enfin le 7, à midi, par les 48 degrés 48 minutes, on jetta l'ancre à deux lieues d'une Baie, qui ne paroît d'abord qu'une petite Anſe, à l'Eſt de la même colline, fond de terre graſſe & forte. Le lendemain, on trouva quatorze braſſes à l'entrée de la Baie, fond gras & noir, où l'on peut mouiller facilement ; & du côté du Sud, depuis cinq juſqu'à ſept braſſes, même fond. Toute l'entrée eſt nette, excepté qu'à la pointe du Sud elle a deux petits Ilots, qui ne ſe montrent qu'en baſſe Marée.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le vent d'Oueſt étant tombé à neuf heures du matin, il s'éleva un petit vent de Nord, à la faveur duquel on entra dans la Baie. Elle fut reconnue d'abord pour celle de Saint Julien, & l'on y avança l'eſpace d'une lieue. A deux heures après-midi, la Marée, qui devenoit plus rapide à meſure qu'elle baiſſoit, obligea de jetter l'ancre. Le P. de Quiroga & le premier Pilote allerent à terre. Ils obſerverent

Baie & Port de S. Julien.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga.

1746.

les détours & les Bas-fonds du Canal. Le rivage offroit quelques Buissons, auxquels il paroissoit qu'on avoit mis nouvellement le feu. Vers le soir, la Fregate, s'étant avancée plus loin dans la Baie, mouilla sur douze brasses, fond de terre grasse & blanche.

L'Alferez & le P. Strobl descendirent le lendemain avec quelques Soldats, dans l'espérance de trouver des Indiens; & les PP. Quiroga & Cardiel se mirent dans la Chaloupe avec le premier Pilote, pour sonder la Baie, & chercher la Riviere qui est marquée dans les Cartes. Ils firent le tour entier de la Baie, sans voir aucune apparence de Riviere; mais ils s'assurerent que les plus grands Navires peuvent pénétrer une lieue & demie dans le Canal. Pour trouver le meilleur fond, il faut passer une petite Ile fort basse, que la pleine Marée couvre presqu'entierement. Ce qui n'est jamais couvert est toujours plein d'Oies & de Poules d'eau. Dans la Marée haute, toute la partie du Sud & de l'Ouest paroît comme un Golfe; mais de basse Mer, elle demeure à sec. Au Sud-Ouest, on apperçoit des rochers, qu'on prendroit pour des Palissades blanches, à trois quarts de lieue desquels on se trouve

encore à ſec. Le P. Cardiel deſcendit & marcha juſqu'à la Côte, cherchant la Riviere de Saint Julien, qu'il ne trouva point, ni rien de ce qui eſt marqué dans les Cartes, & dans les deux Planches gravées, qu'on a jointes au Journal de l'Amiral Anſon (37). Sur les pointes des rochers blancs, on trouve de grandes couches de Talc.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1740.

Après de ſoigneuſes Obſervations, on revint à bord, où l'on prit un peu de repos juſqu'au lendemain. A huit heures, la Chaloupe échoua, & l'on profita de cet accident pour achever la viſite de la Baie ; mais on ne put trouver, ni d'eau douce, ni d'autre bois que quelques Buiſſons armés d'épines. Le P. Strobl, qui s'étoit fait débarquer ſur le rivage avec l'Alferez, rapporta auſſi que tout ce qu'il avoit vu des environs de la Baie ne differoit point des lieux voiſins du Port Deſiré, mais qu'il avoit découvert, ſur le bord de la Mer, quelques Puits de trois ou quatre piés de profondeur, & remplis d'une eau ſaumâtre. Il ajouta qu'ils paroiſſoient être l'ouvrage de quelques Voïageurs ; qu'ils étoient aſſez récens, & qu'à une lieue & demie de la Mer, il avoit vû une Lagune, dont

(37) Dans le Tome XLI de ce Recueil.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

la ſuperficie n'étoit qu'une croute de ſel. Les Matelots n'aïant pas laiſſé d'y jetter leurs filets, ils y prirent quantité de grands Poiſſons d'un fort bon goût, qui reſſembloient beaucoup aux Morues, cependant quelques-uns aſſurerent que c'étoit ce que les Eſpagnols nomment *Peje Palo.*

Le 12, les deux Pilotes deſcendirent, pour obſerver la ſituation des Salines, & revinrent le ſoir avec deux Soldats de moins, qui s'étoient perdus, pour s'être trop écartés. Dans un Conſeil général, le P. Quiroga voulut entendre le ſentiment du Capitaine, des deux Pilotes, de l'Alferez & de ſes deux Confreres, ſur l'Etabliſſement qu'on avoit deſſein de faire dans cette Baie. Il fut arrêté qu'avant que de prendre une derniere réſolution, l'Alferez & le P. Strobl, ſuivis de huit Soldats d'un côté, & de l'autre le P. Cardiel avec dix Soldats, feroient le tour entier de la Baie. Ils prirent des vivres pour quatre jours. Au moment de leur départ, les deux Soldats, qui s'étoient égarés la veille, arriverent en bonne ſanté, & rapporterent qu'à quatre lieues de la Mer ils avoient trouvé une Lagune d'eau douce; qu'ils avoient vû des Guanacos &

des Autruches, mais qu'autant que la vue pouvoit s'étendre, ils n'avoient pas découvert un arbre.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Les PP. Strobl & Cardiel étant retournés à terre, le premier prit vers l'Orient, & le second vers le côté opposé. Leur dessein étoit de faire tout le tour de la Baie, à une grande distance de la Mer. Après avoir fait environ six lieues, le P. Strobl trouva au Sud de la Côte, à trois quarts de lieue de la Mer & à la même distance de l'extrêmité de la Baie, une Lagune d'une lieue de circuit, dont toute la superficie étoit couverte de sel. Les Soldats, qui l'accompagnoient, mirent le feu à quelques buissons qui se trouvoient sur les bords, & la flamme se répandit jusqu'à deux lieues. Ceux qui suivoient le P. Cardiel se donnerent le même amusement. Ce Missionnaire fit, le premier jour, six lieues au Couchant, & trouva de l'eau douce. Il passa la nuit dans ce lieu, & le lendemain il se remit en marche. Après avoir fait une heure de chemin, il vit un spectacle, qui dût lui causer beaucoup d'étonnement dans cette solitude: ce fut une maison, d'un côté de laquelle il y avoit six bannieres déploïées, de différentes couleurs, attachées à

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Etrange rencontre de plusieurs Cadavres.

des poteaux fort élevés & plantés en terre; de l'autre, cinq chevaux morts, enveloppés de paille, chacun fiché sur trois pieux fort hauts, & plantés aussi en terre. Le Missionnaire, étant entré dans la maison avec ses soldats, y trouva des couvertures étendues, qui couvroient chacune un corps mort: c'étoient deux Femmes & un Homme, qui n'étoient point encore corrompus. Une des Femmes avoit sur la tête une plaque de laiton, & des Pendans d'oreilles de même métal. Sur le rapport que le P. Cardiel & ses Compagnons firent à leur retour, on reconnut que les trois Morts étoient de la Nation des Puelchés, & ce Missionnaire se flatta de trouver plus loin quelque Païs habité; mais après avoir fait plus de trois lieues, ne découvrant aucune trace d'Hommes, & ses provisions étant épuisées, il prit le parti de s'arrêter. Ses Soldats virent des Oies sur les bords de quelques lagunes. L'espérance qu'il conservoit, de découvrir des Indiens, lui fit entreprendre de joindre le P. Strobl, en se faisant précéder de deux soldats, avec une lettre, par laquelle il demandoit trente Hommes & des vivres.

On étoit au 15. Le même jour, un

des Pilotes & le P. Quiroga s'embarquerent dans la chaloupe, pour sonder l'entrée de la Baie, & pour en remarquer tous les Bancs : mais un vent forcé les obligea de descendre à terre, dans une petite Anse où les Matelots aïant jetté leurs filets prirent quantité d'une espece de Truites, qui ne pesoient pas moins de sept ou huit livres. La Côte étoit toute couverte d'arbres, dont le bois ne parut bon qu'à brûler. Le P. Strobl, que les deux soldats du P. Cardiel avoient inutilement cherché, arriva le soir à bord, & rapporta que dans une Lagune qu'il avoit rencontrée, il y avoit du sel de la hauteur d'une aune, blanc comme la nége & fort dur, mais qu'il n'avoit vû, de ce côté là, aucune apparence d'Habitation. Il reçut, le lendemain, la lettre du P. Cardiel ; & non-seulement il fit accorder le secours d'hommes & de vivres qu'il demandoit, mais il repassa lui-même à terre avec l'Alferez & les Soldats, pour l'aller joindre. Dans le même tems, le Capitaine, le premier Pilote, & le P. Quiroga, voulant achever de sonder la Baie, descendirent près d'une assez haute colline, qui est au Nord de la Baie, & du haut de laquelle ils découvrirent une Lagune, qui s'étend d'environ

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga.

1746.

trois lieues à l'Oueſt, & preſque auſſi loin au Nord : mais ils ne purent ſavoir ſi l'eau en étoit douce, & toute leur attention fut à s'aſſurer qu'elle n'avoit aucune communication avec la Mer.

D'un autre côté, le P. Strobl, après avoir fait environ quatre lieues, détacha un ſoldat au P. Cardiel, pour le prier de le venir joindre. Ce Pere vint, mais extrêmement fatigué ; & le P. Strobl lui déclara qu'après une juſte délibération, il ne croïoit pas que la prudence permît d'aller plus loin, au hazard de rencontrer des Sauvages bien montés, & n'aïant à leur oppoſer que des gens haraſſés d'une longue marche. Le P. Cardiel, qui ſe tenoit comme ſûr d'avoir été fort proche de quelque Habitation Indienne, parcequ'il avoit vû un chien blanc, qui après avoir long-tems aboïé contre ſa Trouppe, s'étoit retiré apparemment vers ſes Maîtres, inſiſta ſur l'importance de l'occaſion. Mais le P. Strobl, à qui les deux autres Miſſionnaires avoient ordre d'obéir, n'écouta rien, & fit valoir ſon autorité. Sa principale raiſon étoit, que les proviſions ne ſuffiſoient pas pour ſa Trouppe. On retourna au Vaiſſeau.

Cependant le P. Cardiel, qui n'en étoit pas moins attaché à ſon opinion,

proposa au Supérieur de la mettre du moins en délibération, & de consulter les Officiers du Vaisseau. Le Pere Strobl y consentit ; & le résultat du Conseil fut que le P. Cardiel continueroit ses découvertes, avec les Soldats & les Matelots qui s'offriroient volontairement, & qu'il prendroit des vivres pour huit jours. Il partit le 20, jour de la Nouvelle Lune. Le P. Quiroga & les deux Pilotes avoient observé, avec soin, le tems de la haute & de la basse Mer : ils avoient trouvé qu'elle seroit basse à cinq heures du matin, & haute à onze heures ; observation, dont ce Pere releve la nécessité pour ceux qui entrent dans le Port, parceque la différence de la haute & de la basse Mer, est de six brasses en ligne perpendiculaire, & que dans la Mer haute un grand Vaisseau peut passer sur des Bancs, qui sont à sec lorsqu'elle est basse.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le P. Cardiel, parti avec trente-quatre hommes, marcha d'abord à l'Ouest. Il étoit au milieu de sa Troupe, qui formoit deux aîles, pour observer mieux les Lagunes, les Bois, les Animaux, & la fumée qui pouvoit indiquer le voisinage de quelques Indiens. Cette marche fut continuée pendant quatre jours, le plus souvent

Marche du P. Cardiel.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

par des ſentiers d'un pié de large, où l'on ne pouvoit méconnoître la trace des Indiens ; & chaque journée fut de ſix à ſept lieues. Le ſoir de la quatrieme, on apperçut un peu à l'écart une colline aſſez haute, d'où l'on découvrit une grande étendue de Païs, tout ſemblable à celui qu'on avoit parcouru juſqu'alors, c'eſt-à-dire ſans arbres & ſans la moindre verdure ; mais il ſe trouvoit aſſez d'eau, le long des chemins battus par les Indiens, & pluſieurs Lagunes d'une eau potable. On n'y vit pas d'autres Animaux que quelques Guanacos, qui prenoient la fuite d'une demie lieue, & quelques Autruches. Mais la force & le courage ne parurent manquer à perſonne. Pluſieurs Soldats, néanmoins, dont les ſouliers n'avoient pû réſiſter à des chemins ſi rudes, marchoient piés nus, & ſouffroient beaucoup, des plaies qu'ils ſe faiſoient continuellement. Le P. Cardiel, aïant commencé par ſentir de grandes douleurs dans la hanche, ſe trouva, le cinquieme jour, hors d'état de marcher ſans une bequille. Ce qui les incommodoit le plus étoit le froid de la nuit : quoiqu'ils trouvaſſent des buiſſons pour faire du feu, la rigueur de l'air les geloit d'un côté, tandis qu'ils étoient brûlés de

l'autre. Toutes ces difficultés n'auroient pas arrêté le P. Cardiel, ni ceux à qui ses exhortations inspiroient le même courage, s'ils n'eussent compris que n'aïant des vivres que pour huit jours, dont quatre ou cinq étoient déja passés sans succès, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de retourner sur leurs pas.

Pendant leur absence, le P. de Quiroga avoit observé, avec le Quart-de-cercle, la Latitude de la Baie de Saint Julien, qu'il trouva de 49 degrés 12 minutes. Les Pilotes, l'Alferez & le P. Strobl découvrirent plusieurs nouvelles Lagunes, les unes d'eau douce, les autres couvertes d'une croûte de sel, d'une blancheur éblouissante. Ils apperçurent sept ou huit Vigognes & un Guanaco. Mais ils demeurerent persuadés que les Indiens mêmes ne pouvoient habiter la Baie de Saint Julien; que leurs Habitations en devoient être éloignées; que ceux dont on avoit trouvé des vestiges étoient des *Aucaés*, des *Peguenchés*, des *Puelchés*, ou des Indiens du Chili, qui pouvoient y venir chercher du sel. A la vérité, il étoit surprenant qu'on y eût trouvé des Chevaux morts; mais les Cavaliers devoient être venus d'ailleurs, surtout du côté du Chili, où

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

ces Animaux sont en grand nombre; au lieu que les Peuples de l'extrêmité méridionale du Continent n'en ont pas l'usage.

QUIROGA. 1746.

Les espérances de la Cour manquent.

Enfin, le Samedi 28, il fut décidé, au Conseil, que l'intention du Roi n'étoit point que les Missionnaires s'arrêtassent dans un Païs, où non-seulement il n'y avoit point d'Infideles à convertir, mais où il n'étoit pas possible de subsister. Le même jour, on se disposoit à partir, lorsque le vent tourna au Sud-Ouest. La Chaloupe étant allée à terre, un des Soldats qu'on y avoit envoïés, trouva au milieu d'un champ, un Poteau, avec cette Inscription: *JOOHN WOOD*. Le vent, qui ne changea point le jour suivant, ne permit point encore de quitter la Baie; & ce tems fut emploïé à planter aussi un Monument, vis-à-vis du mouillage, avec ces quatre mots Espagnols: *Reynando Phelipe V, año de 1746.* Le même jour, qui étoit le premier de Mars, le vent aïant tourné à l'Ouest, l'ancre fut levée à cinq heures du soir, & l'on sortit de la Baie, pour mettre le Cap au Nord-Est.

Erreur du Journal de l'Amiral Anson.

Après tant d'exactes observations, comparées avec celles qui s'étoient faites jusqu'alors, on n'aura point d'embarras sur le parti qu'on doit prendre,

entre le Chapelain de l'Amiral Anſon qui, ſur la foi de quelques Voïageurs, aſſure que la Baie de Saint Julien reçoit une grande Riviere, ſortie d'un grand Lac, d'où ſort auſſi une autre Riviere, qu'il nomme *la Campana*, & qui va ſe décharger dans la Mer du Sud; ou tant d'habiles Obſervateurs, qui ont fait pluſieurs fois le tour de cette Baie, par terre & par mer, & qui aſſurent qu'elle ne reçoit pas même un Ruiſſeau. C'étoit néanmoins cette prétendue communication des deux Mers, par deux Rivieres auxquelles on ſuppoſoit leur ſource dans un grand Lac, qui avoit fait former, au Conſeil Roïal des Indes, un projet d'établiſſement dans la Baie de Saint Julien. Son entrée, ſuivant le P. de Quiroga, étant par les 49 degrés 12 minutes de Latitude auſtrale, ceux qui l'ont marquée aux 49 degrés, avec différence de quelques minutes, ne ſont pas tombés dans une grande erreur. Le même Miſſionnaire marque ſa Longitude, priſe du Pic de Tenerife, où les Eſpagnols ont fixé leur premier Méridien, par les 311 degrés 40 minutes. L'entrée en eſt d'autant plus difficile, qu'il n'y a preſque rien qui la faſſe reconnoître, & que ſi l'on n'a pû

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA.

1746.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

prendre hauteur, on n'en peut juger que par l'estime, qui n'est jamais une regle sûre. Avec la hauteur même, on ne doit jamais s'en approcher qu'avec de grandes précautions, parceque la premiere Anse qu'on découvre est pleine de bas fonds dès l'entrée. Les trois Missionnaires n'ont pas manqué de donner ici de bonnes leçons, vérifiées par leur expérience.

Observations nautiques, sur le Port de S. Julien.

Presqu'à l'Ouest de l'entrée du Port, on voit une Colline fort haute, qui se fait appercevoir de loin à ceux qui viennent du Nord-Est, & qu'on prendroit d'abord pour une Ile : mais à mesure qu'on en approche, on découvre les pointes de trois autres Collines, qui ont aussi l'apparence d'autant d'Iles. Si l'on vient de l'Ile des Rois, il faut s'éloigner un peu de terre, parceque la Côte est bordée d'écueils ; mais quand on est par les 49 degrés, il faut suivre des yeux la plus haute des quatre Collines, & s'approcher de terre pour se mettre Est & Ouest de cette Colline. Alors on trouvera la premiere Anse, qui est reconnoissable du côté du Nord-Est, parcequ'elle forme, vers le Nord, une barriere de rochers fort blancs. La terre qui est au Sud, jusqu'à Santa Cruz, est basse, & bordée aussi de

de rochers, qui forment comme une grande muraille blanche.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

De Marée baſſe, les Navires ne peuvent entrer dans le Port. Il n'y reſte alors qu'un Canal fort étroit, qui n'a que deux braſſes & demie d'eau, ou trois au plus, & qui court au Sud-Oueſt juſqu'au pié d'une Pointe où il y a quelques rochers ; delà il tourne au Sud, aſſez près de la Côte de l'Oueſt. En haute Mer, l'accès en eſt facile aux plus grands Vaiſſeaux, parcequ'il s'y trouve ſix braſſes de plus. Cependant ſi l'on n'a point un Pilote expert, il faut jetter la ſonde avant que d'entrer, & faire reconnoître l'embouchure du Canal. On conſeille même de prendre le tems où la Marée commence à n'être plus ſi forte, pour être en état de mouiller lorſqu'elle commence à perdre. Les grands Vaiſſeaux peuvent avancer juſqu'à ce qu'ils ſoient derriere les Iles, où, de baſſe Marée, il y a toujours treize ou quatorze braſſes d'eau, ſur un bon fond de terre graſſe, noire, & mêlée d'un ſable fin. Les vents forts n'y agitent point les flots ; parceque la Terre y couvre tout le Port. Il renferme deux Ilots, que la haute Mer ne couvre pas, & qui ne ſont jamais ſans quelques Poules d'eau.

Voiage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1745.

Lorſque la Marée eſt baiſſée de moitié, un enfoncement, qui ſe trouve au Sud, & qu'on prend de haute Marée pour la Mer même, eſt entierement à ſec.

Le Port de Saint Julien eſt abſolument ſans eau douce, pendant l'Eté. Les Sources & les Lagunes qu'on trouve à l'Oueſt en ſont éloignées de trois ou quatre lieues; & la plus proche, qui eſt au Nord-Oueſt de l'entrée, eſt fort élevée entre deux Collines, qui la rendent difficile à trouver. Mais, en Hiver, la fonte des néges forme de petits Ruiſſeaux, qui viennent ſe décharger dans la Mer. On prétend qu'il ſeroit aiſé de fortifier ce Port, en plaçant une batterie ſur la Pointe de pierre qui eſt au Sud-Oueſt de la premiere entrée, parceque cette entrée eſt fort étroite, que le Canal n'en eſt qu'à une porté de fuſil, & que de baſſe Mer, toute l'Anſe étant preſqu'à ſec, excepté à ſa Pointe, juſqu'à n'avoir que trois braſſes d'eau dans le Canal même, les Navires n'y pourroient faire uſage de leur canon. D'ailleurs la pierre n'y manqueroit pas, pour les Fortifications; & des écailles d'huîtres, qui ſe pétrifient, on pourroit faire de très bon ciment. On trouve auſſi, dans les Col-

ſines qui ſont au Sud du Port, un Talc très propre à faire du plâtre. Dans le Port même, la Pêche ſeroit abondante : il eſt rempli d'une eſpece de Poiſſon, qui reſſemble beaucoup au Cabillau. On y voit quantité de Poules d'eau, d'Oies & d'autres Oiſeaux de Mer. Les Animaux terreſtres les plus communs ſont les Autruches, les Guanacos, les Renards, les Vigognes & les Quichinchos. Mais tout le Païs eſt ſtérile & plein de ſalpêtre. Les Troupeaux n'y trouveroient aucun pâturage, ſi ce n'eſt autour des buiſſons, & parmi les cannes, près des ſources. Il n'y a nulle part un ſeul arbre, dont le bois puiſſe être mis en œuvre. A l'égard de la Température, l'air y eſt ſec, & le froid très piquant en Hiver.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

La Frégate, qu'on ne peut ſe diſpenſer de ſuivre dans ſon retour, ne trouva rien de remarquable juſqu'au 10, qu'étant par les 45 degrés à la hauteur d'une Anſe qui eſt au Sud du Cap de *las Matas*, elle y trouva la Mer fort groſſe. Vis-à-vis de ce Cap, il y a deux Iles, dont la plus grande eſt à une lieue du Continent, & la plus petite, qui eſt auſſi la plus baſſe, à quatre lieues; toutes deux ſur la même Ligne, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Plus

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.
QUIROGA.
1746.

près, autour du Cap, il y en a quatre autres, une grande à la Pointe du Sud, & trois autres dans l'intérieur de la Baie. Au reste ce Cap a reçu fort mal-à-propos le nom de Cap *des Buissons*. Les Observateurs Espagnols n'y en virent pas un. C'est la terre du monde la plus aride. Les Courans y sont très forts au Sud & au Nord, & suivent la même regle que les Marées. La Côte est d'une hauteur moïenne, coupée de tems en tems par quelques Rochers. Les deux Pointes du Cap forment une Anse. On entra dans la Baie sans aucun obstacle, & l'on mouilla presqu'au centre, par trente brasses, à une lieue & demie ou deux lieues de terre. L'Alferez, le premier Pilote, & le P. Quiroga se mirent dans la Chaloupe, & trouverent, dans l'intérieur de l'Anse, formée par les deux Pointes du Cap, une fort bonne Baie, si profonde dans toutes ses parties, qu'à dix toises du rivage on trouve sept à huit brasses, fond de sable noir, à l'abri de tous les Vents, excepté de ceux de l'Est & du Nord Est, qui ne sont pas fort à craindre dans ce Parage.

Ils monterent ensuite sur les plus hautes Collines, pour découvrir, au

Nord, la Baie de *los Camarones*, qui en renferme une autre, & un petit bras de Mer au Sud du Cap. S'étant rembarqués à six heures du soir, ils revinrent extrêmement fatigués d'une marche de trois lieues, dans un Païs composé de pierres. Le lendemain, on alla mouiller, à l'entrée de la nuit, dans la Baie de los Camarones, par vingt cinq brasses d'eau, sur un fond de sable fin, à une lieue & demie de terre. Cette Baie est fort grande. On y seroit exposé à tous les vents, si du côté du Sud on ne pouvoit mouiller assez près de terre, à l'abri des vents de Sud-Ouest, de Sud, & de Sud-Est. Il paroît même que du côté du Nord, on ne seroit pas moins à couvert de ceux du Nord & du Nord Est. Le milieu de la Baie offre une Ile d'une lieue de long, dont la Pointe orientale forme une suite de bas-fonds & de petits Ilots, couverts d'Oiseaux de Mer & de Loups marins. Les Observateurs donnerent, à l'Ile le nom de Saint Joseph; & sa hauteur, prise au centre, se trouva de quarante-quatre degrés trente-deux minutes.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le 13, l'Alferez, le P. Strobl & six Soldats, allerent observer la qualité du terrein, & chercher quelques In-

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

diens. Ils retournerent à bord vers le ſoir, après avoir fait inutilement quatre lieues, parmi des rochers & des épines, dont ils avoient les piés tout enſanglantés. Un eſpace d'eau, qu'ils avoient apperçu dans l'éloignement, leur avoit paru d'abord une Riviere; mais s'en étant approchés, ils n'avoient trouvé qu'une Ravine, qui, dans les tems de pluie & de la fonte des néges, ſe remplit d'eau, & demeure à ſec le reſte de l'année. Telle eſt la Riviere qu'on trouve marquée dans quelques Cartes, & qu'on fait tomber dans cette Baie, autour de laquelle on ne trouve ni eau douce, ni bois, ni le moindre veſtige de Sauvages: auſſi le Païs ne peut-il être habité. On ne trouve des *Camarones* que dans cette Baie & dans celle de Saint Julien.

Le 14, on appareilla, pour chercher *Rio de los Sauces*; & le lendemain on ſe mit Nord & Sud du Cap de Sainte Helene, qui eſt au Nord de la Baie dont on étoit ſorti le jour précédent. La hauteur du Pôle ſe trouva de 44 degrés 30 minutes. Cette Côte eſt preſque partout fort baſſe; on y voit ſeulement quelques rochers, qui s'élevent un peu, & qui ſe préſentent de loin comme des Iles. On ſe trou-

voit, le 18, à 42 degrés 33 minutes, hauteur à laquelle on place ordinairement *Rio de Sauces* : mais le vent ne permit point d'approcher de la Côte ; & l'eau commençant à manquer, on jugea que cette Riviere, qui est assez proche de Buenos-Aires pour être aisément visitée, demandoit d'autant moins d'observations, que c'étoit beaucoup plus près du Détroit, qu'on pensoit à faire un établissement. D'ailleurs l'Hiver, où l'on étoit déja, obligeoit de profiter du vent, & des Courans, qui commencent à se rendre sensibles par les 41 degrés, pour retourner à Buenos-Aires. Ainsi, gouvernant au Nord, on arriva le 31 au Cap de Sainte Marie ; & le lendemain, on découvrit, à l'Ouest, le *Pain de Sucre*. Le même jour, on apperçut, au vent, un Navire qui étoit prêt d'entrer dans Rio de la Plata. C'étoit une Tartane Espagnole, commandée par Dom Joseph *Marin*, François de nation, mais établi en Espagne, & parti de Cadix, au mois de Janvier, avec de nouveaux ordres pour le Gouverneur de Rio de la Plata. Les dangers d'une Riviere, qu'il ne connoissoit pas, lui firent regarder comme un bonheur d'avoir rencontré la Frégate. Le

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA.

1746.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

lendemain, à six heures, on se trouva devant Maldonado ; & le 4 d'Avril, à cinq heures du soir, on mouilla heureusement à trois lieues de Buenos-Aires.

Quiroga. 1746.

Tableau général de la Côte, depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit de Magellan.

Le P. Quiroga finit par un Tableau général de la Côte, depuis la Baie de Rio de la Plata jusqu'au Détroit de Magellan. Elle est située entre les 36 degrés 40 minutes, & les 52 degrés 20 minutes de Latitude Australe. Depuis le Cap de Saint Antoine, où commence du côté de l'Ouest l'embouchure de Rio de la Plata, jusqu'à la Baie de Saint Georges, elle court au Sud-Ouest jusqu'au Cap blanc ; du Cap blanc jusqu'à l'Ile des Rois, Nord & Sud ; delà jusqu'à Rio Gallejos, Sud-Sud-Ouest, & dans cet intervalle elle forme plusieurs Anses. Depuis Rio Gallejos jusqu'au Cap des Vierges, c'est-à-dire presqu'à l'entrée du Détroit de Magellan, elle court au Sud-Est. La Terre est si basse jusqu'aux 40 degrés, que les Vaisseaux n'en peuvent gueres approcher ; mais depuis cette hauteur, en tirant au Sud, on la trouve fort haute jusqu'à la Baie de Saint Julien. On trouve, jusqu'à la hauteur de 46 degrés, quarante brasses d'eau jusqu'à une demie lieue de terre. Depuis la

Baie de Saint Julien jusqu'à la Riviere de Sainte Croix, la terre est basse, avec très bon fond partout, mais peu de rivage. Depuis la Riviere de Sainte Croix, jusqu'à Rio Gallejos, elle est médiocrement haute; ensuite, fort basse jusqu'au Cap des Vierges. On ne peut s'approcher de nuit du Cap de las Matas, sans courir quelque danger proche des Iles qu'il a vis-à vis, & qui s'avançent beaucoup en Mer. Enfin la Côte, depuis l'Ile des Rois jusqu'à l'Ile Saint Julien, est peu sûre; & la prudence oblige d'y tenir le large.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Quant aux Vents, ce sont ceux de Nord, de Nord-Est, d'Ouest & de Sud-Ouest, qui regnent dans ces Mers pendant tout le cours du Printems & de l'Eté. L'Est & le Sud-Est, qui seroient les plus dangereux, n'y soufflent point dans ces deux Saisons. Le vent de Sud-Ouest y grossit extrêmement la Mer; & l'on est presque sûr de la trouver grosse dans les conjonctions, les oppositions, & les changemens des quartiers de la Lune. Les Marées sont une des plus grandes difficultés de cette navigation; en quelques endroits, elles montent jusqu'à la hauteur de six brasses perpendiculaires, & font beaucoup varier les

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

courans, dont les uns portent au Nord, les autres au Sud ; ou s'ils se rencontrent, ils se réfléchissent à l'Est & au Sud-Est.

Quiroga. 1746.

Ce vaste espace n'offre point d'autre asyle, pour les Vaisseaux, que le Port Desiré, la Baie de Saint Julien, & celle de Saint Gregoire. On trouve, dans le premier, une source où l'on peut faire de l'eau ; mais tout le reste de la Côte est si aride, qu'on n'y voit pas même un arbre. Il n'y a gueres que la Baie de Saint Julien, où l'on puisse trouver du bois de chauffage, une pêche abondante & beaucoup de sel. Le froid se fait ressentir sur toute cette Côte, même en Eté ; & l'on juge qu'il doit être excessif en Hiver, quand on considere l'extrême quantité de nége qui tombe sur la Cordilliere, & sur le plat Païs, qu'elle ne fertilise point, & que son aridité continuelle rend incapable de rien produire. Delà vient que toute la Côte est sans Habitans.

Il paroît que depuis la Riviere de *los Sauces*, ou des Saules, que quelques-uns ont nommée *el Desaguadero*, il ne s'en trouve aucune autre sur toute cette Côte. Ceux qui se sont vantés d'en avoir vu, & qui les ont marquées

ſur leurs Cartes, ont pris, pour des Rivieres, quelques Ravines qui ſe rempliſſent d'eau à la fonte des néges & pendant les grandes pluies. Cependant il n'eſt pas impoſſible qu'il n'en ſoit échappé quelques-unes aux Eſpagnols, quoiqu'ils aient examiné la Côte avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait avant eux, & que celles dont quelques autres Navigateurs ont parlé n'exiſtent point. On ne doit pas faire plus de fond ſur quantité de circonſtances, qui ſe trouvent dans les Journaux de ces premiers Voïageurs. L'un aſſure, par exemple, qu'il a vu, ſur les plus hautes Côtes du Port Deſiré, des oſſemens d'Hommes de ſeize piés de long; cependant les trois ſeuls cadavres, que les Obſervateurs Eſpagnols aient trouvés, n'avoient rien d'extraordinaire. D'autres diſent que dans une Anſe du même Port on pêche beaucoup de Poiſſon; & les Eſpagnols y tendirent inutilement leurs filets. Enfin un autre Journal donne au Port de Saint Julien des Huîtres d'onze palmes de diametre; & l'Equipage du Saint Antoine, qui examina ſoigneuſement toutes ces Baies n'y apperçut rien de ſemblable.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

On doit conclure que cette derniere

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga.

1746.

visite d'une Côte si peu fréquentée, en a donné une connoissance beaucoup plus exacte qu'on ne l'avoit eue jusqu'alors. Il est devenu certain, qu'elle n'a ni ne peut avoir d'Habitans, & les Missionnaires ont renoncé à l'espérance d'y exercer leur zele. Dans les entretiens que le P. Cardiel eut, l'année d'après, avec quelques Montagnards de l'extrêmité des Terres connues, il apprit d'eux quelques singularités de leur Païs, qu'un autre Missionnaire fut chargé de vérifier (38); l'une, qu'il y avoit, dans leurs Montagnes, une Statue de pierre, enterrée jusqu'à la ceinture, dont les bras étoient de la grosseur d'une cuisse humaine; & que tout ce qui paroissoit du corps, étoit proportionné à la grosseur des bras, Un autre fait, beaucoup plus important, & confirmé par le rapport de tous les Indiens de ces quartiers, regardoit la Riviere des Saules : on dit au P. Cardiel qu'en s'approchant de la Mer elle se sépare en deux bras, & que dans l'Ile formée par cette séparation, il y a des Espagnols, c'est-à-dire des Européens, car les Indiens du Païs donnent à tous

La Côte de la Terre Magellanique ne peut être habitée.

Deux singularités nouvellement connues.

(38) Le P. Falconnet. Mais on n'ajoute point quel fut le succès de sa commission.

les Européens le nom d'Espagnols. On remarque néanmoins que les Jésuites du Paraguay ignorent si cette Ile est habitée. Ceux qui faisoient ce récit ajouterent que leurs Ancêtres avoient trafiqué avec ces Espagnols, mais qu'en aïant tué quelques-uns, leur communication avoit été interrompue ; qu'on ne laissoit pas de les voir encore passer quelquefois dans la grande Terre, avec des Chaloupes, & que les plus vieux Indiens n'avoient jamais su comment, & dans quel tems, ils s'étoient établis dans cette Ile.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

§ IV.

Côte du Gouvernement de Rio de la Plata jusqu'au Bresil.

IL reste à faire, pour la suite de la Côte jusqu'au Bresil, ce qu'on a fait jusqu'ici pour les parties précédentes. Quoiqu'elle appartienne au Gouvernement de la Plata, on n'en a qu'une connoissance imparfaite, qui devient encore plus obscure par la variété des Relations & des témoignages. Mais entre plusieurs Journaux de différentes Nations, nous nous arrêterons à ceux d'Emmanuel *Figueredo*, Portugais, &

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

de Theodore *Reuter*, Hollandois, qui passent pour les plus exacts.

Figueredo compte soixante-dix lieues du Cap de Sainte Marie au Port de Saint Pierre, & ne nomme rien dans cet intervalle. Reuter met, à dix lieues du même Cap, une autre Pointe; & devant elle deux Iles, dont l'une se nomme *Ilha dos Castilhos*, & se présente de loin avec l'apparence d'un Fort. Sa situation, dit-il, est à 34 degrés 40 minutes du Sud. De cette Ile, il compte vingt-six lieues jusqu'à *Marmanto*; & vingt-six de Marmanto au Fleuve *Grande*, qui est le même que celui de Saint Pierre. Toute cette Côte, qui s'étend entre Ouest & Nord, est continuellement bordée de petites hauteurs sabloneuses. On voit que la différence de calcul, entre les deux Pilotes, est de huit lieues. Le Fleuve Grande, ou de Saint Pierre, a peu de largeur à son embouchure; mais s'élargit dans les Terres, & remonte vers le Nord-Ouest, jusqu'au Païs des Indiens, qu'on nomme *Patos*. On le regarde comme un des plus profonds & des plus navigables de cette partie du Continent.

Ensuite Figueredo nomme le Fleuve de *Tamarandahu*, sans expliquer la

distance ; & Reuter compte dix lieues entre ces deux Fleuves. Figueredo en met quatorze & demie, depuis Tamarandahu jusqu'à Rio Iboipetinhi ; delà, dix jusqu'à Arrarangué, & plus loin cinq jusqu'au Fleuve de Lagoa. Reuter en compte quatorze, de Tamarandahu à Arrarangué, & neuf d'Arrarangué à Lagoa. Ce dernier Fleuve, que d'autres nomment le Port de *Biaza*, ne reçoit que de petits Bâtimens du côté qui incline vers le Midi, & présente une petite Ile, nommée *Reparo*, sous laquelle on mouille commodément dans une Anse.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

De Lagoa à Upaba, huit lieues suivant Figueredo, & six suivant Reuter. Les Espagnols donnent indifféremment à Upaba le nom de Barra de Ibuasup & celui de Rio d'Upaba : ils le font remonter aussi jusqu'au Païs des Patos. Son embouchure a peu de largeur, & n'a pas plus de six palmes d'eau ; mais il est plus large & plus profond dans l'intérieur.

D'Upaba, Figueredo compte dix lieues à l'Ile Sainte Catherine, vis-à-vis de laquelle il fait sortir Rio Patos du Continent, à 29 degrés de Latitude du Sud : mais Reuter ne met que sept lieues entre Upaba & Rio de Pa-

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

tos, qu'il fait ſortir devant la Pointe méridionale de l'Ile Sainte Catherine.

Toute la Côte qu'on vient de parcourir eſt habitée par des Antropophages, dont la plûpart ſont Ennemis mortels des Portugais, & ne ſont gueres moins redoutables pour les autres Européens. Ceux mêmes qui ont reçu le joug du Portugal n'en ſont pas mieux diſpoſés pour les Etrangers des autres Nations. D'un autre côté la Mer étant ici fort orageuſe, & le froid très vif depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Août, on ne conſeille à perſonne de s'approcher alors de cette Côte.

L'Ile de Sainte Catherine, dont on a donné la Deſcription dans un autre Tome, s'étend de huit lieues en longueur, du Midi au Nord; elle n'a point de ſtation commode du côté de l'Eſt, excepté peut-être ſous une petite Ile, qui borde ſa pointe méridionale, & qui ſe nomme *Iſla de Arvoredo*, parcequ'elle eſt revêtue en effet d'un grand nombre d'arbres. On y trouve de l'eau & du bois en abondance; ſecours aſſez rare ſur cette Côte.

De Sainte Catherine, les deux Pilotes comptent trois lieues juſqu'à l'Ile qu'ils nomment Galé. Après le Cap de *Mandivi*, vers le Sud, Reuter place

dans le Continent, une Baie remplie de petites Iles, qui n'eſt connue, dit-il, que ſous le nom Indien de *Toyagua* : il met la ſituation de ce Cap à 28 degrés 15 minutes de Latitude Auſtrale. Du Cap de Mandivi, ſuivant Figueredo, au Nord-Oueſt pour ceux qui ſuivent la Côte, on rencontre une Baie que les Portugais nomment *Enſeada de Garoupas*, & delà une Côte haute, juſqu'au Fleuve que les Indiens nomment *Tajahug*. L'intervalle eſt de ſix lieues. Du Fleuve Tajahug juſqu'à celui de Saint François, le même Voïageur compte vingt-ſept lieues & fait ſortir dans l'intervalle la Riviere d'Yapuca.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

Reuter compte ſeulement 5 lieues, du Cap de Mandivi au Fleuve Tajahug, & repréſente ici la Côte entre Oueſt & Nord. Il place, dans l'intervalle, une très grande Baie, qu'il nomme *Garoupas*. Le Fleuve Tajahug, ſuivant ſon obſervation, eſt à vingt-huit degrés de Latitude Auſtrale.

Celui de Tapuca, qui le ſuit ſur la même Côte, n'eſt connu juſqu'à préſent que de nom. Delà au Fleuve Saint François, Reuter compte douze lieues, entre Nord-Oueſt & Nord-Eſt; il donne, au Fleuve Saint François, deux

Côte depuis Rio de la Plata jusqu'au Bresil.

embouchures, qui ont deux lieues de long jusqu'à la Mer, & qui sont fermées par trois Iles; de sorte que les Navires y entrent du Sud & du Nord. Le premier de ces deux canaux, c'est-à-dire celui où l'on entre du Sud, se nomme *Aracari*, & l'autre *Bopitanga*: mais ce Fleuve est peu fréquenté des Navigateurs.

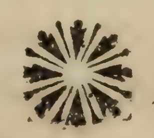
Du Fleuve Saint François au Lac de *Paruagua*, Reuter compte douze lieues; Figueredo quinze. Ce Lac est situé à 25 degrés 10 minutes, 40 minutes suivant Figueredo, dans le Païs montagneux de Pernacapiaba, & n'a pas moins de cinq ou six lieues de long, dans la même direction que le rivage de la Mer, à laquelle il communique par trois canaux: le plus méridional, que les Indiens nomment *Ibopupetuba*, a six brasses d'eau vers l'embouchure; & présente, à une lieue de la Côte, une retraite fort commode aux Vaisseaux; celui du milieu, éloigné du premier d'une ou deux lieues, & nommé *Baisaguazu*, est profond de cinq brasses à l'embouchure; le troisieme, qui n'est qu'à deux milles de celui du milieu, a six brasses de profondeur, & se nomme *Suparabu*.

Entre le Lac de Paruagua & le Fleu-

ve *Ararapira*, on compte cinq ou ſix lieues. Ce Canton offre de l'eau douce & toutes ſortes de proviſions. Les Habitans ſont Ennemis des Portugais, & ne marquent d'affection que pour ceux qui leur portent la même haine. L'Ararapira ſe jette dans l'Océan vis-à-vis de la Pointe méridionale de l'Ile Cananée, qui eſt ſituée dans une Baie qu'elle remplit, & dont l'autre Pointe, c'eſt-à-dire celle du Nord, regarde un autre Fleuve, nommé Itacuatiara, qui eſt la meilleure ſtation de l'Ile; on lui donne environ cinq braſſes d'eau. Figueredo compte deux lieues & demie entre l'Ararapira & l'Itacuatiara. Les Portugais y ont des Habitations.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

Du ſecond de ces deux Fleuves à celui d'*Uguaa*, on compte dix lieues; & dix, ſuivant Reuter, au Capivari, mais douze ſuivant Figueredo. La Côte s'étend ici entre Oueſt & Nord. C'eſt à deux lieues du Capivari que commence la Capitainie de Saint Vincent, premiere Province du Breſil. Figueredo nous apprend que les Portugais ont à l'embouchure de ce Fleuve une Ville nommée la Conception, & que la Rade ſe nomme *Itatiano*.



CHAPITRE VIII.

Histoire Naturelle des Régions Espagnoles de l'Amérique Méridionale.

INTRODUCTION.

EN abandonnant ici le Domaine d'Espagne, pour suivre mes Voïageurs dans les autres Colonies Européennes de l'Amérique, je ne dois point oublier que j'ai nommé plus d'une fois un article d'Histoire Naturelle, auquel j'ai renvoïé toutes les curiosités qui peuvent être comprises sous ce titre. Il est tems de remplir des promesses, que je n'ai pas faites au hazard. J'ose me faire un mérite du soin que j'ai pris, dans les Descriptions Géographiques, de distribuer avec quelque méthode, ce qui regarde la température du climat, les qualités générales du Terroir, en un mot tout ce qui appartient à la constitution physique de chaque Région : c'est avoir épargné d'ennuïeux détails, à ceux qui n'ont pas de goût pour les connoissances de cette nature. Mais il me reste à traiter des productions naturelles, dans l'ordre que j'ai suivi pour les Relations de Voïages & pour les Descriptions.

§ I.

Isthme de l'Amérique.

TOUT ce Païs, étant plein de Bois, contient une grande variété d'arbres, de Plantes & de fruits, dont les especes sont non-seulement inconnues en Europe, mais different de celles des autres parties de la même Région. Lionnel Waffer, qui s'étoit attaché particulierement à ces Observations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le Coton. C'est dit-il, le plus gros Arbre de l'Isthme; & l'abondance en est surprenante (39). Il porte une gousse de la grosseur des noix muscades, remplie d'une espece de Duvet, ou de Laine courte, qui n'est pas plutôt mûre qu'elle creve la gousse, & qu'elle est emportée par le vent. Les Indiens font un grand usage de ce Coton; mais ils emploient le bois à faire des Pirogues, espece de Bâtimens à rames, qui different autant des Canots, que nos Barques different des Bateaux. Ils brulent les arbres creux;

ARBRES FRUITS ET PLANTES.

Cotonier de l'Isthme.

(39) L'Auteur avertit qu'il ne parle que du Continent. Il ne se souvient pas, dit-il, d'en avoir vu dans les Iles Sambales, ou Saint Blaise, ni dans aucune autre des Iles voisines. p. 95.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

mais les Espagnols, aïant reconnu que le bois en est tendre & facile à travailler, les coupent soigneusement, pour en faire divers Ouvrages.

Cedres.

Les Cedres du Païs, surtout ceux des Côtes du Nord, sont célebres non-seulement par leur hauteur & leur grosseur, mais encore par la beauté de leur bois, qui est fort rouge, avec de très belles veines, & dont l'odeur mérite le nom de parfum. Cependant il n'est pas de meilleur usage que l'arbre à Coton, & les Indiens l'emploient aussi à faire des Canots & des Pirogues.

Maca & ses propriétés singulieres.

Le Maca est un arbre fort commun, dont le tronc s'éleve toujours droit, & n'a pas plus de dix piés de hauteur: mais ses propriétés sont tout-à-fait singulieres. Il est couronné d'une sorte de guirlandes, qui sont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moelle semblable à celle du Sureau. Le tronc est nu jusqu'au sommet, mais delà sortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé des guirlandes, parcequ'aïant un pié & demi de large sur onze ou douze de long, & diminuant insensiblement jusqu'à l'extrêmité, leur ordre & leur épaisseur présente cette

apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes, comme on l'a dit, de longues pointes, sont entremêlées du fruit qui est une espece de grappe, de figure ovale, formée de plusieurs fruits, de la grosseur d'une petite poire. Leur couleur est d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en meurissant. Chaque fruit a son noïau. La chair, quoiqu'un peu aigre, est également agréable & saine. Les Indiens coupent souvent l'arbre, dans la seule vue d'en manger le fruit. Cependant, comme le bois en est dur, pesant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à construire leurs Maisons. Les Hommes en font aussi des têtes de fleches; & les Femmes, des navettes pour le travail du coton.

Bibby, & sa liqueur.

Le *Bibby*, espece de Palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il distille, est un arbre commun dans l'Isthme, que son usage rend fort cher aux Indiens. Il a le tronc droit, mais si menu, que malgré sa hauteur, qui va jusqu'à soixante-dix piés, il n'est gueres plus gros que la cuisse. Il est nu, armé de piquans, comme le Maca; & ses branches, qui sortent aussi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

blanchâtre, & de la grosseur des noix. Les Indiens en tirent une espece d'huile, sans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les presser. Ensuite, écumant la liqueur, à mesure qu'elle se refroidit, ce dessus, qu'ils enlevent, devient une huile très claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Dans la jeunesse de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille, roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment Bibby. On l'en voit sortir à grosses gouttes. Le goût en est assez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Cocotiers & Platanes.

Il se trouve des Cocotiers dans les Iles de l'Isthme; mais Waffer n'en vit pas un sur le Continent. Au contraire la plûpart des Iles n'ont point de Platanes; & le Continent en est rempli. Les Platanes de l'Isthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel plusieurs longues & grosses feuilles croissent les unes sur les autres, & forment des especes de pannaches, vers le haut desquels les fruits s'élevent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en bosquets, qui rendent

rendent le Païſage fort agréable, par la ſeule verdure des troncs. On diſtingue une autre eſpece de Platanes, nommés *Bonanos*, qui ne ſont pas moins communs dans l'Iſthme, mais dont le fruit eſt court, épais, doux, farineux, & ſe mange cru; au lieu que celui des autres ſe mange bouilli.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Mammey.

Le *Mammey* ne croît que dans les Iles; ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Iſthme qu'il parcourut. Son tronc eſt droit & ſans branches, & n'a pas moins de ſoixante piés de haut. On fait beaucoup de cas de ſon fruit, qui a la forme d'une Poire, & qui eſt ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle Eſpagne. Au contraire, celui du Mammey Sapota eſt plus petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur: mais cet arbre eſt rare dans les Iles de l'Iſthme, & ne croît pas même ſur le Continent. Il n'y vient pas non plus de Sapadilles, tandis qu'elles ſont fort communes dans les Iles. Ce fruit n'y eſt pas plus gros qu'une Poire de Bergamotte, & ſa peau reſſemble à celle de la Reinette. L'arbre differe peu du Chêne.

Ananas & Poire piquante.

L'Ananas, que tous les Voïageurs Anglois appellent *Pomme de Pin* (40),

(40) Apparemment d'après le Piña des Eſpagnols,

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

est fort commun dans l'Isthme, & meurit dans toutes les Saisons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Indiens ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *Poire piquante*. Sa plante est haute d'environ quatre piés, & fort épineuse. Elle a des feuilles épaisses, à l'extrêmité desquelles s'éleve la Poire, que les Etrangers regardent comme un très bon fruit.

Les cannes de Sucre croissent ici sans culture; mais les Indiens n'en font pas d'autre usage que de les mâcher & d'en sucer le jus, tandis que les Espagnols n'épargnent rien dans leurs Plantations pour en faire de bon Sucre.

Remarques sur les Manzanilles.

Waffer ajoute, à la Description qu'on a déja donnée de la Manzanille, que dans les Iles de l'Isthme, cette Pomme funeste joint, à la beauté de sa couleur, une odeur fort agréable; que l'arbre croît dans des Terres couvertes de la plus belle verdure; qu'il est bas, & bien revêtu de feuilles, mais que le tronc en est si gros & le bois si bien grainé, qu'on en fait des pieces de rapport dans les Ouvrages de Marquet-

qui lui donnerent d'abord ce nom. On ne peut se méprendre à la Description de Waffer. p. 102.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

terie ; que cependant on ne peut le couper ſans péril, & que la moindre goutte de ſon ſuc produit une veſſie ſur le membre qu'elle touche. » Un François de notre Compagnie, dit le » même Voïageur, s'étant aſſis ſous » un de ces arbres, après une légere » pluie, il en tomba, ſur ſa tête & » ſur ſon eſtomac, quelques gouttes » d'eau, qui y formerent de ſi dan- » gereuſes puſtules, qu'on eut de la » peine à lui ſauver la vie. Il lui en » reſta des marques, ſemblables à » celles de la petite vérole (41).

Comment ſe font les cordes de Maho.

Le Maho de l'Iſthme eſt de la groſſeur du Frêne : mais il s'y en trouve une autre eſpece, moins groſſe & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce eſt auſſi claire que notre Canevas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle ſe déchire en laniere juſqu'au haut du tronc. Ces lanieres ſont minces, mais ſi fortes, qu'on en fait toutes ſortes de cables & de cordages. Waffer donne la méthode des Indiens de l'Iſthme. » Ils commen- » cent, dit-il, par ôter toute l'écorce » de l'arbre, & la mettre en pieces,

(41) *Ibidem* page 104. Herrera dit que l'Huile commune eſt un puiſſant antidote contre ce poiſon, Décad. 1. liv. 7. ch. 16.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

» Ils battent ces pieces, les nettoient
» les tordent ensemble, & les roulent
» entre leurs mains, ou sur leurs cuisses, comme nos Cordonniers font
» leur fil, mais beaucoup plus vîte.
» C'est à quoi se réduit tout leur art.
» Ils en font aussi des filets, pour pê-
» cher le gros Poisson.

Célebres calebasses du Darien.

Les fameuses Calebasses du Darien y croissent, comme dans les autres parties de l'Amérique, sur un arbre assez petit, mais fort épais, & se trouvent dispersées sur les branches, comme nos pommes. La grosseur du fruit est inégale; & sa coquille, qui est toujours ronde, contient dans sa capacité depuis deux jusqu'à cinq pintes. Mais l'Isthme en a deux especes, l'une douce & l'autre amere, quoique leurs arbres aient une exacte ressemblance. La substance de l'un & l'autre fruit est spongieuse & pleine de jus. Les Calebasses douces servent de rafraîchissement aux Indiens dans leurs voïages; c'est-à-dire qu'ils en sucent le jus, & qu'ils en jettent le reste. L'autre espece est d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais, en décoction, elle a des vertus admirables pour la guérison des fievres tierces & pour la colique. Les coquilles des Calebasses de l'Isthme

ſont preſqu'auſſi dures que celles du Coco, ſans approcher de leur épaiſſeur. Les Indiens, qui les emploient à divers uſages, ſavent les peindre avec une ſorte d'art, & les vendent aſſez cher aux Eſpagnols. Ils ont auſſi des Gourdes, qu'ils laiſſent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent ſoin d'élever à l'appui des arbres. On en diſtingue auſſi deux eſpeces; la douce, qui ſe mange; & l'amere, qui n'a d'utile que ſa coquille, dont on ſe ſert pour puiſer de l'eau, comme celles des Calebaſſus ſervent de Plats & de Vaſes.

Herbe à ſoie de l'Iſthme.

L'herbe à Soie de l'Iſthme n'eſt qu'une eſpece de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine eſt pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, ſont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une ſcie, ſur les bords. Les Indiens coupent ces herbes, les font ſecher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; enſuite, les tordant comme ceux du Maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette eſpece de Soie eſt recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

forte que leurs chanvres. Mais les Femmes Espagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des Lacets jaunes, dont les Negresses des Plantations se croient fort parées.

Bois nommé leger, & son usage.

L'Isthme produit un Arbre, nommé *Bois-leger*, qui tire ce nom de son extrême légereté, quoiqu'il soit de la grosseur ordinaire de l'Orme. Le tronc en est droit, & sa feuille ressemble beaucoup à celle du Noïer. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un Homme. Waffer ignore s'il est spongieux comme le liége; mais il vit avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de Maca, soutenoient sur l'eau deux ou trois Hommes. Les Indiens emploient cette espece de Radeaux, pour traverser les Rivieres, ou pour la pèche, dans les lieux où ils manquent de Canots. Ils ont un autre Arbre, nommé Bois-blanc dans leur Langue, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit ou vingt piés, & dont la feuille ressemble à celle du Senné. Le bois en est fort dur, serré, pesant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il est d'un si beau grain, qu'il n'y a point d'Ouvrage de Marquetterie auquel il ne put être emploïé. Cet Arbre ne se

trouve que dans l'Isthme. Les Tamarins bruns y sont fort gros & fort hauts : ils croissent près des Rivieres, dans les terreins sabloneux. Le Canelier bâtard est commun dans toutes les Forêts du Païs ; & porte un fruit sans usage, dont l'odeur tire sur celle de la Canelle, dans une gousse plus courte & plus épaisse que celle des Féves.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Tamarins bruns & Caneliers bâtards

Deux especes de Bambou.

Les Bambous épineux croissent dans toutes les parties de l'Isthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des Bois taillis, qui rendent impraticables les Cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à la fois vingt ou trente branches, défendues par des pointes fort piquantes. On voit peu de ces Arbrisseaux dans les Iles : mais il ne s'y trouve aucun Bambou creux, quoique cette espece soit fort commune aussi sur le Continent, & qu'elle y croisse jusqu'à trente & quarante piés de hauteur, avec une grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distance, des nœuds, qui contiendroient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers usages. Ses feuilles ne ressemblent pas mal à celles du Sureau.

On ne parleroit point des Man-

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Observations sur les Mangliers.

gliers, qui ſont auſſi communs dans l'Iſthme que dans toutes les Régions voiſines, & qui n'y cauſent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, ſi Waffer ne faiſoit, ſur cette incommode eſpece d'arbres, deux Obſervations qui ne ſe trouvent dans aucun autre Voïageur: l'une que l'écorce des Mangliers, qui croiſſent dans l'eau ſalée, eſt rouge, & peut ſervir à la teinture du Cuir; l'autre, que l'écorce du Pérou, ſi fameuſe ſous le nom de Quinquina, eſt de la même eſpece. » Dans le dernier » Voïage, dit-il, que j'ai fait au Port » d'Arica, j'y vis arriver une Caravane d'environ vingt Mules, chargées de cette écorce. Un Homme » de ma compagnie aïant demandé » d'où elle venoit, l'Eſpagnol, qui » conduiſoit la Caravane, nous montra, du doigt, de hautes Montagnes, » fort éloignées de la Mer, & répondit que cette Marchandiſe venoit » d'un grand Lac d'eau douce, qui » étoit derriere une de ces Montagnes. J'examinai l'écorce avec attention, & je dis à l'Eſpagnol; c'eſt » de l'écorce de Manglier. Il me répondit, dans ſa Langue, qu'elle » étoit de Manglier d'eau douce, ou

Le Quinquina eſt de leur eſpece.

» d'un petit arbre de la même espece. » Nous emportâmes quelques paquets » de cette écorce ; & j'ai éprouvé, » en Virginie, que c'étoit effective- » ment de l'écorce de Manglier (42).

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Deux Poivres de l'Isthme.

L'Isthme a deux sortes de Poivre ; l'une qu'on y appelle, en Langue du Païs, *Poivre à la Cloche* ; & l'autre, *Poivre à l'Oiseau*. Les deux especes y sont dans une égale abondance, & sont le fruit de deux Arbrisseaux. Les Indiens en font un grand usage, surtout de la seconde espece, qu'ils préferent à la premiere.

Excellent bois de teinture.

Entre plusieurs Bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y auroit beaucoup d'avantages à tirer pour nous. Ces arbres croissent, dit il, en fort grande quantité, vers la Côte du Nord, sur une Riviere qui coule du côté des Iles Sambales, à deux milles & demi de la Mer. Il en parle sur le témoignage de ses propres yeux. Leur hauteur est de trente ou quarante piés. L'écorce est rude & fort inégale. A peine le bois est coupé, qu'il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens, le mêlant avec une sorte de terre, qu'ils ont dans le Païs, en teignent le coton pour les Hamacs & pour

(42) *Ibid.* p. 114.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

leurs robbes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures ensemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du sang. » J'en fis l'épreuve, ajoute Waffer : » Je trempai, dans cette eau, une pie- » ce de coton qui devint très rouge. » A la vérité, elle pâlit un peu, quand » je l'eus lavée ; mais je m'en impu- » tai la faute, & je jugeai que j'avois » manqué à quelque chose pour fixer » la couleur, car il est certain que l'eau » ne sauroit effacer cette teinture.

Les plus grands arbres du Païs de Carthagene.

Aux environs de Carthagene, les plus grands & les plus gros arbres, sont le *Caobo*, ou Acajou, le Cedre, le Baumier, l'Arbre Marie & les Palmiers. Le bois des premiers sert à fabriquer des Canots, & particulierement des Champanes, sorte de Barques que les Habitans emploient pour leur commerce le long de la Côte & sur les Rivieres. On y voit deux sortes de Cedres : les uns blancs ; & les autres rougeâtres, qui sont les plus estimés. Le Baumier & l'arbre Marie. distillent une liqueur résineuse de différente espece ; l'une appellée *Huile-Marie*, & l'autre Baume *Tolu*, du nom d'un Village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Palmiers, éle-

vant leurs têtes touffues ſur les Montagnes, y forment une très agréable perſpective. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, peu différentes à la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits ; quoiqu'elles donnent preſque toutes une ſorte de vin, qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du Païs. Le meilleur eſt celui qu'on tire du Palmier roïal, & du *Corozo*. Après avoir fermenté, pendant cinq ou ſix jours, il mouſſe comme le vin de Champagne ; il eſt agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut eſt de s'aigrir trop tôt ; ce qui oblige ſans ceſſe d'en renouveller les proviſions.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Le Gayac & l'Ebenier des Montagnes de Carthagene ont preſque la dureté du Fer. On y trouve auſſi quantité de Bejuques, eſpece de Saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui eſt ici plus varié dans ſes eſpeces. On en diſtingue une, dont le fruit ſe nomme, par excellence, *Habilla*, ou Feve, *de Carthagene*. C'eſt en effet une ſorte de Feve, large d'un pouce ſur neuf lignes de long, platte, à-peu-près en forme de cœur. Sa gouſſe eſt blanchâtre, dure & rude, quoique déliée.

Habilla de Carthagene & ſes vertus extraordinaires.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Elle renferme un noïau peu différent de l'Amande ordinaire, mais un peu moins blanc & fort amer. On assure que c'est le plus excellent de tous les Antidotes, contre la morsure de toute sorte de Serpens. Il suffit d'en manger immédiatement après la blessure, pour arrêter aussi tôt le cours du venin, & pour en dissiper tous les effets. C'est un préservatif, comme un remede; & cette opinion est si bien établie, que les Chasseurs & les Ouvriers ne vont jamais sur les Montagnes, sans en avoir pris un peu, à jeun; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme si cette précaution les rendoit invulnerables. L'Habilla de Carthagene est chaude au plus haut degré. Aussi en mange-t'on si peu, que la dose ordinaire n'est que la quatrieme partie d'un noïau; & lorsqu'on l'a prise, il faut se bien garder de boire sur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Dom Antoine d'Ulloa, qui donne ici son témoignage pour garant, fondé, dit-il, sur l'expérience, ajoute que ce fruit n'est point inconnu dans d'autres Contrées des Indes, & que ses vertus y sont même renommées, mais qu'il y porte le nom de Habilla de Carthagene, par-

ceque c'est dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes ses perfections.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Plante sensitive fort commune.

La Plante, qu'on nomme *Sensitive*, y est aussi très commune, entre celles qui naissent sous les arbres & dans les Bois. Elle est aujourd'hui trop connue pour demander une Description; mais le même Voïageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagene, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Espagnols, plus modestes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *Vergonzosa* (43), & de *Donzella* (44). Il ajoute que sa hauteur ordinaire, aux environs de Carthagene, n'est que d'un pié & demi, & que chacune de ses feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, sur un peu moins d'une ligne de large; au lieu qu'à Guayaquil, où elle est aussi fort commune, elle a trois ou quatre piés de haut, & ses feuilles à proportion (45).

Sa hauteur à Guayaquil.

Blés & Grains.

Le climat de l'Isthme est trop humide & trop chaud pour l'Orge, le Froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de Maïz & de Riz. Un boisseau de

(43) Pudique.

(44) Pucelle.

(45) Voïag. de D. Antoine d'Ulloa, l. 1. ch. 8.

Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amerique

Maïz en donne cent. Ce blé Indien sert non-seulement à faire le *Bollo*, espece de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais à nourrir aussi les Porcs & toute sorte de Volaille. Le Bollo de Maïz est blanc, mais fort insipide. Les Espagnols, comme les Indiens, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laisser tremper quelque tems le Maïz dans de l'eau fort pure, & de l'écraser ensuite entre deux pierres. A force de le broïer & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en séparer la peau & les autres excrémens; après quoi ils le pêtrissent; & dans cet état ils recommencent à le broïer entre deux pierres. Il ne reste alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de Bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'est bon que dans cet espace. On peut le pêtrir au lait, & peut-être en est-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parceque les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange, qui puisse lui faire perdre sa couleur & son goût naturel.

Comment se fait le Bollo dans l'Isthme.

Les Negres des Plantations de l'Isthme sont nourris, comme dans les au-

tres Colonies de l'Amérique, de cette eſpece de pain, qu'on nomme Caſſave, composé de racines d'*Yuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. On ne s'arrête à leur méthode, que pour donner occaſion de la comparer avec celle des Iles Françoiſes. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper enſuite avec une rape de cuivre, de quinze à dix-huit pouces de long. Leur ſubſtance, réduite en farine, ſemblable à la groſſe ſciure de bois, eſt jettée dans l'eau, pour en ôter un ſucre âcre & fort, qui eſt un vrai poiſon. Elle y demeure quelque tems, & l'eau eſt ſouvent changée. Enſuite, l'aïant fait ſécher, on la pêtrit en forme de gâteau rond, large environ de deux piés de diametre, & de quatre lignes d'épaiſſeur, qu'on fait cuire dans de petits Fours, ſur de grandes plaques de cuivre, ou ſur une eſpece de brique. C'eſt une nourriture fort ſubſtantielle, mais fade. Elle ſe conſerve long-tems ſans ſe corrompre; & quoiqu'elle ſe durciſſe, ſon goût eſt le même au bout de deux mois que le premier jour.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Comment s'y fait la Caſſave.

L'uſage du pain de Froment eſt rare dans l'Iſthme, parceque la farine n'y venant que d'Eſpagne, elle n'y ſauroit

Uſage qui s'y fait du pain de froment.

être à bon marché. On n'en trouve gueres que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles ; encore n'en usent-ils qu'en prenant le Chocolat, ou en mangeant des Confitures au Caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préferer le Bollo, & même la Cassave, qu'ils assaisonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtisseries de Maïz, & divers mets, dont ils se trouvent aussi bien pour leur santé que du Bollo, qui est d'un usage fort sain.

Remarques sur les Camotes.

Entre diverses racines communes à toute l'Amérique, l'Isthme produit beaucoup de *Camotes*, que les Voïageurs comparent pour le goût aux Patates de Malaga, mais qui leur ressemblent peu par la figure. Elles sont presque rondes, & fort raboteuses. Les Créoles en font des conserves, & les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui seroit d'en faire entrer dans la composition de leur Cassave. Elle en auroit, dit-il, beaucoup meilleur goût.

Diverses sortes de fruits.

Le Cacaotier croît naturellement en divers endroits de l'Isthme ; mais le fruit n'y est pas si gros, ni si hui-

leux, que dans la Province de Carthagene. Les Melons communs & les Melons d'eau, le raisin de treille, les Oranges, les Nefles & les Dattes, sont des fruits aussi communs aujourd'hui dans les Villages Indiens que dans les Plantations Espagnoles : mais le Raisin n'y est pas d'aussi bon goût qu'en Espagne. En récompense, les Nefles y sont beaucoup plus délicates. On y distingue trois sortes de Plantains, toutes trois dans une égale abondance : les *Bananes*, qui sont la plus grosse, & qui n'y ont pas moins d'un pié de long ; les *Dominicos*, moins gros & moins longs que les Bananes, mais d'un goût fort supérieur ; & les *Guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque, à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la santé ; mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire est de quatre pouces. Dans sa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luisante & plus unie que celle des deux autres, & le noïau aussi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé ; mais les Equipages des Vaisseaux de l'Europe, buvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils y sont accoutumés

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Trois especes de Plantains.

Dangereuse proprieté de l'une.

ISTHME DE L'AMERIQUE

avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou des morts ſubites. Cependant un Voïageur éclairé (46) croit avoir vérifié que c'eſt moins la qualité de l'Eau-de-vie que la quantité, qui cauſe le mal. Il en vit boire modérément à quelques perſonnes de ſa connoiſſance, après avoir mangé des Guineos, & réiterer pluſieurs fois l'expérience, ſans en reſſentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même eſſaïer de mettre avec ces fruits rôtis ſur la braiſe, un peu d'Eau-de-vie & de Sucre, qui ne ſervit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il s'en faiſoit ſervir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Papaie & Guanabane.

Les Papaies de l'Iſthme ſont longues de ſix à huit pouces, & reſſemblent aux Limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane*, fruit d'un arbre comme les Papaies, reſſembleroit beaucoup au Melon, ſi ſon écorce n'étoit plus liſſe, & toujours verdâtre. Sa chair eſt d'ailleurs un peu jaune, &

(46) Le même, *ibid.* p. 46.

tire ſur le goût du Melon ; mais leur principale différence eſt dans l'odeur. Celle de la Guanabane eſt rebutante. Ses pepins ſont ronds, luiſans quoiqu'obſcurs, & d'environ deux lignes de diametre. Ce n'eſt qu'une moelle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & tranſparente. Son odeur eſt plus déſagréable encore que celle du fruit, c'eſt-à-dire plus fade. Les Habitans du Païs aſſurent qu'en mangeant cette ſemence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort indigeſte ſans cette précaution : mais quoique le goût n'en ſoit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur.

Eſpece de Limons, nommés Sutiles.

Tout le Païs produit naturellement une ſi grande abondance de Limons, que ſans culture & ſans ſoins les Campagnes en ſont couvertes : mais ils ne ſont pas de la même eſpece que ceux de l'Europe ; ou du moins ceux de l'eſpece Européenne ſont rares dans l'Iſthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en ſi grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix piés de haut. En ſortant de terre, il ſe diviſe en pluſieurs branches, qui forment enſemble une houpe aſſez agréable ; mais les feuilles, quoique

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

semblables à celles de nos Citroniers, sont plus petites & fort lisses. Le fruit n'est pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en est très fine. A proportion de sa grosseur, il contient plus de jus que les Citrons d'Europe : mais il est beaucoup plus acide. On ne laisse point de l'emploïer dans toutes les sauces, sans s'appercevoir qu'il nuise à la santé. Les Habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot ; c'est-à-dire qu'en la mettant sur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de Limons, qui l'amollit si vîte, que dans l'espace de trois quarts d'heure, elle se trouve en état d'être servie. Cet usage étant commun dans le Païs, on s'y mocque des Européens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourroient rendre aussi courte.

Leur proprieté pour cuire les viandes.

Les Amandiers & les Oliviers ne croissent pas mieux dans l'Isthme que le raisin de Vignoble ; on est obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les Amandes, l'Huile & les Vins ; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces Marchandises fort cheres. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait ; & c'est un mal dont les Habitans ont beaucoup à souffrir, sans autre excep-

Fruits qui ne viennent point dans l'Isthme.

tion que les Indiens & les Negres, qui ſont accoutumés aux liqueurs du Païs. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés ſans une prompte révolution dans leur tempérainment. L'eſtomac perd ſon activité pour la digeſtion. Il s'affoiblit ; & le déſordre croît, juſqu'à devenir la ſource de diverſes maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un tems où le vin étoit ſi rare à Carthagene, qu'on n'y diſoit la Meſſe que dans une ſeule Egliſe. On s'apperçoit moins que l'Huile manque, parceque tous les mets s'apprêtent avec le Sain-doux, qui eſt toujours en ſi grande abondance, qu'une partie s'emploie à faire du Savon. On a d'ailleurs des chandelles de ſuif, pour la nuit. Ainſi l'uſage de l'Huile eſt preſque réduit aux Salades.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Danger de la privation du vin.

Il croît du Tabac dans l'Iſtme : mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie ; ce que Waffer n'attribue qu'à la pareſſe des Indiens, qui le cultivent mal & qui ne le tranſplantent jamais. Ils ſe bornent à le ſemer dans leurs Plantations ; & l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il ſoit ſec pour le dépouiller de ſes feuilles, qu'ils roulent en

Tabac du Païs.

HISTOIRE NATURELLE.
ISTHME DE L'AMERIQUE

Comment les Indiens fument dans l'Isthme.

cordes de deux ou trois piés de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en Compagnie, un petit Garçon allume un bout du rouleau, & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vîte. Le Fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme on y met une Pipe; & soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a sous le nez un petit entonnoir, qui leur sert à la recevoir; & pendant plus d'une demie heure, ils la respirent voluptueusement.

ANIMAUX.

Remarque sur le terroir de l'Isthme.

Le même Voïageur, dont le témoignage mérite beaucoup de distinction sur des propriétés qu'il avoit connues dans un long séjour avec les Indiens de l'Isthme, assure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'Animaux, mais que la terre y étant très fertile, „ il ne seroit question que d'en défricher une partie considérable, qui „ consiste en Bois, pour en faire d'excellens pâturages, où tous les Animaux de l'Europe s'engraisseroient „ merveilleusement (47). Cependant M. d'Ulloa se plaint que la chair des Vaches, qui sont en abondance dans

(47) Voïages de Lionnel Waffer, p. 119.

les Colonies Espagnoles, est seche & peu substantielle; effet, dit-il, de la chaleur du Climat. D'un autre côté, il avoue que les Porcs de race d'Europe y sont extrèmement délicats, & qu'ils passent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'est aussi le mets favori des Espagnols, qui croient cette viande plus saine que toute autre, jusqu'à la préférer dans leurs maladies, aux Perdrix, aux Poules, aux Pigeons & aux Oies, dont ils ne manquent point, & qui sont de fort bon goût(48).

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Porcs sauvages.

C'est particulierement dans l'Isthme qu'on trouve un grand nombre de cette espece de Sangliers, ou de Porcs sauvages, que les Indiens nomment *Peccaris*. Ils sont faits, suivant Waffer, comme les Cochons de Virginie. Leur couleur est toujours noire. Ils ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vîte. Ce que le Peccari a de plus singulier, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, il l'a sur le dos; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, la chair se corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée; au lieu que si le nombril est coupé, elle se conserve

(48) Voïage de M. d'Ulloa, l. 1, ch. 5.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

très fraîche pendant plusieurs jours. Elle est d'ailleurs très nourrissante, saine, & de bon goût. Ces Animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chassent avec leurs chiens, & les tirent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre espece de Porc sauvage, qu'ils nomment *Varé*, couvert d'une soie fort épaisse, avec de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un Animal féroce, qui attaque toutes les autres Bêtes. On le chasse comme le Peccari, & sa chair n'est pas moins estimée : il n'a pas le nombril sur le dos (49).

Varés.

Bêtes fauves.

On rencontre dans les Bois de l'Isthme une assez grande quantité de Bêtes fauves, qui ressemblent beaucoup à nos Daims. Non-seulement les Indiens ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente; mais ils refusent d'en manger, par une superstition ignorée : ils paroissent même affligés d'en voir manger aux Européens ; & s'ils en trouvent des cornes, que ces Animaux perdent en certains tems, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Chiens de l'Isthme.

Les Chiens de l'Isthme sont fort petits & mal faits. Ils ont le poil rude

(49) M. d'Ulloa parle d'un autre, que les Indiens, dit-il, nomment *Sajones*.

&

& long. Quelque ſoin qu'on apporte à les dreſſer pour la Chaſſe, ils ne ſervent qu'à faire lever le Gibier ; & de quatre cens Bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la courſe : mais s'ils les font entrer dans quelque détroit, ils les y tiennent aſſez fidelement bloquées juſqu'à l'arrivée des Chaſſeurs.

Lapins extraordinaires.

Les Lapins du Païs different des nôtres, non-ſeulement par leur groſſeur, qui eſt égale à celle du Lievre, mais encore par les oreilles qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue. Jamais ils ne ſe font de terriers. Leur retraite eſt entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence. Il ne vit point de Lievres dans l'Iſthme.

Les Singes y ſont en grand nombre, & de différentes eſpeces, dont la plus commune eſt une ſorte de Sapajous, que les Indiens nomment *Micos*, de la groſſeur d'un Chat, & de couleur griſe.

Renard & ſon étrange propriété.

Le Renard de l'Iſthme n'excede gueres, non plus, la groſſeur d'un Chat ordinaire. Son poil eſt très fin, & tire ſur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue ; mais il l'a fort épaiſſe,

Histoire Naturelle. Isthme de l'Amerique

& composée d'un poil spongieux, qui ne sert pas moins à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un Chien, ou d'autres Animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuïant, & la leur fait jaillir au museau; l'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent, dit-il, pendant une demie heure entiere (50).

Armadille; sa description.

La Nature n'a pas moins pourvu à la défense de l'*Armadille*, Animal singulier, qu'on a déja nommé plusieurs fois sans avoir donné sa Description. Il est de la grosseur d'un Lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Par le grouin, les piés & la queue il ressemble au Cochon. Tout son corps est couvert d'une écaille dure & forte, qui se conformant aux irrégularités de sa structure, le met à couvert de toute sorte d'insulte, & n'apporte point d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la premiere par une jointure. Elle sert à garantir sa tête; de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale

(50) *Ibidem.*

ſûreté. La ſurface des deux écailles repréſente diverſes figures en relief, de couleur foncée, mais avec des nuances ſi différentes, que la vue en eſt fort agréable. Les Indiens & les Negres ſont les ſeuls qui mangent la chair de cet Animal, & qui la trouvent excellente.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Multitude de Rats.

On ne trouve point, dans l'Iſthme, d'autres Chevreaux, ni d'autres Moutons, que ceux qu'on y apporte d'Eſpagne; & ces Animaux n'ont jamais pû s'y multiplier. Les Rats & les Souris y ſont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre. Leur couleur eſt griſe, & leur groſſeur, extraordinaire. Une race de Chats, dit Waffer, ſeroit un des beaux préſens qu'on pût faire aux Indiens (51); ce qui doit faire juger que le climat n'eſt pas favorable non plus à leur multiplication, puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable que les Eſpagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voïageur raconte qu'étant aux Iles Sambas, & voulant marquer ſa reconnoiſſance par quelques préſens, à des Indiens qui l'avoient bien ſervi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un Chat qu'il avoit à bord.

(51) *Ubi ſup.* p. 125.

HISTOIRE NATURELLE

ISTHME DE L'AMERIQUE

Le Perico ligero.

Du côté de Porto-Belo, on trouve un Animal, qu'on croiroit avoir déja décrit, sous le nom de *Paresseux*, dans l'Histoire Naturelle du Mexique, si quelques proprietés singulieres qu'on n'y a pas remarquées, beaucoup plus que la différence du nom, ne portoient à croire qu'il n'est pas ici le même, ou que la premiere description demande un Supplément. On l'appelle ici *Perico ligero* (52), nom ironique, pour marquer son extrême lenteur. Il a la figure d'un Singe de grosseur médiocre; mais il est de la plus hideuse laideur. Sa peau est ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il a tant d'aversion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il se trouve que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des Hommes & celle des Bêtes féroces ne paroissent pas l'effraïer. S'il se remue, chaque mouvement est accompagné d'un cri si lamentable, qu'on ne peut l'entendre sans un mélange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, sans ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ses nerfs & de ses muscles. Toute sa défense

(52) C'est à-dire Pierrot Coureur.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

consiste dans ces cris lugubres. Il ne laisse pas de prendre la fuite, lorsqu'il est attaqué par quelque autre Bête; mais, en fuïant, il redouble si vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble assez son Ennemi, pour le faire renoncer à le poursuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme si le mouvement qu'il a fait lui laissoit de cruelles peines: avant que de se remettre en marche, il demeure long tems immobile. Cet Animal vit de fruits sauvages. Lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement sur l'arbre qu'il en voit le plus chargé. Il en abbat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait sa provision, il se met en peloton, & se laisse tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de descendre. Ensuite il demeure au pié, jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres (53).

Iguana de l'Isthme.

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des Habitans est l'*Iguana*, ce fameux Amphibie, qu'on a si souvent nommé sans en donner la description. Il a la figure d'un Lézard, mais sa longueur commune est d'en-

(53) Voïage au Pérou, l. 2. ch. 5.

viron quatre piés. Sa couleur eſt jaune, mêlée de verd, & d'un jaune plus clair ſous le ventre que ſur le dos, où le verd domine. Il a quatre piés, comme le Lézard, avec cette différence que les doigts en ſont plus grands à proportion, & qu'ils ſont unis par une membrane déliée qui les couvre, à peu-près comme ceux de l'Oie, excepté que les ongles ſont plus longs, & s'élevent au-deſſus de la membrane. Sa peau eſt couverte d'une écaille, qui, lui étant attachée, la rend dure & rude. Depuis la partie ſupérieure de la tête, juſqu'à la naiſſance de la queue, dont la longueur ordinaire eſt d'environ deux piés, il eſt armé d'une file d'écailles, tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes ſur une & demie ou deux de large. Elles ſont ſéparées l'une de l'autre, & forment une ſorte de ſcie; mais, depuis l'extrêmité du cou, elles vont en diminuant, juſqu'à n'être preſque plus ſenſibles à la racine de la queue. Le ventre eſt diſproportionément plus gros que le corps. La gueule eſt garnie de dents aigües, & ſéparées l'une de l'autre. On croiroit que l'Iguana marche plutôt ſur l'eau, qu'il n'y nage, car il n'y enfonce que la membrane des piés,

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

qui le ſoutient. Il y court avec tant de vîteſſe, que dans un inſtant on le perd de vue. Sur terre, ſans être lent, il marche beaucoup moins vîte. Les Femelles pleines ont le ventre d'une exceſſive groſſeur, & donnent plus de ſoixante œufs d'une ſeule ventrée : ils ſont de la groſſeur des œufs de Pigeon, enveloppés dans une membrane déliée, & paſſent à Panama, comme dans pluſieurs autres lieux, pour un mets fort délicat. On écorche l'Animal pour en manger la chair, qui eſt très blanche, & que les Habitans du Païs ne trouvent pas moins bonne que ſes œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaiſe, quoique douçâtre, & d'une odeur forte ; mais il trouva les œufs pâteux, & d'un goût qu'il traite de déteſtable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de Poule : mais le ſavant Eſpagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de Poulet, que les Habitans de Panama lui attribuent.

OISEAUX.

Les Oiſeaux de cet ardent climat ſont en ſi grand nombre, & d'eſpeces ſi variées, qu'on ne trouve point de Voïageurs qui aient entrepris d'en donner une exacte Deſcription. » Les cris » & les croaſſemens des uns, confon-

Remarque ſur leur chant & leur beauté.

» dus avec le chant des autres, ne » permettent pas de les distinguer. » Dans cette confusion, on ne laisse » pas de remarquer, avec étonne- » ment, que la Nature a fait une es- » pece de compensation du chant & » du plumage ; c'est-à-dire que les » Oiseaux, qu'elle a parés des plus bel- » les couleurs, ont un chant désa- » gréable, & qu'au contraire, elle a » donné un chant très mélodieux à » ceux dont le plumage a peu d'éclat. » Le *Guanayo*, qui se fait admirer par » sa beauté, pousse des cris aigus & » fort importuns. Ce désavantage lui » est commun avec tous ceux qui ont » le bec gros & court, & la langue » épaisse, tels qae les *Lorros*, les *Lo-* » *torras* & les *Periquitos* (54).

Le Chicaly.

Le *Chicaly*, dont les plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & si belles que les Indiens en font leur plus brillante parure, a le chant du Coucou, avec quelque chose de plus triste encore dans le son. C'est un gros & long Oiseau, qui porte toujours la queue droite, & qui se tient sur les arbres, volant de l'un à l'autre, sans descendre presque jamais à terre. Il se nourrit de fruit. Sa chair

(54) *Ibidem.*

eſt noirâtre, mais de bon goût.

Toutes les ſingularités des Volatiles ſemblent unies dans le *Tulcan*. Sa groſſeur eſt à-peu-près celle d'un Ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue eſt courte, bigarrée de bleu Turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde ſur un brun obſcur qui domine. Il a la tête exceſſivement groſſe, à proportion du corps : mais il ne pourroit pas ſoutenir autrement le poids de ſon bec, qui n'a pas moins de ſept à huit pouces, de ſa racine juſqu'à la pointe. La partie ſupérieure a, près de la tête, environ deux pouces de baſe, & forme dans toute ſa longueur une figure triangulaire, dont les deux ſurfaces latérales ſont relevées en boſſe. La troiſieme, c'eſt-à-dire celle du dedans, ſert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la ſupérieure; & ces deux parties, qui ſont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur ſaillie, diminuent inſenſiblement juſqu'à leur extrêmité, où leur diminution eſt telle, qu'elles forment une pointe auſſi aigüe que celle d'un poignard. La langue eſt faite en tuïau de plume : elle eſt rouge, comme toutes

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Le Tulcan, ou le Prêcheur.

Ses ſingularités.

les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs, en dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues sur les plumes des autres Oiseaux. Il est ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui regne sur les deux faces latérales de la partie supérieure; & cette couleur forme, tout autour, une sorte de ruban, d'un demi pouce de large. Tout le reste est d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoisi, qui sont à la distance d'un pouce l'une de l'autre, vers la racine. Les levres, qui se touchent quand le bec est fermé, sont armées de dents, qui forment deux mâchoires en maniere de scie. Les Espagnols ont donné le nom de *Prêcheur* à cet Oiseau, & la raison qu'on en apporte est une autre singularité; c'est suivant M. d'Ulloa (55), » qu'étant perché au sommet d'un arbre, pendant que d'autres Oiseaux » dorment plus bas, il fait, de sa » langue, un bruit qui ressemble à » des paroles mal articulées, & le » répand de toutes parts, dans la » crainte que les Oiseaux de proie ne » profitent du sommeil des autres pour » les dévorer. Au reste, les Tulcans,

(55) *Ibidem*, liv. 1. chap. 7.

ou Precheurs, s'apprivoisent si facilement, qu'après avoir passé quelques jours dans une Maison, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour recevoir ce qu'on leur offre. Ils se nourrissent ordinairement de fruits; mais lorsqu'ils sont apprivoisés, ils mangent tout ce qu'on leur présente.

Le Gallinazo.

L'Oiseau, que les Espagnols ont nommé *Gallinazo*, parcequ'il ressemble aux Poules, est de la grosseur d'un Panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot jusqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes : cet espace est entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuse, qui forme plusieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il est couvert sont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire sur le brun. Le bec est bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces Oiseaux sont familiers dans les Villes & dans les autres Habitations. Les toîts des Maisons en sont couverts. On se repose sur eux du soin de les nettoïer. Il n'y a point d'Animaux dont ils ne fassent leur proie; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat si subtil, que

Ses étranges propriétés.

Histoire Naturelle
Isthme de l'Amerique

ſans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait obſerver que ſi la Nature n'avoit pourvu cette Contrée d'un ſi grand nombre de Gallinazos, l'infection de l'air, cauſée par des corruptions continuelles, la rendroit bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent fort peſamment; mais enſuite, ils s'élevent ſi haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en ſautant, avec une eſpece de ſtupidité. Leurs jambes ſont dans une aſſez juſte proportion. Ils n'ont, aux piés, que trois doigts par devant; mais un quatrieme, qu'ils ont à côté, inclinant un peu ſur le derriere, & quelques autres, qui ſont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarraſſent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas meſuré, ils ſont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une ſerre, longue & forte. Si les Gallinazos ſont preſſés de la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les Beſtiaux qui paiſſent. Une Vache, un Porc, qui a la moindre bleſſure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui ſert de rien de ſe veautrer

par terre & de faire entendre les plus hauts cris. Ces insatiables Animaux ne lâchent pas prise ; à coups de bec ils aggrandissent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle (56).

Autre espece de Gallinazos.

On distingue d'autres Gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & partie du cou sont blanches dans quelques uns ; rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnaciers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-seulement parceque le nombre en est petit, mais parcequ'on prétend avoir observé que si l'un deux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espece n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, premiere partie à laquelle il s'attache, & qu'il se soit retiré volontairement.

Chauve-souris. Leur grosseur.

Les Chauve-souris sont non-seulement innombrables dans l'Isthme, mais si grosses que Waffer les compare à nos Pigeons. Leurs aîles, dit-il, sont larges & longues à proportion de cette grosseur, & sont armées de griffes aigües, à cette jointure. La Province de

(56) M. d'Ulloa, *ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Carthagene s'en ressent jusqu'au point, que dans la Ville même, le nombre en est si grand au coucher du Soleil, qu'il en arrive des nuées qui couvrent les rues. On les représente d'ailleurs, comme d'adroites Sangsues, qui n'épargnent, ni les Hommes, ni les Bêtes. L'excessive chaleur du Païs obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des Chambres où l'on couche, elles y entrent; & si quelqu'un dort, le bras ou le pié découvert, elles le piquent à la veine aussi subtilement que le plus habile Chirurgien, pour sucer le sang qui en sort; » j'ai vu, dit M. d'Ulloa, plusieurs personnes à qui cet » accident étoit arrivé, & qui m'ont » assuré que pour peu qu'elles eussent » tardé à s'éveiller, elles auroient dormi pour toujours; car elles avoient » déja perdu tant de sang, qu'il ne » leur seroit pas resté assez de force » pour arrêter celui qui continuoit de » sortir par l'ouverture. Il ne paroît pas étonnant au même Voïageur, qu'on ne sente point la piqûure: » parcequ'outre la subtilité du coup, » l'air, dit-il, agité par les aîles de » la Chauve-Souris, rafraîchit le Dor-

Comment elles attaquent la vie des Hommes.

» meur, & rend ſon aſſoupiſſement
» plus profond (57).

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

Autres Oiſeaux.

Les Quams, les Corroſous, les Pélicans, les Perroquets bleus & verds, les Paraquites, les Macas, & la plûpart des Oiſeaux qu'on a nommés dans la Deſcription du Mexique, ſont communs auſſi dans l'Iſthme. Waffer fait une peinture curieuſe du Corroſou.

Le Corroſou.

C'eſt un grand Oiſeau de terre, noir, peſant, & de la groſſeur d'une Poule d'Inde : mais la femelle n'eſt pas ſi noire que le mâle. D'ailleurs il a ſur la tête, une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à ſon gré. Sa gorge eſt celle du Coq d'Inde. Il vit ſur les arbres & fait ſa nourriture de fruits. Les Indiens prennent tant de plaiſir à ſon chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire ; & la plûpart y réuſſiſſent dans une ſi grande perfection, que l'Oiſeau s'y trompe & leur répond. Cette ruſe ſert à le faire découvrir. On mange ſa chair, quoiqu'elle ſoit un peu dure. Mais, après avoir mangé un Corroſou, les Indiens ne manquent jamais d'enterrer ſes os, ou de les jetter dans une Riviere, pour les dérober à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

Les Indiens imitent ſon chant.

(57) *Ubi ſuprà*, p. 53.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

On trouve, dans l'Isthme, un Oiseau roussâtre, assez semblable à la Perdrix, mais qui a les jambes plus longues, la queue encore plus petite, & qui court sur la terre, sans se servir presque jamais de ses aîles : la chair en est excellente.

Deux especes de Poules.

Les Indiens ont autour de leurs Cabanes un grand nombre de Poules apprivoisées, dont les unes, semblables aux nôtres, ont toutes une houpe sur la tête, & un plumage fort varié : les autres sont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse, qu'elles portent dressée, & le bout des aîles, noir. Cette seconde espece ne se mêle point avec la premiere, & chante un peu avant le jour, comme nos Coqs. Jamais elles ne s'éloignent des Habitations. La chair & les œufs de ces deux sortes de Poules font une excellente nourriture. Elles sont fort grasses, parceque les Indiens leur prodiguent le Maïz.

Oiseaux de Mer.

Autour des Iles Sambales, & sur la Côte de l'Isthme, particulierement du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'Oiseaux de Mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, sur la Côte de la Mer du Sud ; mais

on en voit peu ſur la Côte Méridionale, du moins en comparaiſon de celle du Nord. Waffer en donne pour raiſon que la Baie de Panama n'eſt pas auſſi poiſſonneuſe, à beaucoup près, que celle des Sambales, ſur laquelle on voit en particulier quantité de Pélicans. Cet Oiſeau ne differe point ici de celui dont on a donné la deſcription.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

INSECTES & REPTILES.

Les Inſectes & les Reptiles ſont en ſi grand nombre dans toute cette Région, que non-ſeulement les Habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même eſt ſouvent en danger par la morſure de ces dangereux Animaux. Tels ſont les Serpens, les Centipedes, les Scorpions & les Araignées. Entre les Serpens, il n'y en a point d'auſſi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Iſthme, que les *Corales*, les *Serpens à Sonnettes* & les *Saules*.

Serpent nommé Corale.

Les premiers ſont longs de quatre ou cinq piés, ſur un pouce d'épaiſſeur. La peau de leur corps eſt tachetée de quarrés rouges, jaunes & verds, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête platte & groſſe, comme les Viperes de l'Europe. Leurs mâchoires ſont garnies de dents, ou de

HISTOIRE NATURELLE

ISTHME DE L'AMERIQUE

crochets, dont la morſure fait paſſer dans la plaie un venin ſi ſubtil, qu'il fait enfler auſſi-tôt le corps. Le ſang ſe corrompt enſuite dans tous les organes, juſqu'à ce que les tuniques des veines ſe rompent à l'extrémité des doigts. Alors le ſang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à ſuivre.

Serpent à Sonnettes, ou Caſcabela.

Le Serpent à ſonnettes, que les Eſpagnols nomment auſſi *Caſcabela*, n'eſt pas auſſi grand, dans l'Iſthme, que le précédent. Sa longueur n'eſt que de deux ou trois piés, & très rarement d'un demi pié de plus. Sa couleur eſt un gris de fer, cendré, & régulierement ondé. A l'extrêmité de ſa queue eſt attachée ce qu'on nomme ſa Caſcabele, ou ſa ſonnette, qui reſſemble à la coſſe des pois, ſechée ſur la plante : elle eſt diviſée de même en pluſieurs monticules, qui contiennent des oſſelets ronds, dont le mouvement produit un ſon aſſez ſemblable à celui de deux ou trois ſonnettes. La morſure de ce Serpent eſt ſi dangereuſe, que les Habitans du Païs doivent louer le Ciel de leur avoir donné un ſigne qui les avertit de ſon approche, ſans quoi, ſa couleur différant peu de celle de la terre, il ſeroit fort difficile de l'éviter.

M. d'Ulloa trouve auſſi dans les couleurs vives du Corale, un avertiſſement pour s'en garantir.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Serpent nommé Saule.

On donne le nom de *Saule* à un autre Serpent, dont l'eſpece eſt fort nombreuſe; non-ſeulement parcequ'il reſſemble au bois de ſaule par la couleur, mais encore plus, ſans doute, parcequ'il eſt toujours collé aux branches de cet arbre, dont il ſemble qu'il faſſe partie. Sa piquûre, quoique moins dangereuſe que celle des deux autres, eſt toujours mortelle, pour peu que les remedes ſoient différés. Il y en a d'infaillibles, qui ſont connus de certains Indiens, auxquels les Eſpagnols ont recours, & que cette raiſon leur a fait nommer *Curandores*, c'eſt-à-dire *Guériſſeurs*. Le plus ſûr eſt la *Habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au reſte, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'aſſurer, que les plus redoutables de ces Animaux ne nuiſent jamais s'ils ne ſont offenſés; que loin d'être agiles, ils ſont d'une lenteur qu'il nomme pareſſe; qu'on paſſe vingt fois devant eux, ſans qu'ils faſſent le moindre mouvement; que s'ils n'en faiſoient quelque fois pour ſe retirer dans les feuilles, on ne diſtingueroit pas s'ils ſont morts ou vivans, enfin qu'il n'y

Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amerique.

a de danger que pour ceux qui marchent dessus, ou qui ont l'imprudence de les irriter autrement (58).

Deux singularités de Panama.

Les Habitans de Panama sont infatués à l'excès de deux singularités dont ils font honneur à la Nature. C'est une opinion génerale dans la Ville, que les Campagnes voisines produisent une espece de Serpent, qui a deux têtes, une à chaque extrêmité du corps, & que son venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas possible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur séjour à Panama, de voir un de ces merveilleux Animaux : mais, suivant la description qu'on leur en fit, ils ont environ deux piés de long, le corps rond comme un ver, de six à huit lignes de diametre, & les deux têtes de la même grosseur que le corps, sans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa est beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une ; & que tout le corps étant d'une grosseur égale, ce qui paroît assez singulier, les Habitans ont conclu qu'ils avoient deux têtes, parcequ'il n'est pas aisé de distinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce Serpent est

Serpent à deux têtes.

(58) *Ibidem.*

fort lent à se mouvoir, & qu'il est de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

Ils vantent beaucoup une Herbe, qu'ils appellent *Herbe de Coq*, & dont ils prétendent que l'application est capable de guérir sur-le-champ un Poulet, à qui l'on auroit coupé la tête en respectant une seule vertebre du cou. Les Mathématiciens solliciterent envain ceux qui faisoient ce récit, de leur montrer l'Herbe; ils ne purent l'obtenir, quoiqu'on les assurât qu'elle étoit commune: d'où l'Auteur conclut que ce n'est qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

Centipedes.

Leur description.

Les Centipedes sont une espece de Cloportes, d'une grosseur monstrueuse, dont cette Région est infestée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la description de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans les Maisons, beaucoup plus encore qu'à la Campagne. Leur longueur ordinaire est de deux tiers d'aune (59). Il y en a même qui ont près d'une aune de long, sur cinq à six pouces de large. Leur figure

(59) L'aune, ou vare de Castille, dont on a donné la longueur; Tome LII, pag. 393, note 43.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

est presque ovale. Toute la superficie, supérieure & latérale, est couverte d'écailles dures, couleur de musc, tirant sur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à se mouvoir. Cette espece de toît est assez fort pour défendre l'Animal contre toutes sortes de coups. Aussi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il est extrêmement agile, & sa piquûre est mortelle. De prompts remedes en arrêtent le danger ; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure jusqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poison.

Plusieurs sortes de Scorpions.

Les Scorpions ne sont pas moins communs que les Centipedes. On en distingue plusieurs sortes ; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la premiere espece s'engendrent dans les bois secs & pourris ; les autres, dans les coins des Maisons & dans les armoires. Leur grosseur est différente : les plus grands ont trois pouces de long, sans y comprendre la queue. On remarque aussi de la différence dans la qualité de leur poison. Celui des noirs passe pour le plus dangereux ; mais, si l'on y remédie promptement, il n'est pas mortel. La malignité de celui des autres se réduit à

causer la fievre ; à répandre dans la paume des mains & dans la plante des piés une sorte d'engourdissement, qui se communique au front, aux oreilles, aux narines & aux levres ; à faire enfler la langue, à troubler la vue : on demeure dans cet état pendant un jour ou deux ; après quoi le venin se dissipe insensiblement, sans qu'il y en ait à craindre aucune suite. Les Habitans du Païs sont persuadés qu'un Scorpion purifie l'eau, & ne font pas scrupule d'en boire lorsqu'ils l'y voient tomber. Ils sont si familiarisés avec ces Insectes, qu'ils les prennent avec les doigts sans aucune crainte, en observant de les saisir par la derniere vertebre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent ensuite avec eux. M. d'Ulloa observe que le Scorpion, mis dans un vase de crystal, avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il se pique la tête de son aiguillon jusqu'à ce qu'il se soit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répetée plusieurs fois, lui a fait conclure que le venin de cet Animal produit, sur son corps, le même effet que sur celui des autres (60).

Ils purifient l'eau.

Comment ils se tuent eux-mêmes.

(60) *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Caracol Soldado.

Description de cet étrange Animal.

Le *Caracol soldado*, ou Limaçon soldat, est un dangereux insecte de l'Isthme, qui, depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, c'est-à-dire tournée en spirale, & de couleur blanchâtre : mais par l'autre moitié du corps, jusqu'à l'extrémité contraire, il ressemble à l'Ecrevisse, en grosseur, comme dans la forme & la disposition de ses pattes. La couleur de cette partie, qui est la principale, est d'un blanc mêlé de gris ; & sa grandeur est de deux pouces de long, sur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout son corps est flexible ; mais, pour se mettre à couvert, il a l'industrie de chercher une coquille de vrai Limaçon, proportionnée à sa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille ; quelquefois il la laisse, pour chercher sa nourriture ; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laissée. Il y rentre, en commençant par la partie postérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour se défendre avec ses deux pattes, dont il se sert comme les Ecrevisses. Sa morsure cause, pendant vingt-quatre heures, les

Comment il se loge.

les mêmes accidens que la piquûre du Scorpion. Il faut se garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait reconnoître que dans ces circonstances, l'eau cause une sorte de pasme ou d'étourdissement convulsif, qui est ordinairement mortel (61). Waffer, qui n'avoit vû de ces Insectes que dans les Iles Sambales, dit que leur queue est un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moelle sucrée. Il ajoute qu'ils se nourrissent de ce qui tombe des arbres, & qu'ils ont, sur le cou, un petit sac, dans lequel ils conservent une petite provision de nourriture ; qu'ils en ont un second, en dedans, qui est rempli de sable ; que lorsqu'ils ont mangé de la Manzanille, leur chair devient un poison, & que plusieurs Anglois, en aïant mangé sans précaution, furent dangereusement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces Insectes est un spécifique admirable pour les entorses & les contusions. » Les Indiens, dit-il, » nous l'apprirent : nous en fîmes souvent l'expérience ; & nous cherchions moins ces Animaux pour les manger, que pour en tirer l'huile,

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Danger de sa piquûre.

Témoignage de Waffer.

(61) *Ibidem.* p. 56.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

» qui eſt jaune comme la cire, & qui » a la même conſiſtance que l'huile » de Palme (62) «.

Singularité vérifiée par M. d'Ulloa.

Mais toutes ces ſingularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du Païs avoient raconté, à M. d'Ulloa, que lorſque le Caracol Soldado croît en groſſeur, juſqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui ſervoit de retraite, il va, ſur le bord de la Mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le Limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à ſa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curioſité de s'en aſſurer par ſes propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui; à l'exception, dit-il, de la piquûre, dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve (63).

Crapauds de Carthagene & de Porto-Belo.

Carthagene & Porto-Belo ſont peut-être les deux lieux du Monde où les Crapauds ſont en plus grand nombre. On en trouve, non-ſeulement aux environs, dans les terres humides & marécageuſes, mais dans les rues, dans les Cours des Maiſons, & généralement dans tous les lieux découverts.

(62) Waffer, *ubi ſup.* pp. 126. & 127.
(63) *Ubi ſuprà*, p. 57.

Ceux, qui paroiſſent après la pluie, ſont ſi gros, que les moindres ont ſix pouces de long ; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, ſuivant l'opinion qui ſuppoſe un développement de germes, cauſé tout-d'un-coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa ſe perſuade plus volontiers, fondé, dit-il, ſur ſes propres Obſervations, que l'humidité du Païs le rend propre à la production de ces Inſectes ; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur deſſeche ; qu'ils ſe tapiſſent dans les terres molles, au-deſſus deſquelles il ſe trouve aſſez de terre ſeche pour les cacher, & que lorſqu'il pleut ils ſortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui eſt comme leur élément. C'eſt ainſi que les rues & les Places ſe rempliſſent de ces Reptiles, dont l'apparition ſubite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie eſt transformée en Crapaud. Si c'eſt pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en eſt ſi grand, qu'il forme comme un pavé ; & perſonne ne peut ſortir ſans les fouler aux piés. Il en arrive des morſures d'autant plus fâcheuſes, qu'outre leur groſſeur ces odieux Animaux ſont fort venimeux.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

PAPILLONS ET MOSQUITES.

M. d'Ulloa fait une peinture charmante des Papillons de l'Isthme : mais il trouve une fâcheuse compensation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverses sortes de Mouches. On ne sera pas surpris qu'il s'arrête uniquement aux Mosquites, ou Maringouins, si l'on se rappelle ce qu'il en eut à souffrir dans son Voïage de Guayaquil à Quito. De plusieurs especes, il en distingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savanes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere, qu'il nomme *Zancudos*, est la plus grosse. Ceux de la seconde ne different point des Mosquites d'Espagne. La troisieme espece, qu'il nomme *Gegenes*, est petite, & ressemble à ces petits vers qui mangent le blé. Leur grosseur n'excede pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur est cendrée. Les *Manteaux-blancs*, qui sont la quatrieme espece, sont une sorte de Citrons, si petits qu'on sent l'ardente cuisson de leur piquûre, sans appercevoir ce qui la cause. Ce n'est que par la quantité, qui s'en répand dans l'air, qu'on observe qu'ils sont blancs ; & delà vient leur nom. Les deux premieres especes causent une grosse tu-

Quatre especes de Mosquites.

meur, dont l'inflammation ne se dissipe que dans l'espace de deux heures. Les deux autres ne causent point de tumeur, mais leur piquûre laisse une demangeaison insupportable. Ainsi, conclut douloureusement M. d'Ulloa, si l'ardeur du Soleil rend les jours du Païs longs & ennuïeux, ces cruels Insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. Envain l'on recourt aux *Mosquiteros* contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer au travers; & l'on s'expose alors à étouffer de chaleur.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Plaintes de M. d'Ulloa.

Donnons, d'après le même Voïageur, la Description du petit Insecte qui se nomme *Nigua* au Mexique & dans l'Isthme, *Pique* au Pérou, & dont on ne trouve nulle part une peinture si curieuse. Il est si petit, qu'il est presqu'imperceptible. Ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des Puces; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, puisque, suivant M. d'Ulloa, » s'il avoit la faculté de sauter, il n'y a point de corps vivant » qui n'en fût rempli, & cette engeance feroit périr les trois quarts » des Hommes, par les accidens » qu'elle pourroit leur causer. Elle est » toujours dans la poussiere, surtout

Description de la Nigua.

Comment elle s'insinue, & ses progrès.

dans les lieux mal-propres- Elle s'attache aux piés, à la plante même, & aux doigts.

Elle perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on la sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre. D'abord, il n'est pas difficile de l'en tirer : mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut sacrifier les petites parties voisines pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit pas assez tôt, l'Insecte perce la premiere peau sans obstacle, & s'y loge. Là il suce le sang, & se fait un nid, d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une Perle platte. Il se tapit dans cet espace, de maniere que sa tête & ses piés sont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la petite Perle s'élargit, & dans l'espace de quatre ou cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diametre. Il est alors très important de l'en tirer; sans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, semblables à des lentes, c'est-à-dire, au-

tant de Nigues, qui occupant bientôt toute la partie, causent beaucoup de douleur; sans compter la difficulté de les déloger. Elles pénetrent quelquefois jusqu'aux os; & lorsqu'on est parvenu à s'en délivrer, la douleur dure jusqu'à ce que la chair & la peau soient entierement rétablies.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Opération pour s'en délivrer.

Cette opération est longue & douloureuse. Elle consiste à séparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où résident les œufs; ce qui n'est pas aisé, sans crever la tunique. Après avoir détaché jusqu'aux moindres ligamens, on tire la Perle, qui est plus ou moins grosse, à proportion du séjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler pour en arracher toutes les racines, & surtout pour ne pas laisser la principale Nigue: elle recommenceroit à pondre, avant que la plaie fût fermée; & s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la Perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut se garder, avec un soin extrême, de se mouiller le pié. Sans cette attention, l'expérience a fait con-

noître qu'on est menacé du Pasme, mal si dangereux, qu'il est ordinairement mortel.

Quoique l'Insecte ne se fasse pas sentir dans le tems qu'il s'insinue; dès le lendemain, il cause une démangeaison ardente & fort douloureuse, surtout dans quelques parties, telles que le dessous des ongles. La douleur est moins vive à la plante du pié, où la peau est plus épaisse.

On observe que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques Animaux, surtout au *Cerdo*, qu'elle dévore par degrés, & dont les piés de devant & de derriere se trouvent tout percés de trous après sa mort.

Deux especes de Nigues.

La petitesse de cet Insecte n'empêche point qu'on n'en distingue deux especes, l'une venimeuse, & l'autre qui ne l'est pas. Celle-ci ressemble aux Puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépose ses œufs. L'autre espece est jaunâtre; & son nid, couleur de cendre. Un de ses effets, quand elle seroit logée à l'extrêmité des orteils, est de causer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aigües, qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ul-

loa, désespérant de pouvoir expliquer un effet si singulier, s'en tient à l'opinion commune, qui suppose, dit il, que » l'Insecte pique de petits muscles qui descendent des aînes au pié, » & que ces muscles, infectés du venin de la Nigue, le communiquent » aux glandes; mais il ajoute » qu'il » ne put douter d'un fait qu'il eut le » chagrin d'éprouver plusieurs fois, » & que les Académiciens François » éprouverent comme lui, particulierement M. de Jussieu, à qui l'on » doit la distinction des deux especes » de Nigues (64).

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Deux sortes d'Abeilles.

L'Isthme a des Abeilles, & par conséquent du miel & de la cire. Waffer y vit deux sortes d'Abeilles; les unes épaisses & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent les bras pour le prendre, & les retirent tout couverts de ces petits Animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurois volontiers, dit le Voïageur Anglois, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pû le vérifier. Les Indiens mêlent le miel avec l'eau, sans autre préparation, & s'en

(64) M. d'Ulloa, *ubi sup.*

font une liqueur très fade. Ils ne font aucun usage de la cire, à laquelle ils suppléent par une sorte de bois léger, qui leur sert de chandelles (65).

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Fourmis aîlées.

Ils sont fort incommodés des Fourmis, qui non-seulement sont fort grosses, mais qui ont des aîles, dont elles se servent pour voler près des Côteaux. Elles piquent vivement, surtout lorsqu'elles entrent dans les Maisons. On évite de se reposer sur la terre, dans les endroits où elles sont en grand nombre; & les Indiens, qui voïagent, ne manquent pas d'observer le terrein, avant que d'attacher leurs Hamacs aux arbres. Toutes les Marchandises tissues, les toiles de lin, les étoffes de soie, d'or & d'argent, ont d'autres Insectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un, qui est à peine connu dans l'Isthme, mais qui fait un extrême ravage dans le Païs de Carthagene.

Comégen, Insecte dangereux à Carthagene.

C'est le *Comégen*, » espece de Tigne, » si prompte & si vive dans ses opé» rations, qu'en moins de rien elle » convertit en poussiere le Ballot de

Ses ravages.

» Marchandises où elle se glisse. Sans » en déranger la forme, elle le perce » de toutes parts avec tant de subti» lité, qu'on ne s'apperçoit point

(65) M. d'Ulloa, p. 140.

» qu'elle y ait touché ; jusqu'à ce qu'en » y portant les mains, on n'y trouve, » au lieu de toile ou d'étoffe, que des » retailles & de la poussiere. Cet acci- » dent est surtout à craindre après » l'arrivée des Gallions, qui offrent » toujours une proie fort abondante » au Comegen. On n'a pû trouver » d'autre préservatif que de placer les » Ballots sur des bancs élevés, dont » les piés sont enduits de Goudron, » & de les éloigner des murs. Cet » Insecte, quoique si petit qu'on a » de la peine à le discerner, n'aïant » besoin que d'une nuit pour détruire » toutes les Marchandises d'un Maga- » sin, on ne manque point, dans le » Commerce de Carthagene, de spé- » cifier, entre les pertes dont on de- » mande l'indemnité, celle qu'on peut » craindre du Comegen (66). Il est si » particulier à cette Ville, qu'on n'en » voit pas même à Porto-Belo ni à Pa- » nama.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

POISSONS.

On a déja remarqué qu'il y a peu de Côtes aussi abondantes en Poisson, que celle du Nord de l'Isthme. Waffer eut souvent l'occasion d'en distinguer les principales especes.

Le Tarpon.

Le Tarpon, dit-il, est un gros Pois-

(66) *Ibidem*.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

ſon ferme, qui ſe coupe par tranches, comme le Saumon & la Morue. Il s'en trouve, qui peſent juſqu'à cinquante livres. On tire de leur graiſſe une bonne quantité d'huile. Le Goulu, que les Anglois nomment *Sharks*, eſt moins commun ici que ſur les Côtes voiſines; mais on y voit un Poiſſon aſſez ſemblable, dont le bec eſt ſeulement plus long & plus étroit, & le corps moins gros. La chair en eſt beaucoup plus fine. Sans nous apprendre ſon véritable nom, on ajoute que les Matelots Anglois lui ont donné celui de *Sea-dog*, qui ſignifie Chien de Mer, & qu'il n'a qu'une rangée de dents. Le *Cavelly* eſt commun aux environs des Iles Sambales; c'eſt un Poiſſon long, menu, & d'excellent goût, qui reſſemble fort au Maquereau. La *Vieille* n'y eſt pas moins commune, & paſſe auſſi pour un excellent mets.

Le Goulu.

Le Chien de Mer.

Le Paracod.

Le Paracod eſt rond, & de la groſſeur d'un grand Brochet; mais il eſt ordinairement plus long. On ne le trouve auſſi bon, nulle part, que ſur cette Côte. Cependant on obſerve qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne ſoient empoiſonnés. Waffer n'en ſoupçonne point

d'autre cauſe que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, pluſieurs perſonnes qui ſont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été ſi malades, que les cheveux & les ongles leur ſont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le Paracod porte avec lui ſon contrepoiſon : c'eſt l'épine de ſon dos, qu'on fait ſecher au Soleil, & qu'on réduit en poudre très fine. Une pincée de cette poudre, avallée dans quelque liqueur, guérit ſur-le-champ. Waffer en fit une heureuſe épreuve. On l'aſſura que pour diſtinguer les Paracods empoiſonnés, de ceux qui ne le ſont point, il ſuffit d'examiner le foie. Il n'y a rien à craindre, lorſqu'il eſt doux ; & le danger n'eſt que dans ceux qui l'ont amer.

Le Gar.

La même Côte offre en abondance un Poiſſon que Waffer nomme *Gar*, & qu'on prendroit pour l'Epée, ou la Bécune, s'il ne bornoit pas ſa longueur à deux piés. Il a, dit-il, ſur le muſeau, un os long du tiers de ſon corps. Il nage à fleur d'eau, preſqu'auſſi vîte qu'une Hirondelle vole, avec des bonds continuels ; & ſon os étant ſi pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il eſt extrêmement dangereux, pour un Nageur, de ſe rencontrer ſur ſon

passage. La chair en est excellente. Celle du *Soulpin* n'est pas moins bonne : c'est un poisson armé de piquans, & de la longueur d'un pié.

Le Soulpin.

Les Raies piquantes, les Perroquets de Mer, & les Congres, sont en si grand nombre, que la facilité de les prendre diminue le plaisir de la pêche.

Coquillages.

Toutes les Sambales sont bordées de coquilles. Celle que Waffer nomme *Conque*, est grande, torse en dedans, platte du côté de l'ouverture, qui est proportionnée à sa grosseur, raboteuse dans toute sa surface, mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un Poisson fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoïé long-tems avec du sable : on le bat long-tems aussi, parcequ'il a la chair très ferme ; mais on est bien païé de toutes ces peines, par le plaisir de la trouver délicieuse. Il n'y a point d'Huîtres, ni d'Ecrevisses de Mer sur la Côte de l'Isthme. On voit seulement, entre les rochers des Sambales, quelques grosses Ecrevisses, auxquelles il manque les deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de Mer.

Pour les Rivieres de l'Isthme, Waf-

ſer doute qu'aucun Voïageur ait donné plus de tems que lui à ſes obſervations : cependant, loin d'avoir connu toutes les eſpeces de Poiſſon d'eau douce, il n'en décrit que deux : l'une ſemblable, dit-il, à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pié, fort douce, & même de fort bon goût : l'autre, beaucoup plus ſinguliere, de la taille du Brochet, avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées, & les lévres pleines de cartilages ; ſa chair eſt d'un goût exquis.

Pêche des Indiens de l'Iſthme.

La pêche des Indiens du Païs ſe fait avec de grands filets d'écorce de Maho, ou de ſoie d'herbe, qui reſſemblent à nos Tiraſſes. Dans les Courans rapides & traverſés de Rochers, ils ſe jettent à la nage, pour ſuivre le Poiſſon, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer ; & leur adreſſe eſt extrême à ſaiſir le Poiſſon qui s'avance vers la lumiere. Leur maniere de le préparer, eſt d'en ôter les boïaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller ſur le charbon. Ils le mangent, ſans autre ſauſſe que du ſel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faiſant évaporer l'eau ſur le feu, & quantité de

leur poivre, qui est leur assaisonnement universel.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

§ II.

Païs de Guayaquil.

Pourpre de Punta de Santa Elena.

EN se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voïageur curieux s'arrête volontiers sur la Côte de Punta de Santa Elena, second Bailliage de cette Jurisdiction, pour y vérifier ce qu'on raconte d'une propriété, qu'on ne connoît, dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte & à ceux du Port (67) de Nicoya, Province de la Nouvelle Espagne : c'est de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait semblable à celle des limaçons ordinaires, le petit Animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'espece tout-à-fait perdue, parcequ'il n'en restoit aucune connoissance. Cette sorte d'Escargot est d'environ la grosseur d'une noix. On attribue sa production aux Rochers de la Côte, parcequ'il ne s'en trouve que sur ceux que la Mer baigne. Il renferme une liqueur, qui est

Animal qui la produit.

(67) Voïez ce qu'on en a dit dans la Description & dans les Notes, au Tome précédent.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

la véritable pourpre des Anciens, & qui paroît n'être que son sang. Un fil de soie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur si vive & si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer : au contraire, elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. On l'emploie, non-seulement à teindre le fil de coton & de soie, mais à donner la même couleur aux Ouvrages déja tissus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

Maniere de l'extraire.

La maniere d'extraire la liqueur est différente. Les uns tuent l'Animal; & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de le poser ensuite sur le revers de la main, de le presser avec un couteau, depuis la tête jusqu'à la queue, & de séparer, du reste du corps, la partie où s'est amassée la liqueur. Ils font la même opération sur un grand nombre d'autres, jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité suffisante. Alors réunissant toute la liqueur ensemble, ils ne font qu'y passer les fils qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paroît pas tout-d'un-coup, on ne la distingue qu'à mesure que le fil seche. Elle est d'abord blanchâtre, tirant sur le lait; ensuite elle devient verte,

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

enfin pourpre. D'autres la tirent ſans tuer le limaçon, & ſans l'arracher entierement de ſa coquille. Ils ſe contentent de le preſſer, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil ; après quoi, le remettant ſur le roc où ils l'ont pris, ils lui laiſſent le tems de ſe rétablir. Ils le reprennent, & le preſſent encore ; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la premiere fois, & dès la quatrieme il en rend très peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de ſa vie, qu'il n'a plus la force de renouveller. M. d'Ulloa, ſe trouvant, en 1744, à Punta de Santa Elena, eut l'occaſion d'examiner l'Animal, de voir extraire ſa liqueur par la premiere méthode ; & de voir teindre des fils. Il fut ſatisfait de l'opération : mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre ſoit fort commun. Quoique le limaçon multiplie aſſez, il en faut une ſi grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne ſe la procure point aiſément, ce qui rend cette teinture fort chere. Elle n'en eſt que plus eſtimée. Entre pluſieurs propriétés, la plus ſinguliere eſt qu'elle donne au fil

Raiſon qui la rend rare.

une différence de poids, ſuivant les différentes heures du jour. Un Marchand, qui en achete avec cette connoiſſance, ne manque point de ſpécifier l'heure à laquelle le fil & les ouvrages teints ſeront peſés. Une autre particularité, aſſez remarquable, c'eſt que cette teinture n'eſt jamais ſi belle & ſi parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; ſur quoi, M. d'Ulloa ſouhaiteroit que les expériences fuſſent multipliées ſur toutes ſortes de fils.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Deſcription du Cacaotier.

On a remarqué, à l'occaſion de Guayaquil, que les Champs de cette Juriſdiction produiſent naturellement une ſi prodigieuſe quantité de Cacaotiers, qu'une partie des fruits eſt abandonnée aux Singes. Cet arbre demande une Deſcription. Sa hauteur ordinaire eſt de 18 à 20 piés, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avoient peut-être vû que de jeunes. Lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, ſuivant la vigueur de ſa principale racine. Chaque tronc a depuis 4 juſqu'à 7 pouces de diametre. A meſure que l'arbre croît, il panche vers la terre; ce qui fait que ſes branches ſont épar-

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

ses, c'est à-dire éloignées les unes des autres. Leurs feuilles sont longues de 4 jusqu'à 6 pouces, sur 3 ou 4 de large, fort lisses, d'une odeur agréable, & terminées en pointe; fort semblables, en un mot, à celle de l'Oranger connu en Europe sous le nom d'Oranger de la Chine, & au Pérou sous celui d'Oranger de Portugal. Elles different un peu, dans la couleur seulement, que la feuille du Cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luisant. Des troncs de l'arbre, comme de ses branches, naissent les gousses qui contiennent le Cacao. Elles sont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le pistil contient la gousse, qui croît en se développant, jusqu'à 6 ou 7 pouces de longueur sur 4 à 5 de large. Sa figure est celle d'un Melon pointu, & divisé en côtes, depuis la tige jusqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le Melon. Toutes ces gousses ne sont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'est pas toujours proportionné à la grosseur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites; & souvent une petite est attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'est à un rameau très

foible. On obſerve qu'ordinairement, de deux gouſſes qui croiſſent l'une près de l'autre, l'une tire à ſoi tout le ſuc nutritif, & devient parconſéquent fort grande aux dépens de l'autre.

HIST NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

La gouſſe eſt verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & ſon écorce eſt mince, liſſe & unie; mais en ceſſant de croître, elle devient jaune. La cueillant alors, & la coupant en ruelles, on découvre ſa chair, qui eſt blanche, pleine de jus, & qui renferme de petits pepins, diſpoſés le long des côtes, de la même conſiſtance que la chair même, mais plus blancs, revêtus d'une membrane; ils ſe mangent, comme tout autre fruit; & leur goût, qui tire ſur l'aigre, n'a rien de déſagréable: mais ils paſſent pour fievreux dans le Païs. Dès que la gouſſe eſt jaune en dehors, on juge que le Cacao commence à ſe nourrir de ſa propre ſubſtance; que le pepin durcit en croiſſant, & que le fruit touche à ſa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Enſuite les pepins aïant achevé de meurir, l'écorce de la gouſſe prend une couleur de Muſc foncée; & c'eſt le tems où l'on doit cueillir le fruit. L'épaiſſeur de l'écorce eſt alors d'environ deux

lignes, & chaque pepin se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Aussitôt qu'elle est détachée de l'Arbre, on l'ouvre, pour en vuider les pepins sur des cuirs de Bœufs secs, ou plus ordinairement sur des feuilles de Vijahuas. On les y laisse secher. Ensuite, on les renferme dans des peaux : & c'est dans cet état qu'ils sont transportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges, dont chacune contient 81 livres de poids. Le prix n'en est pas fixe. Quelquefois la disette d'Acheteurs les fait donner à six ou sept Réales la charge ; ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés sont plus heureux, le prix courant est de trois à quatre Piastres. A l'arrivée des Galions, & dans d'autres occasions de cette nature, il augmente à proportion du débit.

Récolte du Cacao.

La récolte du Cacao se fait deux fois par an, sans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produisent, dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil, environ 50000 charges de Cacao. Les Cacaotiers, pour être cultivés régulierement, demandent beaucoup d'eau, sans quoi, ils se dessèchent & dépé-

rissent bientôt : il faut aussi qu'ils aient continuellement de l'ombrage, ou du moins que les raïons du Soleil ne tombent pas directement dessus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur est d'autant plus favorable, qu'il est composé de grandes Plaines, qui sont inondées pendant l'Hiver, & qu'on peut arroser en Eté par les Canaux tirés des Rivieres. Un autre avantage pour le Cacaotier, c'est que tous les autres Arbres y croissent facilement. Toute la culture consiste à sarcler les petites Plantes, qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui ôtent aux Arbres la meilleure partie de leur nourriture.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Laine de Leibo.

On vante beaucoup une laine, particuliere au Païs de Guayaquil, qui s'appelle *Laine de Leibo*, du nom d'un Arbre qui la produit. Il est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit ; les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pousse entre ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme une espece de coccon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur sur dix ou douze lignes de diametre, qui

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

contient cette Laine. Dans sa maturité, le coccon s'ouvre, & laisse voir un flocon de petits fils, qui tire un peu sur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le Coton. Cette espece de laine est si déliée, que les Habitans du Païs ne croient pas qu'on puisse la filer. Mais le Voïageur qu'on cite (68) n'en accuse que leur ignorance, & juge que s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit possible, l'extrême finesse de cette laine lui fera mériter le nom de soie. Jusqu'à présent le seul usage qu'on en fasse, est d'en remplir des Matelas. Elle y est d'autant plus propre, qu'outre sa mollesse naturelle, elle se leve & se gonfle, au Soleil, jusqu'à rendre la toile du Matelas aussi tendue qu'un tambour, sans s'affaisser ensuite à l'ombre, si le lieu n'est humide; qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Païs, le défaut d'être extrêmement froide: mais d'une infinité de personnes, qui avoient couché toute leur vie sur des Matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fussent trouvées mal.

Comment on prend le Poisson.

Les Indiens de la même Jurisdic-

(68) M. d'Ulloa, *ubi sup.* l. 4. ch. 10.

tion

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

tion emploient à la pêche, ſurtout dans les Eſtéros, ou les Canaux, une herbe du Païs, qu'ils nomment Barbaſeo. Leur méthode eſt d'en prendre une bouchée, qu'ils mâchent ſoigneuſement, & qu'ils incorporent enſuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe eſt ſi fort, qu'il enivre le Poiſſon, juſqu'à le faire ſurnager comme s'il étoit mort; de ſorte qu'il ne reſte au Pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les eſpéces de petit Poiſſon, qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivreſſe; mais le gros revient à ſon état naturel, du moins lorſqu'il n'en a pas trop pris. On pourroit craindre d'en manger, après cette épreuve, ſi l'expérience n'avoit appris qu'on le peut ſans danger.

Bagre, gros Poiſſon.

Le plus gros Poiſſon, qu'on prenne dans les Eſteros de Guayaquil, eſt celui qu'on nomme le *Bagre*. Sa longueur eſt de quatre ou cinq piés. Il eſt fade & malſain dans ſa fraîcheur; mais il ſe mange, gardé. Le *Robalo*, qu'on nous donne pour une eſpece de Loup marin, eſt un Poiſſon de très bon goût dans les Eſteros éloignés de la Ville. La grande Riviere, où l'on ne peut ſuppoſer que le Poiſſon ne ſoit pas dans une extrême abondance, eſt continuelle-

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Caymans de la Riviere de Guayaquil.

ment appauvrie par une si grande quantité de Caymans, qu'on en prend occasion de décrire ici ceux de l'Amérique méridionale.

Cet Animal, qui est une sorte de Crocodile, & que les Espagnols nomment *Lagarto*, ou Lezard, parcequ'il lui ressemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques propriétés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal observées. Quoiqu'Amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher sa nourriture; & son séjour ordinaire est sur le bord des Rivieres. Il y en a de si monstrueux, que M. d'Ulloa leur donne jusqu'à dix-huit ou vingt piés de long. Tandis qu'ils sont à terre, ils s'y tiennent couchés sur la rive, semblables à ces troncs d'arbres à demi pourris, que l'eau laisse quelquefois dans son cours. Ils ont sans cesse la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y rassemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaller. Malgré ce que d'autres Voïageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa reconnut, par l'expérience, qu'ils fuient les Hommes, & que s'ils en apperçoivent un, ils se précipitent aussitôt dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles si fortes, qu'elles ré-

ſiſtent aux balles, à l'exception de l'aiſſelle, qui eſt le ſeul endroit pénétrable.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Guerre que les Gallinazos font à leurs œufs.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépoſe ſes œufs ſur le bord de la Riviere, & n'en pond pas moins de cent dans l'eſpace d'un ou deux jours: mais l'Auteur obſerve qu'après avoir eu ſoin de couvrir de ſable le trou qu'elle a fait pour les y laiſſer, elle a celui de ſe rouler deſſus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire diſparoître toutes les marques. Elle s'éloigne enſuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne paroît pas qu'on ait obſervé le nombre, après leſquels elle revient, ſuivie du mâle; elle écarte le ſable, & découvrant les œufs, elle en caſſe la coque. Auſſitôt les Petits ſortent, avec ſi peu de peine, que de la ponte entiere il n'y a preſque pas un œuf perdu. La Mere les met ſur ſon dos & ſur les écailles de ſon cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle Peuplade: mais dans l'intervalle, les Gallinazos en enlevent quelques-uns; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la Mere dévore ceux qui ſe détachent d'elle, ou qui ne ſavent pas nager tout-d'un-coup; & ſur ce compte, qui doit avoir de-

mandé des Obſervations extrêmement attentives, on aſſure que d'une ſi nombreuſe couvée, à peine en reſte-t-il cinq ou ſix.

Les Gallinazos ſont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent ſurtout à leurs œufs, dont la coque eſt blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaiſſe; & leur adreſſe eſt extrême pour les enlever. En Eté, qui eſt la ſaiſon de cette ponte, lorſque les bords du Fleuve ceſſent d'être inondés, ils demeurent comme en ſentinelle ſur les arbres, le corps caché ſous les feuilles, & ſuivent, des yeux, tous les mouvemens de la Femelle. Ils la laiſſent pondre tranquillement, ſans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ſes œufs: mais à peine s'eſt-elle retirée, que fondant ſur le nid, ils les découvrent avec le bec, les ſerres & les aîles. Le feſtin ſeroit grand pour les premiers, s'il n'en arrivoit auſſi-tôt un beaucoup plus grand nombre, qui leur raviſſent une partie de leur proie. » Je me ſuis ſouvent » amuſé, dit le grave & ſavant Voïa» geur, à voir cette manœuvre des » Gallinazos; & la curioſité me fit » prendre auſſi quelques-uns de ces

» œufs. Les Habitans du Païs ne font » pas difficulté d'en manger, lorſ» qu'ils en trouvent de frais. Sans cet» te guerre, que les Hommes & les » Animaux font aux Caymans, tou» tes les eaux du Fleuve & toute la » Plaine ne ſuffiroient pas pour con» tenir ceux qui naîtroient de ces » nombreuſes pontes, puiſqu'après » cette deſtruction, il eſt impoſſible » de s'imaginer combien il en reſte » encore (69).

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Comment ils dépeuplent les Rivieres.

Non-ſeulement ils font leur nourriture ordinaire du Poiſſon; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils ſe joignent, huit ou dix enſemble, & vont ſe placer à l'embouchure d'un Eſtero, d'où il ne ſort aucun Poiſſon dont ils n'aient ainſi le choix; & pendant qu'ils forment ce cordon, à l'entrée du Canal, d'autres ſont placés à l'autre bout, pour donner la chaſſe, devant eux, à tout ce qui ſe trouve dans l'intervalle. Le Cayman ne peut manger ſous l'eau. Lorſqu'il tient ſa proie, il s'éleve au-deſſus, & peu à peu il l'introduit dans ſa gueule, où il la mâche pour l'avaller.

Voracité de ces Animaux.

Quand ces Animaux ſont preſſés de

(69) Voïag. au Pérou, l. 4. ch. 9.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

la faim, & que le Poiſſon ne ſuffit pas pour les raſſaſier tous, ils quittent le bord de l'eau pour ſe répandre dans les Plaines voiſines. Les Veaux & les Poulains ne ſont pas à couvert de leurs attaques ; & lorſqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent ſi avides, qu'ils renoncent à la chaſſe des Rivieres. Ils prennent le tems des ténebres, pour celle des Hommes & des Bêtes. On a de triſtes exemples de leur voracité, ſurtout à l'égard des Enfans, qu'ils ſe hâtent d'emporter au fond de l'eau, comme s'ils craignoient que leurs cris ne leur attirent du ſecours ; & lorſqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-deſſus. Un Canotier, qui s'endort imprudemment ſur les planches de ſon Canot, ou qui allonge dehors le bras ou la jambe, eſt ſouvent tiré dans l'eau, & dévoré ſur-le-champ. Les Caymans, qui ont goûté de la chair humaine, ſont toujours les plus terribles. Entre divers piéges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *Caſoneta* eſt une eſpece d'hameçon, compoſé d'un morceau de bois fort, & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque Animal. On l'attache

au bout d'une grosse corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte sur l'eau ; & le premier Cayman qui l'apperçoit ne manque point de l'engloutir : mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris, sans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre : là, devenant furieux, il s'élance contre les Assistans, qui ne craignent point de l'irriter, parcequ'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverser par terre.

Les Caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du Lezard, quoique les Espagnols leur en donnent le nom. Elle se termine en pointe, formant un museau comme le grouin du Cochon. Dans les Rivieres, ils tiennent continuellement cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont besoin de respirer souvent un air grossier. Leurs deux machoires sont garnies de dents fort serrées, très fortes, & très pointues.

Le même climat, qui rend les Caymans si nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'Insectes, qui infectent l'air & la terre. Les Couleuvres, les Viperes, les Scorpions, les Centipedes, entrent fami-

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

liérement dans les Maisons, au risque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquûre mortelle. C'est un danger, qui dure pendant toute l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il semble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des Insectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre tems. On se garde bien, alors, de se coucher, sans avoir soigneusement visité les lits. Quelques uns de ces Animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a personne, sans excepter les Esclaves Negres & les Indiens, qui ne dorme environné d'un *Toldo*; grand drap, qui ne laisse aucun passage. La persécution des Insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un Fanal. Ils voltigent autour de la lumiere, & se précipitent si furieusement dessus, qu'elle est éteinte aussi-tôt. Une autre plaie de la Ville est une espece de Rats qu'on y nomme *Pericotes*, dont toutes les Maisons se trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils sortent de leurs retraites, pour trotter dans les Appartemens, avec tant de bruit, que le sommeil n'y résiste point. Ils es-

Prodigieux nombre de Serpens & d'autres Insectes.

Rats nommés Pericotes.

caladent les Lits & les Armoires. Si l'on pose une Chandelle allumée dans un lieu où ils puissent atteindre, ils l'enlevent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même Chambre : le danger du feu, auquel on seroit sans cesse exposé, est une autre raison pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une Lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur insupportable (70), les Naturels du Païs en préferent le séjour à celui des Montagnes ; tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'Eté, suivant M. d'Ulloa, est la saison la plus supportable à Guayaquil, parcequ'alors l'on y est à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche, à quelques Auteurs, de s'être trompés sur ce point. La chaleur, dit-il, est moins étouffante, parceque les vents de Sud-Ouest & d'Ouest Sud-Ouest y soufflent alors : on les appelle *Chandui*, du nom d'une Montague d'où ils viennent. Ils soufflent régulierement, depuis midi, jusqu'à cinq ou six heures du matin. Le Ciel, pen-

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

Leur audace.

Observations sur le climat du Païs.

(70) On a déja dit que suivant les expériences du Barometre, l'Hiver de ce climat est plus chaud que celui de Carthagene.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

dant ce tems, eſt toujours ſerein; les pluies ſont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les Melons, & cette autre eſpece du même fruit, nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Riviere, dans de grandes Balſes. En Hiver, on eſt ſujet, dans Guayaquil, aux fievres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parcequ'on y rejette l'uſage du Quinquina; ſpécifique du Païs, qui n'y eſt pas négligé, ſuivant M. d'Ulloa, parceque ſes propriétés y ſont inconnues, mais parcequ'on ſe figure qu'avec une qualité chaude il ne peut convenir à ceux qui ſont nés dans ce climat. Les Habitans des Montagnes, accoutumés à la fraicheur de leur air, ne peuvent ſupporter celui de Guayaquil, qui les affoiblit juſqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laiſſent tenter par la beauté des fruits, qui leur cauſent bientôt des fievres, auſſi communes pour eux dans une ſaiſon que dans l'autre.

Maladies.

A Guayaquil, on eſt fort ſujet auſſi à la Cataracte; ſans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois juſqu'à faire perdre entierement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du Païs,

que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement visqueuses (71).

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Vijahuas.

On a parlé, dans la Description du même Païs, de quelques productions de son terroir, entre lesquelles on n'a fait que nommer les *Vijahuas* & les *Bejuques*; deux Plantes dont les propriétés méritent plus d'attention. Les Vijahuas sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de draps dans un lit. Elles naissent sans tige. Leur longueur commune est de cinq piés, sur deux piés & demi de large; & la principale côte, qui sort immédiatement de terre, est large de 4 à 5 lignes. Tout le reste de la feuille est fort lisse & fort uni. La couleur en est verte en dedans, blanche en dehors; & le côté extérieur se trouve naturellement couvert d'une poussiere fine & gluante. On a remarqué que dans les Déserts de Guayaquil, ces feuilles servent à bâtir sur-le-champ des hutes: mais elles s'emploient, dans tout le Païs, à couvrir les Maisons; sans compter qu'elles servent d'enveloppe pour transporter le Poisson, le Sel, & toutes les Marchandises qu'on veut garantir de l'humidité.

(76) M. d'Ulloa, *ubi sup.* liv. 4. chap. 6.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Bejuque.

Le Bejuque eſt une ſorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on diſtingue deux eſpeces ; l'une, qui croît de la Terre, & qui s'entortille autour des arbres ; l'autre qui n'eſt que les branches ſouples de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la premiere ; ce qui fait juger que Bejuque eſt moins le nom de la Plante, que celui de ſes qualités. Les Bejuques des deux eſpeces croiſſent en ſe courbant, juſqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent & s'entortillent juſqu'à ſa cime ; & delà ils continuent de croître en deſcendant juſqu'à terre. Ainſi, formant un lien entre pluſieurs, on les y voit tenir comme une corde, qu'on y auroit attachée par les deux bouts. Ils ſont ſi ſouples & ſi flexibles, qu'on peut les tordre & les plier ſans les rompre. On en fait même des nœuds très ſerrés & très fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper, deviennent exceſſivement gros, mais les plus minces ont depuis quatre à cinq juſqu'à ſept ou huit lignes de diametre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même uſage, ils ſervent tous à faire di-

verses sortes de liens. On en joint même plusieurs ensemble, comme autant de Torons, pour faire des cables d'amarre, qui servent aux Balses, & qui se conservent fort bien dans l'eau.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

Matapalo.

La singularité du *Matapalo*, mérite aussi une Description. Ce nom, qui signifie *Tue-pieu*, est celui d'un arbre, qui n'a dans son origine, que l'apparence d'une foible Plante. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & le long duquel il monte; jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houpe s'élargit assez pour dérober, à son soutien, les raïons & l'influence du Soleil. Il se nourrit de sa substance; & le consumant par degrés, il prend à la fin sa place. Ensuite, il devient si gros, qu'on en fait des Canots de la premiere grandeur; à quoi la quantité de ses fibres & sa légereté le rendent très propre.

Manglier.

Le Manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voïages d'Afrique & qu'on y trouve nommé *Mangrove* par les Anglois, *Paletuvier* par les François, *Mangle* par les Traducteurs des Relations Hollandoises, croît avec quelques différences dans l'Amérique méridionale. On en a déja distingué deux especes, dont l'une, suivant Waffer,

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

peut servir à la teinture : mais ses propriétés générales sont, premierement de naître & de se nourrir dans les Terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, c'est-à-dire dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aisément. Aussi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des Mangliers, répandent-ils une fort mauvaise odeur. 2°. En sortant de terre, cet Arbre commence à se diviser en branches noueuses & torses, & produit par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à former un entrelassement impénétrable. Lorsqu'il devient un peu grand, on ne distingue plus les rejettons, des principales branches : outre leur confusion, celles de la premiere production & de la sixieme sont d'une égale grosseur, qui est, dans toutes, d'environ deux pouces de diametre. Elles sont si souples, qu'on les tort inutilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent presqu'horizontalement, les troncs principaux ne laissent pas de croître en hauteur. Les feuilles sont petites, en comparaison des branches : elles n'ont pas plus d'un pouce & demi

ou de deux pouces de long. Elles ſont rondes, épaiſſes, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs eſt de dix-huit à vingt piés, ſur huit, dix & douze pouces de diametre. Ils ſont couverts d'une écorce mince & raboteuſe, qui n'a gueres plus d'une ligne d'épaiſſeur. Leur bois eſt ſi peſant, ſi compact, & ſi ſolide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il eſt fort difficile à couper; deux propriétés qui ne permettent pas de l'emploïer ſouvent en Mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aiſément.

§ III.

Pérou & Contrées voiſines.

EN traitant des Plantes & des Animaux du Pérou, il ne ſera pas inutile de rappeller la différence qu'il faut mettre entre les ſituations de ſes Provinces, qui doivent toujours en faire ſuppoſer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainſi les unes croiſſent dans les Contrées chaudes, qui portent le nom de Vallée, ou de Yungas; quoique ces deux mots aient un ſens différent, car on

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

entend, par le premier, les petites Plaines, enfoncées entre les collines, & par le second celles qui sont au pié des Cordillieres : mais le climat des unes & des autres est chaud. C'est delà qu'on tire, non-seulement les Cannes de Sucre, mais les Plantains, les Guineos, l'Agi ou Piment, les Chirimoyas, les Aguacates ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits qui sont communs aux autres Régions chaudes de l'Amérique. Les Contrées froides produisent de petites Poires, des Pêches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimales, des Abricots & différentes especes de Melons. Ceux qu'on appelle Melons d'eau ont une saison déterminée, & les autres croissent dans tous les tems. Enfin les Contrées, où le climat n'est proprement, ni chaud, ni froid, produisent, aussi toute l'année, des *Frutilles*, ou Fraises du Pérou, des Figues de Tuna & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, tels que les Oranges douces & les Oranges ameres, les Citrons roïaux & les petits Limons, les Limes douces & aigres, les Cédrats, & les Toronjes, autre espece de Citrons, dis-

tingués par leur petiteſſe & leur rondeur, ne ceſſent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les ſaiſons. On ne penſe point à répéter ce qu'on a déja dit dans d'autres Deſcriptions ; mais tout ce qui eſt propre au Païs, ou qui s'y diſtingue par quelque différence remarquable, demande une explication particuliere.

Chirimoya, fruit délicieux.

Le Chirimoya, par exemple, y paſſe pour le plus délicieux de tous les fruits ; & les Européens ne lui refuſent pas cet honneur. Sa groſſeur n'eſt pas égale. Il s'en trouve, depuis un & deux juſqu'à cinq pouces de diametre. Elle eſt ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une eſpece de nombril. Son écorce eſt mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être ſéparée qu'avec un coûteau, & d'un verd obſcur avant ſa maturité ; mais, en meuriſſant, ſa couleur devient plus claire. Elle a pluſieurs côtes, ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans eſt blanc, mêlé de quelques fibres, preſqu'imperceptibles, dont ſe forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en eſt doux, avec un léger mélange d'acide, & l'odeur ſi agréable, qu'elle n'en releve pas peu

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

le goût. Les pepins, ou la graine; sont enveloppés dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long, sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats, avec des raies, qui rendent leur surface inégale.

Son Arbre.

L'Arbre, qui porte cet agréable fruit, est haut & touffu. Le tronc en est rond, gros, un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies, mais un peu moins larges que longues, & se terminent en pointe : elles ont environ trois pouces de long, sur deux & demi de large; & leur couleur est un verd foncé. C'est une singularité, dans ce climat, que la propriété qu'a cet arbre de se dépouiller de ses feuilles pour en prendre de nouvelles, qui se sechent à leur tour, & tombent tous les ans. Sa fleur jouit aussi d'une propriété distinguée : elle est d'abord verte, c'est à-dire de la couleur des feuilles; & dans sa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur du Caprier, quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne font pas le plus beau Calice du monde; mais son odeur est d'un agrément, dont on assure que rien n'approche. Ces fleurs ne sont pas nom-

breuſes : l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits, & ce nombre même eſt diminué par la paſſion des Femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parcequ'elles ſe vendent fort cher.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Guabas ou Pacaès.

Dans toute la Province de Quito, on donne le nom de *Guabas* à un fruit, qu'on appelle Pacaès dans tout le reſte du Pérou. Il conſiſte dans une coſſe, un peu platte des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, quoique cette longueur varie ſuivant le terroir ; & d'un verd foncé. Elle eſt toute couverte d'un duvet, qui eſt doux lorſqu'on y paſſe la main de haut en bas, & rude, au contraire, en remontant. On l'ouvre en long ; & d'un bout à l'autre ſes diverſes cavités ſont remplies d'une moelle ſpongieuſe & legere, de la blancheur du coton. Cette moelle renferme des pepins noirs d'une groſſeur démeſurée, puiſqu'ils ne laiſſent autour d'eux qu'une ligne & demie d'eſpace à la moelle, qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre reſſemble à celui de l'Aguacate, c'eſt-à-dire qu'il eſt haut & touffu. Ses feuilles ſont un peu plus grandes que celles du Chirimoïer.

Grenadille du Pérou.

La Grenadille du Pérou a, comme

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ailleurs, la forme d'un œuf de Poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en dehors, & de couleur incarnate. En dedans, elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des Grenades ordinaires, & toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, sans aucun danger. Il ne croît point sur un arbre, mais sur une Plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme Fleurs de la Passion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la Grenadille, comme de la plûpart des fruits du Pérou, que pour la manger bonne, il faut la garder quelque tems après l'avoir cueillie (72). Loin d'acquérir cette bonté sur l'arbre, elle se flétrit, lorsqu'elle est mûre, & se dessеche au point de perdre entierement son goût.

Frutille ou Fraise du Pérou.

La Frutille, ou Fraise du Pérou, est

(72) Il en est de même des Fruits de l'Inde Orientale.

fort différente des Fraises de l'Europe; non-seulement par sa grandeur, qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diametre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la Plante ne differe des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

L'*Oca* est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle est couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine se mange, a le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits des Indes, qu'elle est douce. Elle se mange bouillie ou frite. On en fait des conserves au sucre, qui passent pour délicieuses dans le Païs. La Plante est moins grande que celle des Camotes & des Yucas.

Oca.

La *Quinoa*, graine particuliere & naturelle au Païs de Quito, ressemble aux lentilles par la forme, mais elle est beaucoup plus petite, & de cou-

Quinoa.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

leur blanche. Elle ſert de nourriture & de remede. Dans la premiere acception, elle eſt de fort bon goût; & dans la ſeconde, c'eſt un ſpécifique admirable contre toutes ſortes d'abcès & d'apoſtumes. Lorſqu'on la fait cuire, elle s'ouvre, & laiſſe ſortir un petit filament tourné en ſpirale, qui a l'apparence d'un vermiſſeau, & qui eſt plus blanc encore que la graine. Cette eſpece de légume ſe ſeme & ſe coupe tous les ans. Sa Plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles ſont grandes, aſſez ſemblables à celles de la Mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pouſſe une fleur de cinq à ſix pouces de long, ſemblable à celle du Maïz, dans laquelle les grains de la ſemence forment une ſorte d'épi. On mange la Quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui ſert à la faire cuire, paſſe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait enſuite un cataplaſme. Appliqué ſur une contuſion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt.

Cochenille. On ne parle point de la Cochenil-

le, qui n'eſt pas différente au Pérou de celle du Mexique; mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que juſqu'à préſent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Coca.

La fameuſe Herbe, qui ſe nomme la *Coca*, & qui étoit autrefois particuliere à quelques Cantons du Pérou, eſt aujourd'hui fort commune dans toutes ſes Provinces méridionales, par le ſoin que les Indiens prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan: mais juſqu'aujourd'hui la Province de Quito n'en produit point, & ſes Habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préferent aux pierres précieuſes. C'eſt une Plante foible, qui s'entrelaſſe aux autres Plantes. La feuille en eſt fort liſſe, & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée en portion égale avec une ſorte de craie, ou de terre blanche, qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent d'abord; mais enſuite ils avallent le jus avec leur ſalive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de rendre du jus. Elle leur tient lieu de

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

toute nourriture, aussi long-tems qu'ils en ont ; & quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle leur manque. Ils prétendent même qu'elle raffermit les gencives, & qu'elle fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, surtout dans les lieux où l'on exploite les Mines ; car les Indiens ne peuvent travailler sans cet aliment, & les Propriétaires des Mines leur en fournissent la quantité qu'ils desirent, en rabattant sur leur salaire journalier.

M. d'Ulloa est persuadé que la Coca est absolument la même Plante, que celle qui n'est pas moins en usage dans les Indes Orientales, sous le nom de Betel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait, ni dans ses propriétés (73).

Gomme de Mopamopa.

Dans le Bailliage de Pasto, qui appartient au Popayan, & qui est la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il se trouve des arbres, d'où

(73) Voïage au Pérou, liv. 6. ch 3.

l'on

l'on voit diſtiller ſans ceſſe une ſorte de gomme, ou de réſine, que les Habitans nomment *Mopamòpa*. Elle ſert à faire toutes ſortes de laque, ou de vernis en bois; & ce vernis eſt non-ſeulement ſi beau, mais ſi durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni, par l'eau bouillante. La maniere de l'appliquer eſt fort ſimple. On met dans la bouche un morceau de la réſine; & l'aïant délaïé, avec la ſalive, on y paſſe le pinceau; après quoi, il ne reſte qu'à prendre la couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & qu'à la coucher ſur le bois, où elle forme un auſſi bel enduit que ceux de la Chine. Les Ouvrages, que les Indiens font, dans ce genre, ſont fort recherchés.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le Païs de Quixos, reconnu pour la premiere fois en 1536, par Gonzale Diaz de Piñeda, viſité par Gonzale Pizarre en 1539, & ſoumis en 1559 par Gil Ramirez d'Avalos, eſt dans un climat fort chaud, où les pluies ſont continuelles, & qui ne differe de celui de Guayaquil qu'en ce que l'Eté n'y eſt pas ſi long. Cette reſſemblance s'étend juſqu'aux différentes ſortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes; & les

Canelier du Perou.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

parties montagneuſes n'y ſont pas moins fourrées de Bois épais, & d'arbres d'une prodigieuſe groſſeur. Mais on trouve, ſurtout vers les parties du Sud & de l'Oueſt, des Caneliers, qui ne ſont point connus à Guayaquil; & delà eſt venu, dès le tems de Piñeda, le nom de *Canelos*, que cette Province conſerve encore. On en tire une certaine quantité de Canelle, qui ſe diſtribue dans le Païs de Quito & dans les Vallées. Quoique moins fine que celle des Indes Orientales, elle lui reſſemble par l'odeur, par l'épaiſſeur de l'écorce & par la groſſeur du tuïau: ſa couleur eſt un peu plus foncée; mais la plus grande différence eſt dans le goût, que celle-ci a moins délicat & plus piquant. La feuille eſt parfaitement ſemblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum ſi doux, ſurtout la fleur, que ſi ces arbres recevoient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur Canelle égaleroit celle de Ceylan. Dans les Forêts du même Païs, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui eſt une eſpece de *Storax*, eſt d'une odeur à laquelle on ne connoît rien d'égal. Elle eſt rare, par la même

raiſon qui s'oppoſe à la culture des Caneliers ; c'eſt la crainte des Indiens ſauvages , que leur haine contre les Eſpagnols tient ſans ceſſe à l'affut , pour les tuer comme des Bêtes féroces.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Canelle de Caſtille.

On trouve auſſi des Caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paroît même perſuadé , ſur des témoignages de grand poids , que leur Canelle eſt réellement ſupérieure à celle de Ceylan. Auſſi , pour la diſtinguer de celle de Quixos , la nomme-t-on *Canelle de Caſtille* On donne pour raiſon de cette excellence , que les Caneliers de Macas ſont ordinairement dans des lieux découverts , où rien ne leur dérobbe l'influence du Soleil , & qu'ils n'ont par conſéquent rien à ſouffrir du voiſinage des autres arbres , dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire , du même terroir , beaucoup de Copal , & de la Cire , qu'on diſtingue par le nom de *Cera de Palo* , mais qui a le défaut d'être rouge , & de ne pas durcir. En général , toutes les cires de ces Régions ne valent pas celle de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins ſi ce n'eſt pas faute de préparation , & parcequ'on ignore l'art de la nettoïer.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Reptiles de Macas.

Entre les Reptiles du Païs de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, eſt un Serpent, nommé *Cuvi-Mullinvo*, qui a la peau de couleur d'or, régulierement tigrée, couverte d'écailles, & dont toute la figure eſt affreuſe. Sa tête eſt d'une groſſeur démeſurée; ſa gueule eſt armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche priſe, lorſqu'il a ſaiſi ſa proie, & ſes moindres bleſſures ſont mortelles. Les Bravos, pour ſe rendre plus terribles, peignent ſur leurs rondaches la figure de ce Monſtre.

Animaux des Paramos.

Dans les Montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'eſt-à-dire, les plus élevées & les plus ſtériles, l'air eſt ſi rude, qu'en général il n'y a point d'Animaux qui puiſſent y faire un continuel ſéjour (74). Cependant quelques-uns, dont la conſtitution s'en accommode mieux, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels ſont les Chevreuils, dont on rencontre quelquefois des trouppes dans les plus hautes parties de ces lieux déſerts, où par conſéquent l'air eſt le moins ſupportable. La chaſſe de ces Animaux eſt un exercice pour lequel on eſt fort paſſionné au Pérou. Il eſt

Chaſſe du Chevreuil.

(74) Voïage au Pérou, liv. 6. chap. 8.

remarquable, d'ailleurs, par l'intrépidité qu'il demande, „ & qu'on „ pourroit nommer témérité, suivant „ M. d'Ulloa, si les hommes les plus „ sages n'y prenoient le même goût, „ après en avoir une fois essaïé. Leur „ confiance est dans la bonté de leurs „ chevaux, qui courent avec tant de vîtesse & d'un pas si sûr au travers „ des rochers & des Montagnes, que „ la légereté la plus vantée des nôtres „ n'est que lenteur en comparaison «. Un prélude si curieux ne nous permet pas de passer sur cet article.

La chasse se fait entre plusieurs personnes, divisées en deux classes ; l'une d'Indiens à pié, pour faire lever les Chevreuils, l'autre de Cavaliers pour la course. On se rend, dès la pointe du jour, au sommet du Paramo ; chacun avec un Lévrier en lesse. Les Cavaliers prennent poste sur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embrasse ainsi un terrein de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des Chasseurs. S'il part un Chevreuil, le Cheval le plus proche s'en apperçoit aussi-tôt, & part après lui, sans qu'il soit possible au Cavalier de

le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court par des descentes si roides, qu'un homme à pié n'y passeroit pas sans précaution. Un Etranger, témoin pour la premiere fois de ce spectacle, est saisi d'effroi, & juge qu'il vaudroit mieux se laisser tomber de la selle, & couler jusqu'au bas de la descente, que de se livrer au caprice d'un Animal, qui ne connoît, ni frein, ni danger. Cependant le Cavalier est emporté, jusqu'à ce que le Chevreuil soit pris, ou que le Cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de course, cede la victoire à la Bête qui continue de fuir. Ceux qui sont postés dans d'autres lieux n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au Chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs Chevaux n'ont pas besoin d'être animés : il leur suffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des Chasseurs & des Chiens, ou d'appercevoir seulement l'agitation du premier qui découvre la Bête. Alors le meilleur parti qu'on puisse prendre est de leur laisser la liberté de courir, & de les animer même de l'éperon

& de la voix ; mais en même-tems, il faut être assez ferme sur l'arçon, pour résister aux secousses qu'on reçoit de sa monture, en courant par les descentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le Cavalier par dessus la tête du Cheval. Il en coute infailliblement la vie à celui qui tombe, soit par la violence de sa chûte, ou par l'emportement du Cheval même, qui, poursuivant sa course, ne manque gueres de l'écraser sous ses piés.

On donne le nom de *Parameros* à ces Chevaux, parcequ'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les Paramos. La plûpart sont trotteurs, ou traquenards. D'autres, qu'on nomme *Aguilillas*, ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres ; & quelques-uns même sont si legers, qu'on ne connoît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même-tems le pié de devant & celui de derriere, du même côté ; &, suivant l'explication du même Voïageur, au lieu de porter, comme les autres Chevaux, le pié de derriere dans l'endroit où

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ils ont eu le pié de devant, ils le portent plus loin, vis-à-vis & même au-delà du pié de devant de l'autre côté; ce qui rend leur mouvement plus prompt du double que celui des Chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier. Cette allure leur eſt naturelle; mais on l'enſeigne à des Chevaux qui ne ſont pas de la même race, & l'on a des Ecuïers exprès pour les dreſſer. Les uns & les autres ne ſont pas diſtingués par leur beauté. On ne vante que leur légereté, leur douceur & leur courage.

Oiſeaux des Paramos.

Les Oiſeaux, qu'on trouve dans les Paramos, ne ſont gueres que des Perdrix, des *Condors* ou *Buyres*, & des *Zumbadors* ou *Bourdonneurs*. On a déja remarqué que les Perdrix du Pérou ne reſſemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos Cailles; elles n'y ſont pas en abondance.

Condor.

Le Condor ne paſſera plus pour un Etre imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Eſpagne en ont vérifié l'exiſtence par leurs yeux (75). C'eſt le plus grand Oiſeau

(75) M. de la Condamine en vit pluſieurs, (Voïage ſur l'Amazone, p. 175), & l'on ſuit ici M. d'Ulloa.

de l'Amérique. Il reſſemble, par la couleur & la forme, aux Gallinazos, dont on a donné la deſcription. Jamais on ne le voit dans les lieux bas; ce qui fait juger que ſa complexion demande un air fort ſubtil. On l'apprivoiſe néanmoins dans les Villages. Il eſt carnacier. On le voit ſouvent enlever des Agneaux, du milieu des Troupeaux qui paiſſent au bas des Montagnes. M. d'Ulloa en fut témoin. Un jour qu'il alloit, du ſignal de *Lalanguſo* à la Hazienda de *Pul*, qui eſt au pié de cette Montagne, il remarqua une confuſion extraordinaire dans un Troupeau de Moutons. Tout-d'un-coup il en vit partir un Condor, qui enlevoit dans ſes ſerres un Agneau, & qui le laiſſa tomber d'une certaine hauteur. Enſuite il le vit fondre une ſeconde fois ſur ſa proie, la ſaiſir, l'enlever, & la laiſſer retomber, pour la ſaiſir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parcequ'il s'éloigna de cet endroit, fuïant les Indiens, qui accouroient aux cris des Bergers qui étoient à la garde du Troupeau.

Dans quelques Montagnes, cet Oiſeau eſt plus commun que dans d'autres. Comme les Beſtiaux y ſont toujours menacés de ſes ravages, les In-

diens lui tendent des piéges. Ils tuent quelque Animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes: car on représente le Condor si soupçonneux, que sans cette précaution, il ne toucheroit point à la chair. On la déterre. Aussi-tôt les Condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, jusqu'à demeurer sans mouvement. Dans cet état, il est facile de les assommer. On les prend aussi, près des charognes, avec des piéges proportionnés à leur force; car ils sont d'une vigueur si surprenante, qu'ils terrassent, d'un coup d'aîle, & qu'ils estropient quelquefois ceux qui les attaquent (76).

Le Zumbador

Le Zumbador est un Oiseau nocturne; qui ne se trouve que dans les Paramos, & qu'on voit rarement, mais qui se fait souvent entendre, soit par son chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient son nom. Ce bruit, qui se fait entendre à la distance de plus de cinquante toises, est attribué à la violence de son vol. Il est plus fort, à mesure qu'on s'en approche. De tems en tems, le Zumbador pousse un sifflement, assez sem-

(76) *Ibidem.*

blable à celui des autres Oiſeaux nocturnes. C'eſt dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner ſa Deſcription. » Dans les nuits claires, dit-il, » qui ſont les tems auxquels il ſe fait » le plus entendre, nous nous met- » tions aux aguets, pour obſerver ſa » groſſeur & la violence de ſon vol : » mais quoiqu'il en paſſât près de » nous, il nous fut toujours impoſſi- » ble de diſtinguer leur figure : nous » n'appercevions que la route qu'ils » tenoient, & qu'ils traçoient dans » l'air, comme une ligne blanche, » par la ſeule impreſſion de leurs aî- » les. Elle ſe diſtinguoit facilement, » à la diſtance où j'étois. La curioſité » de voir de plus près un Oiſeau ſi » ſingulier, nous fit ordonner à quel- » ques Indiens de nous en procurer » un. Leur zele ſurpaſſa notre attente. » Ils en découvrirent une nichée en- » tiere, qu'ils ſe hâterent de nous ap- » porter. A peine les Petits avoient » des plumes ; cependant ils étoient de » la groſſeur des Perdrix. Leurs plu- » mes étoient mouchetées de deux » couleurs griſes, l'une foncée, & » l'autre claire ; le bec, droit & pro- » portionné ; les narines beaucoup » plus grandes, que dans aucun autre

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» Oiſeau ; la queue petite, & les aî-
» les aſſez grandes. Si l'on en croit
» les Indiens, c'eſt par l'ouverture des
» narines, que le Zumbador pouſſe
» ſon bourdonnement ; mais, quoi-
» qu'elle ſoit aſſez conſiderable, elle
» ne me paroît pas ſuffiſante pour
» cauſer un ſi grand bruit : ſurtout au
» moment qu'il ſiffle ; car il fait en
» même-tems l'un & l'autre : mais je
» ne diſconviens point qu'elle n'y puiſ-
» ſe contribuer beaucoup (77).

Le Canelon.

Dans les *Cannades*, c'eſt-à-dire les Vallons des hautes Montagnes, que les eaux diſperſées rempliſſent de marécages, on voit un Oiſeau que les Habitans du Païs nomment *Canelon* : nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime aſſez bien ſon chant. Avec la groſſeur & la tête de l'Oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les piés & les jambes proportionnés au corps, le plumage ſupérieur des aîles, gris, & l'inferieur, blanc. A la jointure des aîles, il a deux éperons, qui ſortent de près d'un pouce & demi, & qui ſervent à ſa défenſe. Le Mâle & la Femelle ne ſont jamais l'un ſans l'autre, ſoit qu'ils volent, ou qu'ils ſoient à terre, leur ſéjour aſſez conſtant ; car

(77) *Ibid.* p. 126.

ils ne volent que pour paſſer d'un Vallon à l'autre, ou pour fuir la chaſſe qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même, lorſqu'elle eſt un peu mortifiée. Ils ſe tiennent auſſi dans les parties moins froides des Montagnes; mais leur figure y eſt un peu différente : ils y ont, ſur le front, une petite corne calleuſe & molle; & ſur la tête, une petite touffe de plumes.

Le Quinde, ou Bequefleurs.

Dans les Jardins du Pérou, on trouve communément un Oiſeau ſingulier par ſa petiteſſe & par le coloris de ſes plumes, que ſa deſcription fait prendre pour le Colibri, mais dont le nom Péruvien eſt *Quinde*; quoiqu'on le nomme auſſi *Robilargue*, *Liſongere*, & plus ordinairement encore *Bequefleurs*; parcequ'il voltige ſans ceſſe ſur les fleurs, & qu'il en ſuce fort légerement le jus. Tout le volume de ſon corps, avec ſes plumes, n'eſt pas plus gros qu'une noix muſcade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps & les yeux fort vifs, ſon bec eſt blanc vers la racine, noir à l'extrêmité, long & fort mince; ſes aîles ſont longues & déliées. Le fond de ſon plumage eſt

verd, mais tacheté presque partout de jaune & de bleu. On distingue diverses especes de Quindes, qui different un peu en grosseur, & dans la couleur des taches de leur plumage. La Femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un pois. Ils font leur nid sur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puissent trouver.

La Llama, Brebis du Pérou.

Dans la partie du Pérou, qui n'a ni Bruieres ni Montagnes, on ne voit que des Animaux Domestiques; & la plûpart de leurs especes étant venues d'Espagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols celles, qui sont particulieres au Païs étoient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général, qui signifie Bête brute; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'espece. Ainsi *Runa* signifient Brebis; ils nomment *Runa Llama* l'Animal qu'on trouve nommé, dans les Relations, Brebis des Indes. Cependant il a moins de ressemblance avec la Brebis qu'avec le Chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la bosse. Il est plus petit; mais, quoiqu'il ait le pié fourchu, sa marche est aussi celle du Chameau. Toutes les Llamas ne sont

pas de la même couleur : il y en a de brunes, de noires, de tigrées, & beaucoup de blanches. Leur hauteur est à peu-près celle d'un Anon. Elles sont assez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres ; aussi les Indiens s'en sont-ils toujours servis pour Bêtes de charge. Avant la Conquête, ils mangeoient leur chair, qui a le goût de celle de Mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même, ils mangent encore celles que leur vieillesse met hors d'état de servir. Ces Animaux sont extrêmement dociles, & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur visqueuse, qui cause la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Jurisdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba, parcequ'elles y servent au commerce, qui s'y fait d'un Village à l'autre.

La Vicuña ou Vicogne, & le Guanaco.

Les Provinces méridionales, telles que Cusco, la Paz, la Plata, &c. ont deux autres especes d'Animaux, assez semblables à la Llama, qui se nomment *la Vicuña* & le *Guanaco*. La premiere ne differe de la Llama, qu'en ce qu'elle est plus petite, sa laine plus

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

fine & plus déliée, brune par tout le corps, à l'exception du ventre, qui est blanchâtre. Au contraire, le Guanaco est plus grand; il a le poil plus long & plus rude; mais, c'est aussi sa seule différence. Les Guanacos sont d'une grande utilité dans les Mines, pour transporter le Minerai, par des chemins si rudes & si difficiles, que d'autres Animaux n'y peuvent passer.

Le Chucha, ou Muca-muca.

On trouve dans les Edifices de cette Région, un Animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un Rat; mais il est plus gros qu'un Chat ordinaire. Son museau, semblable au grouin d'un petit Cochon, est d'une extrême longueur. Ses piés & son dos sont ceux d'un Rat, mais le poil en est plus long & plus noir. La Nature a partagé le Chucha Femelle d'une bourse, qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles, & qui consiste en deux peaux membraneuses, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles suivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de sa longueur, & que

l'Animal ouvre & ferme à son gré, par le moïen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas, elle y renferme ses Petits & les porte comme une seconde ventrée, jusqu'à ce qu'elle veuille les sevrer : alors elle lâche ses muscles, pour se délivrer de son fardeau. M. de Jussieu & M. Seniergues firent à Quito, sur cet Animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'étoit une Femelle, morte depuis trois jours, & qui commençoit à se corrompre : cependant l'orifice de la bourse étoit encore assez serré, pour contenir les Petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans sa gueule ; & lorsqu'on les en sépara, les Académiciens en virent sortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit est emprunté, déclare qu'il n'a jamais vû de Chucha mâle, mais que suivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il est de la même grandeur & de la même figure que la Femelle, à l'exception de la bourse, qu'il n'a point : & que son partage le plus remarquable consiste en deux testicules de la grosseur des œufs de Poule ; ce qui paroît monstrueux par comparaison à celle de son corps. Au reste, le Mâle & la Femelle sont

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

mortels Ennemis de la Volaille & de tous les Oiseaux Domestiques. Ils se trouvent, non-seulement dans les Maisons, mais jusqu'au milieu des Champs, où ils font beaucoup de dégât dans le Maiz. Les Indiens font la guerre à ces Animaux, en mangent la chair, & la trouvent bonne : mais l'Auteur observe qu'en fait de goût, leur sentiment est toujours fort suspect (77).

Contra-Yerva

C'est sur les Paramos que croît la *Contra-Yerva*, cette Plante fameuse par sa vertu contre toute sorte de poison. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus, à proportion. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en dehors & d'un verd pâle. En dedans, elles sont lisses & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur, composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet.

Calaguela.

Une autre Plante, qui ne mérite pas moins d'observation, est *la Calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les néges continuelles rendent steriles, ou dont le soi est de sable. Sa hauteur est de sept ou huit

(77) Voïage au Pérou, l. 6. ch. 9.

pouces : & sa tige consiste en divers petits troncs, qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres Plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur ; ils sont remplis de nœuds, à peu de distance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est séche. La Calaguela est un spécifique admirable pour dissiper les Apostumes. Elle produit cet effet en fort peu de tems. Trois ou quatre prises, c'est-à-dire trois ou quatre morceaux, en décoction simple, ou infusée dans le vin, suffisent, dans l'espace d'un jour ; sans compter qu'étant chaude au premier degré, elle deviendroit nuisible si l'on en prenoit excessivement. On remarque, néanmoins, que sur les Paramos, elle n'est pas de si bonne qualité que dans les autres Parties du Pérou. Aussi la recherche-t-on moins. Les feuilles en sont fort petites, en petit nombre, & sortent immédiatement des troncs.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Quinoal.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune semence (78), on

(78) Voïez l'article des Montagnes, au Tome précédent.

HISTOIRE NATURELLE PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

trouve un arbre que les Habitans du Païs nomment *Quinoal*, dont la nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé sous celui de *Quinoa*, elle n'en vient point, & sa Plante n'a rien de commun avec lui.

Bâton de lumiere, ou Palo de Luz.

Le même climat est ami d'une petite Plante que les Indiens nomment dans leur Langue *Bâton de lumiere* (79). Sa hauteur ordinaire est d'environ deux piés. Elle consiste, comme la Calaguela, en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine; droites & unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette Plante fort près de terre, où son diametre est d'environ trois lignes; on l'allume; & quoique verte, elle répand une lumiere qui égale celle d'un Flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

Achupalla.

La Terre produit, dans les mêmes lieux, une Plante que les Indiens nom-

(79) Les Espagnols l'ont appellé aussi, *Palo de Luz*.

ment *Achupalla*, composée de diverses côtes, peu différentes de celle de la Sabine; mais à mesure qu'elle en produit de nouvelles, les premieres sechent. Ces côtes forment une espece de tronc, creux & garni de feuilles horizontales, qui peut se manger, comme celui des Palmites.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Puchugchu.

Au-dessus du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus sensible, on trouve une espece d'Oignons, nommés *Puchugchu* dans la Langue du Païs, & formés d'une Herbe dont les feuilles, rondes, sont si pressées les unes contre les autres, qu'elles composent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que les racines, qui, à mesure qu'elles grossissent, ne font qu'élargir cette masse de feuilles, & lui donnent la figure d'un pain arrondi, d'environ deux piés de haut sur presque le même diametre. Cet Oignon, ou ce Pain, est si dur lorsqu'il est verd, que le pié d'un Homme, ni d'un Cheval, ne peut l'écraser: mais aussi-tôt qu'il est sec, il s'égruge facilement. Entre verd & sec, ses racines ont le jeu d'un ressort; c'est-à-dire qu'en le comprimant, on l'applatit, & qu'il reprend ensuite sa rondeur, quand on cesse de le presser.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Canchalagua.

Le même terrein, où croissent les Puchugchus, produit aussi la *Canchalagua*, Plante dont les vertus ne sont pas inconnues à l'Europe. Elle ressemble aux plus petits joncs, sans aucune feuille, & sa graine croît aux extrémités. Le goût en est amer, & se communique à l'eau, dans laquelle on le fait infuser : mais elle est fort vantée, pour la guérison de toutes sortes de fievres, & pour la purification du sang.

Algarrobale.

L'*Algarrobale*, qu'on a nommé plusieurs fois sans explication, est le fruit d'un Arbre légumineux du même nom, qui croît particulierement au-dessus de Tumbez, dans l'intérieur des Terres. C'est une espece d'Haricot fort résineux, avec lequel on nourrit toute sorte de Bestiaux. Ses cosses ont quatre ou cinq pouces de long, sur environ quatre lignes de large. Il est blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes. Non-seulement cette nourriture fortifie les Bêtes de charge, mais elle engraisse extrêmement les Bœufs & les Moutons ; & l'on assure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il est facile de distinguer.

On a parlé plusieurs fois de l'Herbe

Herbe du Paraguay. Sa description.

du Paraguay, comme de la principale richesse des Espagnols & des Indiens qui appartiennent à cette Province, soit par leur séjour, ou par des liaisons de commerce. C'est du nouvel Historien, qu'il faut emprunter ici des lumieres, puisqu'aïant tiré les siennes des Missionnaires du Païs, on ne peut rien supposer de plus exact & de plus fidele. Tout en est curieux, jusqu'à son prélude. » On prétend, » dit-il, que le débit de cette Herbe » fut d'abord si considérable, & de» vint une si grande source de riches» ses, que le luxe s'introduisit bien» tôt parmi les Conquérans du Païs, » qui s'étoient trouvés réduits d'abord » au pur nécessaire. Pour soutenir une » excessive dépense, dont le goût va » toujours en croissant, ils furent » obligés d'avoir recours aux Indiens » assujettis par les armes, ou volon» tairement soumis, dont on fit des » Domestiques, & bientôt des Escla» ves. Mais, comme on ne les ména» gea point, plusieurs succomberent » sous le poids d'un travail auquel ils » n'étoient point accoutumés, & plus » encore sous celui des mauvais trai» temens dont on punissoit l'épuise» ment de leurs forces plutôt que leur

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTREES VOISINES.

» pareſſe : d'autres prirent la fuite, & » devinrent les plus irréconciliables » Ennemis des Eſpagnols. Ceux-ci re- » tomberent dans leur premiere in- » digence, & n'en devinrent pas plus » laborieux. Le luxe avoit multiplié » leurs beſoins ; ils n'y purent ſuffi- » re, avec la ſeule Herbe du Para- » guay : la plûpart même n'étoient » plus en état d'en acheter, parceque » la grande conſommation en avoit » augmenté le prix (80).

Cette herbe, ſi célebre dans l'Amérique méridionale, eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moïen. Son goût approche de celui de la Mauve, & ſa figure eſt à-peu-près celle de l'Oranger. Elle a auſſi quelque reſſemblance, avec la feuille de la Coca du Pérou ; mais elle eſt plus eſtimée au Pérou même, où l'on en tranſporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux Mines. Les Eſpagnols l'y croient d'autant plus néceſſaire, que l'uſage des vins du Païs y eſt pernicieux. Elle s'y tranſporte séche, & preſque réduite en pouſſiere, jamais on ne la laiſſe infuſer longtems, parcequ'elle rendroit l'eau noire

(80) Hiſtoire du Paraguay, Tome I. p. 13.

comme

comme de l'encre. On en diſtingue communément deux eſpeces, quoique ce ſoit toujours la même feuille : la premiere ſe nomme *Caa*, ou *Caamini*; & la ſeconde *Caacuys*, ou *Yerva de Palos.* Mais le Pere del *Techo* (81) prétend que le nom générique eſt Caa, & diſtingue trois eſpeces, ſous les noms de *Caacuys*, *Caamini*, & *Caaguazu.*

Suivant le même Voïageur, qui avoit paſſé une grande partie de ſa vie au Paraguay, le Caacuys eſt le premier bouton, qui commence à peine à déploïer ſes feuilles. Le Caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y reſtent, on l'appelle Caaguazu, ou Palos. Les feuilles qu'on a grillées ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuys ne peut ſe conſerver auſſi longtems que les deux autres eſpeces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Eſpagne; il ſouffre difficilement le tranſport. On aſſure même que cette herbe, priſe ſur les lieux, a je ne ſais

(81) Déja cité, dans les Voïages ſur la Riviere de la Plata.

HISTOIRE NATURELLE PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente ſa vertu comme ſon prix. La maniere de prendre le Caacuys eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulvériſée & réduite en pâte : à meſure qu'elle ſe diſſout, le peu de terre, qui peut y être reſté, ſurnage aſſez pour être écumé. On paſſe enſuite l'eau dans un linge ; & l'aïant laiſſée un peu repoſer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de Sucre ; mais on y mêle un peu de jus de Citron, ou certaines paſtilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laiſſe tiédir.

Grande Fabrique de l'Herbe du Paraguay.

La grande fabrique de cette herbe eſt à *la Villa*, ou la nouvelle *Villarica*, qui eſt voiſine des Montagnes de Maracayu, ſituées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de Latitude Auſtrale. On vante ce Canton, pour la culture de l'arbre : mais ce n'eſt point ſur les Montagnes qu'il y croît, c'eſt dans les fonds marécageux qui les ſéparent. On en tire, pour le Pérou, juſqu'à cent mille *Arrobes*, de vingt-cinq livres ſeize onces de poids ; & le prix de l'Arrobe eſt de ſept écus de France. Cependant

le Caacuys n'a point de prix fixe ; & le Caamini ſe vend le double du Caaguazu. Les Indiens qui ſont établis dans les Provinces d'Uraguay & de Parana, ſous le Gouvernement des Jéſuites, ont ſemé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & qui n'ont preſque pas dégénéré. Elles reſſemblent à celles du Lierre : mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la premiere eſpece ; ils gardent le Caamini pour leur uſage, & vendent le Caaguazu, ou Palos, pour païer le Tribut qu'ils doivent à l'Eſpagne.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Propriétés qu'on lui attribue.

Les Eſpagnols croient trouver, dans cette herbe, un remede, ou un préſervatif, contre tous leurs maux. Perſonne ne diſconvient qu'elle ne ſoit apéritive & diurétique. On raconte que dans les premiers tems, quelques-uns en aïant pris avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, dont ils ne revinrent que pluſieurs jours après : mais il paroît certain qu'elle produit ſouvent des effets fort oppoſés entr'eux, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie ; d'être nourriſſante & purgative. L'habitude d'en uſer la rend

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

néceſſaire; & ſouvent même elle fait trouver de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré, quoiqu'on aſſure que l'excès enivre, & cauſe la plûpart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes (82).

Le même Hiſtorien a pris ſoin de recueillir les autres productions natu-

(82) M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'Herbe du Paraguay ſe nomme Maté au Pérou. » Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine quantité dans une coupe de Calebaſſe, ornée d'argent, qu'on appelle auſſi Maté, ou *Totumo* ou *Calabacito*. On jette, dans ce vaſe, une portion de ſucre, & l'on verſe un peu d'eau froide ſur le tout, afin que l'Herbe ſe détrempe: enſuite on remplit le vaſe d'eau bouillante; & comme l'Herbe eſt fort menue, on boit par un tuïau, aſſez grand pour laiſſer paſſage à l'eau, mais trop petit pour en laiſſer à l'Herbe. A meſure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du ſucre, juſqu'à ce que l'Herbe ceſſe de ſurnager. Alors on met une nouvelle doſe d'Herbe. Souvent on y mêle du jus d'orange amere, ou de citron, & des fleurs odoriférantes. Cette liqueur ſe prend ordinairement à jeun: cependant pluſieurs en prennent auſſi dans l'après-dîner. Il ſe peut que l'uſage en ſoit ſalutaire; mais la maniere de la prendre eſt extrêmement dégoûtante: quelque nombreuſe que ſoit une Compagnie, chacun boit par le même tuïau, & tour à tour, faiſant ainſi paſſer le Maté de l'un à l'autre. Les Chapetons (Eſpagnols Européens) ne font pas grand cas de cette boiſſon, mais les Créoles en ſont paſſionnément avides. Jamais ils ne voïagent, ſans une proviſion d'Herbe du Paraguay, & ne manquent point d'en prendre chaque jour, la préférant à toutes ſortes d'alimens, & ne mangeant qu'après l'avoir priſe. *Voïage au Pérou*, *liv.* 5. *ch.* 5.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

relles du Paraguay & de quelques Provinces voisines. Dans ces vastes Plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buenos-Aires jusqu'au Chili, & vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Vaches, que les Espagnols, en abandonnant cette Ville peu de tems après sa fondation, avoient laissés dans les Campagnes, ont multiplié avec tant d'abondance, que dès l'année 1628, on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & un Bœuf à proportion. Aujourd'hui, il faut aller assez loin pour en trouver; cependant il y a trente ans qu'un Vaisseau ne sortoit pas du Port de Buenos-Aires, sans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de Taureaux. Il falloit en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parceque toutes les peaux qui ne sont point d'aloi, c'est-à-dire, de Taureaux, & d'une certaine mesure, n'entrent point dans le commerce. Enfin une partie des Chasseurs, après avoir tué ces Animaux, ne prennent que les langues, & la graisse, qui, dans ce Païs, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de saindoux.

Prodigieuse quantité de Taureaux du Paraguay.

Ce récit ne donne point encore une juste idée de leur multiplication. Les

Chiens sauvages, & autres Animaux

Chiens, dont un très grand nombre est devenu ſauvage, les Tigres & les Lions, en détruiſent plus qu'on ne peut ſe l'imaginer. On raconte même que les Lions n'attendent point que la faim les preſſe, pour tuer des Taureaux & des Vaches; qu'ils ſe font un amuſement de leur donner la chaſſe, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un ſeul. Mais les plus grands Ennemis de ces Animaux ſont les Chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des ſuifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos-Aires; & l'Hiſtorien juge que ſi les Taureaux diſparoiſſent jamais de ce Païs, ce ſera ſurtout par la guerre des Chiens, qui dévoreront les Hommes, dit-il, lorſqu'ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'on ne peut faire entendre raiſon là-deſſus aux Habitans. Un Gouverneur de la Province aïant envoïé quelques Compagnies militaires pour donner la Chaſſe à ces cruels Animaux, elles n'en furent récompenſées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens*. Auſſi n'a-t'on pu les engager,

depuis, à rendre le même service au Païs (83).

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Chevaux se prennent avec des lacets. Ils sont beaux, & d'une légereté, qui ne dément point leur origine Espagnole. Les Mulets ne sont pas moins communs au Paraguay, que dans le Tucuman, d'où l'on a déja remarqué qu'il en passe tous les ans un très grand nombre au Pérou. Ces Animaux sont d'une grande ressource, dans des Païs où il y a tant à monter & à descendre, & souvent des pas fort difficiles à franchir.

Abeilles des Provinces Méridionales

On trouve, presque partout, dans les Forêts de ces Provinces méridionales, des Abeilles qui prennent le creux des arbres pour ruches; & l'on en compte jusqu'à dix especes différentes. La plus estimée, pour la blancheur de sa cire, se nomme *Opemus*. Le miel en est aussi plus délicat.

Le coton est naturel à tout ce Païs; & l'arbre qui le porte y croît en buisson. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la Vigne. Sa fleur approche de la Tulipe jaune. Elle s'ouvre, aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après, elle se fane & se seche. Le bouton qu'elle renferme a

(83) Histoire du Paraguay, liv. 1 pp. 11 & 12.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

toute sa maturité, au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Indiens, des deux Provinces qu'on a nommées, avoient commencé à semer du Chanvre ; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plûpart y ont renoncé. Les Espagnols, qui ont été plus constans, en font un usage assez avantageux.

Outre le Maïz, le Manioc & les Patates, qui sont communs dans plusieurs parties de ces Provinces, & dont les Indiens faisoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve plusieurs fruits, & divers Simples, qui sont propres au Païs. Les Espagnols, aussi passionnés ici qu'au Pérou pour les Confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaisent. Quelques-uns y ont planté des Vignes, mais avec un succès inégal. A Rioja, & à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de Vin. Celui de Cordoue est gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts ; mais on en fait, à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & située dans la Cordilliere, à 25 lieues de Cordoue, qui n'est pas fort infé-

Vins de Rioja, de Cordoue & de Mendoze.

rieur à celui d'Espagne. On a semé du Froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtisseries.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Herbe au Moineau.

Si ce Païs est rempli d'herbes venimeuses, dont les Indiens empoisonnent leurs fleches, il y a partout des contrepoisons ; & telle est particulierement l'*Herbe au Moineau*, qui forme d'assez gros buissons. On nous apprend d'où lui vient son nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes especes de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plûpart sont de la grosseur de nos Merles, on en distingue un fort joli, qui se nomme Macagua. Ce petit Animal fait une guerre continuelle aux Viperes, dont il est fort friand. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête sous une de ses aîles, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La Vipere s'approche ; & comme sa tête n'est pas si couverte, qu'il ne puisse voir au travers de ses plumes, il ne la remue que lorsqu'il est à portée de donner un coup de bec à son Ennemie. Elle lui rend aussi-tôt un coup de langue : mais dès qu'il se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant. Il se hâte de retour-

Comment elle fut connue.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ner au combat ; & chaque fois qu'il eſt piqué, il a recours à ſon ſpécifique. Ce jeu dure juſqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même reſſource, ait perdu tout ſon ſang. Alors, le Moineau la mange, & lorſqu'il eſt raſſaſié, il fait encore uſage de ſon contrepoiſon.

Serpens du Tucuman & du Paraguay.

Le Tucuman & le Paraguay nourriſſent un nombre extraordinaire de différentes eſpeces de Reptiles : mais tous les Serpens n'y ſont pas venimeux. Ils ſont connus des Indiens, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, ſans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une groſſeur proportionnée, qui avallent des Cerfs entiers, ſi l'on s'en rapporte aux Eſpagnols qui prétendent en avoir été témoins. Les Indiens aſſurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en ſortir ; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles : ſans quoi, dit un célebre Miſſionaire (84), on ſeroit ſans ceſſe expoſé aux attaques de ces monſtrueux Reptiles. Entre ceux qui ſont ovipa-

(84) Le P. de Montoya, dans la Conquête ſpirituelle, &c. déja cité.

res, quelques-uns font de fort gros œufs, que les Meres font éclore en les couvant. Le Serpent à sonnettes n'est nulle part si commun qu'au Paragnay. On y observe que lorsque ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup ; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre ; & que par deux crochets creux, assez larges à leur racine & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres Serpens du même Païs, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives, & les jointures des ongles : mais les Antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie surtout avec succès, une pierre, qu'on nomme *S. Paul* ; le Bezoard ; & l'Ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même, & son foie qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remede moins vanté ; cependant le plus sûr est de commencer par faire sur le-champ une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du souffre ; ce qui suffit même quelquefois pour la guérison.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Serpens Chasseurs.

Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme Chasseurs, qui montent sur les Arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élançant dessus, quand elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut se remuer, & la dévorent toute vivante: mais lorsqu'ils ont avallé des Bêtes entieres, ils deviennent si pesans, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On ajoute que n'aiant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périroient, si la Nature ne leur avoit pas suggeré un remede fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent; & les Oiseaux, fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin; & bientôt sa peau se rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant elle renferme des branches d'arbre, sur lesquelles l'Animal se trouvoit couché; & l'on ne nous apprend point comment il se tire de ce nouvel embarras (85).

(85) Ce trait, comme celui qui va le suivre, a besoin sans doute d'un témoignage tel que celui qu'on a cité. Mais qui osera se défier de la bonne foi d'un Missionnaire, qui ne rapporte ici que ce qu'il a vu?

Plusieurs de ces monstrueux Reptiles vivent de Poisson ; & le Pere de Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la grosseur d'un Veau, & qui pêchoit sur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jetter, de sa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau ; ensuite, y plongeant la tête & demeurant quelque tems immobile, elle ouvroit tout-d'un-coup la gueule, pour avaller quantité de Poissons que l'écume sembloit attirer. Une autre fois, le même Missionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avoit tous les os aussi brisés, que s'ils l'eussent été entre deux meules de Moulin. Les Couleuvres de cette espece ne sortent jamais de l'eau ; & dans les endroits rapides, qui sont assez fréquens sur la Riviere de Parana, on les voit nager la tête haute, qu'elles ont très grosse, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les Animaux terrestres, & que les Mâles attaquent les Femmes, de la maniere qu'on le rapporte des Singes.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le Pere de Montoya fut un jour appellé pour confesser une Indienne, qui étant occupée à laver du linge sur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, & qui en avoit souffert une amoureuse violence. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne se sentoit plus que quelques momens à vivre; & sa confession ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Caymans & Requins.

Les Caymans sont ici d'une prodigieuse grosseur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil; c'est d'avoir sous les pattes de devant, des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Sechée au Soleil, elle a toute la douceur du Musc. Les Requins du Fleuve de la Plata sont aussi plus grands que ceux des autres Rivieres; ils attendent les Taureaux qui viennent y boire, les saisissent par le mufle, & les étouffent.

Caméléons d'une grandeur singuliere.

On voit, dans quelques Cantons de ces Provinces, des Caméléons d'une espece bien singuliere, puisqu'on leur donne cinq ou six piés de long; sans compter qu'ils portent leurs Petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours

la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'est un Animal fort doux, mais d'une stupidité surprenante. Les Singes de ce Païs sont presque de grandeur humaine, ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroïables lorsqu'ils sont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont blessés. Les Renards sont fort communs. Du côté de Buenos-Aires, ils tiennent beaucoup du Lievre, & leur poil est d'une belle variété. On assure que rien n'est si joli que cet Animal. Il est si familier, qu'il vient caresser les Passans; mais son urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, est d'une telle infection, qu'on est obligé de jetter au feu tout ce qui en est mouillé. On distingue deux especes de Tatares: les uns, qui sont de la taille d'un Cochon de six mois, ont dans le ventre une sorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins: tous ont le museau allongé: les deux pattes de devant leur servent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les Lapins du Païs, que les Espagnols nomment *Apercos*, n'ont presque point de queue, & sont d'un gris argenté. Une espece, qu'on distingue sans la

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Singes.

Renards.

Tatares.

Apercos.

nommer, a la gueule ſi petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Trois eſpeces de Cerfs.

On connoît, dans les mêmes Provinces, trois eſpeces de Cerfs. Les uns, qui ſont preſque de la taille des Bœufs, & qui ont le bois fort branchu, ſe tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la Chevre, paiſſent dans les Plaines. Les troiſiemes ne ſont gueres plus grands qu'un Taureau de ſix mois. Les Chevreuils du Paraguay n'ont preſque rien qui les diſtingue des nôtres. Les Sangliers, dont on a déja parlé ſous le nom de Pecaris, ont, comme dans tout le reſte de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une eſpece d'évent, ſur le dos; mais, ici, leur chair eſt ſi délicate & ſi ſaine, qu'on en fait manger même aux Malades. Les Daims & les Chevreuils vont toujours en troupes.

Anta.

Un Animal aſſez commun, dans cette partie du Continent, eſt une eſpece de Bufle, qu'on appelle *Anta* ou *Denta*. Il eſt de la groſſeur d'un Ane, dont il approche beaucoup auſſi par la figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connoît de plus ſingulier eſt une trompe, qu'il allonge & qu'il retire à ſon gré, & par laquelle on croit qu'il reſpire.

Chacun de ſes piés a trois ongles, auxquels on attribue une vertu ſouveraine contre toutes ſortes de poiſons; ſurtout à ceux du pié gauche de devant, ſur lequel il ſe couche, lorſqu'il ſe trouve mal (86). Il ſe ſert des deux piés de devant, comme les Singes & les Caſtors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de Bezoard, qui ſont eſtimées. Il broute l'herbe, pendant le jour; & la nuit il mange d'une eſpece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il ſe retire au coucher du Soleil. Sa chair eſt fort ſaine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle eſt plus légere & plus délicate. Il a la peau ſi forte, que lorſqu'elle eſt ſeche, on la croit à l'épreuve des balles de mouſquet: auſſi les Eſpagnols s'en font-ils des caſques & des cuiraſſes. La chaſſe de l'Anta eſt fort aiſée; mais elle ne ſe fait que la nuit. On attend ces Animaux dans leurs retraites, où ils ſe rendent ordinairement en troupes. Lorſqu'on les voit paroître, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouiſſent; & pendant qu'ils ſe renverſent

(86) On lit, dans les Mémoires de Trévoux, (Octobre 1751) qu'il reſſemble beaucoup aux Orignaux du Canada.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

les uns ſur les autres, on tire ſur eux avec tant de ſuccès, qu'à la lumiere du jour on ne manque point d'en trouver pluſieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereuſement bleſſés.

Arbres du Chaco.

La Province du Chaco, dont on a donné une deſcription particuliere, eſt couverte de vaſtes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qui ſe trouve dans le creux des arbres. La chaleur devroit naturellement y être exceſſive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du ſec : mais le vent du Sud, qui y ſouffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on éprouve quelquefois des froids très piquans. Les arbres y ſont d'une beauté ſinguliere. Le long d'une petite Riviere nommée Sinta, on trouve des Cedres, qui ſurpaſſent, en hauteur, ceux de tous les autres Païs; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des Forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois braſſes de circonférence. Le Quinaquina y eſt fort commun : c'eſt un grand arbre dont le bois eſt rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une réſine odoriférante. Son fruit eſt une groſſe Féve, fort du-

re, & célebre par ſes vertus médicinales. Le même Païs a des Forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement composées de grands Palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec ſa moelle, eſt un aliment ſain & de très bon goût. Ceux qui croiſſent le long du Pilco-mayo, ſont auſſi hauts que les grands Cedres. Le *Rival* eſt un arbre tout hériſſé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées paſſent pour ſouveraines contre tous les maux des yeux; ſon fruit eſt doux & agréable. Le Chaco a deux eſpeces de Gayac, dont la plus eſtimée eſt celle que les Eſpagnols nomment *Santo Palo*.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Ses Animaux.

Les Lions de cette Province ont le poil rouge & fort long. Ils ſont aſſez doux, & même ſi timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien, & que s'ils n'ont pas le tems de grimper ſur un arbre, ils ſe laiſſent prendre. Les Tigres ne ſont, nulle part, plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent ſouffrir l'urine d'un Homme, & l'on ſe ſert de cette connoiſſance pour ſe garantir de leurs inſultes. On obſerve auſſi qu'ils perdent toute leur force lorſqu'ils ſont bleſſés au rable, du côté des reins. Du reſte, ils ſont auſſi bons Chaſſeurs, dans

l'eau, que sur terre. Cette Province a des Pecaris, ou des Sangliers, de deux couleurs; de gris & de noirs. Les Chevres y sont noires, ou rouges, comme dans le Tucuman; & l'on n'en voit de blanches, que sur les bords du Pilco mayo. On trouve dans ce Païs, jusqu'à six différentes especes d'Oies, & toute sorte de Volaille.

Anta de cette Province.

L'Anta du Chaco est un peu différent (87) de celui qu'on a déja décrit. Les Espagnols le nomment la *grande Bête*. Il a le poil chatain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les piés de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a sur le museau, comme l'autre, une trompe qu'il allonge dans sa colere; sa queue est courte, ses jambes déliées & ses dents pointues. Il a deux estomacs, dont l'un lui sert de Magasin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de Bezoard. Sa peau, durcie au Soleil, & passée en bufle, est impénétrable aux coups de feu, & sa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de son pié gauche de devant a

(87) Si ce n'est pas une autre espece, on peut supposer que cette différence n'est que dans les deux Descriptions. La premiere est du Pere de Montoya, & celle-ci du P. Loçano; tous deux Missionnaires,

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

la même vertu qu'on attribue à celle de l'Elan, ou l'Orignal du Canada; il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie, auxquels il est sujet comme l'Orignal. Enfin l'on assure que lorsqu'il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui ce remede.

Guanaco, ou Wanotra.

Le Guanaco, espece de Llama du Pérou, qu'on trouve nommé *Wanotra* par les Anglois, apparemment parceque d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent ce nom, n'est pas moins commun dans le Chaco, & porte des pierres de Bezoard du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Indien, de qui les Espagnols en reçurent la premiere connoissance, fut massacré par ses Compatriotes. En 1723 quelques Anglois eurent la curiosité de porter en Angleterre deux Guanacos, qu'ils avoient achetés à Buenos-Aires; mais personne n'a pris la peine de publier si ces Animaux ont multiplié dans un climat si différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en trouppes, si ce n'est peut-être dans les Cantons deserts; & pendant qu'ils paissent, il y en a toujours un qui se tient en sentinelle sur une

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une espece de hennissement. Alors ils se réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premieres avec leurs Petits. La chair du Guanáco est blanche, & d'assez bon goût, mais un peu séche.

Zorillo, Capivara.

Les autres Animaux du Chaco sont le *Zorillo*, qui ne paroît pas différer de la *Bête puante* du Canada ; le *Capivara*, qui est un Amphibie de la figure d'un Porc ; l'*Iguana*, peu différent de celui de l'Isthme ; le *Quinquinchon*, qui est très rare, & qui porte avec lui sa maison ; c'est-à-dire une écaille fort dure, dans laquelle il se replie tout entier. Il a d'ailleurs la figure du Porc. Avec ses pattes & son museau, il se creuse en terre un trou de trois ou quatre piés de diametre, dans lequel il se tapit. Des écailles qu'il a sous le ventre, il sort un poil fort long & fort épais. On assure que lorsqu'il pleut, il se renverse sur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il passe un jour entier dans cette posture, attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont sa coque est remplie ; mais qu'aussi-tôt que le Daim y a fourré son museau, il se

Quinquinchon, Animal rare.

trouve pris ſans pouvoir reſpirer, & que tous ſes efforts ne pouvant le dégager, il ſert de nourriture au Quinquinchon. Quelques Anglois préſenterent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût déſagréable. On en diſtingue une autre eſpece, nommée *Tatou* au Paraguay, & *Mulica* au Tucuman, qui forme dans ſa coque une boule ſi bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & ſa chair n'eſt pas différente de celle du Cochon de lait. Enfin les Vallées, qui ſéparent les Montagnes par leſquelles on entre dans le Chaco, ont cette eſpece de Moutons qu'on nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux s'ils avoient une boſſe. Les Indiens du Païs s'en ſervent, comme les Péruviens, pour Bêtes de charge.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Tatou, ou Mulica.

Quelques Voïageurs aſſurent que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux. Cependant les Miſſionnaires y en ont trouvé un aſſez grand nombre. Ils nous apprennent auſſi que le Païs eſt riche en contre-poiſons, & que dans ce nombre, les plus ſouverains ſont, la Contra-yerva male & femelle,

Poiſons & Antidotes.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

& la *Viperina*, que le P. Loçano prend pour le *Triſſago* de Dioſcoride. Les autres ſont le *Colmillo de Vibora*, ou *Soliman de la Tierra*, la feuille de tabac, l'épi & le tuïau du Maïz, & l'os de la jambe d'une Vache, grillé & appliqué ſur la plaie. On ajoute que pour donner plus de force à ce dernier Antidote, il faut laver l'os avec du vin & du lait : & le laiſſer ſur la plaie juſqu'à ce qu'il s'en détache ; ce qui arrive lorſqu'il n'y reſte plus de venin.

Toutes les Forêts du Chaco ſont pleines d'Abeilles ; & dans la plûpart il n'y a pas un Arbre d'une certaine groſſeur, qui ne renferme une ruche. Auſſi cette Province pourroit-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connoît point de meilleure qualité. On ne dit rien des Oiſeaux de ce Païs ; d'où l'Hiſtorien du Paraguay conclut que, comme dans tout le reſte du Nouveau Monde, ils n'y charment pas autant les oreilles par leur mélodie, que les yeux par l'éclat & la variété de leur plumage.

Oiſeaux du Chaco.

Dans le Païs des Magnacicas, qui eſt à l'extrémité Septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier,

Productions du Païs des Magnacicas.

vier, la terre produit partout, sans culture, diverses sortes de fruits. La Vanille y est assez commune, aussi bien qu'une espece de Cocotier, qui n'est point de la nature de ceux des autres Contrées, & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco. Entre les Animaux, on distingue par sa singularité celui qui se nomme *Famacosio*. Il a la tête d'un Tigre, le corps d'un Mâtin, & n'a point de queue. Sa légereté & sa férocité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est apperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant aussi-tôt sur un arbre: encore n'y trouve-t'on de sûreté que pour quelques momens; car l'Animal, qui ne peut grimper, demeure au pié de l'Arbre, & jette un cri qui en attire plusieurs autres. Alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auroient pas besoin d'un tems fort long, si l'homme n'étoit assez bien armé pour les percer tous de fleches; s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les Indiens n'ont trouvé qu'un moïen pour diminuer le nombre de ces redoutables Animaux, dont la multiplication rendroit le Païs absolument inhabitable: ils se réunissent dans un enclos bien palissadé, où ils poussent de grands cris,

Famacosio, Animal terrible.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Moineaux qui ont dépeuplé d'hommes un Païs entier.

qui font accourir les Famacosios de toutes parts ; & tandis qu'une légion de ces Monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de fleches sans aucun risque. Les *Mopsicas* , qui faisoient un des plus puissans Cantons du même Païs , ont été moins heureux à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puisque ce n'étoit qu'une espece d'Oiseaux, auxquels l'Historien donne même le nom de *Moineaux* (88); mais si ce pieux Ecrivain n'abuse point de la confiance qu'on doit à son caractere, il faut croire avec lui, » que » ces petits Animaux fondoient si furieusement sur les Hommes, qu'ils » les tuoient sans qu'ils pussent s'en » défendre, & qu'ils ont presqu'entierement dépeuplé tout le Canton. Observons que le Païs des Magnacicas est arrosé de plusieurs Rivieres poissonneuses, & ceint de Forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, si épaisses qu'on n'y voit presque jamais le Soleil ; qu'au delà de ces Forêts, on trouve de vastes solitudes, presque toujours inondées ; & que les Habitans sont sujets à une espece de lépre, qui leur couvre tout

(88) Histoire du Paraguay, Tom. II liv. 15. p. 273.

le corps de croûtes aſſez ſemblables à des écailles de poiſſon (89), quoique trop foibles pour réſiſter au terrible bec des Moineaux.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Pexe-buey, ou Poiſſon-Bœuf de la Riviere des Amazones.

M. de la Condamine n'a pas manqué, dans la relation de ſon Voïage ſur la Riviere des Amazones, de donner la deſcription des Animaux les plus ſinguliers qu'il eut l'occaſion d'obſerver. » Je deſſinai, dit-il, d'après » nature, à Saint Paul d'Omaguas, » le plus grand des Poiſſons connus » d'eau douce, à qui les Eſpagnols » & les Portugais ont donné le nom » de Pexe-buey, ou Poiſſon-bœuf, » qu'il ne faut pas confondre avec le » *Phoca*, ou Veau marin. Celui dont » il eſt queſtion paît l'herbe des bords » de la Riviere ; ſa chair & ſa graiſſe » ont aſſez de rapport à celle du Veau. » La Femelle a des mamelles, qui lui » ſervent à allaiter ſes Petits. Le P. » d'Acuña rend la reſſemblance avec » le Bœuf encore plus complette, en » attribuant à ce Poiſſon des Cornes, » dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il » n'eſt pas amphibie, à proprement » parler, puiſque jamais il ne ſort » entierement de l'eau, & qu'il n'en » peut ſortir, n'aïant que deux na-

(89) *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» geoires à côté de la tête, plates & » rondes, en forme de rames de 15 » à 16 pouces de long, qui lui tien- » nent lieu de bras & de piés, sans » en avoir la figure, comme Laet le » suppose faussement, d'après l'Ecluse. » Il ne fait qu'avancer sa tête hors de » l'eau, pour atteindre l'herbe sur le » rivage. Celui que je dessinai étoit » femelle; sa longueur étoit de sept » piés & demi de Roi, & sa plus » grande largeur de deux piés. J'en ai » vu de plus grands. Les yeux de cet » Animal n'ont aucune proportion » avec la grandeur de son corps; ils » sont ronds, & n'ont que trois lignes » de diametre: l'ouverture de ses » oreilles est encore plus petite, & » ne paroît qu'un trou d'épingle. Quel- » ques-uns ont cru ce Poisson parti- » culier à la Riviere des Amazones; » mais il n'est pas moins commun » dans l'Orinoque. Il se trouve aussi, » quoique moins fréquemment, dans » l'Oyapoc, & dans plusieurs autres » Rivieres des environs de Cayenne, » de la Côte de Guiane & des Antil- » les: c'est le même qu'on nommoit » autrefois *Manati*, & qu'on nomme » aujourd'hui *Lamentin* dans les Iles » Françoises d'Amérique. Cependant

HISTOIRE NATURELLE.
PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» je crois l'eſpece de la Riviere des » Amazones un peu différente. Il ne » ſe rencontre pas en haute Mer ; il » eſt même rare d'en voir près des » embouchures des Fleuves ; mais on » le trouve, à plus de mille lieues de » la Mer, dans le Guallaga, le Paſ- » taca, &c. Il n'eſt arrêté, dans l'A- » mazone, que par le Pongo, au-deſ- » ſus duquel on n'en trouve plus (90).

Mixanos.

Cette barriere n'eſt pas un obſtacle pour un autre Poiſſon, nommé *Mixano*, auſſi petit que l'autre eſt grand ; car il s'en trouve de la petiteſſe du doigt. Les Mixanos arrivent tous les ans, en foule, à Borja, quand les eaux commencent à baiſſer, vers la fin de Juin. Ils n'ont de ſingulier, que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la Riviere les raſſemble néceſſairement près du Détroit, on les voit traverſer en trouppes, d'un bord à l'autre, & vaincre, alternativement ſur l'une ou ſur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux ſe précipitent dans ce Canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux ſont baſſes, dans les creux des rochers du Pongo, où ils ſe

(90) Voïage ſur la Riviere des Amazones, édit. de 1749 in 4°. p. 77.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

reposent pour reprendre des forces, & dont ils se servent comme d'échelons pour remonter.

Puraqué.

L'Académicien vit, aux environs du Para, un Poisson qui se nomme *Puraqué*, dont le corps, comme celui de la Lamproie, est percé d'un grand nombre d'ouvertures, & qui a, de plus, la même propriété que la Torpille : celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, ressent dans le bras un engourdissement douloureux, & quelquefois en est, dit-on, renversé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait ; mais il assure que les exemples en sont si fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute (91)

Tortues de l'Amazone.

Les Tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Caïenne, comme les plus délicates. Ce Fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses especes, en si grande abondance, que seules, avec leurs œufs, elles pourroient suffire à la nourriture des Habitans de ses bords. Il y a aussi des Tortues de terre, qui se nomment *Sabutis*, dans la Langue du Bresil, & que les Habitans du Para préferent aux autres especes. Toutes se conservent,

(91) M. de Reaumur a développé le ressort caché qui produit cet effet dans la Torpille.

particulierement les dernieres, plusieurs mois hors de l'eau, sans nourriture sensible.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Pêches à discrétion.

La Nature semble avoir favorisé la paresse des Indiens, & prévenu leurs besoins : les Lacs & les Marais, qui se rencontrent à chaque pas sur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les Terres, se remplissent de toutes sortes de Poissons dans le tems des crues de la Riviere; & lorsque les eaux baissent, ils y demeurent renfermés, comme dans des Etangs & des réservoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Crocodilles du même Fleuve.

Les Crocodiles (92) sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plûpart des Rivieres que l'Amazone reçoit. On assura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt piés de long, & même de plus grands. Il en avoit déja vu un grand nombre, de 12, 15 piés, & plus, sur la Riviere de Guayaquil (93). Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés & moins poursuivis, ils crai-

(92) M. de la Condamine paroît les confondre avec les Caymans, quoique la plûpart des Voïageurs y mettent quelques différences.

(93) Voïez, ci-dessus, dans cet article, ce qui regarde Guayaquil.

gnent peu les Hommes. Dans le tems des inondations. ils entrent quelquefois dans les Cabanes des Indiens. Leur plus dangereux Ennemi, & peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec lui, est le Tigre. Ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet d'un heureux hazard. Voici ce que les Indiens en raconterent à M. de la Condamine. Quand le Tigre vient boire au bord de la Riviere, le Crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion, les Bœufs, les Chevaux, les Mulets, & tout ce qui se présente à sa voracité. Le Tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son Ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser; mais le Crocodile, se plongeant dans l'eau, y entraîne le Tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Les Tigres, que l'Académicien vit dans son Voïage, & qui sont communs dans tous les Païs chauds & couverts de Bois, ne lui parurent point différens, en beauté ni en grandeur, de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'Homme, s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espece,

Combat du Crocodile & du Tigre.

dont la peau eſt brune, ſans être mouchetée. Les Indiens Maynas ſont fort adroits à combattre les Tigres, avec la demi-pique, qui eſt leur arme ordinaire.

Fauſſe eſpece de Lions.

M. de la Condamine ne rencontra point, ſur les bords de l'Amazone, l'Animal que les Indiens du Pérou nomment dans leur Langue, *Puma*, & les Eſpagnols d'Amérique *Lion*. » C'eſt, dit-il, une eſpece abſolu- » ment différente de ceux que nous » connoiſſons : le Mâle n'a point de » criniere ; il eſt beaucoup plus petit » que les Lions Afriquains. Je ne l'ai » pas vu vivant, mais empaillé.

Ours nommé Ucumari.

Il ne ſeroit pas étonnant que les Ours, qui n'habitent gueres que les Païs froids, & qu'on trouve dans pluſieurs Montagnes du Pérou, ne ſe rencontraſſent point dans les Bois du Marañon, dont le climat eſt ſi différent : cependant les Indiens du Païs parlent d'un Animal, nommé *Ucumari* ; & c'eſt précisément le nom de l'Ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'aſſurer ſi l'Animal eſt le même.

Différens noms de l'Anta.

A l'occaſion de l'Anta, qui n'eſt pas rare dans les Bois de l'Amazone, & dont on a déja donné la Deſcrip-

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

tion (94), il nous apprend qu'Anta eſt le nom que les Portugais lui donnent au Para ; que les Eſpagnols du Pérou le nomment *Danta*, les Péruviens *Uagra*, les Braſiliens *Tapiïra*, & les Galibis, ſur la Côte de Guyane, *Maypouri*.

Le Coati.

En paſſant chez les *Yameos*, il deſſina une eſpece de Belette, qui s'apprivoiſe aiſément : mais il ne put écrire, ni prononcer, le nom qu'elle porte dans cette Langue. Enſuite, l'aïant retrouvée aux environs du Para, il ſut qu'elle ſe nomme *Coati* dans la Langue du Breſil (95).

Singes de l'Amazone.

Les Singes ſont le gibier le plus ordinaire, & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorſqu'ils ne ſont pas chaſſés, ni pourſuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'Homme ; & c'eſt à quoi les Sauvages de l'Amazone reconnoiſſent, quand ils vont à la découverte des Terres, ſi le Païs qu'ils viſitent eſt neuf, ou n'a pas été fréquenté par des Hommes. Dans tout le cours de ſa navigation ſur ce Fleuve, M. de la Condamine vit un ſi grand nombre de

(94) M. de la Condamine ne parle point de la trompe de cet Animal, dans la deſcription qu'il en fait.

(95) Laet en fait mention.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Singes, en ouit nommer tant d'especes, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a dit-il, d'aussi grands qu'un Levrier, & d'autres aussi petits qu'un Rat, c'est-à-dire plus petits que les Sapajoux, & difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de maron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & saillantes, comme les Chiens & les Chats, & non comme les autres Singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, aïant plutôt l'air & le port d'un petit Lion. On les nomme *Pinches* à Maynas, & Tamarins à Cayenne. L'Académicien en eut plusieurs, qu'il ne put conserver. Ils sont de l'espece appellée *Sahuins*, dans la Langue du Bresil, & par corruption en François, Sagouins (96). Le Gouverneur du Para en fit présent d'un, à M. de la Condamine, qui étoit l'unique de son espece qu'on eût vû dans le Païs : le poil de son corps étoit argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds : celui de sa queue étoit d'un maron lustré, approchant du noir. Il avoit une autre singularité, plus re-

(96) Laet en parle, d'après l'Ecluse & de Lery.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

marquable encore ; ses oreilles ; ses joues & son museau, étoient teints d'un vermillon si vif, qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle (97).

Autres Quadrupedes rares, du Païs.

Le Païs a d'autres Quadrupedes rares, mais qui se rencontrent en diverses autres parties de l'Amérique, ou qui ont déja été décrits, tels que diverses especes de Sangliers & de Lapins, le *Pac*, le *Fourmillier*, qui se nomme *Tamandua-ullassu* en Langue du Bresil ; un autre plus petit, appellé *Tamandua-hi* ; le Porc épi ; le Paresseux, que les Espagnols nomment *Perico-ligero*, & les Brasiliens *Unau* ; le Tatou, ou l'Armadille, & quantité d'autres dont M. de la Condamine dessina quelques-uns, ou dont les Desseins (98), exécutés par M. de Morainville, sont restés entre les mains de M. Godin.

(97) Je l'ai gardé pendant un an, dit M. de la Condamine ; & lorsque j'écrivois ceci, presqu'à la vue des Côtes de France, où je me faisois un plaisir de l'apporter vivant, il étoit encore en vie. Malgré mes précautions pour le garantir du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir. Les commodités me manquant sur le Vaisseau Hollandois pour le faire sécher au four, je n'ai pû le conserver que dans l'eau-de-vie ; ce qui suffira peut-être pour faire voir que ma description n'est pas exagérée. *Ubi sup.* pag. 82.

(98) Il a rapporté, de Cayenne, ceux du Fourmillier & du Maypouri.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

On lit, dans quelques Relations, que les Serpens de l'Amazone sont sans venin; mais l'Académicien assure que quoiqu'en effet il y en ait quelques-uns qui ne sont pas mal-faisans, les morsures de plusieurs sont presque toujours mortelles. Un des plus dangereux est le Serpent à Sonnettes. Telle est encore la Couleuvre, dont on a déja parlé sous le nom de *Coral*, qu'elle tient des Espagnols. L'Animal, le plus rare & le plus singulier de ce genre, est un grand Serpent amphibie, de vingt-cinq à trente piés de long, & de plus d'un pié de grosseur, que les Indiens nomment *Yacu-Mama*, c'est-à-dire *Mere de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on, les grands Lacs, formés par l'épanchement des eaux du Fleuve au-dedans des Terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il pense de ce Monstre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa.

Si les Serpens y sont sans venin?

Yacu-Mama, prodigieux Serpent.

» On en raconte, dit-il, des faits
» dont je douterois encore, si je croïois
» les avoir vus, & que je ne me ha-
» zarde à répéter ici que d'après l'Au-
» teur de l'*Orinoque illustré* (99), qui

Jugement de M. de la Con-mine sur cet Animal.

(99) Le Pere *Gumilla*, Jésuite Portugais, déja cité.

» les rapporte fort sérieusement. Non-
» seulement, selon les Indiens, cette
» monstrueuse Couleuvre engloutit un
» Chevreuil tout entier, mais ils as-
» surent qu'elle attire invinciblement,
» par sa respiration, les Animaux qui
» l'approchent, & qu'elle les dévore.
» Divers Portugais du Para entrepri-
» rent de me persuader des choses
» presqu'aussi peu vraisemblables, de
» la maniere dont une grosse Couleu-
» vre tue un Homme, en s'entortil-
» lant autour de son corps, & l'em-
» palant avec sa queue. A juger par
» la taille, ce pourroit être la même
» qui se trouve dans les Bois de Cayen-
» ne, où l'expérience a fait connoî-
» tre qu'elle est plus effraïante que
» dangereuse. J'y ai connu un Offi-
» cier, qui en avoit été mordu à la
» jambe, sans aucune suite fâcheuse;
» peut-être ne fut-il pas mordu jus-
» qu'au sang. J'en ai apporté deux
» peaux, dont l'une, toute désséchée
» qu'elle est, a près de quinze piés de
» long & plus d'un pié de large. Sans
» doute il y en a de plus grandes (1). «

(1) Il étoit redevable de ces Peaux & de diverses autres curiosités d'Histoire naturelle, aux Jésuites de Cayenne, à M. de *l'Ile-Adam*, Commissaire de la Marine, à M. *Artur*, Médecin du Roi, & à plusieurs Officiers de la Garnison, pag. 83.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Jugement de M. d'Ulloa.

C'eſt le récit de M. d'Ulloa, qu'on va faire ſucceder avec la même fidélité. » Dans les Païs que le Marañon » arroſe, on trouve un Serpent auſſi » affreux par ſa groſſeur & ſa lon» gueur, que par les propriétés qu'on » lui attribue. Pour donner une idée » de ſa grandeur, pluſieurs diſent » qu'il a le goſier & la gueule ſi » larges, qu'il avalle un Animal, & » même un Homme entier. Mais ce » qu'on en raconte de plus étrange, » c'eſt qu'il a dans ſon haleine une » vertu ſi attractive, que ſans ſe mou» voir il attire à lui un Animal, quel » qu'il ſoit, lorſqu'il ſe trouve dans » un lieu où cette haleine peut attein» dre. Cela paroît un peu difficile à » croire. Ce monſtrueux Reptile s'ap» pelle, en Langue du Païs, *Yacu-* » *Mama*, Mere de l'eau, parcequ'ai» mant les lieux marécageux & humi» des, on peut le regarder comme Am» phibie. Tout ce que j'en puis dire, » après m'en être exactement infor» mé, c'eſt qu'il eſt d'une grandeur » extraordinaire. Quelques perſonnes » graves mettent auſſi cet Animal dans » la Nouvelle Eſpagne, l'y ont vu, » m'en ont parlé ſur le même ton; & » tout ce qu'ils m'ont dit de ſa groſ-

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» ſeur s'accorde avec ce qu'on raconte
» de ceux du Marañon, à l'exception
» ſeulement de la vertu attractive.

Explication physique.

En ſuppoſant qu'on peut ſuſpendre ſon opinion ſur les particularités du récit vulgaire, ou même les rejetter comme ſuſpectes, parcequ'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la ſurpriſe, qui font adopter aſſez communément les plus grandes abſurdités, ſans examiner le degré de certitude ; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cauſe du Phénomene, & ſe contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. » Premierement, on ra-
» conte que dans ſa longueur & dans
» ſa groſſeur cette Couleuvre reſſem-
» ble beaucoup à un vieux tronc d'ar-
» bre abattu, qui ne tire plus aucune
» nourriture de ſes racines. 2°. Son
» corps eſt environné d'une eſpece de
» mouſſe, ſemblable à celle qui ſe
» forme autour des arbres ſauvages.
» Cette mouſſe, qui eſt apparemment
» un effet de la pouſſiere ou de la
» boue, qui s'attache à ſon corps,
» s'humecte par l'eau, & ſe deſſéche
» au Soleil. Delà il ſe forme une crou-
» te ſur les écailles de la peau. Cette
» croute, d'abord mince, va toujours
» en s'épaiſſiſſant, & ne contribue pas

» peu à la paresse de l'Animal, ou
» à la lenteur de son mouvement;
» car s'il n'est pressé de la faim, il
» demeure, pendant plusieurs jours,
» immobile dans un même lieu; &
» lorsqu'il change de place, son mou-
» vement est presqu'imperceptible. Il
» fait sur la terre une trace continue,
» comme celle d'un Mât ou d'un gros
» Arbre, qu'on ne feroit que trainer.
» 3°. Le souffle que la Couleuvre
» pousse est si venimeux, qu'il étour-
» dit l'Homme ou l'Animal qui passe
» dans la sphere de son action, & lui
» fait faire un mouvement forcé, qui
» le mene vers elle jusqu'à ce qu'elle
» puisse le dévorer. On ajoute que le
» seul moïen d'éviter un si grand pé-
» ril est de couper ce souffle, c'est-à-
» dire de l'arrêter par l'interposition
» d'un corps étranger, qui en rompe
» le fil, & de profiter de cet instant
» pour prendre une autre route.

Toutes ces circonstances semblent fabuleuses, & n'ont pas même l'apparence de la vérité : mais pour peu qu'on les change, M. d'Ulloa juge qu'on sera moins chocqué de la chose même : ce qui paroît extrêmement fabuleux, sous un point de vue, devient, dit-il, fort naturel sous un autre. » On

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» ne peut nier abſolument que l'haleine du Serpent n'ait la vertu de cauſer une ſorte d'ivreſſe, à quelque diſtance, puiſqu'il eſt certain que l'urine du Renard produit cet effet, & que très ſouvent les baillemens des Baleines ont tant de puanteur qu'on ne peut les ſupporter. Il n'y a donc aucune difficulté à croire que cette haleine a quelque choſe de la propriété qu'on lui attribue, & que le Serpent ſupplée par cette vertu à la lenteur de ſon corps, pour ſe procurer des alimens. les Animaux, frappés d'une odeur ſi forte, peuvent bien perdre le pouvoir de fuir, ou de continuer leur chemin : ils ſont étourdis, ils perdent l'uſage des ſens, ils tombent ; & la Couleuvre, par ſon mouvement tardif, qui ne laiſſe pas d'augmenter la force de la vapeur, s'approche, juſqu'à les ſaiſir & les dévorer. A l'égard du préſervatif, qu'on fait conſiſter à couper le fil de l'haleine, c'eſt une vaine imagination, à laquelle on ne peut ajouter foi ſans ignorer la nature & la propagation des odeurs. Les circonſtances de cette eſpece ſont des inventions du Païs, qui en impoſent

» d'autant plus, que personne, pour » satisfaire sa curiosité, ne veut s'ex- » poser au danger de l'examen (2).

Histoire Naturelle.

Perou et Contrees voisines.

Le Suglacuru, ou Ver Macaque.

Le Ver, qui se nomme chez les Maynas *Suglacuru*, & Ver *Macaque* à Cayenne, c'est-à-dire *Ver Singe*, prend son accroissement dans la chair des Animaux & des Hommes. Il y croît jusqu'à la grosseur d'une Féve, & cause une douleur insuportable : mais il est assez rare. M. de la Condamine dessina l'unique qu'il ait vu, & le conserve dans l'Esprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piquûre d'une sorte de Moustique ou de Maringoin ; mais l'Animal qui dépose l'œuf n'est pas encore connu.

Oiseaux de l'Amazone.

La quantité de différentes especes d'Oiseaux dont les Forêts de l'Amazone sont peuplées, est plus grande encore & plus variée que celle des Quadrupedes : mais on remarque ici, comme dans le reste du nouveau Monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a presqu'aucun qui ait le chant agréable. La plûpart sont com-

(2) Voïage au Pérou, Tom. I. liv. 6. ch. 6. Remarquons, ici comme nous l'avons fait dans l'Avertissement du Tome XLV. de ce Recueil, qu'à la réserve de cette explication, tout ce qui regarde le Marañon, dans la Relation de M. d'Ulloa, paroît emprunté de celle de M. de la Condamine.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

muns aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *Colibri*, qui s'y trouve dans toute la Zône torride, porte ici le nom de *Quin lé* comme au Paraguay. Les especes de Perroquets & d'Aras sont sans nombre, & ne different pas moins en grandeur, qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne sous le nom de *Tahouas*, ou de Perroquets de l'Amazone, sont verds, avec le haut de la tête, le dessous & les extrémités des aîles, d'un beau jaune. Une autre espece, nommée aussi Tahouas à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares sont ceux qui sont entierement jaunes, couleur de citron, à l'extérieur, avec le dessous des aîles, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très beau verd. On ne connoît point, en Amérique, l'espece grise, qui a le bout des aîles couleur de feu, & qui est si commune en Guinée. Les Indiens des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer artificiellement, aux Perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différens en-

Maniere Indienne d'embellir les Perroquets.

droits, ſur le col & ſur le dos, & en frottant l'endroit plumé, du ſang de certaines grenouilles. C'eſt ce qu'on nomme, à Cayenne, tapirer un Perroquet : ſur quoi l'Académicien remarque que peut-être le ſecret ne conſiſte-t-il qu'à mouiller la partie plumée, de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'eſt-il beſoin d'aucun apprêt. C'eſt une expérience qu'il ne fit pas ; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un Oiſeau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repouſſer du poil blanc, à la place du noir, ſur le dos d'un Cheval qui a été bleſſé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence ſur la couleur des nouvelles plumes, c'eſt que quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renaiſſent toujours rouges dans l'eſpece qui a du rouge aux aîles, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des aîles jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Indiens, font quelques Ouvrages de plumes ; mais qui n'approchent pas de l'art, ni de la propreté, de ceux des Mexiquains.

Entre pluſieurs Oiſeaux ſinguliers, Le Cahuitahu

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

le même Voïageur vit au Para le *Cahuitahu*, Oiseau de la grandeur d'une Oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des aîles est armé d'un ergot, ou corne très aigüe, semblable à une grosse épine d'un demi pouce de long. Cette propriété lui est commune avec l'Oiseau, nommé *Canelon* à Quito : mais outre qu'il est plus grand, il a de plus, au-dessus du bec, une autre petite corne, droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt. Son nom exprime son cri.

L'Oiseau trompette.

L'Oiseau, nommé *Trompetero* par les Espagnols dans la Province de Maynas, est le même qu'on nomme *Agami*, au Para, & dans l'Ile de Cayenne. Il est très familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom. C'est mal-à-propos, suivant M. de la Condamine, que quelques-uns ont pris ce son pour un chant, ou pour un ramage. Il paroît qu'il se forme dans un organe tout différent, & précisément opposé à celui de la gorge.

Condor, ou Contur des Païs bas du Marañon.

Le fameux Oiseau, qu'on appelle Contur au Pérou, & par corruption Condor, n'avoit point échappé, aux yeux de l'Académicien, dans plusieurs

endroits des Montagnes de la Province de Quito. On lui aſſura qu'il ſe trouve auſſi dans les Païs bas des bords du Marañon. Il ne balance point à le nommer le plus grand des Oiſeaux, non-ſeulement de l'Amérique, mais de tous ceux qui s'élevent dans l'air; ce qui ſemble renfermer une exception en faveur de l'Autruche. Les Indiens lui tendent différentes ſortes de piéges, dont le plus ingénieux conſiſte, dit-on, à lui préſenter, pour appât, une figure d'Enfant, d'une argile très viſqueuſe, ſur laquelle fondant d'un vol rapide, il y engage tellement ſes ſerres, qu'il ne lui eſt pas poſſible de les en tirer.

Chauve-ſouris qui détruiſent le Bétail.

Les Chauve-ſouris, de l'eſpece de celles qui ſucent le ſang des Chevaux, des Mulets, & même des Hommes, s'ils ne s'en garantiſſent pas en dormant ſous un Pavillon, ſont un fléau de l'Amazone comme de la plûpart des Païs chauds de l'Amérique. Il y en a de monſtrueuſes, pour la groſſeur, qui ont entierement détruit, à Borja & dans d'autres lieux, le gros Bétail que les Miſſionnaires y avoient introduit, & qui commençoit à s'y multiplier.

Deſcription du Tucan.

M. de la Condamine vit le *Tucan*, Oiſeau qu'on a déja nommé entre ceux

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTREES VOISINES.

du Paraguay : mais sa singularité mérite une description plus étendue, d'après le P. Feuillée (3), & dans ses termes. Il est de la grosseur d'un Pigeon, & si célebre par son bec, qu'on l'a placé dans le Ciel entre les constellations Australes. Le bec de celui, dont on fit présent au P. Feuillée, avoit à sa naissance deux pouces & demi de grosseur, & sa longueur étoit de six pouces. Ce savant Minime crut d'abord qu'un si grand poids devoit être à charge au Tucan : mais l'aïant examiné de près, il le trouva creux & fort leger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, étoit en forme de faulx, émoussée à sa pointe. Les deux bords qui la terminoient, étoient découpés en dents de scie, d'un tranchant subtil, prenant leur naissance vers la racine du bec, & continuant jusqu'à son extrêmité. On voïoit, le long du sommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui regnoit sur toute sa longueur. Cette même couleur s'étendoit, depuis l'origine du bec, jusqu'à un demi pouce au-

(3) Journal des Observations, &c. Tom. II. p. 428. Le P. Feuillée écrit *Tocan*, M. de la Condamine *Toucan*, les Missionnaires *Tucan*. Ma seule raison, pour m'en tenir au dernier, est que je l'ai déja écrit de même.

delà,

delà, embrassant toute cette partie terminée vers ses bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faisoit un effet charmant. Tout le reste de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obscur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avoit à sa naissance une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reste étoit un mélange semblable à celui de la partie supérieure. Ses bords étoient ondés, à la différence de l'autre partie, qui étoit en dents de scie.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTREES VOISINES.

La langue de l'Animal, presqu'aussi longue que le bec, étoit composée d'une membrane blanchâtre, fort déliée, découpée profondément de chaque côté, avec tant de délicatesse qu'on l'auroit prise pour une plume; ses yeux, plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étoient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le dessus de la tête, tout son manteau & son vol, étoient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu distante du dessus de la queue, & terminée à la naissance de cette partie. Son parement étoit d'un blanc de lait, qui continuoit jusqu'à la poitrine, où une

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTREES VOISINES.

bande jaune, large de deux lignes, divisoit ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi suivoit une couleur noire, qui alloit se perdre au-dessous du ventre, où un rouge clair prenoit naissance & continuoit jusqu'à l'anus. La queue, toute noire, avoit quatre pouces de longueur, & son extrémité étoit arrondie. Ses jambes, bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avoient deux pouces de longueur; chacun des piés étoit composé de quatre serres, deux devant & deux derriere; les deux premieres, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émoussé. On distingue si peu les narines du Tucan, qu'on croiroit qu'il n'en a point, parcequ'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet Oiseau s'apprivoise aussi facilement que les Poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

Le même Voïageur, se trouvant à Buenos-Aires, y vit d'autres Animaux singuliers, dont il donne aussi la description. Un jour, dit-il (4), j'apper-

(4) *Ibidem.* p. 272.

çus dans les herbes le derriere d'un Animal, que les herbes, assez hautes, me firent prendre d'abord pour un Renard. Je m'approchai; il prit la fuite: un coup de fusil, que je lui tirai, le fit tomber mort. Mon dessein étoit de l'emporter; mais une odeur insupportable, qui sortoit de son corps, me fit reculer, & je me bornai à le dessiner sur le lieu.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Description du Chinche.

Cet Animal, nommé *Chinche* par les Naturels du Païs, est de la grosseur d'un Chat. Il a la tête longue, se rétrécissant depuis sa partie antérieure jusqu'à l'extrémité de la mâchoire supérieure, qui avance au-delà de la machoire inférieure; & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux petits *Canthus*, ou angles extérieurs des yeux. Ses yeux sont longs, & fort étroits: l'uvée est noire, & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme: les cartilages qui les composent ont leurs bords renversés en dedans; leurs lobes, ou partie inférieure, pendent un peu en bas; & toute la disposition de ces oreilles marque que l'Animal a l'ouie très délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine sur la tête, passent au-dessus des oreilles,

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

en s'éloignant l'une de l'autre, & vont se terminer en arc aux côtés du ventre. Ses piés sont courts, & les pattes divisées en cinq doigts, munis, à leurs extrémités, de cinq ongles noirs, longs & pointus, qui lui servent à creuser son terrier. Son dos est voûté, semblable à celui d'un Porc, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue, aussi longue que son corps, ne differe pas, dans sa construction, de celle du Renard. Son poil est d'un gris obscur, & long comme celui de nos Chats. Il fait sa demeure en terre; mais son trou n'est jamais si profond que celui de nos Lapins.

La puanteur insupportable que le P. Feuillée attribue au Chinche, & quelques autres traits de cette description, ne laissent presqu'aucun doute que ce ne soit une des especes de Renards Amériquains, dont on a déja parlé sans les avoir décrits.

Macreuse de Rio de la Plata.

Un autre jour on apporta au P. Feuillée une sorte de Macreuse du Fleuve de la Plata, dont la grosseur égaloit celle de nos Poules domestiques. Son bec, dur, ouvert par une grande narine, & semblable d'ailleurs à celui de nos Poules, étoit blanc, avec une tache d'un brun rouge au milieu. Son

couronnement, c'eſt-à dire la partie qui diviſe le deſſus du bec d'avec la tête; étoit relevé par une boſſe blanche, ronde, en forme de calus, dont la groſſeur égaloit celle du bout du pouce. Ses paupieres étoient d'un beau blanc; ſes yeux, d'un rouge de ſang, & la prunelle, d'un bleu azuré: ſa tête, d'un noir obſcur, dont l'obſcurité diminuoit inſenſiblement vers le manteau, deſcendant de ſon parement ſous le ventre: elle devenoit d'une couleur d'ardoiſe, qui s'étendoit juſqu'au bout d'une queue fort courte. Tout le parement & le vol étoient de la même couleur; le plumage, à l'exception des aîles, d'un duvet extrêmement fin, fort épais, & qui s'arrachoit très difficilement. Les jambes étoient de la longueur de celles des Poules, d'un verd jaunâtre, excepté la partie de deſſus du genou, qui étoit d'un rouge d'écarlate, augmentant à meſure qu'il s'approchoit du plumage des cuiſſes. Le *Tibia* étoit un peu plus grêle ſous le genou, que vers le *carpe*. Les piés, de même couleur que les jambes, étoient compoſés de quatre ſerres, trois fort longues ſur le devant, & d'une petite ſur le derriere, armées d'ongles durs, noirs & pointus. Les trois ſer-

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

res de devant étoient bordées d'un cartilage, qui servoit de nageoire, taillé à triple bordure, & toujours étranglé à l'endroit des articulations ou jointures des phalanges, dont trois composoient la serre du milieu, deux l'intérieure, quatre l'extérieure, & une seule de derriere, qui étoit fort courte. Cet Oiseau est rare; & quoiqu'il s'en trouve en Europe, dont le corps est presque semblable, la tête est tout-à-fait différente (5).

Description du Colibri de la Zône torride.

C'est d'après un Observateur aussi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner aussi la description du *Quinde*, ou Colibri, tel qu'il le vit dans la Zône torride. Il en avoit déja vu un grand nombre, dans les Iles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paroissant encore plus petits, il entreprit d'en représenter un au naturel. Ces Oiseaux sont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe. Leur bec est extrêmement pointu, noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec; elles sont fort petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur jusqu'au-dessus de la tête, avec un ordre admi-

(5) *Ibidem*. p. 276.

rable. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté sans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diversifié selon les différens aspects de l'œil qui les regarde. Tantôt il paroît d'un noir égal au plus beau velours; tantôt d'un verd naissant; tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des Colibris est d'un verd obscur, mais doré : les grandes plumes des aîles sont d'un violet foncé, un peu pâle : la queue est composée de neuf petites plumes, & aussi longue que tout le corps, en quoi ils sont différens des Oiseaux de la même espece que le P. Feuillée avoit vus aux Iles de l'Amérique. Cette queue est d'un noir mêlé de violet & de verd; dont le mélange fait une diversité surprenante, suivant la position de l'œil. Leur parement est d'un gris foncé; & tout le dessous du ventre jusqu'à la queue, tire sur le noir, mêlé de violet, de verd & d'aurore, toujours d'une apparence différente, suivant la situation de l'Observateur. Leurs yeux, vifs & luisans, sont de la noirceur du jais, & proportionnés à la grosseur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les piés fort petits, composés de quatre serres, dont trois sont sur le de-

vant, & la quatrieme ſur le derriere, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

Ces Oiſeaux voltigent continuellement, d'une vîteſſe admirable; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le ſuc qui leur ſert de nourriture. Leur langue eſt longue d'un pouce & demi, cartilagineuſe; & depuis ſon milieu juſqu'à ſa pointe, elle eſt dentelée comme une petite ſcie. Leur chant n'eſt qu'un petit grincement, que ſa vivacité fait aſſez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de la groſſeur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne ſont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & ſont d'une fort jolie ſtructure. Ils ſont ordinairement ſuſpendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbriſſeaux (6).

Effet du poiſon d'un Serpent à ſonnettes.

Pour donner quelque idée de la violence du poiſon, dans quelques Serpens du même Païs, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de ſon tems près d'une ſource qui eſt entre le 5 & 6e degré de latitude Auſtrale, à 70 lieues de la Mer du Sud. Une Indienne, âgée d'environ 18 ans, étoit allée pui-

(6) *Ibidem*, pag. 414.

ſer de l'eau dans une ſource, éloignée de cinquante pas de ſa Maiſon; & n'aïant point apperçu un Serpent à Sonnettes, qui étoit caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au ſecours. Un Médecin Flamand, que la ſeule curioſité avoit attiré au Pérou, & qui faiſoit un Voïage dans les Terres, ſe trouvoit alors dans ce Canton avec un Ami, pour y chercher de nouvelles Plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident; & connoiſſant par d'autres expériences combien ces Animaux ſont terribles, l'un d'eux courut à la Maiſon du Curé, pour demander les ſecours de ſon miniſtere, pendant que l'autre s'efforçoit de ſoulager la Malade. Le Curé ne put être aſſez prompt; il la trouva morte: & ce qui doit paroître fort étrange, c'eſt qu'aïant voulu relever le corps, les chairs s'en détacherent, comme s'il eut été déja pourri, de ſorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Egliſe. L'Auteur admire une diſſolution ſi précipitée, qui prouve, dit-il, la violence avec laquelle les parties, dont le venin de ces Serpens eſt composé,

agissent sur les corps animaux. Il ajoute qu'un fait si singulier rapporté à lui-même par un Homme éclairé, qui n'étoit aux Indes que pour acquérir de nouvelles lumieres & pour distinguer le vrai du faux, méritoit bien qu'il manquât à la parole qu'il avoit donnée, en commençant son Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même (7). Le même Médecin avoit découvert, dans les Campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne du côté du Sud, la célebre Plante, dont les Indiens font tant de cas pour rendre leurs Femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*; & des expériences sans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité, dans les Femmes qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pié de hauteur. Ses feuilles & ses graines ressemblent à celles du *Nastursium hortense*. Sa racine est un Oignon semblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude (8).

Plante qui rend les Femmes fécondes.

On a donné, d'après M. d'Ulloa,

(7) *Ibidem*, pag. 418.
(8) *Ibidem*, pag. 422.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Contra-Yerva de Monte-Video.

une Description de la *Contra-Yerva* qui croît sur les Paramos du Pérou. Le P. Feuillée décrit cette fameuse Plante, telle qu'il la vit sur le penchant de la Montagne de *Video*, du côté septentrional de Rio de la Plata. On y trouve des différences fort remarquables, qui n'empêchent point qu'elle n'ait la même vertu contre les poisons. Au-dessous de la partie inférieure de sa tige, elle a quelques fibres, & des tubercules attachés les uns aux autres par la continuation d'une même substance. Ces tubercules ont au-dessous de leur partie inférieure, des fibres semblables aux premieres, chargées de quelque petit velu, qui ne s'éloignent pas, dans leur direction, de la perpendiculaire, excepté qu'elles rencontrent dans leur naissance, & pendant que la Nature travaille à l'union des semences, quelque opposition dans la terre, comme si c'étoit quelque pierre qui obligeât ces semences de chercher ailleurs une autre route, pour augmenter leur assemblage, & finir le composé que la Nature se propose.

Les tubercules sont couverts d'une peau de couleur grise, qui, en se séchant, se change en blanc sale; ils

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

sont venimeux, & leur substance intérieure est d'un blanc un peu jaunâtre.

La tige de cette Plante s'éleve, sur la superficie de la terre, d'un pouce de plus. Son épaisseur est de six lignes, & ronde. Les écailles, qu'on découvre sur son contour, sont les loges des bases des queues des feuilles, qui, étant tombées, laissent les petits enfoncemens & les irrégularités qui y paroissent. Ce contour est d'un verd fané; & le dedans de la tige, entouré de ces écailles, est d'un blanc jaunâtre.

L'extrémité de la partie supérieure de la tige reste toujours couronné de cinq ou six feuilles, naissantes sur cette même extrémité, dont les queues rondes, couvertes d'un petit velu blanc imperceptible, ont environ trois pouces de longueur, & sont épaisses de deux lignes à leur naissance. Le petit velu, dont elles sont chargées, les représente d'un verd blanchâtre. Elles portent, à leur sommet, des feuilles recourbées en oreillettes à leur base, dont les moïennes sont longues de deux pouces, & larges d'un pouce & demi. Leur contour est ondé, & la pointe qui les termine est émoussée;

la côte, qui paſſe par le milieu, & qui eſt une prolongation de la queue, terminée à leur pointe, eſt arrondie ſur le revers, & élevée d'une ligne ſur leur plan, ſillonée en dedans, chargée de chaque côté de huit autres petites côtes arrondies de même ſur le revers & ſillonées auſſi en dedans, s'étendant de chaque côté des feuilles juſqu'à leur contour, diviſées en plusieurs petits nerfs qui ſont encore ſubdiviſés. Le deſſus, ou revers des feuilles, couvert d'un velu blanchâtre, ſemblable à celui de leur queue, les repréſente auſſi d'un verd blanchâtre, quoiqu'on ne découvre le velu qu'à la faveur du Microſcope; & le dedans, ou deſſous des mêmes feuilles, eſt d'un verd gai, où il ne paroît aucun velu.

Les fleurs ſont portées ſur le ſommet d'un pédicule arrondi, couvert d'un velu blanc imperceptible, long de deux pouces & épais d'une ligne & demie. Les fleurs ſont des bouquets non radiés, repréſentés ſur un diſque rond de quinze lignes de diametre. Ce diſque eſt un amas de petits fleurons fort ſerrés, d'un violet clair, portés chacun ſur un embrion de graine. La fleur étant paſſée, chaque em-

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

brion devient une ſemence ſans aigrette. Ces ſemences, ou ces graines, ſont ſemblables à celles du Chanvre, un peu lenticulaires, couvertes d'une peau d'un gris clair, & d'une ligne & demie de diametre (9).

Groſſeur extraordinaire d'une Pepite d'or.

A l'occaſion du nom de *Pepite*, que les Eſpagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il ſort de la Mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la groſſeur dont ſont quelquefois ces maſſes, par celle qu'il vit à Lima dans le Cabinet de Dom Antoine Porto-Carrero. Elle peſoit 33 livres & quelques onces. Un Indien l'avoit trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie ſupérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence ſe faiſoit remarquer par degrés avec une admirable proportion : c'eſt-à-dire que vers l'extrémité de la partie ſupérieure, l'or étoit de 22 Carats, deux grains; un peu plus bas, de 21 Carats $\frac{1}{2}$ grain; deux pouces plus loin, de 21 Carats; & vers l'extrêmité de la partie inférieure, de 17 Carats $\frac{1}{2}$ grain ſeulement. D'où l'Obſervateur conclut que la Nature, en travaillant à ſa for-

(9) *Ibidem*, pag. 281.

mation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette chaleur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux Plantes, repoussant de haut en bas les parties hétérogenes mêlées avec les petites parties dont l'assemblage fait l'or, les oblige de descendre insensiblement, d'abandonner ce précieux métal, & de le laisser entierement pur (10).

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Singuliere pétrification des eaux d'une source.

Le travail de la Nature n'est pas moins remarquable dans l'observation suivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célebre par ses Mines de vif-argent, à 60 lieues de Lima, une source, qui sort du milieu d'un Bassin quarré dont les côtés ont environ dix toises, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur sortie, se pétrifient dans les Campagnes, en s'y répandant, à peu de distance de leur source. La couleur de ces eaux pétrifiées est un blanc qui tire sur le jaune, & leurs superficies sont semblables à celles des glaces, qui, sortant des mains de l'Ouvrier, attendent d'être polies pour devenir transparentes. On s'est servi de ces pierres, pour bâtir la plus grande partie des Maisons de Guanca-Velica. Leur cou-

(10) *Ibidem.* pag. 478.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

pe donne peu de peine aux Ouvriers ; ils n'ont qu'à remplir, de ces eaux, des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres ; & sans regle ni Marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les desirent. Les Sculpteurs mêmes sont délivrés du long travail qu'il faut emploïer à la recherche de la Draperie & des traits de leurs Statues : lorsque leur moule est bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette source, qui ne manque point de se pétrifier ; alors tirant, des moules, leurs Statues toutes faites, il ne reste plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre transparentes. » J'ai vu, dit le P. Feuillée, » une infinité de ces Statues. Tous » les Benitiers de la plûpart des Eglises » de Lima sont de la même matiere, » & d'une telle beauté, qu'on ne croi» roit jamais l'Histoire de leur for» mation, si l'on n'en jugeoit que par » les apparences. La grande Mine de

Mercure de Guanca-Velisa.

» Mercure, qui sert dans toutes les » Mines de l'Amérique méridionale » à purifier l'argent, est creusée, pro» che de Guanca-Velica, dans une » Montagne fort vaste, qui menaçoit » ruine en 1709. Les bois, qui la » soutenoient en plusieurs endroits,

» étoient à demi pourris ; & les dépenſes qu'on y avoit faites jusqu'alors, en bois ſeulement, montoient à trois millions deux cens mille livres. On trouve, dans cette Mine, des Places, des rues, & une Chapelle où la Meſſe eſt célébrée les jours de Fête. On y eſt éclairé par une grande quantité de chandelles allumées. Les parties ſubtiles du Mercure, qui s'évaporent, y rendent l'air fort dangereux (11).

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Comment on le tire.

Un autre Voïageur nous apprend que la terre, qui contient le vif-argent de cette Mine, eſt d'un rouge blanchâtre, comme de la Brique mal cuite. On la concaſſe, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau eſt une voute en cul de Four, un peu ſpheroïdale, où elle eſt étendue ſur une grille de fer recouverte de terre, ſous laquelle on entretient un petit feu de paille d'Icho, qui eſt plus propre à l'opération que toute autre eſpece de matiere combuſtible : auſſi eſt-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, ſe communiquant au travers de cette terre, échauffe tellement le Minerai concaſſé, que le vif-argent en ſort vo-

(11) *Ibid.* pp. 433 & 434.

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

latilisé en fumée; mais comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou, qui communique ensuite à des Cucurbites de terre, rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule, & se condense par le moïen d'un peu d'eau qui est au fond de chaque Cucurbite, où le vif-argent tombe condensé, & en liqueur bien formée. Dans les premieres Cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernieres; & de peur qu'elles ne s'échauffent jusqu'à se briser, on a soin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette Mine appartient au Roi; c'est-à-dire que, paiant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit en 1712, 60 Piastres le quintal, il vend le Mercure 80 Piastres, pour l'exploitation des Mines d'or & d'argent. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, il fait fermer l'entrée de la Mine, & personne n'en peut avoir que dans ses Magasins (12). M. Frezier rend témoignage aussi, de la pétrification presque subite de l'eau.

(12) Relation d'un Voïage à la Mer du Sud, pag. 165.

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

Aper Marinus, ou Sanglier Marin.

Les Obſervations du ſavant Minime s'étant étendues à tous les regnes, il donne la deſcription de quelques Poiſſons fort ſinguliers, qu'il deſſina dans la Baie de la Conception, au Chili. Un Pêcheur Indien, dans la Maiſon duquel il s'étoit logé, lui en apporta un, dont la figure lui parut approchante de celle de l'*Aper* de Rondelet (99) : & que cette raiſon, jointe à diverſes ſingularités qu'il décrit, lui fit nommer *Aper marinus aureus maculatus*. Il a preſque la forme du Turbot, preſſé de même dans ſon épaiſſeur. Son corps eſt un peu plus long que large. Sa longueur, depuis l'extrêmité du muſeau juſqu'à la naiſſance de la queue, n'excede pas dix pouces; & ſa largeur, depuis le dos juſqu'au deſſous du ventre n'en a pas moins de ſept. Sa gueule, qui eſt extrêmement petite, avance en maniere de petit grouin : elle eſt garnie de quelques petites dents, ſi ſerrées les unes contre les autres, qu'elles paroiſſent

(13) Hiſtoire des Poiſſons, liv. 5. ch. 27. Cet Auteur aïant laiſſé aux Curieux le ſoin de déterminer quel eſt le véritable *Aper Marin* des Anciens, le P. Feuillée aima mieux donner à celui-ci le nom qu'il lui donne, & le conſtituer pour genre, que de s'arrêter à prouver que c'eſt le véritable Aper Marin d'Ariſtote & d'Athénée, qu'on nomme en François *Sanglier*.

n'en composer qu'une. Ses yeux sont fort grands, comparés à la tête : ils sont ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle d'un gris noir. La tête même est renfermée, presque toute, dans la substance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressemble à un petit éventail arrondi, dont le manche est une petite portion du corps, couvert de petites écailles.

Le corps, couvert d'écailles semblables à celles de la queue, est de quatre couleurs différentes. Tout le fond est d'une belle couleur d'or, traversée de quelques bandes grises & noires. La premiere, qui est noire, prend son origine au commencement de la nageoire, ou aileron du dos, passe par le milieu de l'œil ; & formant un grand arc de cercle, elle va se terminer au-dessous de la tête. Deux autres grandes bandes grises traversent le corps, prennent leur naissance sur le dos, se terminent au-dessous du ventre, & divisent tout le corps en quatre parties égales. On voit encore deux autres bandes, dont l'une est grise, & entoure le manche de la queue, comme celle qui suit, qui est d'un beau noir, & qui divise la queue, du corps. Toute la queue est argen-

tée, & bordée d'un beau cercle jaune. Les deux extrêmités du corps, séparées par la queue, sont ceintes d'un beau noir, un peu clair, & toutes deux bordées d'une petite nageoire, semblable à une belle crête dorée. Vers l'extrêmité du dos, entre cette couleur noire & la couleur d'or du corps, on voit une grande tache ovale, beaucoup plus noire que tout le reste du corps. Chaque côté a sa petite nageoire argentée & triangulaire, attachée près des ouies. Tout le dos est surmonté par une rangée d'arrêtes pointues & noires, jointes par un cartilage un peu épais, mêlé de brun & de jaune, formant une très belle crête qui lui sert de nageoire. Le dessous du ventre est garni aussi de deux petites nageoires noirâtres, & de deux petits aiguillons noirs, joints par un cartilage jaune, qui accompagne une autre rangée de petites arrêtes, couvertes d'une peau noire bordée de jaune, qui va se terminer au manche de la queue.

Ce Poisson est de très bon goût. Il est rare dans ces Mers mêmes; & celui qu'on apporta au P. Feuillée est le seul qu'il y ait vû (14).

(14) *Ibidem.* pp. 337 & 338.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Salamandre aquatique.

Sur les Côtes de la même Baie, en allant chercher des Plantes sur une Montagne, le P. Feuillée, vit dans les eaux d'une belle source, un Animal qui cherchoit à se cacher, mais qu'il prit heureusement. Il lui donna le nom de *Salamandre* aquatique, parcequ'aïant la queue longue, plate, arrondie à son extrêmité, & presque semblable à une spatule, il lui trouva quelque ressemblance avec la Salamandre de Fabius Columna.

Sa description

Sa longueur, depuis ses levres jusqu'au bout de sa queue, étoit de quatorze pouces sept lignes; sa peau sans écailles, différente de celle des Lézards, délicatement chagrinée, semblable à celle des Caméléons qu'on apporte d'Alexandrie, & qui se trouvent aussi dans les Campagnes de Smirne, d'où l'Auteur en rapporta deux en France en 1701, qu'il avoit trouvés, dans les anciennes ruines d'un Château bâti sur une Montagne, à l'Est de cette Ville. Cette peau étoit d'un noir, tirant sur le bleu d'Indigo; excepté la paupiere, & un peu au-dessous du ventre, où ce noir devenoit plus clair, & paroissoit de couleur d'ardoise. Son museau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards; & sa

tête, beaucoup plus élevée, avoit, au dessus de son sommet, une espece de crête ondée, qui commençant au-devant du front s'étendoit jusqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie, & perpendiculairement élevée au-dessus du plan.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Entre le museau & le front, on voïoit de chaque côté, une narine fort ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'Animal ouvroit & fermoit par intervalles, comme deux especes de paupieres. Ses yeux étoient directement situés au milieu des côtés de la tête : ils étoient grands, plus longs que larges, & couverts par deux grandes paupieres ardoisées. Leur couleur étoit d'un jaune de safran, à la réserve de la prunelle, qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de très petites dents pointues, & un peu crochues. Sa langue épaisse, large, vermeille, est entierement attachée dans le gosier par sa partie inférieure, qui s'étend au dehors par un grand goître, qu'il gonfle & rétrécit à la maniere d'une vessie. Ses bras sont fort courts, à proportion des jambes; les pattes de devant plus petites que celles de derriere; les doigts, tant des piés que des

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

mains, joints par un cartilage ſemblable à ceux des Canards, & des Oies; leur extrêmité, terminée par un autre cartilage arrondi, plat, large, & relevé par une crête qui leur tient lieu d'ongle. Son *Thorax* eſt fort étroit & fort court; mais l'Abdomen, partie contenue par le dos & le ventre, eſt fort enflé, & relevé par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fauſſes, qui l'environnent comme les cercles d'une barrique.

Ce que cet Animal a de plus ſingulier eſt la queue : elle eſt longue, étroite & ronde à ſa naiſſance; enſuite elle s'élargit peu-à-peu, juſqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une ſpatule, s'arrondiſſant à l'extrêmité, avec ſes bords dentelés en forme de ſcie, & le deſſus relevé par une crête large & ondée.

Mes bornes ne me permettant point de ſuivre les Voïageurs dans toutes leurs deſcriptions, je m'attache à ce qu'ils ont de plus curieux & de mieux vérifié dans chaque genre. Le P. Feuillée rencontra, un jour, ſur le rivage du Chili, un Corps extraordinaire, que la Mer avoit jetté ſur le ſable. C'étoit une *Veſcie*; ouvrage des plus merveilleux que cet Elément produiſe.

Veſcie.

Ceux,

Ceux, qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne se meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime, aïant bientôt remarqué, par son mouvement péristaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les Vescies de cette espece dans le genre de celles que les Naturalistes appellent *Holotures*, qui sans être Plantes, ni Poissons, ne laissent pas d'avoir une véritable vie, & de se transporter, par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du secours des vents & des ondes.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Sa description.

Cette Holoture est une vessie oblongue, ronde dans son contour, & comme émoussée par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle est composée d'une seule membrane, très déliée & transparente, semblable à ces demi globes qui s'élevent sur la surface des eaux en tems de pluie, particulierement losqu'elle tombe à grosses gouttes. Cette membrane est composée de deux sortes de fibres, les unes circulaires, & les autres longitudinales, par lesquelles on découvre un mouvement de contraction, semblable à celui que les Anatomistes donnent aux intestins & au ventricule. Elle est toujours vuide,

mais enflée comme un Balon plein de vent. A son extrémité la plus aigüe, elle a un peu d'eau très claire, renfermée par une espece de cloison, tendue comme la peau d'un tambour, ou le tympan de l'oreille; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, ondée sur ses bords, semblable à une belle crête plissée, qui descend en forme de sillons jusques sur le dos. Cette membrane, qui lui sert comme de voile pour naviger, se baisse, se hausse, s'appareille à toutes sortes de vents, & ne garantit pas l'Animal du naufrage, puisqu'il étoit venu échouer sur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, sous le ventre, plusieurs jambes fort courtes, de l'épaisseur du petit doigt, divisées en deux branches, qui se subdivisent en plusieurs autres beaucoup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées ensemble, ont l'apparence de plusieurs vermisseaux, entrelassés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement péristaltique. Toutes ces jambes, divisées en plusieurs, ressemblent à de très belles houpes, pendantes, & transparentes

comme le plus beau cryſtal de roche, accompagnées d'autres jambes très longues, ſemblables à des cordons azurés, de l'épaiſſeur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en maniere de petite dentelle. L'Obſervateur s'apperçut que toutes ces petites veines remuoient inceſſamment, quoique les jambes qu'elles parcourent demeuraſſent toujours pendantes.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Il ne peut déterminer, dit-il, la vraie couleur de cet Holoture : mais il ſe promet d'en donner quelque idée, en la faiſant conſidérer comme celle qu'on verroit dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embraſement d'une fournaiſe de ſouffre ; c'eſt une confuſion de bleu, de violet & de rouge, ſi bien mêlés enſemble, qu'on ne ſauroit diſtinguer lequel des trois l'emporte ſur les deux autres. Enfin cet Animal ne repréſente pas ſeulement le feu grégeois au naturel, par ſes couleurs ; il l'imite encore, par les douloureuſes cuiſſons, qu'il cauſe à ceux qui le touchent. L'expérience en inſtruiſit le P. Feuillée. Il y fut ſurpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avoit ſervi à mettre l'Holoture dans

Sa couleur, difficile à déterminer.

Danger d'y toucher.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ſon mouchoir, pour le deſſiner : le lendemain, ne faiſant pas réflexion à l'uſage qu'il avoit fait de ſon mouchoir, il voulut s'en eſſuïer les mains, après les avoir lavées. Il ſentit, auſſi-tôt, un feu violent, qui augmenta juſqu'à lui cauſer des convulſions par tout le corps, avec une douleur inſupportable, dont il ne ſe délivra qu'à force de tenir ſes mains dans un bain de vinaigre & d'eau (15).

Vignes & Vin du Chili.

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou (16); M. Frezier nous donne ſes remarques ſur celui du Chili. Après avoir regretté en général qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un Païs où elles ſont ſi fertiles, & ſi faciles à labourer, qu'en les grattant ſeulement avec une branche d'arbre crochue, tirée par deux Bœufs, le grain à peine couvert n'y rend gueres moins du centuple, il ſe plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laiſſent pas d'être abondantes : mais faute d'induſtrie pour verniſſer les cru-

(15) *Ibid.* pp. 380 & ſuiv. Il vit quelques autres de ces Veſcies en divers endroits de l'Amérique, ſur les bords de la Mer, particulierement dans les Baies ſabloneuſes, après un grand vent ; mais il n'eut pas le tems d'obſerver ſi elles reſſembloient à celle qu'il a décrite.

(16) Voïez la deſcription des Corrégimens du Pérou.

ches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une sorte de résine, qui, joint aux peaux de Boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la Thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Fruits.

Les fruits du même Païs viennent aussi sans culture. On n'y greffe point les Arbres. Cependant la quantité de Poires & de Pommes, dont on n'y est redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre, comment ces Arbres, qui n'y étoient pas connus, dit-on, avant la Conquête, ont pu se multiplier jusqu'à cette excessive abondance. On voit des Campagnes entieres d'une espece de Fraisiers, différens des nôtres par les feuilles; qui sont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits sont ordinairement de la grosseur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de Poule. Ils sont d'un rouge blanchâtre, un peu moins délicats, pour le goût, que nos Fraises de Bois: mais les Bois du Chili n'en manquent point, de l'espece des nôtres; comme les champs y sont remplis de toutes nos especes de Légumes, dont quel-

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ques-unes, telles que les Navets, les Patates, la Chicorée des deux espèces, &c. y croissent même naturellement.

Légumes & Herbes aromatiques.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit Baume, la Melisse, la Tanesie, les Camomilles, la Menthe, la Sauge, une espece de Pilosellе, dont l'odeur approche de celle de l'Absynthe, y couvrent toutes les terres. On y distingue une petite espece de Sauge, qui s'éleve en Arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beauconp de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les Collines sont embellies de Rosiers qui n'ont point été plantés, & l'espece la plus fréquente y est sans épines. On voit aussi, dans les Campagnes, une espece de Lis, que les Habitans nomment *Liuto* (17). Il s'en trouve de différentes couleurs; & des six feuilles qui la composent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'Oignon de cette fleur donne une farine très blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

Liuto.

(17) M Frezier reproche au P. Feuillée d'avoir changé ce nom en celui de *Lictu* La fleur ressemble à l'espece de Lis qu'on nomme *Guernezíaise* en Bretagne, & que le Pere Feuillée appelle *Hemoracalis floribus purpurescentibus striatis*.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Herbes médicinales.

On cultive, dans les Jardins, un Arbre, qui donne une fleur blanche, en forme de cloche (18), dont l'odeur est fort agréable, surtout à la fin du jour & pendant la nuit; sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diametre par le bas. La feuille est velue, un peu plus pointue que celle du Noïer. C'est un résolutif admirable pour certaines tumeurs. Les Habitans du Chili ont un remede infaillible, pour l'effet des chûtes violentes qui font jetter du sang par le nez: c'est la décoction d'une herbe, nommée *Quinchamali*, espece de Santoline, dont la petite fleur est jaune & rouge. Outre la plûpart de nos Vulnéraires & de nos autres Plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Païs. Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes; telle est celle qu'ils nomment *Reilbon*, espece de Garance, qui a la feuille plus petite que la nôtre, & dont ils font cuire la racine, pour teindre en rouge. Le *Poquell* est une sorte de Bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili est une espece d'Indigo, qui teint en

Herbes de teinture.

(18) Le P. Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum, oblongo & integro folio, fructu levi.*

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille, ronde, & tissue comme celle de l'Acante, a deux ou trois piés de diametre (19). Lorsque sa tige est rougeâtre, on la mange crue pour se rafraîchir : elle est d'ailleurs fort astringente. Bouillie avec le Maki & le Gouthiou, arbrisseaux du Païs, la teinture qu'elle donne en noir est non seulement très belle, mais elle ne brûle point les Etoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette Plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Arbres aromatiques.

Les Forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes especes de Myrthes; une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Sassafras; le *Boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la Canelle; le Canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient sans lui ressembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand Laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

Le Licti, arbre dont l'ombre fait enfler.

Le *Licti* est un Arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enfler tout

(19) M. Frezier reproche encore, au Minime, qui l'appelle Panké Anapodiphyli, de borner son diametre à dix pouces.

le corps à ceux qui dorment dessous. M. Frezier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier François : mais le remede n'est pas difficile ; c'est une herbe nommée *Pelboqui*, espece de Lierre terrestre, qu'on pile avec du sel, & dont il suffit de se frotter, pour dissiper promptement l'enflure. L'écorce du *Peumo*, en décoction, est d'un grand soulagement dans l'Hydropisie : cet Arbre porte un fruit rouge de la forme d'une Olive ; son bois peut servir à la construction des Vaisseaux : mais le meilleur du Païs, pour cet usage, est une espece de Chêne, dont l'écorce comme celle de l'Ieuse, est un Liege. Les bords de la Riviere de Biobio sont couverts de Cedres, qui peuvent servir, non-seulement à toute sorte de construction, mais même à faire de très bons mâts. Cependant la difficulté de les transporter par la Riviere, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un Navire, les rend inutiles.

Variété d'Oiseaux.

Les Oiseaux, dont ces Campagnes sont peuplées, different peu de ceux des autres Contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des

Becaſſines, toutes ſortes de Canards; dont on diſtingue une eſpece, nommée *Patos Reales*, qui ont ſur le bec une crête rouge; des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelienes*, dont je ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, ſuivant M. Frezier, quelque reſſemblance avec l'Oiſeau de Mer qu'on appelle *Mauve*, ſont d'un très bon goût.

Pipelienes.

» Ils ont le bec rouge, droit, long, » étroit en largeur & plat en hauteur, avec un trait de même couleur ſur les yeux, & les piés du » Perroquet. Les *Pechiolorados* ſont » une eſpece de Rouge-gorges, d'un » beau ramage. On voit quelques Cy- » gnes, & quantité de Flamans, dont » les plumes, qui font un beau mé- » lange de blanc & de rouge, ſer- » vent de parure aux bonnets des In- » diens. Mais le plaiſir de la chaſſe » eſt ici fort interrompu par la mul- » titude de ces Oiſeaux, qu'on nom- » me *Vyolos*, & que les François du » Vaiſſeau de M. Frezier nommoient *Criards*, parcequ'à la vue d'un homme ils viennent crier & voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres Animaux, qui fuient ou qui s'envolent auſſitôt qu'ils les entendent. Obſervons que tout ce qu'on vient de

Pechiolorados.

Trouble pour la chaſſe.

lire, du Chili, regarde particulierement les Cantons voisins de la Conception (20).

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Herbes médicinales des Montagnes de Valparaiso.

Aux environs de Valparaiso, les Montagnes, quoique fort seches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée est le *Cachinlagua*, espece de petite Centaurée, plus amere que celle de France, & par conséquent plus abondante en sel: elle passe pour un excellent fébrifuge. La *Viraverda* est une sorte d'Immortelle, dont l'infusion, éprouvée par un Chirurgien François, guérit de la fievre tierce. L'*Unoperquen* est un Senné, tout-à-fait semblable à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla*, nommé *Culen* par les Indiens, est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du Basilic, & contient un Baume d'un grand usage pour les plaies. M. Frezier en vit des effets surprenans. Sa fleur est longue, disposée en épi, de couleur blanche tirant sur le violet. Un autre arbrisseau, nommé *Havillo*, différent de la Havilla du Tucuman, n'est pas moins célebre par les mêmes vertus: il a la fleur du Genet, la feuille très petite, d'une odeur forte, qui tient un peu

(20) M. Frezier, pp. 74 & précédentes.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

de celle du miel, & si pleine de baume qu'elle en est toute gluante.

Le Payco est une Plante de moïenne grandeur, dont la feuille est fort déchiquetée, & jette une odeur de Citron pourri. Sa décoction est sudorifique, & vantée pour la Pleurésie. Le *Palqui*, espece d'Hieble à fleur jaune, guérit la teigne. On nomme *Thoupa* un arbrisseau semblable au Laurier-Rose, dont la fleur est d'un jaune aurore, approchant, pour la figure (21) de celle de l'Aristoloche. Il rend, par les feuilles & l'écorce, un lait jaune, dont on guérit certains chancres. Le P. Feuillée en parle comme d'un Poison : mais, sans le contredire sur ce point, M. Frezier assure seulement, sur sa propre expérience, qu'il se trompe en lui attribuant un effet si prompt. Les *Bisnagues*, dont on fait des Curedents en Espagne, & dont la Plante ressemble fort au Fenouil; couvrent les Vallées autour de Valparaiso. Le *Quillay* est un Arbre du même Païs, dont la feuille a quelque ressemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau, comme le Savon, & la rend bonne

(21) Le P. Feuillée qui la donne, nomme cet arbrisseau *Rapontium spicatum, foliis acutis.*

pour le lavage des laines, quoiqu'elle le ſoit moins pour le linge, qu'elle jaunit. Les Indiens l'emploient à ſe nettoïer les cheveux; & c'eſt, dit-on, ce qui leur donne cette noirceur, qui eſt leur couleur commune.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

On trouve, dans les mêmes lieux, le *Mollo*, que les Indiens nomment *Ovighan*, ou *Huinam*. Cet Arbre, dont la feuille eſt à-peu-près ſemblable à celle de l'Acacia, porte, pour fruit, une grappe composée de petits grains rouges, qui ont le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens en font une liqueur, plus forte que le vin. La gomme de l'Ovighan eſt purgative. On tire, de cet Arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en diſtille un lait, qui diſſipe les taies des yeux. Du cœur de ſes rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de ſon écorce fait une teinture, couleur de Caffé, tirant ſur le rouge, dont les Indiens teignent particulierement leurs filets de pêche, pour les rendre moins viſibles au Poiſſon.

Poiſſons.

Entre les Poiſſons, dont la plûpart ſont ceux des autres parties de la Côte, tels que les Corbins, les Tolles, les Pejes-Reyes, les Gournaux, les

HISTOIRE NATURELLE.

PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

Languados, les Mulets, les Aloses, les Carreaux, les Sardines, les Anchois, le Cheval marin, la Scie, le Petinbuaba, & une espece de Morue, qui donne à la Côte dans le cours d'Octobre & des deux mois suivans, M. Frezier s'arrête particulierement au *Peje-Gallo*, *Poisson-Coq*, que les François de son Vaisseau nommerent l'Elephant, parcequ'il a sur le bec une véritable trompe (22). La pointe de

Peje Gallo.

(22) Le P. Feuillée donne une description fort curieuse de ce Poisson. Les Indiens, dit-il, l'appellent *Alca-Achagual-Challgua*. Il a jusqu'à trois piés de long; & son épaisseur, vers le milieu, est de cinq pouces. Il va, en grossissant, depuis la tête jusqu'au milieu du ventre, & delà il diminue jusqu'à la queue, qui est faite en forme de faulx, recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-dessous du ventre, & une sur le dos; celle-ci en triangle, semblable à une voile de Barque, ou d'artimon de Navire : elle est appuïée sur une arrête fort pointue, qui passe au-delà de l'angle aigu de l'extrêmité de la nageoire, & prend naissance au derriere de la tête : c'est l'unique arrête qu'on trouve à ces Poissons; tout n'étant que cartilages. Des quatre autres, deux sont au-dessous de l'anus, faites en palette, & les deux autres, fort larges, prennent naissance au-dessous des Bronchies. L'épine du dos est une corde, qui s'étend depuis l'occiput, où elle a son origine, jusqu'à la queue, semblable à celle de la Lamproie, & qui n'aïant, ni moelle, ni cavité, ni nerfs, n'est qu'une espece de cartilage. Le fond de leurs yeux est noir, & le tour jaune. La trompe, qu'on voit allongée à l'extrêmité de la tête, est aussi un cartilage, couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. La gueule a deux pouces de largeur : on y voit un rang de dents, en forme de scie, composé d'un cartilage, semblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ſes nageoires, qui, dans la figure, ſe diviſent de chaque côté comme en deux aîles, eſt un aiguillon ſi dur, qu'elle peut ſervir d'alêne pour percer les cuirs les plus ſecs. Le même Voïageur a jugé digne d'une figure & d'une deſcription, une eſpece ſinguliere d'Ecreviſſe de Mer, ſemblable, dit il, à celle que *Rondelet* nomme *Thetis*, & *Rumphius*, *Squilla Lutaria*. Ses couleurs ſont extrêmement vives & d'une grande beauté.

Pulpo, Animal extraordinaire.

Mais un Animal beaucoup plus ſingulier, eſt celui que les Chiliens nomment *Pulpo*. A le voir ſans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce ſemblable à celle du Châtaignier. Il eſt de la groſſeur du petit doigt, long de ſix à ſept pouces, & diviſé

peau de ce Poiſſon eſt liſſe, ſans écailles, d'une couleur bleuâtre ſur le dos qui diminue en approchant du ventre, où elle devient argentée. Sa chair eſt blanche, d'un goût aſſez agréable. Son ſeul défaut eſt d'être un peu fade. *Journal du P. Feuillée*, tom. I. p. 219. Ce Voïageur dit, qu'il avoit parcouru longtems les Mers ſans avoir jamais vû un Poiſſon ſi ſingulier. Il le vit à Buenos-Aires: mais il dût le trouver enſuite fort commun au Chili; puiſque M. Frezier aſſure qu'à deux lieues de Valparaiſo, dans une Anſe où ſe décharge la Riviere d'*Aconcagua*, ou de *Chille*, qui paſſe à Quillota, on fait la pêche des Corbinos, des Tollos & des Peje-Gallos, qu'on fait ſecher pour envoïer à Sant'Iago, Capitale du Chili, qui tire auſſi delà le Poiſſon frais. *Ubi ſuprà* p. 110.

en quatre ou cinq nœuds, ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paroît, comme la tête, qu'un bout de branche caſſée. Lorſque l'Animal déploie ſes jambes, qui ſont au nombre de ſix, & qu'il les tient raſſemblées vers ſa tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On aſſure que manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, ſans cauſer d'autre mal. M. Frezier le croiroit une Sauterelle, de la même eſpece que la Cocſigrue du P. du Tertre, deſſinée dans l'Hiſtoire des Antilles, s'il ne lui manquoit une queue à deux branches, & les petites excreſcences en pointes d'épingle, que cet Ecrivain donne à ſa Cocſigrue. D'ailleurs le Pere du Tertre ne parle point d'une veſſie, qui ſe trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très belle encre (23). On trouve auſſi, à Valparaiſo, des Araignées monſtrueuſes & velues, mais qui ne paſſent point pour venimeuſes.

Aux environs de Coquimbo, on voit une eſpece de *Ceterach*, que les

(23) C'eſt ſans doute l'*Arumazia Braſilia* de Margrave; liv. 7. p. 251.

Eſpagnols ont nommée *Doradilla*, dont la feuille eſt toute friſée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle ſert à purifier le ſang, & ſurtout à rétablir un Voïageur, des fatigues d'une longue marche. Dans le même Païs, on cultive une eſpece de Citrouille, nommée *Lacatoya*, qu'on fait ramper ſur les toîts des Maiſons, & qui dure toute l'année. De ſa chair, on fait une excellente confiture. Là commence à croître, un Arbre qui ne ſe trouve nulle part au Chili, & que M. Frezier croit particulier au Pérou. Il le nomme *Lucumo*. Sa feuille, dit-il, reſſemble un peu à celle de l'Oranger; & ſon fruit eſt fort ſemblable à la Poire qui contient la graine du Floripondio. Dans ſa maturité, l'écorce eſt un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la conſiſtance du fromage frais. Le noïau ne peut être mieux comparé qu'à une Châtaigne, pour la peau, la couleur, & la conſiſtance; mais il eſt amer & ne ſert à rien. Les Vallées, qui approchent de la Cordilliere, produiſent une herbe qu'on peut manger en ſalade, dans ſa naiſſance; mais, en croiſſant, elle prend une qualité ſi funeſte aux Chevaux, qu'à peine en ont-ils

HISTOIRE NATURELLE, PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Doradille de Coquimbo.

Lacatoya.

Lucumo.

Herbe ſinguliere.

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Pacay, & ses Pois sucrins.

mangé qu'ils deviennent aveugles, & qu'en peu de tems ils enflent jusqu'à crever.

Le *Pacay*, que M. Frezier vit dans la Vallée d'Ilo, est un Arbre dont les feuilles sont semblables à celles du Noïer, mais d'inégales grandeurs. Elles sont rangées, deux à deux, sur une même côte, de maniere qu'elles vont en augmentant, à mesure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs sont à-peu-près les mêmes que celles de l'Inga du P. *Plumier*, mais ses fruits sont différens. La gousse du premier est exagone; & celle du Pacay est à quatre faces, dont les deux grandes sont larges de 16 à 18 lignes, & les petites, de sept à huit. Leur longueur est fort inégale. Il se trouve des gousses de quatre pouces, & d'autres d'un pié de long. Elles sont divisées en plusieurs petites loges, dont chacune renferme un grain, de la forme d'une Féve plate, enveloppée dans une substance blanche & filamenteuse, qu'on prendroit pour du coton : mais ce n'est réellement qu'une huile crystallisée, qu'on mange pour se rafraîchir, & qui laisse dans la bouche un goût musqué des plus agréables. Les François lui donnerent le nom de *Pois Sucrin*.

Entre les fleurs de Jardin, ils n'en virent qu'une particuliere au Païs, semblable à la fleur de l'Oranger, & d'une odeur plus suave, quoique moins forte. Elle se nomme *Niorbes*. On regrete que M. Frezier & les Compagnons de son Voïage n'aient pu rendre aussi un témoignage oculaire à quatre Plantes fort étranges, dont ils ne connurent les propriétés que sur le rapport d'autrui. Dans les Plaines de Truxillo, il croît un Arbre qui porte 20 ou 30 fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment ensemble une espece de grappe. On l'appelle *Flor del Paraisso*, Fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo*, & *San Matheo*, Village du Païs de Lima, à la chûte des Montagnes, on trouve certains Arbrisseaux, qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en se changeant en fruit, produit une Croix si parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'Equerre & le Compas. Dans la Province de Charcas, sur les bords de la grande Riviere de Misco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'Arrayan, ou du Myrthe, & dont le fruit est une grappe de cœurs verds, un peu plus petits que la paume de la main.

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Fleurs & Plantes singulieres

Niorbes.

Fleurs du Paradis.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Ouverts, ils offrent plusieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une Croix, avec trois clous au pié. Dans la même Province, on trouve l'herbe nommée *Pito real*, qui, réduite en poudre, dissout le fer & l'acier. Elle prend son nom de celui d'un Oiseau qui s'en purge, & qu'on représente verd, à peu près de la forme d'un Perroquet, s'il n'avoit pas le bec long, & sur la tête une espece de Couronne. Nous avons déja parlé de cette herbe, dans la Description du Mexique (24), où, pour en avoir, on rapporte que les Habitans bouchent, avec des fils de fer, les nids que ces Oiseaux font dans les Arbres. Bientôt, dit-on, ces fils se trouvent coupés, par une herbe que les Oiseaux apportent, & qu'on recueille soigneusement à l'entrée des nids. Mais dans la Nouvelle Espagne, comme au Pérou, ce récit ne paroît fondé que sur le témoignage des Indiens.

Pito real, herbe qui dissout le fer & l'acier.

Condor de Valparaïso.

M. Frezier confirme tout ce qu'on a dit du Condor. Il en tua un près de Valparaïso, qui avoit neuf piés de vol: sa crête étoit brune, & n'étoit pas dé-

(24) Au Tome XLVIII de ce Recueil.

chiquetée comme celle du Coq. Il avoit le devant du gosier rouge, sans plumes, comme le Coq-d'Inde. Ce qu'on peut recueillir de plus, de la Description de M. Frezier, c'est que cet Oiseau, loin d'être rare au Pérou, y est si commun qu'on en voit quelquefois plusieurs rassemblés pour attaquer les Troupeaux (25).

Curvi de Buenos-Aires.

Le *Curvi*, est un Poisson d'une extrême singularité. Sa longueur n'est que d'un pié : mais il a, sur la levre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaisses d'une ligne à leur naissance, terminées en pointes, & de couleur d'or. A l'extrêmité de la levre inférieure, il a quatre autres cornes, deux desquelles ont six pouces de long, & les deux autres trois ; toutes de la même couleur que les deux de la levre supérieure, avec la même flexibilité. Sa tête est plate. Vers le haut, il a six nageoires ; deux au-dessous des ouies, qui commencent par une arrête fort dure, découpée en scie. Au-dessous & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, composée de sept épines, qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrê-

(25) *Ubi suprà*.

mités, entre lesquelles est une pellicule mince, de couleur grise. Au-delà de l'Anus, & toujours au dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrêmités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siége sur le dos: la premiere prend son origine derriere la tête, commence par une arrête, découpée d'un côté en dents de scie, aux Mâles, & toute unie, aux Femelles; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres: la seconde, qui est vers la queue, & fort différente dans sa composition, a ses épines fort minces, en grand nombre, sans aucune division vers leur extrêmité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du Curvi est divisée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend son origine aux Bronchies, & va se terminer à l'angle de division, formé par les deux parties. Sur la partie supérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches grises, qui commencent derriere la tête, & se terminent vers la queue. Toute cette partie est d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne

de division. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, sur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui se confondent insensiblement, donne un éclat charmant à ce Poisson. Sa chair est d'ailleurs d'un excellent goût. Il n'a point d'écailles; mais toutes les parties extérieures sont couvertes d'une très belle peau (26).

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

CET OUVRAGE a peu d'articles, où l'on trouve autant de recherches curieuses; & tout étant tiré des meilleures sources, on ne nous refusera point ici la confiance qui est le tribut naturel de l'exactitude & de la vérité. L'Arbre du *Quinquina*, sur lequel notre silence pourroit passer pour une omission, se trouve décrit, comme plusieurs autres, dans les Voïages du LIe Tome.

(26) Le P. Feuillée, *ubi sup.* p. 226.

FIN DU TOME LIII.





